Daniel Defoe

MOLL FLANDERS

(1722)
Traduction de Marcel Schwob

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

La fortune littéraire de Robinson Crusoé a été si prodigieuse que le nom de l'auteur, aux yeux du public, a presque disparu sous sa gloire. Si Daniel de Foë avait eu la précaution de faire suivre sa signature du titre qu'il avait à la célébrité, la Peste de Londres, Roxana, le Colonel Jacques, le Capitaine Singleton et Moll Flanders *auraient fait leur chemin dans le monde. Mais il n'en a pas été ainsi. Pareille aventure était arrivée à Cervantes, après avoir écrit* Don Quichotte. *Car on ne lut guère ses admirables nouvelles, son théâtre, sans compter* Galathée *et* Persiles y Sigismunde.

Cervantes et Daniel de Foë ne composèrent leurs grandes œuvres qu'après avoir dépassé l'âge mûr. Tous deux avaient mené auparavant une vie très active : Cervantes, longtemps prisonnier, ayant vu les hommes et les choses, la guerre et la paix, mutilé d'une main. De Foë, prisonnier aussi à Newgate, exposé au pilori, mêlé au brassage des affaires politiques au milieu d'une révolution ; l'un et l'autre harcelés par des ennuis d'argent, l'un par des dettes, l'autre par des faillites successives ; l'un et l'autre énergiques, résistants, doués d'une extraordinaire force de travail. Et, ainsi que Don Quichotte contient l'histoire idéale de Cervantes transposée dans la fiction, Robinson Crusoé est l'histoire de Daniel de Foë au milieu des difficultés de la vie.

C'est de Foë lui-même qui l'a déclaré dans la préface au troisième volume de Robinson *: Sérieuses réflexions durant la vie et les surprenantes aventures de Robinson Crusoé. « Ce roman, écrit de Foë, bien qu'allégorique est aussi historique. De plus, il*

existe un homme bien connu dont la vie et les actions forment le sujet de ce volume, et auquel presque toutes les parties de l'histoire font directement allusion. Ceci est la pure vérité… Il n'y a pas une circonstance de l'histoire imaginaire qui ne soit calquée sur l'histoire réelle… C'est l'exposition d'une scène entière de vie réelle durant vingt-huit années passées dans les circonstances les plus errantes, affligeantes et désolées que jamais homme ait traversées ; et où j'ai vécu si longtemps d'une vie d'étranges merveilles, parmi de continuelles tempêtes ; où je me suis battu avec la pire espèce de sauvages et de cannibales, en d'innombrables et surprenants incidents ; où j'ai été nourri par des miracles plus grands que celui des corbeaux ; où j'ai souffert toute manière de violences et d'oppressions, d'injures, de reproches, de mépris des humains, d'attaques de démons, de corrections du ciel et d'oppositions sur terre… » Puis, traitant de la représentation fictive de l'emprisonnement forcé de Robinson dans son île, de Foë ajoute : « Il est aussi raisonnable de représenter une espèce d'emprisonnement par une autre, que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par une autre qui n'existe pas. Si j'avais adopté la façon ordinaire d'écrire l'histoire privée d'un homme, en vous exposant la conduite ou la vie que vous connaissiez, et sur les malheurs ou défaillances de laquelle vous aviez parfois injustement triomphé, tout ce que j'aurais dit ne vous aurait donné aucune diversion, aurait obtenu à peine l'honneur d'une lecture, ou mieux point d'attention. »

Nous devons donc considérer Robinson Crusoé comme une allégorie, un symbole (emblem) *qui enveloppe un livre dont le fond eût été peut-être assez analogue aux* Mémoires *de Beaumarchais, mais que de Foë ne voulut pas écrire directement. Tous les autres romans de de Foë doivent être semblablement interprétés. Ayant réduit sa propre vie par la pensée à la simplicité absolue afin de la représenter en art, il transforma plusieurs fois les symboles et les appliqua à diverses sortes d'êtres humains. C'est*

l'existence matérielle de l'homme, et sa difficulté, qui a le plus puissamment frappé l'esprit de de Foë. Il y avait de bonnes raisons pour cela. Et ainsi que lui-même a lutté, solitaire, pour obtenir une petite aisance et une protection contre les intempéries du monde, ses héros et héroïnes sont des solitaires qui essayent de vivre en dépit de la nature et des hommes.

Robinson, jeté sur une île déserte, arrache à la terre ce qu'il lui faut pour manger son pain quotidien ; le pauvre Jacques, né parmi des voleurs, vit à sa manière pour l'amour seul de l'existence, et sans rien posséder, tremblant seulement le jour où il a trouvé une bourse pleine d'or ; Bob Singleton, le petit pirate, abandonné sur mer, conquiert de ses seules mains son droit à vivre avec des moyens criminels ; la courtisane Roxana parvient péniblement, après une vie honteuse, à obtenir le respect de gens qui ignorent son passé ; le malheureux sellier, resté à Londres au milieu de la peste, arrange sa vie et se protège du mieux qu'il peut en dépit de l'affreuse épidémie ; enfin Moll Flanders, après une vie de prostitution de calcul, ruinée, ayant quarante-huit ans déjà, et ne pouvant plus trafiquer de rien, aussi solitaire au milieu de la populeuse cité de Londres qu'Alexandre Selkirk dans l'île de Juan-Hernandez, se fait voleuse isolée pour manger à sa faim, et chaque vol successif semblant l'accroissement de bien-être que Robinson découvre dans ses travaux, parvient dans un âge reculé, malgré l'emprisonnement et la déportation, à une sorte de sécurité.

Les « Heurs et Malheurs de la Fameuse Moll Flanders, etc., qui naquit à Newgate, et, durant une vie continuellement variée de trois fois vingt ans, outre son enfance, fut douze ans prostituée, cinq fois mariée (dont l'une à son propre frère), douze ans voleuse, huit ans félonne déportée en Virginie, finalement devint riche, vécut honnête, et mourut repentante ; écrits d'après ces propres mémoires », ils parurent le 27 Janvier 1722.

De Foë avait soixante et un ans. Trois ans auparavant, il avait débuté dans le roman par Robinson Crusoé. *En juin 1720, il avait publié* le Capitaine Singleton. *Moins de deux mois après* Moll Flanders *(17 mars 1722), il donnait un nouveau chef-d'œuvre,* le Journal de la peste de Londres, *son deux cent treizième ouvrage (on en connaît deux cent cinquante-quatre) depuis 1687.*

Les biographes de de Foë ignorent quelle fut l'origine du roman Moll Flanders. *Sans doute l'idée lui en vint pendant son emprisonnement d'un an et demi à Newgate en 1704. On en est réduit, pour expliquer le nom de l'héroïne, à noter cette coïncidence : dans le* Post-Boy *du 9 janvier 1722, et aux numéros précédents, figure, l'annonce des livres en vente chez John Darby, et entre autres l'*Histoire des Flandres *avec une carte par Moll.*

D'autre part, M. William Lee a retrouvé dans Applebee's Journal, *dont de Foë était le principal rédacteur, une lettre signée Moll, écrite de la Foire aux Chiffons, à la date du 16 juillet 1720. Cette femme est supposée s'adresser à de Foë pour lui demander conseil. Elle s'exprime dans un singulier mélange de* slang *et d'anglais. Elle a été voleuse et déportée. Mais, ayant amassé un peu d'argent, elle a trouvé le moyen de revenir en Angleterre où elle est en rupture de ban. Le malheur veut qu'elle ait rencontré un ancien camarade. « Il me salue publiquement dans la rue, avec un cri prolongé : – Ô excellente Moll, es-tu donc sortie de la tombe ? n'étais-tu pas déportée ? – Tais-toi Jack, dis-je, pour l'amour de Dieu ! quoi, veux-tu donc me perdre ? – Moi ? dit-il, allons coquine, donne-moi une pièce de douze, ou je cours te dénoncer sur-le-champ… J'ai été forcée de céder et le misérable va me traiter comme une vache à lait tout le reste de mes jours. »Ainsi, dès le mois de juillet 1720, de Foë se préoccupait du cas matériel et moral d'une voleuse en rupture de ban, exposée*

au chantage, et imaginait de le faire raconter par Moll elle-même.

Mais ceux qui ont étudié de Foë ne semblent pas avoir attaché assez d'importance à un fait bien significatif. De Foë explique, dans sa préface, qu'il se borne à publier un manuscrit de Mémoires corrigé et un peu expurgé. « Nous ne pouvons dire que cette histoire contienne la fin de la vie de cette fameuse Moll Flanders, car personne ne saurait écrire sa propre vie jusqu'à la fin, à moins de l'écrire après la mort ; mais la vie de son mari, écrite par une troisième main, expose en détail comment ils vécurent ensemble en Amérique, puis revinrent tous deux en Angleterre, au bout de huit ans, étant devenus très riches, où elle vécut, dit-on, jusqu'à un âge très avancé, mais ne parut point extraordinairement repentante, sauf qu'en vérité elle parlait toujours avec répugnance de sa vie d'autrefois. » Et de Foë termine le livre par cette mention : Écrit en 1683.

C'est ainsi que, pour le Journal de la Peste*, de Foë a tenu à indiquer, par une note, l'endroit où est enterré l'auteur, qu'il supposait mort depuis longtemps. En effet, de Foë avait quatre ans au moment de l'épidémie (1665), et il n'en écrivit le* Journal *qu'en 1722 – cinquante-sept ans plus tard. – Mais il voulait que l'on considérât son œuvre comme les notes d'un témoin. Il paraîtrait y avoir eu moins de nécessité de dater les mémoires de Moll Flanders en reculant l'année jusqu'en 1683, si toutefois l'existence d'une véritable Moll, vers cette époque, ne venait pas appuyer la fiction de Foë.*

*Or, une certaine Mary Frith, ou Moll la Coupeuse de bourses, resta célèbre au moins jusqu'en 1668. Elle mourut extrêmement âgée. Elle avait connu les contemporains de Shakespeare, peut-être Shakespeare lui-même. Voici ce qu'en rapporte Granger (*Supplément à l'histoire biographique*, p. 256) :*

« Mary Frith, ou Moll la Coupeuse de bourses, nom sous lequel on la désignait généralement, était une femme d'esprit masculin qui commit, soit en personne, soit comme complice, presque tous les crimes et folies notoires chez les pires excentriques des deux sexes. Elle fut infâme comme prostituée et proxénète, diseuse de bonne aventure, pickpocket, voleuse et receleuse ; elle fut aussi la complice d'un adroit faussaire. Son exploit le plus signalé fut de dépouiller le général Fairfax sur la bruyère de Hounslow, ce qui la fit envoyer à la prison de Newgate ; mais grâce à une forte somme d'argent, elle fut remise en liberté. Elle mourut d'hydropisie, à l'âge de soixante-quinze ans, mais serait probablement morte auparavant, si elle n'avait eu l'habitude de fumer du tabac depuis de longues années. »

*M. Dodsley (*Old Plays*, vol. VI) a copié la note suivante dans un manuscrit du British Muséum :*

« M^me^ Mary Friths, alias Moll la Coupeuse de bourses, née dans Barbican, fille d'un cordonnier, mourut en sa maison de Fleet Street, près de la Taverne du Globe, le 26 juillet 1659, et fut enterrée à l'église de Sainte-Brigitte. Elle laissa par testament vingt livres à l'effet de faire couler du vin par les conduites d'eau lors du retour de Charles II, qui survint peu après. »

*M. Steevens, dans ses commentaires sur Shakespeare (*Twelfth Night*, A. I, Sc. III) note, sur les registres de la Stationer's Company, pour août 1610, l'entrée « d'un livre nommé* les Folies de la joyeuse Moll de Bankside*, avec ses promenades en vêtements d'homme et leur explication, par John Day ».*

En 1611, Thomas Middleton et Dekkar écrivirent sur Moll leur célèbre comédie The Roaring Girl *ou* Moll la coupeuse de bourses… *Le frontispice la représente vêtue en homme, l'œil oblique, la bouche tordue, avec ces mots en légende :*

« Mon cas est changé : il faut que je travaille pour vivre. »

Nathaniel Field la cite, en 1639, dans sa comédie Amends fort Ladies. *Sa vie fut publiée en in-12, en 1662, avec son portrait en habits d'homme : elle a près d'elle un singe, un lion et un aigle. Dans la pièce du* Faux Astrologue *(1668), on la mentionne comme morte.*

Ainsi John Day, Nathaniel Field, Thomas Middleton, Thomas Dekkar, compagnons de Shakespeare, firent des pièces sur Moll dès 1610 jusqu'en 1659. Il paraît qu'elle vivait encore lorsqu'on publia sa vie en 1662. Toujours est-il qu'elle resta longtemps célèbre. Le capitaine Hohnson place sa biographie parmi celles des grands voleurs dans son Histoire générale des Assassins, Voleurs et Pirates, etc. *(1736) ce qui indique la persistance d'une tradition. Ceux qui donnèrent à Daniel de Foë de si précis détails sur la peste de 1665 durent lui raconter mainte histoire sur l'extraordinaire vie de cette vieille femme, morte riche, après une existence infâme, à soixante-quinze ans. Le frontispice de la pièce de Middleton, avec sa légende, s'appliquerait à Moll Flanders. De Foë insiste dans son livre sur les vêtements d'homme que porte Moll. Ce n'est certes pas là un trait ordinaire. Il a dû voir aussi dans sa jeunesse les nombreuses pièces de théâtre où figurait ce personnage populaire. Le livre de colportage contenant l'histoire de la vie de Moll la Coupeuse de bourses a certainement été feuilleté par lui. Il la fait nommer avec admiration par Moll Flanders. Enfin, la preuve même de l'identité de Mary Frith avec Moll Flanders, c'est la date de 1683 que de Foë assigne aux prétendus Mémoires complétés par une troisième main. La tradition lui permettait de croire que la vieille Mary Frith avait vécu jusqu'aux environs de cette année. Nous n'avons aucune preuve formelle de la date précise de sa mort.*

La vie de Mary Frith a donc joué pour Moll Flanders *le même rôle que la relation d'Alexandre Selkirk pour* Robinson Crusoé. *C'est l'embryon réel que de Foë a fait germer en fiction. C'est le point de départ d'un développement qui a une portée bien plus haute. Mais il était nécessaire de montrer que l'imagination de Daniel de Foë construit le plus puissamment sur des réalités, car Daniel de Foë est un écrivain extrêmement réaliste. Si un livre peut être comparé à* Moll Flanders, *c'est* Germinie Lacerteux *; mais Moll Flanders n'agit que par passion de vivre, tandis que MM. de Goncourt ont analysé d'autres mobiles chez Germinie. Ici, il semble qu'on entende retentir à chaque page les paroles de la prière : « Mon Dieu, donnez-nous notre pain quotidien ! » Par ce seul aiguillon Moll Flanders est excitée au vice, puis au vol, et peu à peu le vol, qui a été terriblement conscient au début, dégénère en habitude, et Moll Flanders vole pour voler.*

Et ce n'est pas seulement dans Moll Flanders *qu'on entend la prière de la faim. Les livres de Daniel de Foë ne sont que le développement des deux supplications de l'humanité : « Mon Dieu, donnez-nous notre pain quotidien ; – mon Dieu, préservez-nous de la tentation ! » Ce furent les paroles qui hantèrent sa vie et son imagination, jusqu'à la dernière lettre qu'il écrivit pour sa fille et pour son gendre quelques jours avant sa mort.*

Je ne veux point parler ici de la puissance artistique de Daniel de Foë. Il suffira de lire et d'admirer la vérité nue des sentiments et des actions. Ceux qui n'aiment pas seulement Robinson *comme le livre de leur enfance trouveront dans* Moll Flanders *les mêmes plaisirs et les mêmes terreurs.*

Georges Borrow raconte dans Lavengro *qu'il rencontra sur le pont de Londres une vieille femme qui ne lisait qu'un livre. Elle ne voulait le vendre à aucun prix. Elle y trouvait tout son amu-*

sement et toute sa consolation. C'était un ancien livre aux pages usées, Borrow en lut quelques lignes : aussitôt il reconnut l'air, le style, l'esprit de l'écrivain du livre où d'abord il avait appris à lire. Il couvrit son visage de ses mains, et pensa à son enfance… Ce livre de la vieille femme était Moll Flanders.

Il me reste à dire quelques mots de ma traduction. Je sens qu'elle est bien imparfaite, mais elle a au moins un mérite : partout où cela a été possible, les phrases ont conservé le mouvement et les coupures de la prose de de Foë. J'ai respecté la couleur du style autant que j'ai pu. Les nonchalances de langage et les redites exquises de la narratrice ont été rendues avec le plus grand soin. Enfin j'ai essayé de mettre sous les yeux du lecteur français l'œuvre même de Daniel de Foë.

Marcel Schwob.

MOLL FLANDERS

Mon véritable nom est si bien connu dans les archives ou registres des prisons de Newgate et de Old Bailey et certaines choses de telle importance en dépendent encore, qui sont relatives à ma conduite particulière, qu'il ne faut pas attendre que je fasse mention ici de mon nom ou de l'origine de ma famille ; peut-être après ma mort ceci sera mieux connu ; à présent il n'y aurait nulle convenance, non, quand même on donnerait pleine et entière rémission, sans exception de personnes ou de crimes.

Il suffira de vous dire que certaines de mes pires camarades, hors d'état de me faire du mal, car elles sont sorties de ce monde par le chemin de l'échelle et de la corde que moi-même j'ai souvent pensé prendre, m'ayant connue par le nom de Moll Flanders, vous me permettrez de passer sous ce nom jusqu'à ce que j'ose avouer tout ensemble qui j'ai été et qui je suis.

On m'a dit que dans une nation voisine, soit en France, soit ailleurs, je n'en sais rien, il y a un ordre du roi, lorsqu'un criminel est condamné ou à mourir ou aux galères ou à être déporté, et qu'il laisse des enfants (qui sont d'ordinaire sans ressource par la confiscation des biens de leurs parents), pour que ces enfants soient immédiatement placés sous la direction du gouvernement et transportés dans un hôpital qu'on nomme Maison des Orphelins, où ils sont élevés, vêtus, nourris, instruits, et au temps de leur sortie entrent en

apprentissage ou en service, tellement qu'ils sont capables de gagner leur vie par une conduite honnête et industrieuse.

Si telle eût été la coutume de notre pays, je n'aurais pas été laissée, pauvre fille désolée, sans amis, sans vêtements, sans aide, sans personne pour m'aider, comme fut mon sort ; par quoi je fus non seulement exposée à de très grandes détresses, même avant de pouvoir ou comprendre ma situation ou l'amender, mais encore jetée à une vie scandaleuse en elle-même, et qui par son ordinaire cours amène la destruction de l'âme et du corps.

Mais ici le cas fut différent. Ma mère fut convaincue de félonie pour un petit vol à peine digne d'être rapporté : elle avait emprunté trois pièces de fine Hollande à un certain drapier dans Cheapside ; les détails en sont trop longs à répéter, et je les ai entendus raconter de tant de façons que je puis à peine dire quel est le récit exact.

Quoiqu'il en soit, ils s'accordent tous en ceci, que ma mère plaida son ventre, qu'on la trouva grosse, et qu'elle eut sept mois de répit ; après quoi on la saisit (comme ils disent) du premier jugement ; mais elle obtint ensuite la faveur d'être déportée aux plantations, et me laissa, n'étant pas âgée de la moitié d'un an, et en mauvaises mains, comme vous pouvez croire.

Ceci est trop près des premières heures de ma vie pour que je puisse raconter aucune chose de moi, sinon par ouï-dire ; il suffira de mentionner que je naquis dans un si malheureux endroit qu'il n'y avait point de paroisse pour y avoir recours afin de me nourrir dans ma petite enfance, et je ne peux pas expliquer le moins du monde comment on me fit vivre ; si ce n'est qu'une parente de ma mère (ainsi qu'on me

l’a dit) m’emmena avec elle, mais aux frais de qui, ou par l’ordre de qui, c’est ce dont je ne sais rien.

La première chose dont je puisse me souvenir, ou que j’aie pu jamais apprendre sur moi, c’est que j’arrivai à être mêlée dans une bande de ces gens qu’on nomme Bohémiens ou Égyptiens ; mais je pense que je restai bien peu de temps parmi eux, car ils ne décolorèrent point ma peau, comme ils le font à tous les enfants qu’ils emmènent, et je ne puis dire comment je vins parmi eux ni comment je les quittai.

Ce fut à Colchester, en Essex, que ces gens m’abandonnèrent ; et j’ai dans la tête la notion que c’est moi qui les abandonnai (c’est-à-dire que je me cachai et ne voulus pas aller plus loin avec eux), mais je ne saurais rien affirmer là-dessus. Je me rappelle seulement qu’ayant été prise par des officiers de la paroisse de Colchester, je leur répondis que j’étais venue en ville avec les Égyptiens, mais que je ne voulais pas aller plus loin avec eux, et qu’ainsi ils m’avaient laissée ; mais où ils étaient allés, voilà ce que je ne savais pas ; car, ayant envoyé des gens par le pays pour s’enquérir, il paraît qu’on ne put les trouver.

J’étais maintenant en point d’être pourvue ; car bien que je ne fusse pas légalement à la charge de la paroisse pour telle au telle partie de la ville, pourtant, dès qu’on connut ma situation et qu’on sut que j’étais trop jeune pour travailler, n’ayant pas plus de trois ans d’âge, la pitié émut les magistrats de la ville, et ils décidèrent de me prendre sous leur garde, et je devins à eux tout comme si je fusse née dans la cité.

Dans la provision qu’ils firent pour moi, j’eus la chance d’être mise en nourrice, comme ils disent, chez une bonne femme qui était pauvre, en vérité, mais qui avait connu de

meilleurs jours, et qui gagnait petitement sa vie en élevant des enfants tels qu'on me supposait être, et en les entretenant en toutes choses nécessaires jusqu'à l'âge où l'on pensait qu'ils pourraient entrer en service ou gagner leur propre pain.

Cette bonne femme avait aussi une petite école qu'elle tenait pour enseigner aux enfants à lire et à coudre ; et ayant, comme j'ai dit, autrefois vécu en bonne façon, elle élevait les enfants avec beaucoup d'art autant qu'avec beaucoup de soin.

Mais, ce qui valait tout le reste, elle les élevait très religieusement aussi, étant elle-même une femme bien sobre et pieuse, secondement bonne ménagère et propre, et troisièmement de façons et mœurs honnêtes. Si bien qu'à ne point parler de la nourriture commune, du rude logement et des vêtements grossiers, nous étions élevés aussi civilement qu'à la classe d'un maître de danse.

Je continuai là jusqu'à l'âge de huit ans, quand je fus terrifiée par la nouvelle que les magistrats (je crois qu'on les nommait ainsi) avaient donné l'ordre de me mettre en service ; je ne pouvais faire que bien peu de chose, où qu'on m'envoyât, sinon aller en course, ou servir de souillon à quelque fille de cuisine ; et comme on me le répétait souvent, j'en pris une grande frayeur ; car j'avais une extrême aversion à entrer en service, comme ils disaient, bien que je fusse si jeune ; et je dis à ma nourrice que je croyais pouvoir gagner ma vie sans entrer en service, si elle voulait bien me le permettre ; car elle m'avait appris à travailler de mon aiguille et à filer de la grosse laine, qui est la principale industrie de cette ville, et je lui dis que si elle voulait bien me garder, je travaillerais bien fort.

Je lui parlais presque chaque jour de travailler bien fort et, en somme, je ne faisais que travailler et pleurer tout le temps, ce qui affligea tellement l'excellente bonne femme qu'enfin elle se mit à s'inquiéter de moi : car elle m'aimait beaucoup.

Là-dessus, un jour, comme elle entrait dans la chambre où tous les pauvres enfants étaient au travail, elle s'assit juste en face de moi ; non pas à sa place habituelle de maîtresse mais comme si elle se disposait à dessein pour m'observer et me regarder travailler ; j'étais en train de faire un ouvrage auquel elle m'avait mise, et je me souviens que c'était à marquer des chemises ; et après un temps elle commença de me parler :

— Petite sotte, dit-elle, tu es toujours à pleurer (et je pleurais alors), dis-moi pourquoi tu pleures.

— Parce qu'ils vont m'emmener, dis-je, et me mettre en service, et je ne peux pas faire le travail de ménage.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, il est possible que tu ne puisses pas faire le travail de ménage, mais tu l'apprendras plus tard, et on ne te mettra pas au gros ouvrage tout de suite.

— Si, on m'y mettra, dis-je, et si je ne peux pas le faire, on me battra, et les servantes me battront pour me faire faire le gros ouvrage, et je ne suis qu'une petite fille, et je ne peux pas le faire !

Et je me remis à pleurer jusqu'à ne plus pouvoir parler.

Ceci émut ma bonne nourrice maternelle ; si bien qu'elle résolut que je n'entrerais pas encore en condition ; et elle me

dit de ne pas pleurer, et qu'elle parlerait à M. le maire et que je n'entrerais en service que quand je serais plus grande.

Eh bien, ceci ne me satisfit pas ; car la seule idée d'entrer en condition était pour moi une chose si terrible que si elle m'avait assuré que je n'y entrerais pas avant l'âge de vingt ans, cela aurait été entièrement pareil pour moi ; j'aurais pleuré tout le temps, rien qu'à l'appréhension que la chose finirait par arriver.

Quand elle vit que je n'étais pas apaisée, elle se mit en colère avec moi :

— Et que veux-tu donc de plus, dit-elle, puisque je te dis que tu n'entreras en service que quand tu seras plus grande ?

— Oui, dis-je, mais il faudra tout de même que j'y entre, à la fin.

— Mais quoi, dit-elle, est-ce que cette fille est folle ? Quoi, tu veux donc être une dame de qualité ?

— Oui, dis-je, et je pleurai de tout mon cœur, jusqu'à éclater encore en sanglots.

Ceci fit rire la vieille demoiselle, comme vous pouvez bien penser.

— Eh bien, madame, en vérité, dit-elle, en se moquant de moi, vous voulez donc être une dame de qualité, et comment ferez-vous pour devenir dame de qualité ? est-ce avec le bout de vos doigts ?

— Oui, dis-je encore innocemment.

— Mais voyons, qu'est-ce que tu peux gagner, dit-elle ; qu'est-ce que tu peux gagner par jour en travaillant ?

— Six sous, dis-je, quand je file, et huit sous quand je couds du gros linge.

— Hélas ! pauvre dame de qualité, dit-elle encore en riant, cela ne te mènera pas loin.

— Cela me suffira, dis-je, si vous voulez bien me laisser vivre avec vous.

Et je parlais d'un si pauvre ton suppliant que j'étreignis le cœur de la bonne femme, comme elle me dit plus tard.

— Mais, dit-elle, cela ne suffira pas à te nourrir et à t'acheter des vêtements ; et qui donc achètera des robes pour la petite dame de qualité ? dit-elle.

Et elle me souriait tout le temps.

— Alors je travaillerai plus dur, dis-je, et je vous donnerai tout l'argent.

— Mais, mon pauvre enfant, cela ne suffira pas, dit-elle ; il y aura à peine de quoi te fournir d'aliments.

— Alors vous ne me donnerez pas d'aliments, dis-je encore, innocemment ; mais vous me laisserez vivre avec vous.

— Et tu pourras vivre sans aliments ? dit-elle.

— Oui, dis-je encore, comme un enfant, vous pouvez bien penser, et je pleurai encore de tout mon cœur.

Je n'avais aucun calcul en tout ceci ; vous pouvez facilement voir que tout était de nature ; mais c'était joint à tant d'innocence et à tant de passion qu'en somme la bonne créature maternelle se mit à pleurer aussi, et enfin sanglota aussi fort que moi, et me prit et me mena hors de la salle d'école :

« Viens, dit-elle, tu n'iras pas en service, tu vivras avec moi » ; et ceci me consola pour le moment.

Là-dessus, elle alla faire visite au maire, mon affaire vint dans la conversation, et ma bonne nourrice raconta à M. le maire toute l'histoire ; il en fut si charmé qu'il alla appeler sa femme et ses deux filles pour l'entendre, et ils s'en amusèrent assez entre eux, comme vous pouvez bien penser.

Enfin, une semaine ne s'était pas écoulée, que voici tout à coup madame la femme du maire et ses deux filles qui arrivent à la maison pour voir ma vieille nourrice, et visiter son école et les enfants. Après qu'elles les eurent regardés un peu de temps :

— Eh bien, madame, dit la femme du maire à ma nourrice, et quelle est donc, je vous prie, la petite fille qui veut être dame de qualité ?

Je l'entendis et je fus affreusement effrayée, quoique sans savoir pourquoi non plus ; mais madame la femme du maire vient jusqu'à moi :

— Eh bien, mademoiselle, dit-elle, et quel ouvrage faites-vous en ce moment ?

Le mot *mademoiselle* était un langage qu'on n'avait guère entendu parler dans notre école, et je m'étonnai de quel triste nom elle m'appelait ; néanmoins je me levai, fis une révérence, et elle me prit mon ouvrage dans les mains, le regarda, et dit que c'était très bien ; puis elle regarda une de mes mains :

— Ma foi, dit-elle, elle pourra devenir dame de qualité, après tout ; elle a une main de dame, je vous assure.

Ceci me fit un immense plaisir ; mais madame la femme du maire ne s'en tint pas là, mais elle mit sa main dans sa poche et me donna un shilling, et me recommanda d'être bien attentive à mon ouvrage et d'apprendre à bien travailler, et peut-être je pourrais devenir une dame de qualité, après tout.

Et tout ce temps ma bonne vieille nourrice, et madame la femme du maire et tous les autres gens, ne me comprenaient nullement : car eux voulaient dire une sorte de chose par le mot dame de qualité et moi j'en voulais dire une toute différente ; car hélas ! tout ce que je comprenais en disant dame de qualité, c'est que je pourrais travailler pour moi et gagner assez pour vivre sans entrer en service ; tandis que pour eux cela signifiait vivre dans une grande et haute position et je ne sais quoi.

Eh bien, après que madame la femme du maire fut partie, ses deux filles arrivèrent et demandèrent aussi à voir la dame de qualité, et elles me parlèrent longtemps, et je leur répondis à ma guise innocente ; mais toujours lorsqu'elles me demandaient si j'avais résolu de devenir une dame de qualité, je répondais « oui » : enfin elles me demandèrent ce que c'était qu'une dame de qualité. Ceci me troubla fort : toutefois j'expliquai négativement que c'était une personne qui n'entrait pas en service pour faire le ménage ; elles en furent extrêmement charmées, et mon petit babillage leur plut et leur sembla assez agréable, et elles me donnèrent aussi de l'argent.

Pour mon argent, je le donnai tout à ma nourrice-maîtresse comme je l'appelais, et lui promis qu'elle aurait tout ce que je gagnerais quand je serais dame de qualité, aussi bien que maintenant ; par ceci et d'autres choses que je

disais, ma vieille gouvernante commença de comprendre ce que je voulais dire par dame de qualité, et que ce n'était pas plus que d'être capable de gagner mon pain par mon propre travail et enfin elle me demanda si ce n'était pas cela.

Je lui dis que oui, et j'insistai pour lui expliquer que vivre ainsi, c'était être dame de qualité ; car, dis-je, il y a une telle, nommant une femme qui raccommodait de la dentelle et lavait les coiffes de dentelle des dames ; elle, dis-je, c'est une dame de qualité, et on l'appelle *madame*.

— Pauvre enfant, dit ma bonne vieille nourrice, tu pourras bientôt être une personne mal famée, et qui a eu deux bâtards.

Je ne compris rien à cela ; mais je répondis : « Je suis sûre qu'on l'appelle *madame*, et elle ne va pas en service, et elle ne fait pas le ménage » ; et ainsi je soutins qu'elle était dame de qualité, et que je voulais être dame de qualité, comme elle.

Tout ceci fut répété aux dames, et elles s'en amusèrent et de temps en temps les filles de M. le maire venaient me voir et demandaient où était la petite dame de qualité, ce qui ne me rendait pas peu fière de moi, d'ailleurs j'avais souvent la visite de ces jeunes dames, et elles en amenaient d'autres avec elles ; de sorte que par cela je devins connue presque dans toute la ville.

J'avais maintenant près de dix ans et je commençais d'avoir l'air d'une petite femme, car j'étais extrêmement sérieuse, avec de belles manières, et comme j'avais souvent entendu dire aux dames que j'étais jolie, et que je deviendrais extrêmement belle, vous pouvez penser que cela ne me rendait pas peu fière ; toutefois cette vanité n'eut pas encore

de mauvais effet sur moi ; seulement, comme elles me donnaient souvent de l'argent que je donnais à ma vieille nourrice, elle, honnête femme, avait l'intégrité de le dépenser pour moi afin de m'acheter coiffe, linge et gants, et j'allais nettement vêtue ; car si je portais des haillons, j'étais toujours très propre, ou je les faisais barboter moi-même dans l'eau, mais, dis-je, ma bonne vieille nourrice, quand on me donnait de l'argent, bien honnêtement le dépensait pour moi, et disait toujours aux dames que ceci ou cela avait été acheté avec leur argent ; et ceci faisait qu'elles m'en donnaient davantage ; jusqu'enfin je fus tout de bon appelée par les magistrats, pour entrer en service ; mais j'étais alors devenue si excellente ouvrière, et les dames étaient si bonnes pour moi, que j'en avais passé le besoin ; car je pouvais gagner pour ma nourrice autant qu'il lui fallait pour m'entretenir ; de sorte qu'elle leur dit que, s'ils lui permettaient, elle garderait la « dame de qualité » comme elle m'appelait, pour lui servir d'aide et donner leçon aux enfants, ce que j'étais très bien capable de faire ; car j'étais très agile au travail, bien que je fusse encore très jeune.

Mais la bonté de ces dames ne s'arrêta pas là, car lorsqu'elles comprirent que je n'étais plus entretenue par la cité, comme auparavant, elles me donnèrent plus souvent de l'argent ; et, à mesure que je grandissais, elles m'apportaient de l'ouvrage à faire pour elles : tel que linge à rentoiler, dentelles à réparer, coiffes à façonner, et non seulement me payaient pour mon ouvrage, mais m'apprenaient même à le faire, de sorte que j'étais véritablement une dame de qualité, ainsi que je l'entendais ; car avant d'avoir douze ans, non seulement je me suffisais en vêtements et je payais ma nourrice pour m'entretenir, mais encore je mettais de l'argent dans ma poche.

Les dames me donnaient aussi fréquemment de leurs hardes ou de celles de leurs enfants ; des bas, des jupons, des habits, les unes telle chose, les autres telle autre, et ma vieille femme soignait tout cela pour moi comme une mère, m'obligeait à raccommoder, et à tourner tout au meilleur usage : car c'était une rare et excellente ménagère.

À la fin, une des dames se prit d'un tel caprice pour moi qu'elle désirait m'avoir chez elle, dans sa maison, pour un mois, dit-elle, afin d'être en compagnie de ses filles.

Vous pensez que cette invitation était excessivement aimable de sa part ; toutefois, comme lui dit ma bonne femme, à moins qu'elle se décidât à me garder pour tout de bon, elle ferait à la petite dame de qualité plus de mal que de bien. – « Eh bien, dit la dame, c'est vrai ; je la prendrai chez moi seulement pendant une semaine, pour voir comment mes filles et elles s'accordent, et comment son caractère me plaît, et ensuite je vous en dirai plus long ; et cependant, s'il vient personne la voir comme d'ordinaire, dites-leur seulement que vous l'avez envoyée en visite à ma maison. »

Ceci était prudemment ménagé, et j'allai faire visite à la dame, où je me plus tellement avec les jeunes demoiselles, et elles si fort avec moi, que j'eus assez à faire pour me séparer d'elles, et elles en furent aussi fâchées que moi-même.

Je les quittai cependant et je vécus presque une année encore avec mon honnête vielle femme ; et je commençais maintenant de lui être bien utile ; car j'avais presque quatorze ans, j'étais grande pour mon âge, et j'avais déjà l'air d'une petite femme ; mais j'avais pris un tel goût de l'air de qualité dont on vivait dans la maison de la dame, que je ne me sentais plus tant à mon aise dans mon ancien logement ; et je pensais qu'il était beau d'être vraiment dame de qualité,

car j'avais maintenant des notions tout à fait différentes sur les dames de qualité ; et comme je pensais qu'il était beau d'être une dame de qualité, ainsi j'aimais être parmi les dames de qualité, et voilà pourquoi je désirais ardemment y retourner.

Quand j'eus environ quatorze ans et trois mois, ma bonne vieille nourrice (ma mère, je devrais l'appeler) tomba malade et mourut. Je me trouvai alors dans une triste condition, en vérité ; car ainsi qu'il n'y a pas grand'peine à mettre fin à la famille d'une pauvre personne une fois qu'on les a tous emmenés au cimetière, ainsi la pauvre bonne femme étant enterrée, les enfants de la paroisse furent immédiatement enlevés par les marguilliers ; l'école était finie et les externes qui y venaient n'avaient plus qu'à attendre chez eux qu'on les envoyât ailleurs ; pour ce qu'elle avait laissé, une fille à elle, femme mariée, arriva et balaya tout ; et, comme on emportait les meubles, on ne trouva pas autre chose à me dire que de conseiller par plaisanterie à la petite dame de qualité de s'établir maintenant à son compte, si elle le voulait.

J'étais perdue presque de frayeur, et je ne savais que faire ; car j'étais pour ainsi dire mise à la porte dans l'immense monde, et, ce qui était encore pire, la vieille honnête femme avait gardé par devers elle vingt et deux shillings à moi, qui étaient tout l'état que la petite dame de qualité avait au monde ; et quand je les demandai à la fille, elle me bouscula et me dit que ce n'étaient point ses affaires.

Il était vrai que la bonne pauvre femme en avait parlé à sa fille, disant que l'argent se trouvait à tel endroit, et que c'était l'argent de l'enfant, et qu'elle m'avait appelée une ou deux fois pour me le donner, mais je ne me trouvais malheu-

reusement pas là, et lorsque je revins, elle était hors la condition de pouvoir en parler ; toutefois la fille fut assez honnête ensuite pour me le donner, quoiqu'elle m'eût d'abord à ce sujet traitée si cruellement.

Maintenant j'étais une pauvre dame de qualité, en vérité, et juste cette même nuit j'allais être jetée dans l'immense monde ; car la fille avait tout emporté, et je n'avais pas tant qu'un logement pour y aller, ou un bout de pain à manger ; mais il semble que quelques-uns des voisins prirent une si grande pitié de moi, qu'ils en informèrent la dame dans la famille de qui j'avais été ; et immédiatement elle envoya sa servante pour me chercher ; et me voilà partie avec elles, sac et bagages, et avec le cœur joyeux, vous pouvez bien penser ; la terreur de ma condition avait fait une telle impression sur moi, que je ne voulais plus être dame de qualité, mais bien volontiers servante, et servante de telle espèce pour laquelle on m'aurait crue bonne.

Mais ma nouvelle généreuse maîtresse avait de meilleures pensées pour moi. Je la nomme généreuse, car autant elle excédait la bonne femme avec qui j'avais vécu avant en tout, qu'en état ; je dis en tout, sauf en honnêteté ; et pour cela, quoique ceci fût une dame bien exactement juste, cependant je ne dois pas oublier de dire en toutes occasions, que la première, bien que pauvre, était aussi foncièrement honnête qu'il est possible.

Je n'eus pas plus tôt été emmenée par cette bonne dame de qualité, que la première dame, c'est-à-dire madame la femme du maire, envoya ses filles pour prendre soin de moi ; et une autre famille qui m'avait remarquée, quand j'étais la petite dame de qualité, me fit chercher, après celle-là, de sorte qu'on faisait grand cas de moi ; et elles ne furent pas

peu fâchées, surtout madame la femme du maire, que son amie m'eût enlevée à elle ; car disait-elle, je lui appartenais par droit, elle ayant été la première qui eût pris garde à moi ; mais celles qui me tenaient ne voulaient pas me laisser partir ; et, pour moi, je ne pouvais être mieux que là où j'étais.

Là, je continuai jusqu'à ce que j'eusse entre dix-sept et dix-huit ans, et j'y trouvai tous les avantages d'éducation qu'on peut s'imaginer ; cette dame avait des maîtres qui venaient pour enseigner à ses filles à danser, à parler français et à écrire, et d'autres pour leur enseigner la musique ; et, comme j'étais toujours avec elles, j'apprenais aussi vite qu'elles ; et quoique les maîtres ne fussent pas appointés pour m'enseigner, cependant j'apprenais par imitation et questions tout ce qu'elles apprenaient par instruction et direction. Si bien qu'en somme j'appris à danser et à parler français aussi bien qu'aucune d'elles et à chanter beaucoup mieux, car j'avais une meilleure voix qu'aucune d'elles ; je ne pouvais pas aussi promptement arriver à jouer du clavecin ou de l'épinette, parce que je n'avais pas d'instruments à moi pour m'y exercer, et que je ne pouvais toucher les leurs que par intervalles, quand elles les laissaient ; mais, pourtant, j'appris suffisamment bien, et finalement les jeunes demoiselles eurent deux instruments, c'est-à-dire un clavecin et une épinette aussi, et puis me donnèrent leçon elles-mêmes ; mais, pour ce qui est de danser, elles ne pouvaient mais que je n'apprisse les danses de campagne, parce qu'elles avaient toujours besoin de moi pour faire un nombre égal, et, d'autre part, elles mettaient aussi bon cœur à m'apprendre tout ce qu'on leur avait enseigné à elles-mêmes que moi à profiter de leurs leçons.

Par ces moyens j'eus, comme j'ai dit, tous les avantages d'éducation que j'aurais pu avoir, si j'avais été autant demoi-

selle de qualité que l’étaient celles avec qui je vivais, et, en quelques points, j’avais l’avantage sur mesdemoiselles, bien qu’elles fussent mes supérieures : en ce que tous mes dons étaient de nature et que toutes leurs fortunes n’eussent pu fournir. D’abord j’étais jolie, avec plus d’apparence qu’aucune d’elles ; deuxièmement j’étais mieux faite ; troisièmement, je chantais mieux, par quoi je veux dire que j’avais une meilleure voix ; en quoi vous me permettrez de dire, j’espère, que je ne donne pas mon propre jugement, mais l’opinion de tous ceux qui connaissaient la famille.

J’avais avec tout cela, la commune vanité de mon sexe, en ce qu’étant réellement considérée comme très jolie, ou, si vous voulez, comme une grande beauté, je le savais fort bien, et j’avais une aussi bonne opinion de moi-même qu’homme du monde, et surtout j’aimais à en entendre parler les gens, ce qui arrivait souvent et me donnait une grande satisfaction.

Jusqu’ici mon histoire a été aisée à dire, et dans toute cette partie de ma vie, j’avais non seulement la réputation de vivre dans une très bonne famille, mais aussi la renommée d’une jeune fille bien sobre, modeste et vertueuse, et telle j’avais toujours été ; d’ailleurs, je n’avais jamais eu occasion de penser à autre chose, ou de savoir ce qu’était une tentation au vice. Mais ce dont j’étais trop fière fut ma perte. La maîtresse de la maison où j’étais avait deux fils, jeunes gentilshommes de qualité et tenue peu ordinaires, et ce fut mon malheur d’être très bien avec tous deux, mais ils se conduisirent avec moi d’une manière bien différente.

L’aîné, un gentilhomme gai, qui connaissait la ville autant que la campagne, et, bien qu’il eût de légèreté assez pour commettre une mauvaise action, cependant avait trop

de jugement pratique pour payer trop cher ses plaisirs ; il commença par ce triste piège pour toutes les femmes, c'est-à-dire qu'il prenait garde à toutes occasions combien j'étais jolie, comme il disait, combien agréable, combien mon port était gracieux, et mille autres choses ; et il y mettait autant de subtilité que s'il eût eu la même science à prendre une femme au filet qu'une perdrix à l'affût, car il s'arrangeait toujours pour répéter ces compliments à ses sœurs au moment que, bien que je ne fusse pas là, cependant il savait que je n'étais pas assez éloignée pour ne pas être assurée de l'entendre. Ses sœurs lui répondaient doucement : « Chut ! frère, elle va t'entendre, elle est dans la chambre d'à côté. » Alors il s'interrompait et parlait à voix basse, prétendant ne l'avoir pas su, et avouait qu'il avait eu tort ; puis, feignant de s'oublier, se mettait à parler de nouveau à voix haute, et moi, qui étais si charmée de l'entendre, je n'avais garde de ne point l'écouter à toutes occasions.

Après qu'il eut ainsi amorcé son hameçon et assez aisément trouvé le moyen de placer l'appât sur ma route, il joua à jeu découvert, et un jour, passant par la chambre de sa sœur pendant que j'y étais, il entre avec un air de gaieté :

— Oh ! madame Betty, me dit-il, comment allez-vous, madame Betty ? Est-ce que les joues ne vous brûlent pas, madame Betty.

Je fis une révérence et me mis à rougir, mais ne répondis rien.

— Pourquoi lui dis-tu cela, mon frère ? dit la demoiselle.

— Mais, reprit-il, parce que nous venons de parler d'elle, en bas, cette demi-heure.

— Eh bien, dit sa sœur, vous n'avez pas pu dire de mal d'elle, j'en suis sûre ; ainsi, peu importe ce dont vous avez pu parler.

— Non, non, dit-il, nous avons été si loin de dire du mal d'elle, que nous en avons dit infiniment de bien, et beaucoup, beaucoup de belles choses ont été répétées sur M^me^ Betty, je t'assure, et en particulier que c'est la plus jolie jeune fille de Colchester ; et, bref, ils commencent en ville à boire à sa santé.

— Je suis vraiment surprise de ce que tu dis, mon frère, répond la sœur ; il ne manque qu'une chose à Betty, mais autant vaudrait qu'il lui manquât tout, car son sexe est en baisse sur le marché au temps présent ; et si une jeune femme a beauté, naissance, éducation, esprit, sens, bonne façon et chasteté, et tout a l'extrême, toutefois si elle n'a point d'argent, elle n'est rien ; autant vaudrait que tout lui fit défaut : l'argent seul, de nos jours, recommande une femme ; les hommes se passent le beau jeu tour à tour.

Son frère cadet, qui était là, s'écria :

— Arrête, ma sœur, tu vas trop vite ; je suis une exception à ta règle ; je t'assure que si je trouve une femme aussi accomplie, je ne m'inquiéterai guère de l'argent.

— Oh ! dit la sœur, mais tu prendras garde alors de ne point te mettre dans l'esprit une qui n'ait pas d'argent.

— Pour cela, tu n'en sais rien non plus, dit le frère.

— Mais pourquoi, ma sœur, dit le frère aîné, pourquoi cette exclamation sur la fortune ? Tu n'es pas de celles à qui elle fait défaut, quelles que soient les qualités qui te manquent.

— Je te comprends très bien, mon frère, réplique la dame fort aigrement, tu supposes que j'ai la fortune et que la beauté me manque ; mais tel est le temps que la première suffira : je serai donc encore mieux partagée que mes voisines.

— Eh bien, dit le frère cadet, mais tes voisines pourront bien avoir part égale, car beauté ravit un mari parfois en dépit d'argent, et quand la fille se trouve mieux faite que la maîtresse, par chance elle fait un aussi bon marché et monte en carrosse avant l'autre.

Je crus qu'il était temps pour moi de me retirer, et je le fis, mais pas assez loin pour ne pas saisir tout leur discours, où j'entendis abondance de belles choses qu'on disait de moi, ce qui excita ma vanité, mais ne me mit pas en chemin, comme je le découvris bientôt, d'augmenter mon intérêt dans la famille, car la sœur et le frère cadet se querellèrent amèrement là-dessus ; et, comme il lui dit, à mon sujet, des choses fort désobligeantes, je pus voir facilement qu'elle en gardait rancune par la conduite qu'elle tint envers moi, et qui fut en vérité bien injuste, car je n'avais jamais eu la moindre pensée de ce qu'elle soupçonnait en ce qui touchait son frère cadet ; certainement l'aîné, à sa façon obscure et lointaine, avait dit quantité de choses plaisamment que j'avais la folie de tenir pour sérieuses ou de me flatter de l'espoir de ce que j'aurais dû supposer qu'il n'entendrait jamais.

Il arriva, un jour, qu'il monta tout courant l'escalier vers la chambre où ses sœurs se tenaient d'ordinaire pour coudre, comme il le faisait souvent, et, les appelant de loin avant d'entrer, comme il en avait aussi coutume, moi, étant là, seule, j'allai à la porte et dis :

— Monsieur, ces dames ne sont pas là, elles sont allées se promener au jardin.

Comme je m'avançais pour parler ainsi, il venait d'arriver jusqu'à la porte, et me saisissant dans ses bras, comme c'eût été par chance :

— Oh ! madame Betty, dit-il, êtes-vous donc là ? C'est encore mieux, je veux vous parler à vous bien plus qu'à elles.

Et puis, me tenant dans ses bras, il me baisa trois ou quatre fois.

Je me débattis pour me dégager, et toutefois je ne le fis que faiblement, et il me tint serrée, et continua de me baiser jusqu'à ce qu'il fût hors d'haleine ; et, s'asseyant, il dit :

— Chère Betty, je suis amoureux de vous.

Ses paroles, je dois l'avouer, m'enflammèrent le sang ; tous mes esprits volèrent à mon cœur et me mirent assez en désordre. Il répéta ensuite plusieurs fois qu'il était amoureux de moi, et mon cœur disait aussi clairement qu'une voix que j'en étais charmée ; oui, et chaque fois qu'il disait : « Je suis amoureux de vous », mes rougeurs répondaient clairement : « Je le voudrais bien, monsieur. » Toutefois, rien d'autre ne se passa alors ; ce ne fut qu'une surprise, et je me remis bientôt. Il serait resté plus longtemps avec moi, mais par hasard, il regarda à la fenêtre, et vit ses sœurs qui remontaient le jardin. Il prit donc congé, me baisa encore, me dit qu'il était très sérieux, et que j'en entendrais bien promptement davantage. Et le voilà parti infiniment joyeux, et s'il n'y avait eu un malheur en cela, j'aurais été dans le vrai, mais l'erreur était que M^{me} Betty était sérieuse et que le gentilhomme ne l'était pas.

À partir de ce temps, ma tête courut sur d'étranges choses, et je puis véritablement dire que je n'étais pas moi-même, d'avoir un tel gentilhomme qui me répétait qu'il était amoureux de moi, et que j'étais une si charmante créature, comme il me disait que je l'étais : c'étaient là des choses que je ne savais comment supporter ; ma vanité était élevée au dernier degré. Il est vrai que j'avais la tête pleine d'orgueil, mais, ne sachant rien des vices de ce temps, je n'avais pas une pensée sur ma vertu ; et si mon jeune maître l'avait proposé à première vue, il eût pu prendre toute liberté qu'il eût cru bonne ; mais il ne perçut pas son avantage, ce qui fut mon bonheur à ce moment.

Il ne se passa pas longtemps avant qu'il trouvât l'occasion de me surprendre encore, et presque dans la même posture ; en vérité, il y eut plus de dessein de sa part, quoique non de la mienne. Ce fut ainsi : les jeunes dames étaient sorties pour faire des visites avec leur mère ; son frère n'était pas en ville, et pour son père, il était à Londres depuis une semaine ; il m'avait si bien guettée qu'il savait où j'étais, tandis que moi je ne savais pas tant s'il était à la maison, et il monte vivement l'escalier, et, me voyant au travail, entre droit dans la chambre, où il commença juste comme l'autre fois, me prenant dans ses bras, et me baisant pendant presque un quart d'heure de suite.

C'est dans la chambre de sa plus jeune sœur que j'étais, et comme il n'y avait personne à la maison que la servante au bas de l'escalier, il en fut peut-être plus hardi ; bref, il commença d'être pressant avec moi ; il est possible qu'il me trouva un peu trop facile, car je ne lui résistai pas tandis qu'il ne faisait que me tenir dans ses bras et me baiser ; en vérité, cela me donnait trop de plaisir pour lui résister beaucoup.

Eh bien, fatigués de ce genre de travail, nous nous assîmes, et là il me parla pendant longtemps ; me dit qu'il était charmé de moi, qu'il ne pouvait avoir de repos qu'il ne m'eût persuadé qu'il était amoureux de moi, et que si je pouvais l'aimer en retour, et si je voulais le rendre heureux, je lui sauverais la vie, et mille belles choses semblables. Je ne lui répondis que peu, mais découvris aisément que j'étais une sotte et que je ne comprenais pas le moins du monde ce qu'il entendait.

Puis il marcha par la chambre, et, me prenant par la main, je marchai avec lui, et soudain, prenant son avantage, il me jeta sur le lit et m'y baisa très violemment, mais, pour lui faire justice, ne se livra à aucune grossièreté, seulement me baisa pendant très longtemps ; après quoi il crut entendre quelqu'un monter dans l'escalier, de sorte qu'il sauta du lit et me souleva, professant infiniment d'amour pour moi, mais me dit que c'était une affection entièrement honorable, et qu'il ne voulait me causer aucun mal, et là-dessus il me mit cinq guinées dans la main et redescendit l'escalier.

Je fus plus confondue de l'argent que je ne l'avais été auparavant de l'amour, et commençai de me sentir si élevée que je savais à peine si je touchais la terre. Ce gentilhomme avait maintenant enflammé son inclination autant que ma vanité, et, comme s'il eût trouvé qu'il avait une occasion et qu'il fût fâché de ne pas la saisir, le voilà qui remonte au bout d'environ une demi-heure, et reprend son travail avec moi, juste comme il avait fait avant, mais avec un peu moins de préparation.

Et d'abord quand il fût entré dans la chambre, il se retourna et ferma la porte.

— Madame Betty, dit-il, je m'étais figuré tout à l'heure que quelqu'un montait dans l'escalier, mais il n'en était rien ; toutefois, dit-il, si on me trouve dans la chambre avec vous, on ne me surprendra pas à vous baiser.

Je lui dis que je ne savais pas qui aurait pu monter l'escalier, car je croyais qu'il n'y avait personne à la maison que la cuisinière et l'autre servante et elles ne prenaient jamais cet escalier-là.

— Eh bien, ma mignonne, il vaut mieux s'assurer, en tout cas. – Et puis, s'assied, et nous commençâmes à causer.

Et maintenant, quoique je fusse encore toute en feu de sa première visite, ne pouvant parler que peu, il semblait qu'il me mît les paroles dans la bouche, me disant combien passionnément il m'aimait, et comment il ne pouvait rien avant d'avoir disposition de sa fortune, mais que dans ce temps-là il était bien résolu à me rendre heureuse, et lui-même, c'est-à-dire de m'épouser, et abondance de telles choses, dont moi pauvre sotte je ne comprenais pas le dessein, mais agissais comme s'il n'y eût eu d'autre amour que celui qui tendait au mariage ; et s'il eût parlé de l'autre je m'eusse trouvé ni lieu ni pouvoir pour dire non ; mais nous n'en étions pas encore venus à ce point-là.

Nous n'étions pas restés assis longtemps qu'il se leva et m'étouffant vraiment la respiration sous ses baisers, me jeta de nouveau sur le lit ; mais alors il alla plus loin que la décence ne me permet de rapporter, et il n'aurait pas été en mon pouvoir de lui refuser à ce moment, s'il avait pris plus de privautés qu'il ne fit.

Toutefois, bien qu'il prît ces libertés, il n'alla pas jusqu'à ce qu'on appelle la dernière faveur, laquelle, pour lui rendre

justice, il ne tenta point ; et ce renoncement volontaire lui servit d'excuse pour toutes ses libertés avec moi en d'autres occasions. Quand ce fut terminé, il ne resta qu'un petit moment, mais me glissa presque une poignée d'or dans la main et me laissa mille prestations de sa passion pour moi, m'assurant qu'il m'aimait au-dessus de toutes les femmes du monde.

Il ne semblera pas étrange que maintenant je commençai de réfléchir ; mais, hélas ! ce fut avec une réflexion bien peu solide. J'avais un fonds illimité de vanité et d'orgueil, un très petit fonds de vertu. Parfois, certes, je ruminais en moi pour deviner ce que visait mon jeune maître, mais ne pensais à rien qu'aux belles paroles et à l'or ; qu'il eût intention de m'épouser ou non me paraissait affaire d'assez petite importance ; et je ne pensais pas tant à faire mes conditions pour capituler, jusqu'à ce qu'il me fit une sorte de proposition en forme comme vous allez l'entendre.

Ainsi je m'abandonnai à la ruine sans la moindre inquiétude. Jamais rien ne fut si stupide des deux côtés ; si j'avais agi selon la convenance, et résisté comme l'exigeaient l'honneur et la vertu, ou bien il eût renoncé à ses attaques, ne trouvant point lieu d'attendre l'accomplissement de son dessein, ou bien il eût fait de belles et honorables propositions de mariage ; dans quel cas on aurait pu le blâmer par aventure mais non moi. Bref, s'il m'eût connue, et combien était aisée à obtenir la bagatelle qu'il voulait, il ne se serait pas troublé davantage la tête, mais m'aurait donné quatre ou cinq guinées et aurait couché avec moi la prochaine fois qu'il serait venu me trouver. D'autre part, si j'avais connu ses pensées et combien dure il supposait que je serais à gagner, j'aurais pu faire mes conditions, et si je n'avais capitulé pour un mariage immédiat, j'aurais pu le faire pour être entrete-

nue jusqu'au mariage, et j'aurais eu ce que j'aurais voulu ; car il était riche à l'excès, outre ses espérances ; mais j'avais entièrement abandonné de semblables pensées et j'étais occupée seulement de l'orgueil de ma beauté, et de me savoir aimée par un tel gentilhomme ; pour l'or, je passais des heures entières à le regarder ; je comptais les guinées plus de mille fois par jour. Jamais pauvre vaine créature ne fut si enveloppée par toutes les parties du mensonge que je ne le fus, ne considérant pas ce qui était devant moi, et que la ruine était tout près de ma porte, et, en vérité, je crois que je désirais plutôt cette ruine que je ne m'étudiais à l'éviter.

Néanmoins, pendant ce temps, j'avais assez de ruse pour ne donner lieu le moins du monde à personne de la famille d'imaginer que j'entretinsse la moindre correspondance avec lui. À peine si je le regardais en public ou si je lui répondais, lorsqu'il m'adressait la parole ; et cependant malgré tout, nous avions de temps en temps une petite entrevue où nous pouvions placer un mot ou deux, et çà et là un baiser, mais point de belle occasion pour le mal médité ; considérant surtout qu'il faisait plus de détours qu'il n'en était besoin, et que la chose lui paraissant difficile, il la rendait telle en réalité.

Mais comme le démon est un tentateur qui ne se lasse point, ainsi ne manque-t-il jamais de trouver l'occasion du crime auquel il invite. Ce fut un soir que j'étais au jardin, avec ses deux jeunes sœurs et lui, qu'il trouva le moyen de me glisser un billet dans la main où il me disait que le lendemain il me demanderait en présence de tout le monde d'aller faire un message pour lui et que je le verrais quelque part sur mon chemin.

En effet, après dîner, il me dit gravement, ses sœurs étant toutes là :

— Madame Betty, j'ai une faveur à vous demander.

— Et laquelle donc ? demande la seconde sœur.

— Alors, ma sœur, dit-il très gravement, si tu ne peux te passer de M^me^ Betty aujourd'hui, tout autre moment sera bon.

Mais si, dirent-elles, elles pouvaient se passer d'elle fort bien, et la sœur lui demanda pardon de sa question.

— Eh bien, mais, dit la sœur aînée, il faut que tu dises à M^me^ Betty ce que c'est ; si c'est quelque affaire privée que nous ne devions pas entendre, tu peux l'appeler dehors : la voilà.

— Comment, ma sœur, dit le gentilhomme très gravement, que veux-tu dire ? Je voulais seulement la prier de passer dans High Street (et il tire de sa poche un rabat), dans telle boutique. Et puis il leur raconte une longue histoire sur deux belles cravates de mousseline dont il avait demandé le prix, et qu'il désirait que j'allasse en message acheter un tour de cou, pour ce rabat qu'il montrait, et que si on ne voulait pas prendre le prix que j'offrirais des cravates, que je misse un shilling de plus et marchandasse avec eux ; et ensuite il imagina d'autres messages et continua ainsi de me donner prou d'affaires, afin que je fusse bien assurée de demeurer sortie un bon moment.

Quand il m'eût donné mes messages, il leur fit une longue histoire d'une visite qu'il allait rendre dans une famille qu'ils connaissaient tous, et où devaient se trouver tels et tels gentilshommes, et très cérémonieusement pria ses sœurs de l'accompagner, et elles, en semblable cérémonie, lui refusèrent à cause d'une société qui devait venir leur

rendre visite cette après-midi ; toutes choses, soit dit en passant, qu'il avait imaginées à dessein.

Il avait à peine fini de parler que son laquais entra pour lui dire que le carrosse de sir W… H… venait de s'arrêter devant la porte ; il y court et revient aussitôt.

— Hélas ! dit-il à haute voix, voilà tout mon plaisir gâté d'un seul coup ; sir W… envoie son carrosse pour me ramener : il désire me parler. Il paraît que ce sir W… était un gentilhomme qui vivait à trois lieues de là, à qui il avait parlé à dessein afin qu'il lui prêtât sa voiture pour une affaire particulière et l'avait appointée pour venir le chercher au temps qu'elle arriva, vers trois heures.

Aussitôt il demanda sa meilleure perruque, son chapeau, son épée, et, ordonnant à son laquais d'aller l'excuser à l'autre endroit, – c'est-à-dire qu'il inventa une excuse pour renvoyer son laquais, – il se prépare à monter dans le carrosse. Comme il sortait, il s'arrêta un instant et me parle en grand sérieux de son affaire, et trouve occasion de me dire très doucement :

— Venez me rejoindre, ma chérie, aussitôt que possible.

Je ne dis rien, mais lui fis ma révérence, comme je l'avais faite auparavant, lorsqu'il avait parlé devant tout le monde. Au bout d'un quart d'heure environ, je sortis aussi, sans avoir mis d'autre habit que celui que je portais, sauf que j'avais une coiffe, un masque, un éventail et une paire de gants dans ma poche ; si bien qu'il n'y eut pas le moindre soupçon dans la maison. Il m'attendait dans une rue de derrière, près de laquelle il savait que je devais passer, et le cocher savait où il devait toucher, en un certain endroit nommé Mile-End, où vivait un confident à lui, où nous entrâmes, et

où se trouvaient toutes les commodités du monde pour faire tout le mal qu'il nous plairait.

Quand nous fûmes ensemble, il commença, de me parler très gravement et de me dire qu'il ne m'avait pas amenée là pour me trahir ; que la passion qu'il entretenait pour moi ne souffrait pas qu'il me déçût ; qu'il était résolu à m'épouser sitôt qu'il disposerait de sa fortune ; que cependant, si je voulais accorder sa requête, il m'entretiendrait fort honorablement ; et me fit mille protestations de sa sincérité et de l'affection qu'il me portait ; et qu'il ne m'abandonnerait jamais, et comme je puis bien dire, fit mille fois plus de préambules qu'il n'en eût eu besoin.

Toutefois, comme il me pressait de parler, je lui dis que je n'avais point de raison de douter de la sincérité de son amour pour moi, après tant de protestations, mais…

Et ici je m'arrêtai, comme si je lui laissais à deviner le reste.

— Mais quoi, ma chérie ? dit-il. Je devine ce que vous voulez dire. Et si vous alliez devenir grosse, n'est-ce pas cela ? Eh bien, alors, dit-il, j'aurai soin de vous et de vous pourvoir, aussi bien que l'enfant ; et afin que vous puissiez voir que je ne plaisante pas, dit-il, voici quelque chose de sérieux pour vous, et là-dessus il tire une bourse de soie avec cent guinées et me la donna ; et je vous en donnerai une autre pareille, dit-il, tous les ans jusqu'à ce que je vous épouse.

Ma couleur monta et s'enfuit à la vue de la bourse, et tout ensemble au feu de sa proposition, si bien que je ne pus dire une parole, et il s'en aperçut aisément ; de sorte que, glissant la bourse dans mon sein, je ne lui fis plus de résis-

tance, mais lui laissai faire tout ce qui lui plaisait et aussi souvent qu'il lui plut et ainsi je scellai ma propre destruction d'un coup ; car de ce jour, étant abandonnée de ma vertu et de ma chasteté, il ne me resta plus rien de valeur pour me recommander ou à la bénédiction de Dieu ou à l'assistance des hommes.

Mais les choses ne se terminèrent pas là. Je retournai en ville, fis les affaires dont il m'avait priée, et fus rentrée avant que personne s'étonnât de ma longue sortie ; pour mon gentilhomme, il resta dehors jusque tard dans la nuit, et il n'y eut pas le moindre soupçon dans la famille, soit sur son compte, soit sur le mien.

Nous eûmes ensuite de fréquentes occasions de renouveler notre crime, en particulier à la maison, quand sa mère et les jeunes demoiselles sortaient en visite, ce qu'il guettait si étroitement qu'il n'y manquait jamais ; sachant toujours d'avance le moment où elles sortaient, et n'omettait pas alors de me surprendre toute seule et en absolue sûreté ; de sorte que nous prîmes notre plein de nos mauvais plaisirs pendant presque la moitié d'une année ; et cependant, à ma bien grande satisfaction, je n'étais pas grosse.

Mais avant que cette demi-année fût expirée, son frère cadet, de qui j'ai fait quelque mention, entra au jeu avec moi ; et, me trouvant seule au jardin un soir, me commence une histoire de même sorte, fit de bonnes et honnêtes protestations de son amour pour moi, et bref, me propose de m'épouser bellement, en tout honneur.

J'étais maintenant confondue, et poussée à une telle extrémité que je n'en avais jamais connu de semblable, je résistai obstinément à sa proposition et commençai de m'armer d'arguments : je lui exposai l'inégalité de cette alliance, le

traitement que je rencontrerais dans sa famille, l'ingratitude que ce serait envers son bon père et sa mère qui m'avaient recueillie dans leur maison avec de si généreuses intentions et lorsque je me trouvais dans une condition si basse ; et bref je dis, pour le dissuader, tout ce que je pus imaginer, excepté la vérité, ce qui aurait mis fin à tout, mais dont je n'osais même penser faire mention.

Mais ici survint une circonstance que je n'attendais pas, en vérité, et qui me mit à bout de ressources : car ce jeune gentilhomme, de même qu'il était simple et honnête, ainsi ne prétendait à rien qui ne le fut également ; et, connaissant sa propre innocence, il n'était pas si soigneux que l'était son frère de tenir secret dans la maison qu'il eût une douceur pour M^me^ Betty ; et quoiqu'il ne leur fit pas savoir qu'il m'en avait parlé, cependant il en dit assez pour laisser voir à ses sœurs qu'il m'aimait, et sa mère le vit aussi, et quoiqu'elles n'en fissent point semblant à mon égard, cependant elles ne le lui dissimulèrent pas, et aussitôt je trouvai que leur conduite envers moi était changée encore plus qu'auparavant.

Je vis le nuage, quoique sans prévision de l'orage ; il était facile de voir, dis-je, que leur conduite était changée et que tous les jours elle devenait pire et pire ; jusqu'à ce qu'enfin je fus informée que dans très peu de temps je serais priée de m'en aller.

Je ne fus pas effrayée de la nouvelle, étant pleinement assurée que je serais pourvue, et surtout regardant que j'avais raison, chaque jour d'attendre d'être grosse, et qu'alors je serais obligée de partir sans couleurs aucunes.

Après quelque temps, le gentilhomme cadet saisit une occasion pour me dire que la tendresse qu'il entretenait pour moi s'était ébruitée dans la famille ; il ne m'en accusait pas,

disait-il, car il savait assez par quel moyen on l'avait su ; il me dit que c'étaient ses propres paroles qui en avaient été l'occasion, car il n'avait pas tenu son respect pour moi aussi secret qu'il eût pu, et la raison en était qu'il était au point que, si je voulais consentir à l'accepter, il leur dirait à tous ouvertement qu'il m'aimait et voulait m'épouser ; qu'il était vrai que son père et sa mère en pourraient être fâchés et se montrer sévères, mais qu'il était maintenant fort capable de gagner sa vie, ayant profité dans le droit, et qu'il ne craindrait point de m'entretenir, et qu'en somme, comme il croyait que je n'aurais point honte de lui, ainsi était-il résolu à n'avoir point honte de moi, qu'il dédaignait de craindre m'avouer maintenant, moi qu'il avait décidé d'avouer après que je serais sa femme ; qu'ainsi je n'avais rien à faire qu'à lui donner ma main, et qu'il répondrait du reste.

J'étais maintenant dans une terrible condition, en vérité, et maintenant je me repentis de cœur de ma facilité avec le frère aîné ; non par réflexion de conscience, car j'étais étrangère à ces choses, mais je ne pouvais songer à servir de maîtresse à l'un des frères et de femme à l'autre ; il me vint aussi à la pensée que l'aîné m'avait promis de me faire sa femme quand il aurait disposition de sa fortune ; mais en un moment je me souvins d'avoir souvent pensé qu'il n'avait jamais plus dit un mot de me prendre pour femme après qu'il m'eût conquise pour maîtresse ; et jusqu'ici, en vérité, quoique je dise que j'y pensais souvent, toutefois je n'en prenais pas d'inquiétude car il ne semblait pas le moins du monde perdre de son affection pour moi, non plus que de sa générosité ; quoique lui-même eût la discrétion de me recommander de ne point dépenser deux sols en habits, ou faire la moindre parade, parce que nécessairement cela exciterait quelque envie dans la famille, puisque chacun savait que je n'aurais pu obtenir ces choses par moyens ordinaires,

sinon par quelque liaison privée dont on m'aurait soupçonnée sur-le-champ.

J'étais donc dans une grande angoisse et ne savais que faire ; la principale difficulté était que le frère cadet non seulement m'assiégeait étroitement, mais le laissait voir ; il entrait dans la chambre de sa sœur ou dans la chambre de sa mère, s'asseyait, et me disait mille choses aimables, en face d'elles ; si bien que toute la maison en parlait, et que sa mère l'en blâma, et que leur conduite envers moi parut toute changée : bref, sa mère avait laissé tomber quelques paroles par où il était facile de comprendre qu'elle voulait me faire quitter la famille, c'est-à-dire, en français, me jeter à la porte.

Or, j'étais sûre que ceci ne pouvait être un secret pour son frère ; seulement il pouvait penser (car personne n'y songeait encore) que son frère cadet ne m'avait fait aucune proposition ; mais de même que je voyais facilement que les choses iraient plus loin, ainsi vis-je pareillement qu'il y avait nécessité absolue de lui en parler ou qu'il m'en parlât, mais je ne savais pas si je devais m'ouvrir à lui la première ou bien attendre qu'il commençât.

Après sérieuse considération, car, en vérité, je commençais maintenant d'abord à considérer les choses très sérieusement, je résolus de lui en parler la première, et il ne se passa pas longtemps avant que j'en eusse l'occasion, car précisément le jour suivant son frère alla à Londres en affaires, et la famille étant sortie en visite, comme il arrivait avant, il vint, selon sa coutume, passer une heure ou deux avec M^me^ Betty.

Quand il se fut assis un moment, il vit facilement qu'il y avait un changement dans mon visage, que je n'étais pas si libre avec lui et si gaie que de coutume, et surtout que je ve-

nais de pleurer ; il ne fut pas long à le remarquer, et me demanda très tendrement ce qu'il y avait et si quelque chose me tourmentait. J'aurais bien remis la confidence, si j'avais pu, mais je ne pouvais plus dissimuler ; et après m'être fait longuement importuner pour me laisser tirer ce que je désirais si ardemment révéler, je lui dis qu'il était vrai qu'une chose me tourmentait, et une chose de nature telle que je pouvais à peine la lui cacher, et que pourtant je ne pouvais savoir comment la lui dire ; que c'était une chose qui non seulement me surprenait, mais m'embarrassait fortement, et que je ne savais quelle décision prendre, à moins qu'il voulût me conseiller. Il me répondit avec une grande tendresse que, quelle que fut la confidence, je ne devais m'inquiéter de rien, parce qu'il me protégerait de tout le monde.

Je commençai à tirer de loin, et lui dis que je craignais que mesdames eussent obtenu quelque secrète information de notre liaison ; car il était facile de voir que leur conduite était bien changée à mon égard, et maintenant les choses en étaient venues au point qu'elles me trouvaient souvent en faute et parfois me querellaient tout de bon, quoique je n'y donnasse pas la moindre occasion ; qu'au lieu que j'avais toujours couché d'ordinaire avec la sœur aînée, on m'avait mise naguère à coucher toute seule ou avec une des servantes, et que je les avais surprises plusieurs fois à parler très cruellement de moi ; mais que ce qui confirmait le tout était qu'une des servantes m'avait rapporté qu'elle avait entendu dire que je devais être mise à la porte, et qu'il ne valait rien pour la famille que je demeurasse plus longtemps dans la maison.

Il sourit en m'entendant, et je lui demandai comment il pouvait prendre cela si légèrement, quand il devait bien savoir que si nous étions découverts, j'étais perdue et que cela

lui ferait du tort, bien qu'il n'en dût pas être ruiné, comme moi. Je lui reprochai vivement de ressembler au reste de son sexe, qui, ayant à merci la réputation d'une femme, en font souvent leur jouet ou au moins la considèrent comme une babiole, et comptent la ruine de celles dont ils ont fait leur volonté comme une chose de nulle valeur.

Il vit que je m'échauffais et que j'étais sérieuse, et il changea de style sur-le-champ ; il me dit qu'il était fâché que j'eusse une telle pensée sur lui ; qu'il ne m'en avait jamais donné la moindre occasion, mais s'était montré aussi soucieux de ma réputation que de la sienne propre ; qu'il était certain que notre liaison avait été gouvernée avec tant d'adresse que pas une créature de la famille ne faisait tant que de la soupçonner ; que s'il avait souri quand je lui avais dit mes pensées, c'était à cause de l'assurance qu'il venait de recevoir qu'on n'avait même pas une lueur sur notre entente, et que lorsqu'il me dirait les raisons qu'il avait de se sentir en sécurité, je sourirais comme lui, car il était très certain qu'elles me donneraient pleine satisfaction.

— Voilà un mystère que je ne saurais entendre, dis-je, ou comment pourrais-je être satisfaite d'être jetée à la porte ? Car si notre liaison n'a pas été découverte, je ne sais ce que j'ai fait d'autre pour changer les visages que tournent vers moi tous ceux de la famille, qui jadis me traitaient avec autant de tendresse que si j'eusse été une de leurs enfants.

— Mais vois-tu, mon enfant, dit-il : qu'ils sont inquiets à ton sujet, c'est parfaitement vrai, mais qu'ils aient le moindre soupçon du cas tel qu'il est, en ce qui nous concerne, toi et moi, c'est si loin d'être vrai qu'ils soupçonnent mon frère Robin, et, en somme, ils sont pleinement persuadés qu'il te fait la cour ; oui-da, et c'est ce sot lui-même qui le leur a mis

dans la tête, car il ne cesse de babiller là-dessus et de se rendre ridicule. J'avoue que je pense qu'il a grand tort d'agir ainsi, puisqu'il ne saurait ne pas voir que cela les vexe et les rend désobligeants pour toi ; mais c'est une satisfaction pour moi, à cause de l'assurance que j'en tire qu'ils ne me soupçonnent en rien, et j'espère que tu en seras satisfaite aussi.

— Et je le suis bien, dis-je, en une manière, mais qui ne touche nullement ma position, et ce n'est pas là la chose principale qui me tourmente, quoique j'en aie été bien inquiète aussi.

— Et qu'est-ce donc alors ? dit-il.

Là-dessus j'éclatai en larmes, et ne pus rien lui dire du tout ; il s'efforça de m'apaiser de son mieux, mais commença enfin de me presser très fort de lui dire ce qu'il y avait ; enfin, je répondis que je croyais de mon devoir de le lui dire, et qu'il avait quelque droit de le savoir, outre que j'avais besoin de son conseil, car j'étais dans un tel embarras que je ne savais comment faire, et alors je lui racontai toute l'affaire : je lui dis avec quelle imprudence s'était conduit son frère, en rendant la chose si publique, car s'il l'avait gardée secrète j'aurais pu le refuser avec fermeté sans en donner aucune raison, et, avec le temps, il aurait cessé ses sollicitations ; mais qu'il avait eu la vanité, d'abord de se persuader que je ne le refuserais pas, et qu'il avait pris la liberté, ensuite, de parler de son dessein à la maison entière.

Je lui dis à quel point je lui avais résisté, et combien… ses offres étaient honorables et sincères.

— Mais, dis-je, ma situation va être doublement difficile, car elles m'en veulent maintenant, parce qu'il désire m'avoir ; mais elles m'en voudront davantage quand elles

verront que je l'ai refusé, et elles diront bientôt : « Il doit y avoir quelque chose d'autre là-dedans », et que je suis déjà mariée à quelqu'un d'autre, sans quoi je ne refuserais jamais une alliance si au-dessus de moi que celle-ci.

Ce discours le surprit vraiment beaucoup ; il me dit que j'étais arrivée, en effet, à un point critique, et qu'il ne voyait pas comment je pourrais me tirer d'embarras ; mais qu'il y réfléchirait et qu'il me ferait savoir à notre prochaine entrevue à quelle résolution il s'était arrêté ; cependant il me pria de ne pas donner mon consentement à son frère, ni de lui opposer un refus net, mais de le tenir en suspens.

Je parus sursauter à ces mots « ne pas donner mon consentement » ; je lui dis qu'il savait fort bien que je n'avais pas de consentement à donner, qu'il s'était engagé à m'épouser, et que moi, par là même, j'étais engagée à lui, qu'il m'avait toujours dit que j'étais sa femme, et que je me considérais en effet comme telle, aussi bien que si la cérémonie en eût été passée, et que c'était sa propre bouche qui m'en donnait droit, puisqu'il m'avait toujours persuadée de me nommer sa femme.

— Voyons, ma chérie, dit-il, ne t'inquiète pas de cela maintenant ; si je ne suis pas ton mari, je ferai tout l'office d'un mari, et que ces choses ne te tourmentent point maintenant, mais laisse-moi examiner un peu plus avant cette affaire et je pourrai t'en dire davantage à notre prochaine entrevue.

Ainsi il m'apaisa du mieux qu'il put, mais je le trouvai très songeur, et quoiqu'il se montrât très tendre et me baisât mille fois et davantage, je crois, et me donnât de l'argent aussi, cependant il ne fit rien de plus pendant tout le temps que nous demeurâmes ensemble, qui fut plus de deux

heures, dont je m'étonnai fort, regardant sa coutume et l'occasion.

Son frère ne revint pas de Londres avant cinq ou six jours, et il se passa deux jours encore avant qu'il eut l'occasion de lui parler ; mais alors, le tirant à part, il lui parla très secrètement là-dessus, et le même soir trouva moyen (car nous eûmes une longue conférence) de me répéter tout leur discours qui, autant que je me le rappelle, fut environ comme suit.

Il lui dit qu'il avait ouï d'étranges nouvelles de lui depuis son départ et, en particulier qu'il faisait l'amour à M^{me} Betty.

— Eh bien, dit son frère avec un peu d'humeur, et puis quoi ? Cela regarde-t-il quelqu'un ?

— Voyons, lui dit son frère, ne te fâche pas, Robin, je ne prétends nullement m'en mêler, mais je trouve qu'elles s'en inquiètent, et qu'elles ont à ce sujet maltraité la pauvre fille, ce qui me peine autant que si c'était moi-même.

— Que veux-tu dire par ELLES ? dit Robin.

— Je veux dire ma mère et les filles, dit le frère aîné. Mais écoute, reprend-il, est-ce sérieux ? aimes-tu vraiment la fille ?

— Eh bien, alors, dit Robin, je te parlerai librement : je l'aime au-dessus de toutes les femmes du monde, et je l'aurai, en dépit de ce qu'elles pourront faire ou dire ; j'ai confiance que la fille ne me refusera point.

Je fus percée au cœur à ces paroles, car bien qu'il fût de toute raison de penser que je ne le refuserais pas, cependant, je savais, en ma conscience, qu'il le fallait, et je voyais ma ruine dans cette obligation ; mais je savais qu'il était de mon

intérêt de parler autrement à ce moment, et j'interrompis donc son histoire en ces termes :

— Oui-da, dis-je, pense-t-il que je ne le refuserai point ? il verra bien que je le refuserai tout de même.

— Bien, ma chérie, dit-il, mais permets-moi de te rapporter toute l'histoire, telle qu'elle se passa entre nous, puis tu diras ce que tu voudras.

Là-dessus il continua et me dit qu'il avait ainsi répondu :

— Mais, mon frère, tu sais qu'elle n'a rien, et tu pourrais prétendre à différentes dames qui ont de belles fortunes.

— Peu m'importe, dit Robin, j'aime la fille, et je ne chercherai jamais à flatter ma bourse, en me mariant, aux dépens de ma fantaisie.

— Ainsi, ma chérie, ajoute-t-il, il n'y a rien à lui opposer.

— Si, si, dis-je, je saurai bien quoi lui opposer. J'ai appris à dire non, maintenant, quoique je ne l'eusse pas appris autrefois ; si le plus grand seigneur du pays m'offrait le mariage maintenant, je pourrais répondre non de très bon cœur.

— Voyons, mais, ma chérie, dit-il, que peux-tu lui répondre ? Tu sais fort bien, ainsi que tu le disais l'autre jour qu'il te fera je ne sais combien de questions là-dessus et toute la maison s'étonnera de ce que cela peut bien signifier.

— Comment ? dis-je en souriant, je peux leur fermer la bouche à tous, d'un seul coup, en lui disant, ainsi qu'à eux, que je suis déjà mariée à son frère aîné.

Il sourit un peu, lui aussi, sur cette parole, mais je pus voir qu'elle le surprenait, et il ne put dissimuler le désordre où elle le jeta ; toutefois il répliqua :

— Oui bien, dit-il, et quoique cela puisse être vrai, en un sens, cependant je suppose que tu ne fais que plaisanter en parlant de donner une telle réponse, qui pourrait ne pas être convenable pour plus d'une raison.

— Non, non, dis-je gaiement, je ne suis pas si ardente à laisser échapper ce secret sans votre consentement.

— Mais que pourras-tu leur répondre alors, dit-il, quand ils te trouveront déterminée contre une alliance qui serait apparemment si fort à ton avantage ?

— Comment, lui dis-je, serai-je en défaut ? En premier lieu je ne suis point forcée de leur donner de raisons et d'autre part je puis leur dire que je suis mariée déjà, et m'en tenir là ; et ce sera un arrêt net pour lui aussi, car il ne saurait avoir de raisons pour faire une seule question ensuite.

— Oui, dit-il, mais toute la maison te tourmentera là-dessus, et si tu refuses absolument de rien leur dire, ils en seront désobligés et pourront en outre en prendre du soupçon.

— Alors, dis-je, que puis-je faire ? Que voudriez-vous que je fisse ? J'étais assez en peine avant, comme je vous ai dit ; et je vous ai fait connaître les détails afin d'avoir votre avis.

— Ma chérie, dit-il, j'y ai beaucoup réfléchi, sois-en sûre ; et quoiqu'il y ait en mon conseil bien des mortifications pour moi, et qu'il risque d'abord de te paraître étrange, cependant, toutes choses considérées, je ne vois pas de meil-

leure solution pour toi que de le laisser aller ; et si tu le trouves sincère et sérieux, de l'épouser.

Je lui jetai un regard plein d'horreur sur ces paroles, et, devenant pâle comme la mort, fus sur le point de tomber évanouie de la chaise où j'étais assise, quand, avec un tressaut : « Ma chérie, dit-il tout haut, qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? où vas-tu ? » et mille autres choses pareilles, et, me secouant et m'appelant tour à tour, il me ramena un peu à moi, quoiqu'il se passât un bon moment avant que je retrouvasse pleinement mes sens, et je ne fus pas capable de parler pendant plusieurs minutes.

Quand je fus pleinement remise, il commença de nouveau :

— Ma chérie, dit-il, il faudrait y songer bien sérieusement ; tu peux assez clairement voir quelle est l'attitude de la famille dans le cas présent et qu'ils seraient tous enragés si j'étais en cause, au lieu que ce fût mon frère, et, à ce que je puis voir du moins, ce serait ma ruine et la tienne tout ensemble.

— Oui-da ! criai-je, parlant encore avec colère ; et toutes vos protestations et vos vœux doivent-ils être ébranlés par le déplaisir de la famille ? Ne vous l'ai-je pas toujours objecté, et vous le traitiez légèrement, comme étant au-dessous de vous, et de peu d'importance ; et en est-ce venu là, maintenant ? Est-ce là votre foi et votre honneur, votre amour et la fermeté de vos promesses ?

Il continua à demeurer parfaitement calme, malgré tous mes reproches, et je ne les lui épargnais nullement ; mais il répondit enfin :

— Ma chérie, je n'ai pas manqué encore à une seule promesse ; je t'ai dit que je t'épouserais quand j'entrerais en héritage ; mais tu vois que mon père est un homme vigoureux, de forte santé et qui peut vivre encore ses trente ans, et n'être pas plus vieux en somme que plusieurs qui sont autour de nous en ville ; et tu ne m'as jamais demandé de t'épouser plus tôt, parce que tu savais que cela pourrait être ma ruine ; et pour le reste, je ne t'ai failli en rien.

Je ne pouvais nier un mot de ce qu'il disait :

— Mais comment alors, dis-je, pouvez-vous me persuader de faire un pas si horrible et de vous abandonner, puisque vous ne m'avez pas abandonnée ? N'accorderez-vous pas qu'il y ait de mon côté un peu d'affection et d'amour, quand il y en a tant eu du vôtre ? Ne vous ai-je pas fait des retours ? N'ai-je donné aucun témoignage de ma sincérité et de ma passion ? Est-ce que le sacrifice que je vous ai fait de mon honneur et de ma chasteté n'est pas une preuve de ce que je suis attachée à vous par des liens trop forts pour les briser ?

— Mais ici, ma chérie, dit-il, tu pourras entrer dans une position sûre, et paraître avec honneur, et la mémoire de ce que nous avons fait peut être drapée d'un éternel silence, comme si rien n'en eût jamais été ; tu conserveras toujours ma sincère affection, mais en toute honnêteté et parfaite justice envers mon frère ; tu seras ma chère sœur, comme tu es maintenant ma chère…

Et là il s'arrêta.

— Votre chère catin, dis-je ; c'était ce que vous vouliez dire et vous auriez aussi bien pu le dire ; mais je vous comprends ; pourtant je vous prie de vous souvenir des longs

discours dont vous m'entreteniez, et des longues heures de peine que vous vous êtes donnée pour me persuader de me regarder comme une honnête femme ; que j'étais votre femme en intention, et que c'était un mariage aussi effectif qui avait été passé entre nous, que si nous eussions été publiquement mariés par le ministre de la paroisse ; vous savez que ce sont là vos propres paroles.

Je trouvai que c'était là le serrer d'un peu trop près ; mais j'adoucis les choses dans ce qui suit ; il demeura comme une souche pendant un moment, et je continuai ainsi :

— Vous ne pouvez pas, dis-je, sans la plus extrême injustice, penser que j'aie cédé à toute ces persuasions sans un amour qui ne pouvait être mis en doute, qui ne pouvait être ébranlé par rien de ce qui eût pu survenir ; si vous avez sur moi des pensées si peu honorables, je suis forcée de vous demander quel fondement je vous ai donné à une telle persuasion. Si jadis j'ai cédé aux importunités de mon inclination, et si j'ai été engagée à croire que je suis vraiment votre femme, donnerai-je maintenant le démenti à tous ces arguments, et prendrai-je le nom de catin ou de maîtresse, qui est la même chose ? Et allez-vous me transférer à votre frère ? Pouvez-vous transférer mon affection ? Pouvez-vous m'ordonner de cesser de vous aimer et m'ordonner de l'aimer ? Est-il en mon pouvoir, croyez-vous, de faire un tel changement sur commande ? Allez, monsieur, dis-je, soyez persuadé que c'est une chose impossible, et, quel que puisse être le changement de votre part, que je resterai toujours fidèle ; et j'aime encore bien mieux, puisque nous en sommes venus à une si malheureuse conjoncture, être votre catin que la femme de votre frère.

Il parut satisfait et touché par l'impression de ce dernier discours, et me dit qu'il restait là où il s'était tenu avant ; qu'il ne m'avait été infidèle en aucune promesse qu'il m'eût faite encore, mais que tant de choses terribles s'offraient à sa vue en cette affaire, qu'il avait songé à l'autre comme un remède ; mais qu'il pensait bien qu'elle ne marquerait pas une entière séparation entre nous, que nous pourrions, au contraire, nous aimer en amis tout le reste de nos jours, et peut-être avec plus de satisfaction qu'il n'était possible en la situation où nous étions présentement ; qu'il se faisait fort de dire que je ne pouvais rien appréhender de sa part sur la découverte d'un secret qui ne pourrait que nous réduire à rien, s'il paraissait au jour ; enfin qu'il n'avait qu'une seule question à me faire, et qui pourrait s'opposer à son dessein, et que s'il obtenait une réponse à cette question, il ne pouvait que penser encore que c'était pour moi la seule décision possible.

Je devinai sa question sur-le-champ, à savoir si je n'étais pas grosse. Pour ce qui était de cela, lui dis-je, il n'avait besoin d'avoir cure, car je n'étais pas grosse.

— Eh bien, alors, ma chérie, dit-il, nous n'avons pas le temps de causer plus longtemps maintenant ; réfléchis ; pour moi, je ne puis qu'être encore d'opinion que ce sera pour toi le meilleur parti à prendre.

Et là-dessus, il prit congé, et d'autant plus à la hâte que sa mère et ses sœurs sonnaient à la grande porte dans le moment qu'il s'était levé pour partir.

Il me laissa dans la plus extrême confusion de pensée ; et il s'en aperçut aisément le lendemain et tout le reste de la semaine, mais ne trouva pas l'occasion de me joindre jusqu'au dimanche d'après, qu'étant indisposée, je n'allai pas à l'église, et lui, imaginant quelque excuse, resta à la maison.

Et maintenant il me tenait encore une fois pendant une heure et demie toute seule, et nous retombâmes tout du long dans les mêmes arguments ; enfin je lui demandai avec chaleur quelle opinion il devait avoir de ma pudeur, s'il pouvait supposer que j'entretinsse seulement l'idée de coucher avec deux frères, et lui assurai que c'était une chose impossible ; j'ajoutais que s'il me disait même qu'il ne me reverrait jamais (et rien que la mort ne pourrait m'être plus terrible), pourtant je ne pourrais jamais entretenir une pensée si peu honorable pour moi et si vile pour lui ; et qu'ainsi je le suppliais, s'il lui restait pour moi un grain de respect ou d'affection, qu'il ne m'en parlât plus ou qu'il tirât son épée pour me tuer.

Il parut surpris de mon obstination, comme il la nomma ; me dit que j'étais cruelle envers moi-même, cruelle envers lui tout ensemble ; que c'était pour nous deux une crise inattendue, mais qu'il ne voyait pas d'autre moyen de nous sauver de la ruine, d'où il lui paraissait encore plus cruel ; mais que s'il ne devait plus m'en parler, il ajouta avec une froideur inusitée qu'il ne connaissait rien d'autre dont nous eussions à causer, et ainsi se leva pour prendre congé ; je me levai aussi, apparemment avec la même indifférence, mais quand il vint me donner ce qui semblait un baiser d'adieu, j'éclatai dans une telle passion de larmes, que bien que j'eusse voulu parler, je ne le pus, et lui pressant seulement la main, parus lui donner l'adieu, mais pleurai violemment. Il en fut sensiblement ému, se rassit, et me dit nombre de choses tendres, mais me pressa encore sur la nécessité de ce qu'il avait proposé, affirmant toujours que si je refusais, il continuerait néanmoins à m'entretenir du nécessaire, mais me laissant clairement voir qu'il me refuserait le point principal, oui, même comme maîtresse ; se faisant un point d'honneur de ne pas coucher avec la femme qui, autant qu'il en pouvait

savoir, pourrait un jour ou l'autre venir à être la femme de son frère.

La simple perte que j'en faisais comme galant n'était pas tant mon affliction que la perte de sa personne, que j'aimais en vérité à la folie, et la perte de toutes les espérances que j'entretenais, et sur lesquelles j'avais tout fondé, de l'avoir un jour pour mari ; ces choses m'accablèrent l'esprit au point qu'en somme les agonies de ma pensée me jetèrent en une grosse fièvre, et il se passa longtemps que personne dans la famille n'attendait plus de me voir vivre.

J'étais réduite bien bas en vérité, et j'avais souvent le délire ; mais rien n'était si imminent pour moi que la crainte où j'étais de dire dans mes rêveries quelque chose qui pût lui porter préjudice. J'étais aussi tourmentée dans mon esprit par le désir de le voir, et lui tout autant par celui de me voir, car il m'aimait réellement avec la plus extrême passion ; mais cela ne put se faire ; il n'y eut pas le moindre moyen d'exprimer ce désir d'un côté ou de l'autre. Ce fut près de cinq semaines que je gardai le lit ; et quoique la violence de ma fièvre se fût apaisée au bout de trois semaines, cependant elle revint par plusieurs fois ; et les médecins dirent à deux ou trois reprises qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour moi, et qu'il fallait laisser agir la nature et la maladie ; au bout de cinq semaines, je me trouvai mieux, mais si faible, si changée, et je me remettais si lentement que les médecins craignirent que je n'entrasse en maladie de langueur ; et ce qui fut mon plus grand ennui, ils exprimèrent l'avis que mon esprit était accablé, que quelque chose me tourmentait, et qu'en somme j'étais amoureuse. Là-dessus toute la maison se mit à me presser de dire si j'étais amoureuse ou non, et de qui ; mais, comme bien je pouvais, je niai que je fusse amoureuse de personne.

Ils eurent à cette occasion une picoterie sur mon propos un jour pendant qu'ils étaient à table, qui pensa mettre toute la famille en tumulte. Ils se trouvaient être tous à table, à l'exception du père ; pour moi, j'étais malade, et dans ma chambre ; au commencement de la conversation, la vieille dame qui m'avait envoyé d'un plat à manger, pria sa servante de monter me demander si j'en voulais davantage ; mais la servante redescendit lui dire que je n'avais pas mangé la moitié de ce qu'elle m'avait envoyé déjà.

— Hélas ! dit la vieille dame, la pauvre fille ! Je crains bien qu'elle ne se remette jamais.

— Mais, dit le frère aîné, comment M^{me} Betty pourrait-elle se remettre, puisqu'on dit qu'elle est amoureuse ?

— Je n'en crois rien, dit la vieille dame.

— Pour moi, dit la sœur aînée, je ne sais qu'en dire ; on a fait un tel vacarme sur ce qu'elle était si jolie et si charmante, et je ne sais quoi, et tout cela devant elle, que la tête de la péronnelle, je crois, en a été tournée, et qui sait de quoi elle peut être possédée après de telles façons ? pour ma part, je ne sais qu'en penser.

— Pourtant, ma sœur, il faut reconnaître qu'elle est très jolie, dit le frère aîné.

— Oui certes, et infiniment plus jolie que toi, ma sœur, dit Robin, et voilà ce qui te mortifie.

— Bon, bon, là n'est pas la question, dit sa sœur ; la fille n'est pas laide, et elle le sait bien ; on n'a pas besoin de le lui répéter pour la rendre vaniteuse.

— Nous ne disons pas qu'elle est vaniteuse, repart le frère aîné, mais qu'elle est amoureuse ; peut-être qu'elle est

amoureuse de soi-même : il paraît que mes sœurs ont cette opinion.

— Je voudrais bien qu'elle fût amoureuse de moi, dit Robin, je la tuerais vite de peine.

— Que veux-tu dire par là, fils ? dit la vieille dame ; comment peux-tu parler ainsi ?

— Mais, madame, dit encore Robin fort honnêtement, pensez-vous que je laisserais la pauvre fille mourir d'amour, et pour moi, qu'elle a si près de sa main pour le prendre ?

— Fi, mon frère, dit la sœur puînée, comment peux-tu parler ainsi ? Voudrais-tu donc prendre une créature qui ne possède pas quatre sous vaillants au monde ?

— De grâce, mon enfant, dit Robin, la beauté est une dot et la bonne humeur en plus est une double dot ; je te souhaiterais pour la tienne le demi-fonds qu'elle a des deux.

De sorte qu'il lui ferma la bouche du coup.

— Je découvre, dit la sœur aînée, que si Betty n'est pas amoureuse, mon frère l'est ; je m'étonne qu'il ne s'en soit pas ouvert à Betty : je gage qu'elle ne dira pas NON.

— Celles qui cèdent quand elles sont priées, dit Robin, sont à un pas devant celles qui ne sont jamais priées de céder, et à deux pas devant celles qui cèdent avant que d'être priées, et voilà une réponse pour toi, ma sœur.

Ceci enflamma la sœur, et elle s'enleva de colère et dit que les choses en étaient venues à un point tel qu'il était temps que la donzelle (c'était moi) fût mise hors de la famille, et qu'excepté qu'elle n'était point en état d'être jetée à

la porte, elle espérait que son père et sa mère n'y manqueraient pas, sitôt qu'on pourrait la transporter.

Robin répliqua que c'était l'affaire du maître et de la maîtresse de la maison, qui n'avaient pas de leçons à recevoir d'une personne d'aussi peu de jugement que sa sœur aînée.

Tout cela courut beaucoup plus loin : la sœur gronda, Robin moqua et railla, mais la pauvre Betty y perdit extrêmement de terrain dans la famille. On me le raconta et je pleurai de tout cœur, et la vieille dame monta me voir, quelqu'un lui ayant dit à quel point je m'en tourmentais. Je me plaignis à elle qu'il était bien dur que les docteurs donnassent sur moi un tel jugement pour lequel ils n'avaient point de cause, et que c'était encore plus dur si on considérait la situation où je me trouvais dans la famille ; que j'espérais n'avoir rien fait pour diminuer son estime pour moi ou donner aucune occasion à ce chamaillis entre ses fils et ses filles, et que j'avais plus grand besoin de penser à ma bière que d'être en amour, et la suppliai de ne pas me laisser souffrir en son opinion pour les erreurs de quiconque, excepté les miennes.

Elle fut sensible à la justesse de ce que je disais, mais me dit que puisqu'il y avait eu une telle clameur entre eux, et que son fils cadet jacassait de ce train, elle me priait d'avoir assez confiance en elle pour lui répondre bien sincèrement à une seule question. Je lui dis que je le ferais et avec la plus extrême simplicité et sincérité. Eh bien, alors, la question était : Y avait-il eu quelque chose entre son fils Robert et moi ? Je lui dis avec toutes les protestations de sincérité que je pus faire et bien pouvais-je les faire, qu'il n'y avait rien et qu'il n'y avait jamais rien eu ; je lui dis que M. Robert avait

plaisanté et jacassé, comme elle savait que c'était sa manière, et que j'avais toujours pris ses paroles à la façon que je supposais qu'il les entendait, pour un étrange discours en l'air sans aucune signification, et lui assurai qu'il n'avait pas passé la moindre syllabe de ce qu'elle voulait dire entre nous, et que ceux qui l'avaient insinué m'avaient fait beaucoup de tort à moi et n'avaient rendu aucun service à M. Robert.

La vieille dame fût pleinement satisfaite et me baisa, me consola et me parla gaiement, me recommanda d'avoir bien soin de ma santé et de ne me laisser manquer de rien, et ainsi prit congé ; mais quand elle redescendit, elle trouva le frère avec ses sœurs aux prises ; elles étaient irritées jusqu'à la fureur, parce qu'il leur reprochait d'être vilaines, de n'avoir jamais eu de galants, de n'avoir jamais été priées d'amour, et d'avoir l'effronterie presque de le faire les premières, et mille choses semblables ; il leur opposait, en raillant, Mme Betty, comme elle était jolie, comme elle avait bon caractère, comme elle chantait mieux qu'elles deux et dansait mieux, et combien elle était mieux faite, en quoi faisant il n'omettait pas de chose déplaisante qui pût les vexer. La vieille dame descendit au beau milieu de la querelle et, pour l'arrêter, leur dit la conversation qu'elle avait eue avec moi et comment j'avais répondu qu'il n'y avait rien entre M. Robert et moi.

— Elle a tort là-dessus, dit Robin, car s'il n'y avait pas tant de choses entre nous, nous serions plus près l'un de l'autre que nous ne le sommes ; je lui ai dit que je l'aimais extraordinairement, dit-il, mais je n'ai jamais pu faire croire à la friponne que je parlais sérieusement.

— Et je ne sais comment tu l'aurais pu, dit sa mère, il n'y a pas de personne de bon sens qui puisse te croire sérieux de parler ainsi à une pauvre fille dont tu connais si bien la position. Mais, de grâce, mon fils, ajoute-t-elle, puisque tu nous dis que tu n'as pu lui faire croire que tu parlais sérieusement, qu'en devons-nous croire, nous ? Car tu cours tellement à l'aventure dans tes discours, que personne ne sait si tu es sérieux ou si tu plaisantes ; mais puisque je découvre que la fille, de ton propre aveu, a répondu sincèrement, je voudrais que tu le fisses aussi, en me disant sérieusement pour que je sois fixée : Y a-t-il quelque chose là-dessous ou non ? Es-tu sérieux ou non ? Es-tu égaré, en vérité, ou non ? C'est une question grave, et je voudrais bien que nous fussions satisfaites sur ce point.

— Par ma foi, madame, dit Robin, il ne sert de rien dorer la chose ou d'en faire plus de mensonges : je suis sérieux autant qu'un homme qui s'en va se faire pendre. Si M^me^ Betty voulait dire qu'elle m'aime et qu'elle veut bien m'épouser, je la prendrais demain matin à jeun, et je dirais : « Je la tiens », au lieu de manger mon déjeuner.

— Alors, dit la mère, j'ai un fils de perdu – et elle le dit d'un ton bien lugubre, comme une qui en fût très affligée.

— J'espère que non, madame, dit Robin : il n'y a pas d'homme perdu si une honnête femme le retrouve.

— Mais, mon enfant, dit la vieille dame, c'est une mendiante !

— Mais alors, madame, elle a d'autant plus besoin de charité, dit Robin ; je l'ôterai de dessus les bras de la paroisse, et elle et moi nous irons mendier ensemble.

— C'est mal de plaisanter avec ces choses, dit la mère.

— Je ne plaisante pas, madame, dit Robin : nous viendrons implorer votre pardon, madame, et votre bénédiction, madame, et celle de mon père.

— Tout ceci est hors de propos, fils, dit la mère ; si tu es sérieux, tu es perdu.

— J'ai bien peur que non, dit-il, car j'ai vraiment peur qu'elle ne veuille pas me prendre ; après toutes les criailleries de mes sœurs, je crois que je ne parviendrai jamais à l'y persuader.

— Voilà bien d'une belle histoire, elle n'est pas déjà partie si loin ; M^me^ Betty n'est point une sotte, dit la plus jeune sœur, penses-tu qu'elle a appris à dire NON mieux que le reste du monde ?

— Non, madame Bel-Esprit, dit Robin, en effet, M^me^ Betty n'est point une sotte, mais M^me^ Betty peut être engagée d'une autre manière, et alors quoi ?

— Pour cela, dit la sœur aînée, nous ne pouvons rien en dire, mais à qui donc serait-elle engagée ? Elle ne sort jamais ; il faut bien que ce soit entre vous.

— Je n'ai rien à répondre là-dessus, dit Robin, j'ai été suffisamment examiné ; voici mon frère, *s'il faut bien que ce soit entre nous*, entreprenez-le à son tour.

Ceci piqua le frère aîné au vif, et il en conclut que Robin avait découvert quelque chose, toutefois il se garda de paraître troublé :

— De grâce, dit-il, ne va donc pas faire passer tes histoires à mon compte ; je ne trafique pas de ces sortes de marchandises ; je n'ai rien à dire à aucune M^me^ Betty dans la paroisse.

Et, là-dessus, il se leva et décampa.

— Non, dit la sœur aînée, je me fais forte de répondre pour mon frère, il connaît mieux le monde.

Ainsi se termina ce discours, qui laissait le frère aîné confondu ; il conclut que son frère avait tout entièrement découvert, et se mit à douter si j'y avais ou non pris part ; mais, malgré toute sa subtilité, il ne put parvenir à me joindre ; enfin, il tomba dans un tel embarras, qu'il en pensa désespérer et résolut qu'il me verrait quoiqu'il en advînt. En effet, il s'y prit de façon qu'un jour, après dîner, guettant sa sœur aînée jusqu'à ce qu'il la vît monter l'escalier, il court après elle.

— Écoute, ma sœur, dit-il, où donc est cette femme malade ? Est-ce qu'on ne peut pas la voir ?

— Si, dit la sœur, je crois que oui ; mais laisse-moi d'abord entrer un instant, et puis je te le dirai.

Ainsi elle courut jusqu'à ma porte et m'avertit, puis elle lui cria :

— Mon frère, dit-elle, tu peux rentrer s'il te plaît.

Si bien qu'il entra, semblant perdu dans la même sorte de fantaisie :

— Eh bien, dit-il à la porte, en entrant, où est donc cette personne malade qui est amoureuse ? Comment vous trouvez-vous, madame Betty ?

J'aurais voulu me lever de ma chaise, mais j'étais si faible que je ne le pus pendant un bon moment ; et il le vit bien, et sa sœur aussi, et elle dit :

— Allons, n'essayez pas de vous lever, mon frère ne désire aucune espèce de cérémonie, surtout maintenant que vous êtes si faible.

— Non, non, madame Betty, je vous en prie, restez assise tranquillement, dit-il, – et puis s'assied sur une chaise, droit en face de moi, où il parut être extraordinairement gai.

Il nous tint une quantité de discours vagues, à sa sœur et à moi ; parfois à propos d'une chose, parfois à propos d'une autre, à seule fin de l'amuser, et puis de temps en temps revenait à la vieille histoire.

— Pauvre madame Betty, dit-il, c'est une triste chose que d'être amoureuse ; voyez, cela vous a bien tristement affaiblie.

Enfin je parlai un peu.

— Je suis heureuse de vous voir si gai, monsieur, dis-je, mais je crois que le docteur aurait pu trouver mieux à faire que de s'amuser aux dépens de ses patients ; si je n'avais eu d'autre maladie, je me serais trop bien souvenue du proverbe pour avoir souffert qu'il me rendît visite.

— Quel proverbe ? dit-il ; quoi ?

Quand amour est en l'âme,

Le docteur est un âne.

Est-ce que c'est celui-là, madame Betty ?

Je souris et ne dis rien.

— Oui-da ! dit-il, je crois que l'effet a bien prouvé que la cause est d'amour ; car il semble que le docteur vous ait rendu bien peu de service ; vous vous remettez très lentement,

je soupçonne quelque chose là-dessous, madame ; je soupçonne que vous soyez malade du mal des incurables.

Je souris et dis : « Non, vraiment, monsieur, ce n'est point du tout ma maladie. »

Nous eûmes abondance de tels discours, et parfois d'autres qui n'avaient pas plus de signification ; d'aventure il me demanda de leur chanter une chanson ; sur quoi je souris et dis que mes jours de chansons étaient passés. Enfin il me demanda si je voulais qu'il me jouât de la flûte ; sa sœur dit qu'elle croyait que ma tête ne pourrait le supporter ; je m'inclinai et dis :

— Je vous prie, madame, ne vous y opposez pas ; j'aime beaucoup la flûte.

Alors sa sœur dit : « Eh bien, joue alors, mon frère. » Sur quoi il tira de sa poche la clef de son cabinet :

— Chère sœur, dit-il, je suis bien paresseux ; je te prie d'aller jusque-là me chercher ma flûte ; elle est dans tel tiroir (nommant un endroit où il était sûr qu'elle n'était point, afin qu'elle pût mettre un peu de temps à la recherche).

Sitôt qu'elle fut partie, il me raconta toute l'histoire du discours de son frère à mon sujet, et de son inquiétude qui était la cause de l'invention qu'il avait faite de cette visite. Je l'assurai que je n'avais jamais ouvert la bouche, soit à son frère, soit à personne d'autre ; je lui dis l'horrible perplexité où j'étais ; que mon amour pour lui, et la proposition qu'il m'avait faite d'oublier cette affection et de la transporter sur un autre, m'avaient abattue ; et que j'avais mille fois souhaité de mourir plutôt que de guérir et d'avoir à lutter avec les mêmes circonstances qu'avant ; j'ajoutai que je prévoyais qu'aussitôt remise je devrais quitter la famille, et que, pour

ce qui était d'épouser son frère, j'en abhorrais la pensée, après ce qui s'était passé entre nous, et qu'il pouvait demeurer persuadé que je ne reverrais jamais son frère à ce sujet. Que s'il voulait briser tous ses vœux et ses serments et ses engagements envers moi, que cela fut entre sa conscience et lui-même ; mais il ne serait jamais capable de dire que moi, qu'il avait persuadée de se nommer sa femme, et qui lui avais donné la liberté de faire usage de moi comme d'une femme, je ne lui avais pas été fidèle comme doit l'être une femme, quoi qu'il pût être envers moi.

Il allait répondre et avait dit qu'il était fâché de ne pouvoir me persuader, et il allait en dire davantage, mais il entendit sa sœur qui revenait, et je l'entendis aussi bien ; et pourtant je m'arrachai ces quelques mots en réponse, qu'on ne pourrait jamais me persuader d'aimer un frère et d'épouser l'autre. Il secoua la tête et dit : « Alors je suis perdu. » Et sur ce point sa sœur entra dans la chambre et lui dit qu'elle ne pouvait trouver la flûte. « Eh bien, dit-il gaiement, cette paresse ne sert de rien », puis se lève et s'en va lui-même pour la chercher, mais revient aussi les mains vides, non qu'il n'eût pu la trouver, mais il n'avait nulle envie de jouer ; et d'ailleurs le message qu'il avait donné à sa sœur avait trouvé son objet d'autre manière ; car il désirait seulement me parler, ce qu'il avait fait, quoique non pas grandement à sa satisfaction.

Il se passa, peu de semaines après, que je pus aller et venir dans la maison, comme avant, et commençai à me sentir plus forte ; mais je continuai d'être mélancolique et renfermée, ce qui surprit toute la famille, excepté celui qui en savait la raison ; toutefois ce fut longtemps avant qu'il y prît garde, et moi, aussi répugnante à parler que lui, je me conduisis avec tout autant de respect, mais jamais ne proposai

de dire un mot en particulier en quelque manière que ce fût ; et ce manège dura seize ou dix-sept semaines ; de sorte qu'attendant chaque jour d'être renvoyée de la famille, par suite du déplaisir qu'ils avaient pris sur un autre chef en quoi je n'avais point de faute, je n'attendais rien de plus de ce gentilhomme, après tous ses vœux solennels, que ma perte et mon abandon.

À la fin je fis moi-même à la famille une ouverture au sujet de mon départ ; car un jour que la vieille dame me parlait sérieusement de ma position et de la pesanteur que la maladie avait laissée sur mes esprits :

— Je crains, Betty, me dit la vieille dame, que ce que je vous ai confié au sujet de mon fils n'ait eu sur vous quelque influence et que vous ne soyez mélancolique à son propos ; voulez-vous, je vous prie, me dire ce qu'il en est, si toutefois ce n'est point trop de liberté ? car pour Robin, il ne fait que se moquer et plaisanter quand je lui en parle.

— Mais, en vérité, madame, dis-je, l'affaire en est où je ne voudrais pas qu'elle fût, et je serai entièrement sincère avec vous, quoi qu'il m'en advienne. Monsieur Robert m'a plusieurs fois proposé le mariage, ce que je n'avais aucune raison d'attendre, regardant ma pauvre condition ; mais je lui ai toujours résisté, et cela peut-être avec des termes plus positifs qu'il ne me convenait, eu égard au respect que je devrais avoir pour toute branche de votre famille ; mais, dis-je, madame, je n'aurais jamais pu oublier à ce point les obligations que je vous ai, et à toute votre maison, et souffrir de consentir à une chose que je savais devoir vous être nécessairement fort désobligeante, et je lui ai dit positivement que jamais je n'entretiendrais une pensée de cette sorte, à moins

d'avoir votre consentement, et aussi celui de son père, à qui j'étais liée par tant d'invincibles obligations.

— Et ceci est-il possible, madame Betty ? dit la vieille dame. Alors vous avez été bien plus juste envers nous que nous ne l'avons été pour vous ; car nous vous avons tous regardée comme une espèce de piège dressé contre mon fils ; et j'avais à vous faire une proposition au sujet de votre départ, qui était causé par cette crainte ; mais je n'en avais pas fait encore mention, parce que je redoutais de trop vous affliger et de vous abattre de nouveau ; car nous avons encore de l'estime pour vous, quoique non pas au point de la laisser tourner à la ruine de mon fils ; mais s'il en est comme vous dites, nous vous avons tous fait grand tort.

— Pour ce qui est de la vérité de ce que j'avance, madame, dis-je, je vous en remets à votre fils lui-même : s'il veut me faire quelque justice, il vous dira l'histoire tout justement comme je l'ai dite.

Voilà la vieille dame partie chez ses filles, et leur raconte toute l'histoire justement comme je la lui avais dite, et vous pensez bien qu'elles en furent surprises comme je croyais qu'elles le seraient ; l'une dit qu'elle ne l'aurait jamais cru ; l'autre, que Robin était un sot ; une autre dit qu'elle n'en croyait pas un mot, et qu'elle gagerait que Robin raconterait l'histoire d'autre façon ; mais la vieille dame, résolue à aller au fond des choses, avant que je pusse avoir la moindre occasion de faire connaître à son fils ce qui s'était passé, résolut aussi de parler à son fils sur-le-champ, et le fit chercher, car il n'était allé qu'à la maison d'un avocat, en ville, et, sur le message, revint aussitôt.

Dès qu'il arriva, car elles étaient toutes ensemble :

— Assieds-toi, Robin, dit la vieille dame, il faut que je cause un peu avec toi.

— De tout mon cœur, madame, dit Robin, l'air très gai ; j'espère qu'il s'agit d'une honnête femme pour moi, car je suis bien en peine là-dessus.

— Comment cela peut-il être ? dit sa mère : n'as-tu pas dit que tu étais résolu à prendre M^me^ Betty ?

— Tout juste, madame, dit Robin, mais il y a quelqu'un qui interdit les bans.

— Interdit les bans ? qui cela peut-il être ?

— Point d'autre que M^me^ Betty elle-même, dit Robin.

— Comment, dit sa mère, lui as-tu donc posé la question ?

— Oui vraiment, madame, dit Robin, je l'ai attaquée en forme cinq fois depuis qu'elle a été malade, et j'ai été repoussé ; la friponne est si ferme qu'elle ne veut ni capituler ni céder à aucuns termes, sinon tels que je ne puis effectivement accorder.

— Explique-toi, dit la mère, car je suis surprise, je ne te comprends pas ; j'espère que tu ne parles pas sérieusement.

— Mais, madame, dit-il, le cas est assez clair en ce qui me concerne : il s'explique de lui-même ; elle ne veut pas de moi – voilà ce qu'elle dit – n'est-ce pas assez clair ? Je crois que c'est clair, vraiment, et suffisamment pénible aussi.

— Oui, mais, dit la mère, tu parles de conditions que tu ne peux accorder ; quoi ? Veut-elle un contrat ? Ce que tu lui

apporteras doit être selon sa dot ; qu'est-ce qu'elle t'apporte ?

— Oh ! pour la fortune, dit Robin, elle est assez riche ; je suis satisfait sur ce point ; mais c'est moi qui ne suis pas capable d'accomplir ses conditions, et elle est décidée de ne pas me prendre avant qu'elles soient remplies.

Ici les sœurs interrompirent.

— Madame, dit la sœur puînée, il est impossible d'être sérieux avec lui ; il ne répondra jamais directement à rien ; vous feriez mieux de le laisser en repos, et de n'en plus parler ; vous savez assez comment disposer d'elle pour la mettre hors de son chemin.

Robin fut un peu échauffé par l'impertinence de sa sœur, mais il la joignit en un moment.

— Il y a deux sortes de personnes, madame, dit-il, en se tournant vers sa mère, avec lesquelles il est impossible de discuter : c'est une sage et une sotte ; il est un peu dur pour moi d'avoir à lutter à la fois contre les deux.

La plus jeune sœur s'entremit ensuite.

— Nous devons être bien sottes, en effet, dit-elle, dans l'opinion de mon frère, pour qu'il pense nous faire croire qu'il a sérieusement demandé à M^{me} Betty de l'épouser et qu'elle l'a refusé.

— « Tu répondras, et tu ne répondras point », a dit Salomon, répliqua son frère ; quand ton frère a dit qu'il ne lui avait pas demandé moins de cinq fois, et qu'elle l'avait fermement refusé, il me semble qu'une plus jeune sœur n'a pas à douter de sa véracité, quand sa mère ne l'a point fait.

— C'est que ma mère, vois-tu, n'a pas bien compris, dit la seconde sœur.

— Il y a quelque différence, dit Robin, entre demander une explication et me dire qu'elle ne me croit pas.

— Eh bien, mais, fils, dit la vieille dame, si tu es disposé à nous laisser pénétrer dans ce mystère, quelles étaient donc ces conditions si dures ?

— Oui, madame, dit Robin, je l'eusse fait dès longtemps, si ces fâcheuses ici ne m'avaient harcelé par manière d'interruption. Les conditions sont que je vous amène, vous et mon père, à y consentir, sans quoi elle proteste qu'elle ne me verra plus jamais à ce propos ; et ce sont des conditions, comme je l'ai dit, que je suppose que je ne pourrai jamais remplir ; j'espère que mes ardentes sœurs sont satisfaites maintenant, et qu'elles vont un peu rougir.

Cette réponse fut surprenante pour elles toutes, quoique moins pour la mère, à cause de ce que je lui avais dit ; pour les filles, elles demeurèrent muettes longtemps ; mais la mère dit, avec quelque passion :

— Eh bien, j'avais déjà entendu ceci, mais je ne pouvais le croire ; mais s'il en est ainsi, nous avons toutes fait tort à Betty, et elle s'est conduite mieux que je ne l'espérais.

— Oui, vraiment, dit la sœur aînée, s'il en est ainsi, elle a fort bien agi, en vérité.

— Il faut bien avouer, dit la mère, que ce n'est point sa faute à elle s'il a été assez sot pour se le mettre dans l'esprit ; mais de lui avoir rendu une telle réponse montre plus de respect pour nous que je ne saurais l'exprimer ; j'en estimerai la fille davantage, tant que je la connaîtrai.

— Mais non pas moi, dit Robin, à moins que vous donniez votre consentement.

— Pour cela, j'y réfléchirai encore, dit la mère ; je t'assure que, s'il n'y avait pas bien d'autres objections, la conduite qu'elle a eue m'amènerait fort loin sur le chemin du consentement.

— Je voudrais bien qu'elle vous amenât jusqu'au bout, dit Robin : si vous aviez autant souci de me rendre heureux que de me rendre riche, vous consentiriez bientôt.

— Mais voyons, Robin, dit la mère encore, es-tu réellement sérieux ? as-tu vraiment envie de l'avoir ?

— Réellement, madame, dit Robin, je trouve dur que vous me questionniez encore sur ce chapitre ; je ne dis pas que je l'aurai : comment pourrais-je me résoudre là-dessus puisque vous voyez bien que je ne pourrai l'avoir sans votre consentement ? mais je dis ceci, et je suis sérieux, que je ne prendrai personne d'autre, si je me puis aider : « Betty ou personne », – voilà ma devise ! et le choix entre les deux est aux soins de votre cœur, madame, pourvu seulement que mes sœurs ici, qui ont si bon naturel, ne prennent point part au vote.

Tout ceci était affreux pour moi, car la mère commençait à céder, et Robin la serrait de près. D'autre part, elle tint conseil avec son fils aîné, et il usa de tous les arguments du monde pour lui persuader de consentir, alléguant l'amour passionné que son frère me portait, et le généreux respect que j'avais montré pour la famille en refusant mes avantages sur un délicat point d'honneur, et mille choses semblables. Et quant au père, c'était un homme tout tracassé par les affaires publiques, occupé à faire valoir son argent, bien rarement

chez lui, fort soucieux de ses affaires, et qui laissait toutes ces choses aux soins de sa femme.

Vous pouvez facilement penser que le secret étant, comme ils croyaient, découvert, il n'était plus si difficile ni si dangereux pour le frère aîné, que personne ne soupçonnait de rien, d'avoir accès plus libre jusqu'à moi ; oui, et même sa mère lui proposa de causer avec M^me^ Betty, ce qui était justement ce qu'il désirait :

— Il se peut, fils, dit-elle, que tu aies plus de clartés en cette affaire que je n'en ai, et tu jugeras si elle a montré la résolution que dit Robin, ou non.

Il ne pouvait rien souhaiter de mieux, et, feignant de céder au désir de sa mère, elle m'amena vers lui dans la propre chambre où elle couchait, me dit que son fils avait affaire avec moi à sa requête, puis nous laissa ensemble, et il ferma la porte sur elle.

Il revint vers moi, me prit dans ses bras et me baisa très tendrement, mais me dit que les choses en étaient venues à leur crise, et que j'avais pouvoir de me rendre heureuse ou infortunée ma vie durant ; que si je ne pouvais m'accorder à son désir, nous serions tous deux perdus. Puis il me dit toute l'histoire passée entre Robin, comme il l'appelait, sa mère, ses sœurs et lui-même.

— Et maintenant, ma chère enfant, dit-il, considérez ce que ce serait que d'épouser un gentilhomme de bonne famille, de belle fortune, avec le consentement de toute la maison, pour jouir de tout ce que le monde vous peut offrir ; imaginez, d'autre part, que vous serez plongée dans la noire condition d'une femme qui a perdu sa bonne renommée ; et quoique je resterai votre ami privé tant que je vivrai, toute-

fois, ainsi que je serais toujours soupçonné, ainsi craindrez-vous de me voir, et moi de vous reconnaître.

Il ne me laissa pas le temps de répondre, mais poursuivit ainsi :

— Ce qui s'est passé entre nous, mon enfant, tant que nous serons d'accord, peut être enterré et oublié ; je resterai toujours votre ami sincère, sans nulle inclination à une intimité plus voisine quand vous deviendrez ma sœur ; je vous supplie d'y réfléchir et de ne point vous opposer vous-même à votre salut et à votre prospérité : et, afin de vous assurer de ma sincérité, ajoute-t-il, je vous offre ici cinq cents livres en manière d'excuse pour les libertés que j'ai prises avec vous, et que nous regarderons, si vous voulez, comme quelques folies de nos vies passées dont il faut espérer que nous pourrons nous repentir.

Je ne puis pas dire qu'aucune de ces paroles m'eût assez émue pour me donner une pensée décisive, jusqu'enfin il me dit très clairement que si je refusais, il avait le regret d'ajouter qu'il ne saurait continuer avec moi sur le même pied qu'auparavant ; que bien qu'il m'aimât autant que jamais, et que je lui donnasse tout l'agrément du monde, le sentiment de la vertu ne l'avait pas abandonné au point qu'il souffrît de coucher avec une femme à qui son frère faisait sa cour pour l'épouser ; que s'il prenait congé de moi sur un refus, quoi qu'il pût faire pour ne me laisser manquer de rien, s'étant engagé d'abord à m'entretenir, pourtant je ne devais point être surprise s'il était forcé de me dire qu'il ne pouvait se permettre de me revoir, et qu'en vérité je ne pouvais l'espérer.

J'écoutai cette dernière partie avec quelques signes de surprise et de trouble, et je me retins à grand'peine de pâ-

mer, car vraiment je l’aimais jusqu’à l’extravagance ; mais il vit mon trouble, et m’engagea à réfléchir sérieusement, m’assura que c’était la seule manière de préserver notre mutuelle affection ; que dans cette situation nous pourrions nous aimer en amis, avec la plus extrême passion, et avec un amour d’une parfaite pureté, libres de nos justes remords, libres des soupçons d’autres personnes ; qu’il me serait toujours reconnaissant du bonheur qu’il me devait ; qu’il serait mon débiteur tant qu’il vivrait, et qu’il payerait sa dette tant qu’il lui resterait le souffle.

Ainsi, il m’amena, en somme, à une espèce d’hésitation, où je me représentais tous les dangers avec des figures vives, encore forcées par mon imagination ; je me voyais jetée seule dans l’immensité du monde, pauvre fille perdue, car je n’étais rien de moins, et peut-être que je serais exposée comme telle ; avec bien peu d’argent pour me maintenir, sans ami, sans connaissance au monde entier, sinon en cette ville où je ne pouvais prétendre rester. Tout cela me terrifiait au dernier point, et il prenait garde à toutes occasions de me peindre ces choses avec les plus sinistres couleurs ; d’autre part, il ne manquait pas de me mettre devant les yeux la vie facile et prospère que j’allais mener.

Il répondit à toutes les objections que je pouvais faire, et qui étaient tirées de son affection et de ses anciennes promesses, en me montrant la nécessité où nous étions de prendre d’autres mesures ; et, quant à ses serments de mariage, le cours naturel des choses, dit-il, y avait mis fin par la grande probabilité qu’il y avait que je serais la femme de son frère avant le temps auquel se rapportaient toutes ses promesses.

Ainsi, en somme, je puis le dire, il me raisonna contre toute raison et conquit tous mes arguments, et je commençai à apercevoir le danger où j'étais et où je n'avais pas songé d'abord, qui était d'être laissée là par les deux frères, et abandonnée seule au monde pour trouver le moyen de vivre.

Ceci et sa persuasion m'arrachèrent enfin mon consentement, quoique avec tant de répugnance qu'il était bien facile de voir que j'irais à l'église comme l'ours au poteau ; j'avais aussi quelques petites craintes que mon nouvel époux, pour qui, d'ailleurs, je n'avais pas la moindre affection, fût assez clairvoyant pour me demander des comptes à notre première rencontre au lit ; mais soit qu'il l'eût fait à dessein ou non, je n'en sais rien, son frère aîné eut soin de le bien faire boire avant qu'il s'allât coucher, de sorte que j'eus le plaisir d'avoir un homme ivre pour compagnon de lit la première nuit. Comment il s'y prit, je n'en sais rien, mais je fus persuadée qu'il l'avait fait à dessein, afin que son frère ne pût avoir nulle notion de la différence qu'il y a entre une pucelle et une femme mariée ; et, en effet, jamais il n'eut aucun doute là-dessus ou ne s'inquiéta l'esprit à tel sujet.

Il faut qu'ici je revienne un peu en arrière, à l'endroit où j'ai interrompu. Le frère aîné étant venu à bout de moi, son premier soin fut d'entreprendre sa mère ; et il ne cessa qu'il ne l'eût amenée à se soumettre, passive au point de n'informer le père qu'au moyen de lettres écrites par la poste ; si bien qu'elle consentit à notre mariage secret et se chargea d'arranger l'affaire ensuite avec le père.

Puis il cajola son frère, et lui persuada qu'il lui avait rendu un inestimable service, se vanta d'avoir obtenu le consentement de sa mère, ce qui était vrai, mais n'avait point été fait pour le servir, mais pour se servir soi-même ; mais il le

pipa ainsi avec diligence, et eut tout le renom d'un ami fidèle pour s'être débarrassé de sa maîtresse en la mettant dans les bras de son frère pour en faire sa femme. Si naturellement les hommes renient l'honneur, la justice et jusqu'à la religion, pour obtenir de la sécurité !

Il me faut revenir maintenant au frère Robin, comme nous l'appelions toujours, et qui, ayant obtenu le consentement de sa mère, vint à moi tout gonflé de la nouvelle, et m'en dit l'histoire avec une sincérité si visible que je dois avouer que je fus affligée de servir d'instrument à décevoir un si honnête gentilhomme ; mais il n'y avait point de remède, il voulait me prendre, et je n'étais pas obligée de lui dire que j'étais la maîtresse de son frère, quoique je n'eusse eu d'autre moyen de l'écarter ; de sorte que je m'accommodai peu à peu, et voilà que nous fûmes mariés.

La pudeur s'oppose à ce que je révèle les secrets du lit nuptial ; mais rien ne pouvait être si approprié à ma situation que de trouver un mari qui eût la tête si brouillée en se mettant au lit, qu'il ne put se souvenir le matin s'il avait eu commerce avec moi ou non ; et je fus obligée de le lui affirmer, quoiqu'il n'en fut rien, afin d'être assurée qu'il ne s'inquiéterait d'aucune chose.

Il n'entre guère dans le dessein de cette histoire de vous instruire plus à point sur cette famille et sur moi-même, pendant les cinq années que je vécus avec ce mari, sinon de remarquer que de lui j'eus deux enfants, et qu'il mourut au bout des cinq ans ; il avait vraiment été un très bon mari pour moi, et nous avions vécu très agréablement ensemble ; mais comme il n'avait pas reçu grand'chose de sa famille, et que dans le peu de temps qu'il vécut il n'avait pas acquis grand état, ma situation n'était pas belle, et ce mariage ne

me profita guère. Il est vrai que j'avais conservé les billets du frère aîné où il s'engageait à me payer 500 £ pour mon consentement à épouser son frère ; et ces papiers, joints à ce que j'avais mis de côté sur l'argent qu'il m'avait donné autrefois, et environ autant qui me venait de mon mari, me laissèrent veuve avec près de 1 200 £ en poche.

Mes deux enfants me furent heureusement ôtés de dessus les bras par le père et la mère de mon mari ; et c'est le plus clair de ce qu'ils eurent de Mme Betty.

J'avoue que je n'éprouvai pas le chagrin qu'il convenait de la mort de mon mari ; et je ne puis dire que je l'aie jamais aimé comme j'aurais dû le faire, ou que je répondis à la tendresse qu'il montra pour moi ; car c'était l'homme le plus délicat, le plus doux et de meilleure humeur qu'une femme pût souhaiter ; mais son frère, qui était si continuellement devant mes yeux, au moins pendant notre séjour à la campagne, était pour moi un appât éternel ; et jamais je ne fus au lit avec mon mari, que je ne me désirasse dans les bras de son frère ; et bien que le frère ne fît jamais montre d'une affection de cette nature après notre mariage, mais se conduisît justement à la manière d'un frère, toutefois il me fut impossible d'avoir les mêmes sentiments à son égard ; en somme, il ne se passait pas de jour où je ne commisse avec lui adultère et inceste dans mes désirs, qui, sans doute, étaient aussi criminels que des actes.

Avant que mon mari mourût, son frère aîné se maria, et comme à cette époque nous avions quitté la ville pour habiter Londres, la vieille dame nous écrivit pour nous prier aux noces ; mon mari y alla, mais je feignis d'être indisposée, et ainsi je pus rester à la maison ; car, en somme, je n'aurais pu

supporter de le voir donné à une autre femme, quoique sachant bien que jamais plus je ne l'aurais à moi.

J'étais maintenant, comme je l'avais été jadis, laissée libre au monde, et, étant encore jeune et jolie, comme tout le monde me le disait (et je le pensais bien, je vous affirme), avec une suffisante fortune en poche, je ne m'estimais pas à une médiocre valeur ; plusieurs marchands fort importants me faisaient la cour, et surtout un marchand de toiles, qui se montrait très ardent, et chez qui j'avais pris logement après la mort de mon mari, sa sœur étant de mes amies ; là, j'eus toute liberté et occasion d'être gaie et de paraître dans la société que je pouvais désirer, n'y ayant chose en vie plus folle et plus gaie que la sœur de mon hôte, et non tant maîtresse de sa vertu que je le pensais d'abord ; elle me fit entrer dans un monde de société extravagante, et même emmena chez elle différentes personnes, à qui il ne lui déplaisait pas de se montrer obligeante, pour voir sa jolie veuve. Or, ainsi que la renommée et les sots composent une assemblée, je fus ici merveilleusement adulée ; j'eus abondance d'admirateurs, et de ceux qui se nomment amants ; mais dans l'ensemble je ne reçus pas une honnête proposition ; quant au dessein qu'ils entretenaient tous, je l'entendais trop bien pour me laisser attirer dans des pièges de ce genre. Le cas était changé pour moi. J'avais de l'argent dans ma poche, et n'avais rien à leur dire. J'avais été prise une fois à cette piperie nommée amour, mais le jeu était fini ; j'étais résolue maintenant à ce qu'on m'épousât, sinon rien, et à être bien mariée ou point du tout.

J'aimais, en vérité, la société d'hommes enjoués et de gens d'esprit, et je me laissais souvent divertir par eux, de même que je m'entretenais avec les autres ; mais je trouvai, par juste observation, que les hommes les plus brillants ap-

portaient le message le plus terne, je veux dire le plus terne pour ce que je visais ; et, d'autre part, ceux qui venaient avec les plus brillantes propositions étaient des plus ternes et déplaisants qui fussent au monde.

Je n'étais point si répugnante à un marchand, mais alors je voulais avoir un marchand, par ma foi, qui eût du gentilhomme, et que lorsqu'il prendrait l'envie à mon mari de me mener à la cour ou au théâtre, il sût porter l'épée, et prendre son air de gentilhomme tout comme un autre, et non pas sembler d'un croquant qui garde à son justaucorps la marque des cordons de tablier ou la marque de son chapeau à la perruque, portant son métier au visage, comme si on l'eût pendu à son épée, au lieu de la lui attacher.

Eh bien, je trouvai enfin cette créature amphibie, cette chose de terre et d'eau qu'on nomme gentilhomme marchand ; et comme juste punition de ma folie, je fus prise au piège que je m'étais pour ainsi dire tendu.

C'était aussi un drapier, car bien que ma camarade m'eût volontiers entreprise à propos de son frère, il se trouva, quand nous en vînmes au point, que c'était pour lui servir de maîtresse, et je restais fidèle à cette règle qu'une femme ne doit jamais se laisser entretenir comme maîtresse, si elle a assez d'argent pour se faire épouser.

Ainsi ma vanité, non mes principes, mon argent, non ma vertu, me maintenaient dans l'honnêteté, quoique l'issue montra que j'eusse bien mieux fait de me laisser vendre par ma camarade à son frère que de m'être vendue à un marchand qui était bélître, gentilhomme, boutiquier et mendiant tout ensemble.

Mais je fus précipitée par le caprice que j'avais d'épouser un gentilhomme à me ruiner de la manière la plus grossière que femme au monde ; car mon nouveau mari, découvrant d'un coup une masse d'argent, tomba dans des dépenses si extravagantes, que tout ce que j'avais, joint à ce qu'il avait, n'y eût point tenu plus d'un an.

Il eut infiniment de goût pour moi pendant environ le quart d'une année, et le profit que j'en tirai fut d'avoir le plaisir de voir dépenser pour moi une bonne partie de mon argent.

— Allons, mon cœur, me dit-il une fois, voulez-vous venir faire un tour à la campagne pendant huit jours ?

— Eh, mon ami, dis-je, où donc voulez-vous aller ?

— Peu m'importe où, dit-il, mais j'ai l'envie de me pousser de la qualité pendant une semaine ; nous irons à Oxford, dit-il.

— Et comment irons-nous ? dis-je ; je ne sais point monter à cheval, et c'est trop loin pour un carrosse.

— Trop loin ! dit-il – nul endroit n'est trop loin pour un carrosse à six chevaux. Si je vous emmène, je veux que vous voyagiez en duchesse.

— Hum ! dis-je, mon ami, c'est une folie ; mais puisque vous en avez l'envie, je ne dis plus rien.

Eh bien, le jour fut fixé ; nous eûmes un riche carrosse, d'excellents chevaux, cocher, postillon, et deux laquais en très belles livrées, un gentilhomme à cheval, et un page, avec une plume au chapeau, sur un autre cheval ; tout le domestique lui donnait du Monseigneur, et moi, j'étais Sa Grandeur la Comtesse ; et ainsi nous fîmes le voyage d'Oxford, et ce

fut une excursion charmante ; car pour lui rendre son dû, il n'y avait pas de mendiant au monde qui sût mieux que mon mari trancher du seigneur. Nous visitâmes toutes les curiosités d'Oxford et nous parlâmes à deux ou trois maîtres des collèges de l'intention où nous étions d'envoyer à l'Université un neveu qui avait été laissé aux soins de Sa Seigneurie, en leur assurant qu'ils seraient désignés comme tuteurs ; nous nous divertîmes à berner divers pauvres écoliers de l'espoir de devenir pour le moins chapelains de Sa Seigneurie et de porter l'échappe ; et ayant ainsi vécu en qualité pour ce qui était au moins de la dépense, nous nous dirigeâmes vers Northampton, et en somme nous rentrâmes au bout de douze jours, la chanson nous ayant coûté 93 £.

La vanité est la plus parfaite qualité d'un fat ; mon mari avait cette excellence de n'attacher aucune valeur à l'argent. Comme son histoire, ainsi que vous pouvez bien penser, est de très petit poids, il suffira de vous dire qu'au bout de deux ans et quart il fit banqueroute, fut envoyé dans une maison de sergent, ayant été arrêté sur un procès trop gros pour qu'il pût donner caution ; de sorte qu'il m'envoya chercher pour venir le voir.

Ce ne fut pas une surprise pour moi, car j'avais prévu depuis quelque temps que tout s'en irait à vau-l'eau, et j'avais pris garde de mettre en réserve, autant que possible, quelque chose pour moi ; mais lorsqu'il me fit demander, il se conduisit bien mieux que je n'espérais, me dit tout net qu'il avait agi en sot et s'était laissé prendre où il eût pu faire résistance ; qu'il prévoyait maintenant qu'il ne pourrait plus parvenir à rien ; que par ainsi il me priait de rentrer et d'emporter dans la nuit tout ce que j'avais de valeurs dans la maison, pour le mettre en sûreté ; et ensuite il me dit que si

je pouvais emporter du magasin 100 ou 200 £ de marchandises, je devais le faire.

— Seulement, dit-il, ne m'en faites rien savoir ; ne me dites pas ce que vous prenez, où vous l'emportez ; car pour moi, dit-il, je suis résolu à me tirer de cette maison et à m'en aller ; et si vous n'entendez jamais plus parler de moi, mon amour, je vous souhaite du bonheur ; Je suis fâché du tort que je vous ai fait.

Il ajouta quelques choses très gracieuses pour moi, comme je m'en allais ; car je vous ai dit que c'était un gentilhomme, et ce fut tout le bénéfice que j'en eus, en ce qu'il me traita fort galamment, jusqu'à la fin, sinon qu'il dépensa tout ce que j'avais et me laissa le soin de dérober à ses créanciers de quoi manger.

Néanmoins je fis ce qu'il m'avait dit, comme bien vous pouvez penser ; et ayant ainsi pris congé de lui, je ne le revis plus jamais ; car il trouva moyen de s'évader hors de la maison du baillif cette nuit ou la suivante ; comment, je ne le sus point, car je ne parvins à apprendre autre chose, sinon qu'il rentra chez lui à environ trois heures du matin, fit transporter le reste de ses marchandises à la Monnaie, et fermer la boutique ; et, ayant levé l'argent qu'il put, il passa en France, d'où je reçus deux ou trois lettres de lui, point davantage. Je ne le vis pas quand il rentra, car m'ayant donné les instructions que j'ai dites, et moi ayant employé mon temps de mon mieux, je n'avais point d'affaire de retourner à la maison, ne sachant si je n'y serais arrêtée par les créanciers ; car une commission de banqueroute ayant été établie peu à après, on aurait pu m'arrêter par ordre des commissaires. Mais mon mari s'étant désespérément échappé de chez le baillif, en se laissant tomber presque du haut de la maison sur le haut

d'un autre bâtiment d'où il avait sauté et qui avait presque deux étages, en quoi il manqua de bien peu se casser le cou, il rentra et emmena ses marchandises avant que les créanciers pussent venir saisir, c'est-à-dire, avant qu'ils eussent obtenu la commission à temps pour envoyer les officiers prendre possession.

Mon mari fut si honnête envers moi, car je répète encore qu'il tenait beaucoup du gentilhomme, que dans la première lettre qu'il m'écrivit, il me fit savoir où il avait engagé vingt pièces de fine Hollande pour 30 £ qui valaient plus de 90 £ et joignit la reconnaissance pour aller les reprendre en payant l'argent, ce que je fis ; et en bon temps j'en tirai plus de 100 £, ayant eu loisir pour les détailler et les vendre à des familles privées, selon l'occasion.

Néanmoins, ceci compris et ce que j'avais mis en réserve auparavant, je trouvai, tout compte fait, que mon cas était bien changé et ma fortune extrêmement diminuée ; car avec la toile de Hollande et un paquet de mousselines fines que j'avais emporté auparavant, quelque argenterie et d'autres choses, je me trouvai pouvoir à peine disposer de 500 £, et ma condition était très singulière, car bien que je n'eusse pas d'enfant (j'en avais eu un de mon gentilhomme drapier, mais il était enterré), cependant j'étais une veuve fée, j'avais un mari, et point de mari, et je ne pouvais prétendre me remarier, quoique sachant assez que mon mari ne reverrait jamais l'Angleterre, dût-il vivre cinquante ans. Ainsi, dis-je, j'étais enclose de mariage, quelle que fût l'offre qu'on me fit ; et je n'avais point d'ami pour me conseiller, dans la condition où j'étais, du moins à qui je pusse confier le secret de mes affaires ; car si les commissaires eussent été informés de l'endroit où j'étais, ils m'eussent fait saisir et emporter tout ce que j'avais mis de côté.

Dans ces appréhensions, la première chose que je fis fut de disparaître entièrement du cercle de mes connaissances et de prendre un autre nom. Je le fis effectivement, et me rendis également à la Monnaie, où je pris logement en un endroit très secret, m'habillai de vêtements de veuve, et pris le nom de M^me^ Flanders.

J'y fis la connaissance d'une bonne et modeste sorte de femme, qui était veuve aussi, comme moi, mais en meilleure condition ; son mari avait été capitaine de vaisseau, et ayant eu le malheur de subir un naufrage à son retour des Indes occidentales, fut si affligé de sa perte, que bien qu'il eût la vie sauve, son cœur se brisa et il mourut de douleur ; sa veuve, étant poursuivie par les créanciers, fut forcée de chercher abri à la Monnaie. Elle eut bientôt réparé ses affaires avec l'aide de ses amis, et reprit sa liberté ; et trouvant que j'étais là plutôt afin de vivre cachée que pour échapper à des poursuites, elle m'invita à rentrer avec elle dans sa maison jusqu'à ce que j'eusse quelque vue pour m'établir dans le monde à ma volonté ; d'ailleurs me disant qu'il y avait dix chances contre une pour que quelque bon capitaine de vaisseau se prît de caprice pour moi et me fît la cour en la partie de la ville où elle habitait.

J'acceptai son offre et je restai avec elle la moitié d'une année ; j'y serais restée plus longtemps si dans l'intervalle ce qu'elle me proposait ne lui était survenu, c'est-à-dire qu'elle se maria, et fort à son avantage. Mais si d'autres fortunes étaient en croissance, la mienne semblait décliner, et je ne trouvais rien sinon deux ou trois bossemans et gens de cette espèce. Pour les commandants, ils étaient d'ordinaire de deux catégories : 1°tels qui, étant en bonnes affaires, c'est-à-dire, ayant un bon vaisseau, ne se décidaient qu'à un mariage avantageux ; 2°tels qui, étant hors d'emploi, cher-

chaient une femme pour obtenir un vaisseau, je veux dire : 1°une femme qui, ayant de l'argent, leur permit d'acheter et tenir bonne part d'un vaisseau, pour encourager les partenaires, ou 2°une femme qui, si elle n'avait pas d'argent, avait du moins des amis qui s'occupaient de navigation et pouvait aider ainsi à placer un jeune homme dans un bon vaisseau. Mais je n'étais dans aucun des deux cas et j'avais l'apparence de devoir rester longtemps en panne.

Ma situation n'était pas de médiocre délicatesse. La condition où j'étais faisait que l'offre d'un bon mari m'était la chose la plus nécessaire du monde ; mais je vis bientôt que la bonne manière n'était pas de se prodiguer trop facilement ; on découvrit bientôt que la veuve n'avait pas de fortune, et ceci dit, on avait dit de moi tout le mal possible, bien que je fusse parfaitement élevée, bien faite, spirituelle, réservée et agréable, toutes qualités dont je m'étais parée, à bon droit ou non, ce n'est point l'affaire ; mais je dis que tout cela n'était de rien sans le billon. Pour parler tout net, la veuve, disait-on, n'avait point d'argent !

Je résolus donc qu'il était nécessaire de changer de condition, et de paraître différemment en quelque autre lieu, et même de passer sous un autre nom, si j'en trouvais l'occasion.

Je communiquai mes réflexions à mon intime amie qui avait épousé un capitaine, je ne fis point de scrupule de lui exposer ma condition toute nue ; mes fonds étaient bas, car je n'avais guère tiré que 540 £ de la clôture de ma dernière affaire, et j'avais dépensé un peu là-dessus ; néanmoins il me restait environ 400 £, un grand nombre de robes très riches, une montre en or et quelques bijoux, quoique point

d'extraordinaire valeur, enfin près de 30 ou 40 £ de toiles dont je n'avais point disposé.

Ma chère et fidèle amie, la femme du capitaine, m'était fermement attachée, et sachant ma condition, elle me fit fréquemment des cadeaux selon que de l'argent lui venait dans les mains, et tels qu'ils représentaient un entretien complet ; si bien que je ne dépensai pas de mon argent. Enfin elle me mit un projet dans la tête et me dit que si je voulais me laisser gouverner par elle, j'obtiendrais certainement un mari riche sans lui laisser lieu de me reprocher mon manque de fortune ; je lui dis que je m'abandonnais entièrement à sa direction, et que je n'aurais ni langue pour parler, ni pieds pour marcher en cette affaire, qu'elle ne m'eût instruite, persuadée que j'étais qu'elle me tirerait de toute difficulté où elle m'entraînerait, ce qu'elle promit.

Le premier pas qu'elle me fit faire fut de lui donner le nom de cousine et d'aller dans la maison d'une de ses parentes à la campagne, qu'elle m'indiqua, et où elle amena son mari pour me rendre visite, où, m'appelant « sa chère cousine », elle arrangea les choses de telle sorte qu'elle et son mari tout ensemble m'invitèrent très passionnément à venir en ville demeurer avec eux, car ils vivaient maintenant en un autre endroit qu'auparavant. En second lieu elle dit à son mari que j'avais au moins 1 500 £ de fortune et que j'étais assurée d'en avoir bien davantage.

Il suffisait d'en dire autant à son mari ; je n'avais point à agir sur ma part, mais à me tenir coite, et attendre l'événement, car soudain le bruit courut dans tout le voisinage que la jeune veuve chez le capitaine était une fortune, qu'elle avait au moins 1 500 £ et peut-être bien davantage, et que c'était le capitaine qui le disait ; et si on interrogeait au-

cunement le capitaine à mon sujet, il ne se faisait point scrupule de l'affirmer quoiqu'il ne sût pas un mot de plus sur l'affaire que sa femme ne lui avait dit ; en quoi il n'entendait malice aucune, car il croyait réellement qu'il en était ainsi. Avec cette réputation de fortune, je me trouvai bientôt comblée d'assez d'admirateurs où j'avais mon choix d'hommes ; et moi, ayant à jouer un jeu subtil, il ne me restait plus rien à faire qu'à trier parmi eux tous le plus propre à mon dessein ; c'est-à-dire l'homme qui semblerait le plus disposé à s'en tenir au ouï-dire sur ma fortune et à ne pas s'enquérir trop avant des détails : sinon je ne parvenais à rien, car ma condition n'admettait nulle investigation trop stricte.

Je marquai mon homme sans grande difficulté par le jugement que je fis de sa façon de me courtiser ; je l'avais laissé s'enfoncer dans ses protestations qu'il m'aimait le mieux du monde, et que si je voulais le rendre heureux, il serait satisfait de tout ; choses qui, je le savais, étaient fondées sur la supposition que j'étais très riche, quoique je n'en eusse soufflé mot.

Ceci était mon homme, mais il fallait le sonder à fond ; c'est là qu'était mon salut, car s'il me faisait faux bond, je savais que j'étais perdue aussi sûrement qu'il était perdu s'il me prenait ; et si je n'élevais quelque scrupule sur sa fortune, il risquait d'en élever sur la mienne ; si bien que d'abord je feignis à toutes occasions de douter de sa sincérité et lui dis que peut-être il ne me courtisait que pour ma fortune, il me ferma la bouche là-dessus avec la tempête des protestations que j'ai dites mais je feignais de douter encore.

Un matin, il ôte un diamant de son doigt, et écrit ces mots sur le verre du châssis de ma chambre :

C'est vous que j'aime et rien que vous.

Je lus, et le priai de me prêter la bague, avec laquelle j'écrivis au-dessous :

En amour vous le dites tous.

Il reprend sa bague et écrit de nouveau :

La vertu seule est une dot.

Je la lui redemandai et j'écrivis au-dessous :

L'argent fait la vertu plutôt.

Il devint rouge comme le feu, de se sentir piqué si juste, et avec une sorte de fureur, il jura de me vaincre et écrivit encore :

J'ai mépris pour l'or, et vous aime.

J'aventurai tout sur mon dernier coup de dés en poésie, comme vous verrez, car j'écrivis hardiment sous son vers :

Je suis pauvre et n'ai que moi-même.

C'était là une triste vérité pour moi ; Je ne puis dire s'il me crut ou non ; je supposais alors qu'il ne me croyait point. Quoi qu'il en fût, il vola vers moi, me prit dans ses bras et me baisant ardemment et avec une passion inimaginable, il me tint serrée, tandis qu'il demandait plume et encre, m'affirmant qu'il ne pouvait plus avoir la patience d'écrire laborieusement sur cette vitre ; puis tirant un morceau de papier, il écrivit encore :

Soyez mienne en tout dénuement.

Je pris sa plume et répondis sur-le-champ :

Au for, vous pensez : Elle ment.

Il me dit que c'étaient là des paroles cruelles, parce qu'elles n'étaient pas justes, et que je l'obligeais à me démentir, ce qui s'accordait mal avec la politesse, et que puisque je l'avais insensiblement engagé dans ce badinage poétique, il me suppliait de ne pas le contraindre à l'interrompre ; si bien qu'il écrivit :

Que d'amour seul soient nos débats !

J'écrivis au-dessous :

Elle aime assez, qui ne hait pas.

Il considéra ce vers comme une faveur, et mit bas les armes, c'est-à-dire la plume ; je dis qu'il le considéra comme une faveur, et c'en était une bien grande, s'il avait tout su ; pourtant il le prit comme je l'entendais, c'est-à-dire que j'étais encline à continuer notre fleuretage, comme en vérité j'avais bonne raison de l'être, car c'était l'homme de meilleure humeur et la plus gaie, que j'aie jamais rencontré, et je réfléchissais souvent qu'il était doublement criminel de décevoir un homme qui semblait sincère ; mais la nécessité qui me pressait à un établissement qui convint à ma condition m'y obligeait par autorité ; et certainement son affection pour moi et la douceur de son humeur, quelque haut qu'elles parlassent contre le mauvais usage que j'en voulais faire, me persuadaient fortement qu'il subirait son désappointement avec plus de mansuétude que quelque forcené tout en feu qui n'eût eu pour le recommander que les passions qui servent à rendre une femme malheureuse. D'ailleurs, bien que j'eusse si souvent plaisanté avec lui (comme il le supposait) au sujet de ma pauvreté, cependant quand il découvrit qu'elle était véritable, il s'était fermé la route des objections, regardant que, soit qu'il eût plaisanté, soit qu'il eût parlé sérieusement, il avait déclaré qu'il me prenait sans se soucier de ma dot et

que, soit que j'eusse plaisanté, soit que j'eusse parlé sérieusement, j'avais déclaré que j'étais très pauvre, de sorte qu'en un mot, je le tenais des deux côtés ; et quoiqu'il pût dire ensuite qu'il avait été déçu il ne pourrait jamais dire que c'était moi qui l'avais déçu.

Il me poursuivit de près ensuite, et comme je vis qu'il n'y avait point besoin de craindre de le perdre, je jouai le rôle d'indifférente plus longtemps que la prudence ne m'eût autrement dicté ; mais je considérai combien cette réserve et cette indifférence me donneraient d'avantage sur lui lorsque j'en viendrais à lui avouer ma condition, et j'en usai avec d'autant plus de prudence, que je trouvai qu'il concluait de là ou que j'avais plus d'argent, ou que j'avais plus de jugement, ou que je n'étais point d'humeur aventureuse.

Je pris un jour la liberté de lui dire qu'il était vrai que j'avais reçu de lui une galanterie d'amant, puisqu'il me prenait sans nulle enquête sur ma fortune, et que je lui retournai le compliment en m'inquiétant de la sienne plus que de raison, mais que j'espérais qu'il me permettrait quelques questions auxquelles il répondrait ou non suivant ses convenances ; l'une de ces questions se rapportait à la manière dont nous vivrions et au lieu que nous habiterions, parce que j'avais entendu dire qu'il possédait une grande plantation en Virginie, et je lui dis que je ne me souciais guère d'être déportée.

Il commença dès ce discours à m'ouvrir bien volontiers toutes ses affaires et à me dire de manière franche et ouverte toute sa condition, par où je connus qu'il pouvait faire bonne figure dans le monde, mais qu'une grande partie de ses biens se composait de trois plantations qu'il avait en Virginie, qui lui rapporteraient un fort bon revenu d'environ 300 £ par an,

mais qui, s'il les exploitait lui-même, lui en rapportaient quatre fois plus, « Très bien, me dis-je, alors tu m'emmèneras là-bas aussitôt qu'il te plaira mais je me garderai bien de te le dire d'avance. »

Je le plaisantai sur la figure qu'il ferait en Virginie, mais je le trouvai prêt à faire tout ce que je désirerais, de sorte que je changeai de chanson ; je lui dis que j'avais de fortes raisons de ne point désirer aller vivre là-bas, parce que, si ses plantations y valaient autant qu'il disait, je n'avais pas une fortune qui pût s'accorder à un gentilhomme ayant 1 200 £ de revenu comme il me disait que serait son état.

Il me répondit qu'il ne me demandait pas quelle était ma fortune ; qu'il m'avait dit d'abord qu'il n'en ferait rien, et qu'il tiendrait sa parole ; mais que, quelle qu'elle fût, il ne me demanderait jamais d'aller en Virginie avec lui, ou qu'il n'y irait sans moi, à moins que je m'y décidasse librement.

Tout cela, comme vous pouvez bien penser, était justement conforme à mes souhaits, et en vérité rien n'eût pu survenir de plus parfaitement agréable ; je continuai jusque-là à jouer cette sorte d'indifférence dont il s'étonnait souvent ; et si j'avais avoué sincèrement que ma grande fortune ne s'élevait pas en tout à 400 £ quand il en attendait 1 500 £, pourtant je suis persuadée que je l'avais si fermement agrippé et si longtemps tenu en haleine, qu'il m'aurait prise sous les pires conditions ; et il est hors de doute que la surprise fut moins grande pour lui quand il apprit la vérité qu'elle n'eut été autrement ; car n'ayant pas le moindre blâme à jeter sur moi, qui avais gardé un air d'indifférence jusqu'au bout, il ne put dire une parole, sinon qu'en vérité il pensait qu'il y en aurait eu davantage ; mais que quand même il y en eût moins, il ne se repentait pas de son affaire, seulement qu'il

n'aurait pas le moyen de m'entretenir aussi bien qu'il l'eût désiré.

Bref, nous fûmes mariés, et moi, pour ma part, très bien mariée, car c'était l'homme de meilleure humeur qu'une femme ait eu, mais sa condition n'était pas si bonne que je le supposais, ainsi que d'autre part il ne l'avait pas améliorée autant qu'il l'espérait.

Quand nous fûmes mariés, je fus subtilement poussée à lui apporter le petit fonds que j'avais et à lui faire voir qu'il n'y en avait point davantage ; mais ce fut une nécessité, de sorte que je choisis l'occasion, un jour que nous étions seuls, pour lui en parler brièvement :

— Mon ami, lui dis-je, voilà quinze jours que nous sommes mariés, n'est-il pas temps que vous sachiez si vous avez épousé une femme qui a quelque chose ou qui n'a rien.

— Ce sera au moment que vous voudrez, mon cœur, dit-il ; pour moi, mon désir est satisfait, puisque j'ai la femme que j'aime ; je ne vous ai pas beaucoup tourmentée, dit-il, par mes questions là-dessus.

— C'est vrai, dis-je, mais je trouve une grande difficulté dont je puis à peine me tirer.

— Et laquelle, mon cœur ? dit-il.

— Eh bien, dis-je, voilà ; c'est un peu dur pour moi, et c'est plus dur pour vous : on m'a rapporté que le capitaine X… (le mari de mon amie) vous a dit que j'étais bien plus riche que je n'ai jamais prétendu l'être, et je vous assure bien qu'il n'a pas ainsi parlé à ma requête.

— Bon, dit-il, il est possible, que le capitaine X… m'en ait parlé, mais quoi ? Si vous n'avez pas autant qu'il m'a dit,

que la faute en retombe sur lui ; mais vous ne m'avez jamais dit ce que vous aviez, de sorte que je n'aurais pas de raison de vous blâmer, quand bien même vous n'auriez rien du tout.

— Voilà qui est si juste, dis-je, et si généreux, que je suis doublement affligée d'avoir si peu de chose.

— Moins vous avez, ma chérie, dit-il, pire pour nous deux ; mais j'espère que vous ne vous affligez point de crainte que je perde ma tendresse pour vous, parce que vous n'avez pas de dot ; non, non, si vous n'avez rien, dites-le moi tout net ; je pourrai peut-être dire au capitaine qu'il m'a dupé, mais jamais je ne pourrai vous accuser, car ne m'avez-vous pas fait entendre que vous étiez pauvre ? et c'est là ce que j'aurais dû prévoir.

— Eh bien, dis-je, mon ami, je suis bien heureuse de n'avoir pas été mêlée dans cette tromperie avant le mariage ; si désormais je vous trompe, ce ne sera point pour le pire ; je suis pauvre, il est vrai, mais point pauvre à ne posséder rien.

Et là, je tirai quelques billets de banque et lui donnai environ 160 £.

— Voilà quoique chose, mon ami, dis-je, et ce n'est peut-être pas tout.

Je l'avais amené si près de n'attendre rien, par ce que j'avais dit auparavant, que l'argent, bien que la somme fût petite en elle-même, parut doublement bienvenue. Il avoua que c'était plus qu'il n'espérait, et qu'il n'avait point douté, par le discours que je lui avais tenu, que mes beaux habits, ma montre d'or et un ou deux anneaux à diamants faisaient toute ma fortune.

Je le laissai se réjouir des 160 £ pendant deux ou trois jours, et puis, étant sortie ce jour-là, comme si je fusse allée les chercher, je lui rapportai à la maison encore 100 £ en or, en lui disant : « Voilà encore un peu plus de dot pour vous, » et, en somme, au bout de la semaine je lui apportai 180 £ de plus et environ 60 £ de toiles, que je feignis d'avoir été forcée de prendre avec les 100 £ en or que je lui avais données en concordat d'une dette de 600 £ dont je n'aurais tiré guère plus de cinq shillings pour la livre, ayant été encore la mieux partagée.

— Et maintenant, mon ami, lui dis-je, je suis bien fâchée de vous avouer que je vous ai donné toute ma fortune.

J'ajoutai que si la personne qui avait mes 600 £ ne m'eût pas jouée, j'en eusse facilement valu mille pour lui, mais que, la chose étant ainsi, j'avais été sincère et ne m'étais rien réservé pour moi-même, et s'il y en avait eu davantage, je lui aurais tout donné.

Il fut si obligé par mes façons et si charmé de la somme, car il avait été plein de l'affreuse frayeur qu'il n'y eut rien, qu'il accepta avec mille remerciements. Et ainsi je me tirai de la fraude que j'avais faite, en passant pour avoir une fortune sans avoir d'argent, et en pipant un homme au mariage par cet appât, chose que d'ailleurs je tiens pour une des plus dangereuses où une femme puisse s'engager, et où elle s'expose aux plus grands hasards d'être maltraitée par son mari.

Mon mari, pour lui donner son dû, était un homme d'infiniment de bonne humeur, mais ce n'était point un sot, et, trouvant que son revenu ne s'accordait pas à la manière de vivre qu'il eût entendu, si je lui eusse apporté ce qu'il espérait, désappointé d'ailleurs par le profit annuel de ses plan-

tations en Virginie, il me découvrit maintes fois son inclination à passer en Virginie pour vivre sur ses terres, et souvent me peignait de belles couleurs la façon dont on vivait là-bas, combien tout était à bon marché, abondant, délicieux, et mille choses pareilles.

J'en vins bientôt à comprendre ce qu'il voulait dire, et je le repris bien simplement un matin, en lui disant qu'il me paraissait que ses terres ne rendaient presque rien à cause de la distance, en comparaison du revenu qu'elles auraient s'il y demeurait, et que je voyais bien qu'il avait le désir d'aller y vivre ; que je sentais vivement qu'il avait été désappointé en épousant sa femme, et que je ne pouvais faire moins, par manière d'amende honorable, que de lui dire que j'étais prête à partir avec lui pour la Virginie afin d'y vivre.

Il me dit mille choses charmantes au sujet de la grâce que je mettais à lui faire cette proposition. Il me dit que, bien qu'il eût été désappointé par ses espérances de fortune, il n'avait pas été désappointé par sa femme, et que j'étais pour lui tout ce que peut être une femme, mais que cette offre était plus charmante qu'il n'était capable d'exprimer.

Pour couper court, nous nous décidâmes à partir. Il me dit qu'il avait là-bas une très bonne maison, bien garnie, où vivait sa mère, avec une sœur, qui étaient tous les parents qu'il avait ; et qu'aussitôt son arrivée, elles iraient habiter une autre maison qui appartenait à sa mère sa vie durant, et qui lui reviendrait, à lui, plus tard, de sorte que j'aurais toute la maison à moi, et je trouvai tout justement comme il disait.

Nous mîmes à bord du vaisseau, où nous nous embarquâmes, une grande quantité de bons meubles pour notre maison, avec des provisions de linge et autres nécessités, et une bonne cargaison de vente, et nous voilà partis.

Je ne rendrai point compte de la manière de notre voyage, qui fut longue et pleine de dangers, mais serait hors propos ; je ne tins pas de journal, ni mon mari ; tout ce que je puis dire, c'est qu'après un terrible passage, deux fois épouvantés par d'affreuses tempêtes, et une fois par une chose encore plus terrible, je veux dire un pirate, qui nous aborda et nous ôta presque toutes nos provisions et, ce qui aurait été le comble de mon malheur, ils m'avaient pris mon mari, mais par supplications se laissèrent fléchir et le rendirent ; je dis, après toutes ces choses terribles, nous arrivâmes à la rivière d'York, en Virginie, et, venant à notre plantation, nous fûmes reçus par la mère de mon mari avec toute la tendresse et l'affection qu'on peut s'imaginer.

Nous vécûmes là tous ensemble : ma belle-mère, sur ma demande, continuant à habiter dans la maison, car c'était une trop bonne mère pour qu'on se séparât d'elle ; et mon mari d'abord resta le même ; et je me croyais la créature la plus heureuse qui fût en vie, quand un événement étrange et surprenant mit fin à toute cette félicité en un moment et rendit ma condition la plus incommode du monde.

Ma mère était une vieille femme extraordinairement gaie et pleine de bonne humeur, je puis bien dire vieille, car son fils avait plus de trente ans ; elle était de bonne compagnie, dis-je, agréable, et m'entretenait en privé d'abondance d'histoires pour me divertir, autant sur la contrée où nous étions que sur les habitants.

Et, entre autres, elle me disait souvent comment la plus grande partie de ceux qui vivaient dans cette colonie y étaient venus d'Angleterre dans une condition fort basse, et qu'en général il y avait deux classes : en premier lieu, tels qui étaient transportés par des maîtres de vaisseau pour être

vendus comme serviteurs ; ou, en second lieu, tels qui sont déportés après avoir été reconnus coupables de crimes qui méritent la mort.

— Quand ils arrivent ici, dit-elle, nous ne faisons pas de différence : les planteurs les achètent, et ils vont travailler tous ensemble aux champs jusqu'à ce que leur temps soit fini ; quand il est expiré, dit-elle, on leur donne des encouragements à seule fin qu'ils plantent eux-mêmes, car le gouvernement leur alloue un certain nombre d'acres de terre, et ils se mettent au travail pour déblayer et défricher le terrain, puis pour le planter de tabac et de blé, à leur propre usage ; et comme les marchands leur confient outils et le nécessaire sur le crédit de leur récolte, avant qu'elle soit poussée, ils plantent chaque année un peu plus que l'année d'auparavant, et ainsi achètent ce qu'ils veulent avec la moisson qu'ils ont en perspective. Et voilà comment, mon enfant, dit-elle, maint gibier de Newgate devient un personnage considérable ; et nous avons, continua-t-elle, plusieurs juges de paix, officiers des milices et magistrats des cités qui ont eu la main marquée au fer rouge.

Elle allait continuer cette partie de son histoire, quand le propre rôle qu'elle y jouait l'interrompit ; et, avec une confiance pleine de bonne humeur, elle me dit qu'elle-même faisait partie de la seconde classe d'habitants, qu'elle avait été embarquée ouvertement, s'étant aventurée trop loin dans un cas particulier, d'où elle était devenue criminelle.

— Et en voici la marque, mon enfant, dit-elle, et me fit voir un très beau bras blanc, et sa main, mais avec la tape du fer chaud dans la paume de la main, comme il arrive en ces circonstances.

Cette histoire m’émut infiniment, mais ma mère, souriant, dit :

— Il ne faut point vous émerveiller de cela, ma fille, comme d’une chose étrange, car plusieurs des personnes les plus considérables de la contrée portent la marque du fer à la main, et n’éprouvent aucune honte à la reconnaître : voici le major X…, dit-elle ; c’était un célèbre pickpocket ; voici le juge Ba… r : c’était un voleur de boutiques, et tous deux ont été marqués à la main, et je pourrais vous en nommer d’autres tels que ceux-là.

Nous tînmes souvent des discours de ce genre, et elle me donna quantité d’exemples de ce qu’elle disait ; au bout de quelque temps, un jour qu’elle me racontait les aventures d’une personne qui venait d’être déportée quelques semaines auparavant, je me mis, en quelque sorte sur un ton intime, à lui demander de me raconter des parties de sa propre histoire, ce qu’elle fit avec une extrême simplicité et fort sincèrement ; comment elle était tombée en mauvaise compagnie à Londres pendant ses jeunes années, ce qui était venu de ce que sa mère l’envoyait fréquemment porter à manger à une de ses parentes, qui était prisonnière à Newgate, dans une misérable condition affamée, qui fut ensuite condamnée à mort, mais ayant obtenu répit en plaidant son ventre, périt ensuite dans la prison.

Ici ma belle-mère m’énuméra une longue liste des affreuses choses qui se passent d’ordinaire dans cet horrible lieu.

— Et, mon enfant, dit ma mère, peut-être que tu connais bien mal tout cela, ou il se peut même que tu n’en aies jamais entendu parler ; mais sois-en sûre, dit-elle, et nous le savons tous ici, cette seule prison de Newgate engendre plus

de voleurs et de misérables que tous les clubs et associations de criminels de la nation ; c'est ce lieu de malédiction, dit ma mère, qui peuple à demi cette colonie.

Ici elle continua à me raconter son histoire, si longuement, et de façon si détaillée, que je commençai à me sentir très troublée ; mais lorsqu'elle arriva à une circonstance particulière qui l'obligeait à me dire son nom, je pensai m'évanouir sur place ; elle vit que j'étais en désordre, et me demanda si je ne me sentais pas bien et ce qui me faisait souffrir. Je lui dis que j'étais si affectée de la mélancolique histoire qu'elle avait dite, que l'émotion avait été trop forte pour moi, et je la suppliai de ne m'en plus parler.

— Mais, ma chérie, dit-elle très tendrement, il ne faut nullement t'affliger de ces choses. Toutes ces aventures sont arrivées bien avant ton temps, et elles ne me donnent plus aucune inquiétude ; oui, et je les considère même dans mon souvenir avec une satisfaction particulière, puisqu'elles ont servi à m'amener jusqu'ici.

Puis elle continua à me raconter comment elle était tombée entre les mains d'une bonne famille, où, par sa bonne conduite, sa maîtresse étant morte, son maître l'avait épousée, et c'est de lui qu'elle avait eu mon mari et ma sœur ; et comment, par sa diligence et son bon gouvernement, après la mort de son mari, elle avait amélioré les plantations à un point qu'elles n'avaient pas atteint jusque-là, si bien que la plus grande partie des terres avaient été mises en culture par elle, non par son mari ; car elle était veuve depuis plus de seize ans.

J'écoutai cette partie de l'histoire avec fort peu d'attention par le grand besoin que j'éprouvais de me retirer et de laisser libre cours à mes passions ; et qu'on juge quelle

dut être l’angoisse de mon esprit quand je vins à réfléchir que cette femme n’était ni plus ni moins que ma propre mère, et que maintenant j’avais eu deux enfants, et que j’étais grosse d’un troisième des œuvres de mon propre frère, et que je couchais encore avec lui toutes les nuits.

J’étais maintenant la plus malheureuse de toutes les femmes au monde. Oh ! si l’histoire ne m’avait jamais été dite, tout aurait été si bien ! ce n’aurait pas été un crime de coucher avec mon mari, si je n’en avais rien su !

J’avais maintenant un si lourd fardeau sur l’esprit que je demeurais perpétuellement éveillée ; je ne pouvais voir aucune utilité à le révéler, et pourtant le dissimuler était presque impossible ; oui, et je ne doutais pas que je ne parlerais pendant mon sommeil et que je dirais le secret à mon mari, que je le voulusse ou non ; si je le découvrais, le moins que je pouvais attendre était de perdre mon mari ; car c’était un homme trop délicat et trop honnête pour continuer à être mon mari après qu’il aurait su que j’étais sa sœur ; si bien que j’étais embarrassée au dernier degré.

Je laisse à juger à tous les hommes les difficultés qui s’offraient à ma vue : j’étais loin de mon pays natal, à une distance prodigieuse, et je ne pourrais trouver de passage pour le retour ; je vivais très bien, mais dans une condition insupportable en elle-même ; si je me découvrais à ma mère, il pourrait être difficile de la convaincre des détails, et je n’avais pas de moyen de les prouver ; d’autre part, si elle m’interrogeait ou si elle doutait de mes paroles, j’étais perdue ; car la simple suggestion me séparerait immédiatement de mon mari, sans me gagner ni sa mère ni lui, si bien qu’entre la surprise d’une part, et l’incertitude de l’autre, je serais sûrement perdue.

Cependant, comme je n'étais que trop sûre de la vérité, il est clair que je vivais en plein inceste et en prostitution avouée, le tout sous l'apparence d'une honnête femme ; et bien que je ne fusse pas très touchée du crime qu'il y avait là, pourtant l'action avait en elle quelque chose de choquant pour la nature et me rendait même mon mari répugnant. Néanmoins, après longue et sérieuse délibération, je résolus qu'il était absolument nécessaire de tout dissimuler, de n'en pas faire la moindre découverte ni à ma mère ni à mon mari ; et ainsi je vécus sous la plus lourde oppression qu'on puisse s'imaginer pendant trois années encore.

Pendant ce temps, ma mère prenait plaisir à me raconter souvent de vieilles histoires sur ses anciennes aventures, qui toutefois ne me charmaient nullement ; car ainsi, bien qu'elle ne me le dit pas en termes clairs, pourtant je pus comprendre, en rapprochant ses paroles de ce que j'avais appris par ceux qui m'avaient d'abord recueillie, que dans les jours de sa jeunesse elle avait été prostituée et voleuse ; mais je crois, en vérité, qu'elle était arrivée à se repentir sincèrement de ces deux crimes, et qu'elle était alors une femme bien pieuse, sobre, et de bonne religion.

Eh bien, je laisse sa vie pour ce qu'elle avait pu être ; mais il est certain que la mienne m'était fort incommode ; car je ne vivais, comme je l'ai dit, que dans la pire sorte de prostitution ; et ainsi que je ne pouvais en espérer rien de bon, ainsi en réalité l'issue n'en fut pas bonne et toute mon apparente prospérité s'usa et se termina dans la misère et la destruction.

Il se passa quelque temps, à la vérité, avant que les choses en vinssent là ; car toutes nos affaires ensuite tournèrent à mal, et, ce qu'il y eut de pire, mon mari s'altéra étran-

gement, devint capricieux, jaloux et déplaisant, et j'étais autant impatiente de supporter sa conduite qu'elle était déraisonnable et injuste. Les choses allèrent si loin et nous en vînmes enfin à être en si mauvais termes l'un avec l'autre que je réclamai l'exécution d'une promesse qu'il m'avait faite volontairement quand j'avais consenti à quitter avec lui l'Angleterre ; c'était que si je ne me plaisais pas à vivre là-bas, je retournerais en Angleterre au moment qu'il me conviendrait, lui ayant donné avis un an à l'avance pour régler ses affaires.

Je dis que je réclamais de lui l'exécution de cette promesse, et je dois avouer que je ne le fis pas dans les termes les plus obligeants qui se pussent imaginer ; mais je lui déclarai qu'il me traitait fort mal, que j'étais loin de mes amis, sans moyen de me faire rendre justice, et qu'il était jaloux sans cause, ma conduite ayant été exempte de blâme sans qu'il pût y trouver prétexte, et que notre départ pour l'Angleterre lui en ôterait toute occasion.

J'y insistai si absolument qu'il ne put éviter d'en venir au point ou de me tenir sa parole ou d'y manquer ; et cela malgré qu'il usa de toute la subtilité dont il fut maître, et employa sa mère et d'autres agents pour prévaloir sur moi et me faire changer mes résolutions ; mais en vérité le fond de la chose gisait dans mon cœur, et c'est ce qui rendait toutes ses tentatives vaines, car mon cœur lui était aliéné. J'étais dégoûtée à la pensée d'entrer dans le même lit que lui et j'employais mille prétextes d'indisposition et d'humeur pour l'empêcher de me toucher, ne craignant rien tant que d'être encore grosse ce qui sûrement eût empêché ou au moins retardé mon passage en Angleterre.

Cependant je le fis enfin sortir d'humeur au point qu'il prit une résolution rapide et fatale ; qu'en somme je ne partirais point pour l'Angleterre ; que, bien qu'il me l'eût promis, pourtant ce serait une chose déraisonnable, ruineuse à ses affaires, qui mettrait sa famille en un extrême désordre et serait tout près de le perdre entièrement ; qu'ainsi je ne devais point la lui demander, et que pas une femme au monde qui estimerait le bonheur de sa famille et de son mari n'y voudrait insister.

Ceci me fit plonger de nouveau ; car lorsque je considérais la situation avec calme et que je prenais mon mari pour ce qu'il était réellement, un homme diligent, prudent au fond, et qu'il ne savait rien de l'horrible condition où il était, je ne pouvais que m'avouer que ma proposition était très déraisonnable et qu'aucune femme ayant à cœur le bien de sa famille n'eût pu désirer.

Mais mon déplaisir était d'autre nature ; je ne le considérais plus comme un mari, mais comme un proche parent, le fils de ma propre mère, et je résolus de façon ou d'autre de me dégager de lui, mais par quelle manière, je ne le savais point.

Il a été dit par des gens malintentionnés de notre sexe que si nous sommes entêtées à un parti, il est impossible de nous détourner de nos résolutions ; et en somme je ne cessais de méditer aux moyens de rendre mon départ possible, et j'en vins là avec mon mari, que je lui proposai de partir sans lui. Ceci le provoqua au dernier degré, et il me traita pas seulement de femme cruelle, mais de mère dénaturée, et me demanda comment je pouvais entretenir sans horreur la pensée de laisser mes deux enfants sans mère (car il y en avait un de mort) et de ne plus jamais les revoir. Il est vrai que si

tout eût été bien, je ne l'eusse point fait, mais maintenant mon désir réel était de ne jamais plus les revoir, ni lui ; et quant à l'accusation où il me reprochait d'être dénaturée, je pouvais facilement y répondre moi-même, qui savais que toute cette liaison était dénaturée à un point extrême.

Toutefois, il n'y eut point de moyen d'amener mon mari au consentement ; il ne voulait pas partir avec moi, ni me laisser partir sans lui, et il était hors de mon pouvoir de bouger sans son autorisation, comme le sait fort bien quiconque connaît la constitution de cette contrée.

Nous eûmes beaucoup de querelles de famille là-dessus, et elles montèrent à une dangereuse hauteur ; car de même que j'étais devenue tout à fait étrangère à lui en affection, ainsi ne prenais-je point garde à mes paroles, mais parfois lui tenais un langage provocant ; en somme, je luttais de toutes mes forces pour l'amener à se séparer de moi, ce qui était par-dessus tout ce que je désirais le plus.

Il prit ma conduite fort mal, et en vérité bien pouvait-il le faire, car enfin je refusai de coucher avec lui, et creusant la brèche, en toutes occasions, à l'extrémité, il me dit un jour qu'il pensait que je fusse folle, et que si je ne changeais point mes façons, il me mettrait en traitement, c'est-à-dire dans une maison de fous. Je lui dis qu'il trouverait que j'étais assez loin d'être folle, et qu'il n'était point en son pouvoir, ni d'aucun autre scélérat, de m'assassiner ; je confesse qu'en même temps j'avais le cœur serré à la pensée qu'il avait de me mettre dans une maison de fous, ce qui aurait détruit toute possibilité de faire paraître la vérité ; car alors personne n'eût plus ajouté foi à une seule de mes paroles.

Ceci m'amena donc à une résolution, quoi qu'il pût advenir, d'exposer entièrement mon cas ; mais de quelle façon

m'y prendre, et à qui, était une difficulté inextricable ; lorsque survint une autre querelle avec mon mari, qui s'éleva à une extrémité telle que je fus poussée presque à tout lui dire en face ; mais bien qu'en réservant assez pour ne pas en venir aux détails, j'en dis suffisamment pour le jeter dans une extraordinaire confusion, et enfin j'éclatai et je dis toute l'histoire.

Il commença par une expostulation calme sur l'entêtement que je mettais à vouloir partir pour l'Angleterre. Je défendis ma résolution et une parole dure en amenant une autre, comme il arrive d'ordinaire dans toute querelle de famille, il me dit que je ne le traitais pas comme s'il fut mon mari et que je ne parlais pas de mes enfants comme si je fusse une mère ; qu'en somme je ne méritais pas d'être traitée en femme ; qu'il avait employé avec moi tous les moyens les plus doux ; qu'il m'avait opposé toute la tendresse et le calme dignes d'un mari ou d'un chrétien, et que je lui en avais fait un si vil retour, que je le traitais plutôt en chien qu'en homme, plutôt comme l'étranger le plus méprisable que comme un mari ; qu'il avait une extrême aversion à user avec moi de violence, mais qu'en somme il en voyait aujourd'hui la nécessité et que dans l'avenir il serait forcé de prendre telles mesures qui me réduiraient à mon devoir.

Mon sang était maintenant enflammé à l'extrême, et rien ne pouvait paraître plus irrité ! Je lui dis que pour ses moyens, doux ou violents, je les méprisais également ; que pour mon passage en Angleterre, j'y étais résolue, advint ce que pourrait ; que pour ce qui était de ne le point traiter en mari ni d'agir en mère de mes enfants, il y avait peut-être là-dedans plus qu'il n'en pouvait encore comprendre, mais que je jugeais à propos de lui dire ceci seulement : que ni lui n'était mon mari devant la loi, ni eux mes enfants devant la

loi, et que j'avais bonne raison de ne point m'inquiéter d'eux plus que je ne le faisais.

J'avoue que je fus émue de pitié pour lui sur mes paroles, car il changea de couleur, pâle comme un mort, muet comme un frappé par la foudre, et une ou deux fois je crus qu'il allait pâmer ; en somme il fut pris d'un transport assez semblable à une apoplexie ; il tremblait ; une sueur ou rosée découlait de son visage, et cependant il était froid comme la glèbe ; si bien que je fus obligée de courir chercher de quoi le ranimer ; quand il fut revenu à lui, il fut saisi de hauts-le-cœur et se mit à vomir ; et un peu après on le mit au lit, et le lendemain matin il était dans une fièvre violente.

Toutefois, elle se dissipa, et il se remit, mais lentement ; et quand il vint à être un peu mieux, il me dit que je lui avais fait de ma langue une blessure mortelle et qu'il avait seulement une chose à me demander avant toute explication. Je l'interrompis et lui dis que j'étais fâchée d'être allée si loin, puisque je voyais le désordre où mes paroles l'avaient jeté, mais que je le suppliais de ne point parler d'explications, car cela ne ferait que tout tourner au pire.

Ceci accrut son impatience qui vraiment l'inquiéta plus qu'on ne saurait supporter ; car, maintenant, il commença de soupçonner qu'il y avait quelque mystère encore enveloppé, mais ne put en approcher, si fort qu'il devinât ; tout ce qui courait dans sa cervelle était que j'avais un autre mari vivant, mais je l'assurai qu'il n'y avait nulle parcelle de telle chose en l'affaire ; en vérité, pour mon autre mari, il était réellement mort pour moi et il m'avait dit de le considérer comme tel, de sorte que je n'avais pas la moindre inquiétude sur ce chapitre.

Mais je trouvai maintenant que la chose était allée trop loin pour la dissimuler plus longtemps, et mon mari lui-même me donna l'occasion de m'alléger du secret bien à ma satisfaction ; il m'avait travaillée trois ou quatre semaines, sans parvenir à rien, pour obtenir seulement que je lui dise si j'avais prononcé ces paroles à seule fin de le mettre en colère, ou s'il y avait rien de vrai au fond. Mais je restai inflexible, et refusai de rien expliquer, à moins que d'abord il consentît à mon départ pour l'Angleterre, ce qu'il ne ferait jamais, dit-il, tant qu'il serait en vie ; d'autre part, je lui dis qu'il était en mon pouvoir de le rendre consentant au moment qu'il me plairait, ou même de faire qu'il me supplierait de partir ; et ceci accrut sa curiosité et le rendit importun au plus haut point.

Enfin il dit toute cette histoire à sa mère, et la mit à l'œuvre sur moi, afin de me tirer la vérité ; en quoi elle employa vraiment toute son adresse la plus fine ; mais je l'arrêtai tout net en lui disant que le mystère de toute l'affaire était en elle-même, que c'était le respect que je lui portais qui m'avait engagée à le dissimuler, et qu'en somme je ne pouvais en dire plus long et que je la suppliais de ne pas insister.

Elle fut frappée de stupeur à ces mots, et ne sut que dire ni penser ; puis écartant la supposition, et feignant de la regarder comme une tactique, elle continua à m'importuner au sujet de son fils, afin de combler, s'il était possible, la brèche qui s'était faite entre nous. Pour cela, lui dis-je, c'était à la vérité un excellent dessein sur sa part, mais il était impossible qu'elle pût y réussir ; et que si je lui révélais la vérité de ce qu'elle désirait, elle m'accorderait que c'était impossible, et cesserait de le désirer. Enfin je parus céder à son importunité, et lui dis que j'osais lui confier un secret de la plus

grande importance, et qu'elle verrait bientôt qu'il en était ainsi ; et que je consentirais à le loger dans son cœur, si elle s'engageait solennellement à ne pas le faire connaître à son fils sans mon consentement.

Elle mit longtemps à me promettre cette partie-là, mais plutôt que de ne pas entendre le grand secret, elle jura de s'y accorder, et après beaucoup d'autres préliminaires je commençai et lui dis toute l'histoire. D'abord, je lui dis combien elle était étroitement mêlée à la malheureuse rupture qui s'était faite entre son fils et moi, par m'avoir raconté sa propre histoire, et me dit le nom qu'elle portait à Londres ; et que la surprise où elle avait vu que j'étais, m'avait saisie à cette occasion ; puis je lui dis ma propre histoire, et mon nom, et l'assurai, par tels autres signes qu'elle ne pouvait méconnaître, que je n'étais point d'autre, ni plus ni moins, que sa propre enfant, sa fille, née de son corps dans la prison de Newgate ; la même qui l'avait sauvée de la potence parce qu'elle était dans son sein, qu'elle avait laissée en telles et telles mains lorsqu'elle avait été déportée.

Il est impossible d'exprimer l'étonnement où elle fut ; elle ne fut pas encline à croire l'histoire, ou à se souvenir des détails ; car immédiatement elle prévit la confusion qui devait s'ensuivre dans toute la famille ; mais tout concordait si exactement avec les histoires qu'elle m'avait dites d'elle-même, et que si elle ne m'avait pas eu dites, elle eût été peut-être bien aise de nier, qu'elle se trouva la bouche fermée, et ne put rien faire que me jeter ses bras autour du cou, et m'embrasser, et pleurer très ardemment sur moi, sans dire une seule parole pendant un très long temps ; enfin elle éclata :

— Malheureuse enfant ! dit-elle, quelle misérable chance a pu t'amener jusqu'ici ? et encore dans les bras de mon fils ! Terrible fille, dit-elle, mais nous sommes tous perdus ! mariée à ton propre frère ! trois enfants, et deux vivants, tous de la même chair et du même sang ! mon fils et ma fille ayant couché ensemble comme mari et femme ! tout confusion et folie ! misérable famille ! qu'allons-nous devenir ? que faut-il dire ? que faut-il faire ?

Et ainsi elle se lamenta longtemps, et je n'avais point le pouvoir de parler, et si je l'avais eu, je n'aurais su quoi dire, car chaque parole me blessait jusqu'à l'âme. Dans cette sorte de stupeur nous nous séparâmes pour la première fois ; quoique ma mère fût plus surprise que je ne l'étais, parce que la chose était plus nouvelle pour elle que pour moi, toutefois elle promit encore qu'elle n'en dirait rien à son fils jusqu'à ce que nous en eussions causé de nouveau.

Il ne se passa longtemps, comme vous pouvez bien penser, que nous eûmes une seconde conférence sur le même sujet, où, semblant feindre d'oublier son histoire qu'elle m'avait dite, ou supposer que j'avais oublié quelques-uns des détails, elle se prit à les raconter avec des changements et des omissions ; mais je lui rafraîchis la mémoire sur beaucoup de points que je pensais qu'elle avait oubliés, puis j'amenai le reste de l'histoire de façon si opportune qu'il lui fut impossible de s'en dégager, et alors elle retomba dans ses rapsodies et ses exclamations sur la dureté de ses malheurs. Quand tout cela fut un peu dissipé, nous entrâmes en débat serré sur ce qu'il convenait de faire d'abord avant de rien expliquer à mon mari. Mais à quel propos pouvaient être toutes nos consultations ? Aucune de nous ne pouvait voir d'issue à notre anxiété ou comment il pouvait être sage de lui dévoiler une pareille tragédie ; il était impossible de juger ou de devi-

ner l'humeur dont il recevrait le secret, ni les mesures qu'il prendrait ; et s'il venait à avoir assez peu le gouvernement de soi-même pour le rendre public, il était facile de prévoir que ce serait la ruine de la famille entière ; et si enfin il saisissait l'avantage que la loi lui donnerait, il me répudierait peut-être avec dédain, et me laisserait à lui faire procès pour la pauvre dot que je lui avais apportée, et peut-être la dépenser en frais de justice pour être mendiante en fin de compte ; et ainsi le verrais-je peut-être au bout de peu de mois dans les bras d'une autre femme, tandis que je serais moi-même la plus malheureuse créature du monde. Ma mère était aussi sensible à tout ceci que moi ; et en somme nous ne savions que faire. Après, quelque temps nous en vînmes à de plus sobres résolutions, mais ce fut alors aussi avec ce malheur que l'opinion de ma mère et la mienne différaient entièrement l'une de l'autre, étant contradictoires ; car l'opinion de ma mère était que je devais enterrer l'affaire profondément, et continuer à vivre avec lui comme mon mari, jusqu'à ce que quelque autre événement rendit la découverte plus aisée ; et que cependant elle s'efforcerait de nous réconcilier et de restaurer notre confort mutuel et la paix du foyer ; et ainsi que toute l'affaire demeurât un secret aussi impénétrable que la mort. – Car, mon enfant, dit-elle, nous sommes perdues toutes deux s'il vient au jour.

Pour m'encourager à ceci, elle promit de rendre ma condition aisée et de me laisser à sa mort tout ce qu'elle pourrait, en part réservée et séparée de mon mari ; de sorte que si la chose venait à être connue plus tard, je serais en mesure de me tenir sur mes pieds, et de me faire rendre justice par lui.

Cette proposition ne s'accordait point avec mon jugement, quoiqu'elle fût belle et tendre de la part de ma mère ; mais mes idées couraient sur une tout autre route.

Quant à garder la chose enserrée dans nos cœurs, et à laisser tout en l'état, je lui dis que c'était impossible ; et je lui demandai comment elle pouvait penser que je pourrais supporter l'idée de continuer à vivre avec mon propre frère. En second lieu je lui dis que ce n'était que parce qu'elle était en vie qu'il y avait quelque support à la découverte, et que tant qu'elle me reconnaîtrait pour sa fille, avec raison d'en être persuadée, personne d'autre n'en douterait ; mais que si elle mourait avant la découverte, on me prendrait pour une créature imprudente qui avait forgé ce mensonge afin d'abandonner mon mari, ou on me considérerait comme folle et égarée. Alors je lui dis comment il m'avait menacée déjà de m'enfermer dans une maison de fous, et dans quelle inquiétude j'avais été là-dessus, et comment c'était la raison qui m'avait poussée à tout lui découvrir.

Et enfin je lui dis qu'après les plus sérieuses réflexions possibles, j'en étais venue à cette résolution que j'espérais qui lui plairait et n'était point extrême, qu'elle usât de son influence pour son fils pour m'obtenir le congé de partir pour l'Angleterre, comme je l'avais demandé, et de me munir d'une suffisante somme d'argent, soit en marchandises que j'emportais, soit en billets de change, tout en lui suggérant qu'il pourrait trouver bon en temps voulu de venir me rejoindre.

Que lorsque je serais partie, elle alors, de sang-froid, lui découvrirait graduellement le cas, suivant qu'elle serait guidée par sa discrétion, de façon qu'il ne fût pas surpris à l'excès et ne se répandit pas en passions et en extrava-

gances ; et qu'elle aurait soin de l'empêcher de prendre de l'aversion pour les enfants ou de les maltraiter, ou de se remarier, à moins qu'il eût la certitude que je fusse morte.

C'était là mon dessein, et mes raisons étaient bonnes : je lui étais véritablement aliénée par toutes ces choses ; en vérité je le haïssais mortellement comme mari, et il était impossible de m'ôter l'aversion fixe que j'avais conçue ; en même temps cette vie illégale et incestueuse, jointe à l'aversion, me rendait la cohabitation avec lui la chose la plus répugnante au monde ; et je crois vraiment que j'en étais venue au point que j'eusse autant aimé à embrasser un chien, que de le laisser s'approcher de moi ; pour quelle raison je ne pouvais souffrir la pensée d'entrer dans les mêmes draps que lui ; je ne puis dire qu'il était bien de ma part d'aller si loin, tandis que je ne me décidais point à lui découvrir le secret ; mais je raconte ce qui était, non pas ce qui aurait dû ou qui n'aurait pas du être.

Dans ces opinions directement opposées ma mère et moi nous continuâmes longtemps, et il fut impossible de réconcilier nos jugements ; nous eûmes beaucoup de disputes là-dessus, mais aucune de nous ne voulait céder ni ne pouvait convaincre l'autre.

J'insistais sur mon aversion à vivre en état de mariage avec mon propre frère ; et elle insistait sur ce qu'il était impossible de l'amener à consentir à mon départ pour l'Angleterre ; et dans cette incertitude nous continuâmes, notre différend ne s'élevant pas jusqu'à la querelle ou rien d'analogue ; mais nous n'étions pas capables de décider ce qu'il fallait faire pour réparer cette terrible brèche.

Enfin je me résolus à un parti désespéré, et je dis à ma mère que ma résolution était, en somme, que je lui dirais

tout moi-même. Ma mère fut épouvantée à la seule idée de mon dessein : mais je la priai de se rassurer, lui dis que je le ferais peu à peu et doucement, avec tout l'art de la bonne humeur dont j'étais maîtresse, et que je choisirais aussi le moment du mieux que je pourrais, pour prendre mon mari également dans sa bonne humeur ; je lui dis que je ne doutais point que si je pouvais avoir assez d'hypocrisie pour feindre plus d'affection pour lui que je n'en avais réellement, je réussirais dans tout mon dessein et que nous nous séparerions par consentement et de bon gré car je pouvais l'aimer assez bien comme frère, quoique non pas comme mari.

Et pendant tout ce temps il assiégeait ma mère, afin de découvrir, si possible, ce que signifiait l'affreuse expression dont je m'étais servie, comme il disait, quand je lui avais crié que je n'étais pas sa femme devant la loi, ni mes enfants n'étaient les siens devant la loi. Ma mère lui fit prendre patience, lui dit qu'elle ne pouvait tirer de moi nulle explication, mais qu'elle voyait que j'étais fort troublée par une chose qu'elle espérait bien me faire dire un jour ; et cependant lui recommanda sérieusement de me traiter avec plus de tendresse, et de me regagner par la douceur qu'il avait eue auparavant ; lui dit qu'il m'avait terrifiée et plongée dans l'horreur par ses menaces de m'enfermer dans une maison de fous, et lui conseilla de ne jamais pousser une femme au désespoir, quelque raison qu'il y eût.

Il lui promit d'adoucir sa conduite, et la pria de m'assurer qu'il m'aimait plus que jamais et qu'il n'entretenait point de dessein tel que m'envoyer dans une maison de fous, quoi qu'il pût dire pendant sa colère, et il pria aussi ma mère d'user pour moi des mêmes persuasions afin que nous puissions vivre ensemble comme autrefois.

Je sentis aussitôt les effets de ce traité ; la conduite de mon mari s'altéra sur-le-champ, et ce fut tout un autre homme pour moi ; rien ne saurait être plus tendre et plus obligeant qu'il ne l'était envers moi à toutes occasions ; et je ne pouvais faire moins que d'y donner quelque retour, ce que je faisais du mieux que je pouvais, mais au fort, de façon maladroite, car rien ne m'était plus effrayant que ses caresses, et l'appréhension de devenir de nouveau grosse de lui était près de me jeter dans des accès ; et voilà qui me faisait voir qu'il y avait nécessité absolue de lui révéler le tout sans délai, ce que je fis toutefois avec toute la précaution et la réserve qu'on peut s'imaginer.

Il avait continué dans son changement de conduite à mon égard depuis près d'un mois, et nous commencions à vivre d'un nouveau genre de vie l'un avec l'autre, et si j'avais pu me satisfaire de cette position, je crois qu'elle aurait pu durer tant que nous eussions vécu ensemble. Un soir que nous étions assis et que nous causions tous deux sous une petite tonnelle qui s'ouvrait sous un bosquet à l'entrée du jardin, il se trouva en humeur bien gaie et agréable, et me dit quantité de choses tendres qui se rapportaient au plaisir que lui donnait notre bonne entente, et les désordres de notre rupture de jadis, et quelle satisfaction c'était pour lui que nous eussions lieu d'espérer que jamais plus il ne s'élèverait rien entre nous.

Je tirai un profond soupir, et lui dis qu'il n'y avait femme du monde qui pût être plus charmée que moi de la bonne entente que nous avions conservée, ou plus affligée de la voir rompre, mais que j'étais fâchée de lui dire qu'il y avait dans notre cas une circonstance malheureuse qui me tenait de trop près au cœur et que je ne savais comment lui révéler, ce qui rendait mon rôle fort misérable, et m'ôtait toute jouis-

sance de repos. Il m'importuna de lui dire ce que c'était ; je lui répondis que je ne saurais le faire ; que tant que le secret lui resterait caché, moi seule je serais malheureuse, mais que s'il l'apprenait aussi, nous le deviendrions tous les deux ; et qu'ainsi la chose la plus tendre que je pusse faire était de le tenir dans les ténèbres, et que c'était la seule raison qui me portait à lui tenir secret un mystère dont je pensais que la garde même amènerait tôt ou tard ma destruction.

Il est impossible d'exprimer la surprise que lui donnèrent ces paroles, et la double importunité dont il usa envers moi pour obtenir une révélation ; il m'assura qu'on ne pourrait me dire tendre pour lui, ni même fidèle, si je continuais à garder le secret. Je lui dis que je le pensais aussi bien, et que pourtant je ne pouvais me résoudre. Il revint à ce que j'avais dit autrefois, et me dit qu'il espérait que ce secret n'avait aucun rapport avec les paroles que m'avait arrachées la colère, et qu'il avait résolu d'oublier tout cela, comme l'effet d'un esprit prompt et excité. Je lui dis que j'eusse bien voulu pouvoir tout oublier moi aussi, mais que cela ne pouvait se faire, et que l'impression était trop profonde.

Il me dit alors qu'il était résolu à ne différer avec moi en rien, et qu'ainsi il ne m'importunerait plus là-dessus, et qu'il était prêt à consentir à tout ce que je dirais ou ferais ; mais qu'il me suppliait seulement de convenir que, quoi que ce pût être, notre tendresse l'un pour l'autre n'en serait plus jamais troublée.

C'était la chose la plus désagréable qu'il pût me dire, car vraiment je désirais qu'il continuât à m'importuner afin de m'obliger à avouer ce dont la dissimulation me semblait être la mort ; de sorte que je répondis tout net que je ne pouvais

dire que je serais heureuse de ne plus être importunée, quoique ne sachant nullement comment céder.

— Mais voyons, mon ami, dis-je, quelles conditions m'accorderez-vous si je vous dévoile cette affaire ?

— Toutes les conditions au monde, dit-il, que vous pourrez en raison me demander.

— Eh bien, dis-je alors, promettez-moi sous seing que si vous ne trouvez pas que je sois en faute, ou volontairement mêlée aux causes des malheurs, qui vont suivre, vous ne me blâmerez, ni ne me maltraiterez, ni ne me ferez injure, ni ne me rendrez victime d'un événement qui n'est point survenu par ma faute.

— C'est, dit-il, la demande la plus raisonnable qui soit au monde, que de ne point vous blâmer pour ce qui n'est point de votre faute ; donnez-moi une plume et de l'encre, dit-il.

De sorte que je courus lui chercher plume, encre et papier, et il rédigea la condition dans les termes mêmes où je l'avais proposée et la signa de son nom.

— Eh bien, dit-il, et que faut-il encore, ma chérie ?

— Il faut encore, dis-je, que vous ne me blâmiez pas de ne point vous avoir découvert le secret avant que je le connusse.

— Très juste encore, dit-il ; de tout mon cœur. Et il écrivit également cette promesse et la signa.

— Alors, mon ami, dis-je, je n'ai plus qu'une condition à vous imposer, et c'est que, puisque personne n'y est mêlé que vous et moi, vous ne le révélerez à personne au monde, excepté votre mère ; et que dans toutes les mesures que vous

adopterez après la découverte, puisque j'y suis mêlée comme vous, quoique aussi innocente que vous-même, vous ne vous laisserez point entraîner par la colère, et n'agirez en rien à mon préjudice ou au préjudice de votre mère, sans ma connaissance et mon consentement.

Ceci le surprit un peu, et il écrivit distinctement les paroles, mais les lut et les relut à plusieurs reprises avant de les signer, hésitant parfois dans sa lecture, et répétant les mots : « Au préjudice de ma mère ! à votre préjudice ! Quelle peut être cette mystérieuse chose ? »Pourtant enfin il signa.

— Maintenant, dis-je, mon ami, je ne vous demanderai plus rien sous votre seing, mais comme vous allez ouïr la plus inattendue et surprenante aventure qui soit jamais survenue peut-être à famille au monde, je vous supplie de me promettre que vous l'entendrez avec calme, et avec la présence d'esprit qui convient à un homme de sens.

— Je ferai de mon mieux, dit-il, à condition que vous ne me tiendrez plus longtemps en suspens, car vous me terrifiez avec tous ces préliminaires.

— Eh bien, alors, dis-je, voici : De même que je vous ai dit autrefois dans l'emportement que je n'étais pas votre femme devant la loi et que nos enfants n'étaient pas nos enfants devant la loi, de même il faut que je vous fasse savoir maintenant, en toute tranquillité et tendresse, mais avec assez d'affliction, que je suis votre propre sœur et vous mon propre frère, et que nous sommes tous deux les enfants de notre mère aujourd'hui vivante, qui est dans la maison, et qui est convaincue de la vérité de ce que je dis en une manière qui ne peut être niée ni contredite.

Je le vis devenir pâle, et ses yeux hagards, et je dis :

— Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et conservez votre présence d'esprit : qui aurait pu en dire plus long pour vous préparer que je n'ai fait ?

Cependant j'appelai un serviteur, et lui fis donner un petit verre de rhum (qui est le cordial ordinaire de la contrée), car il perdait connaissance.

Quand il fut un peu remis, je lui dis :

— Cette histoire, comme vous pouvez bien penser, demande une longue explication ; ayez donc de la patience et composez votre esprit pour l'entendre jusqu'au bout et je la ferai aussi brève que possible.

Et là-dessus je lui dis ce que je croyais nécessaire au fait même, et, en particulier, comment ma mère était venue à me le découvrir.

— Et maintenant, mon ami, dis-je, vous voyez la raison de mes capitulations et que je n'ai pas été la cause de ce malheur et que je ne pouvais l'être, et que je ne pouvais rien en savoir avant maintenant.

— J'en suis pleinement assuré, dit-il, mais c'est une horrible surprise pour moi ; toutefois, je sais un remède qui réparera tout, un remède qui mettra fin à toutes vos difficultés, sans que vous partiez pour l'Angleterre.

— Ce serait étrange, dis-je, comme tout le reste.

— Non, non, ce sera aisé ; il n'y a d'autre personne qui gêne en tout ceci que moi-même.

Il avait l'air d'être agité par quelque désordre en prononçant ces paroles ; mais je n'en appréhendai rien à cet instant, croyant, comme on dit d'ordinaire, que ceux qui font de

telles choses n'en parlent jamais, ou que ceux qui en parlent ne les font point.

Mais la douleur n'était pas venue en lui à son extrémité, et j'observai qu'il devenait pensif et mélancolique et, en un mot, il me sembla que sa tête se troublait un peu. Je m'efforçais de le rappeler à ses esprits par ma conversation en lui exposant une sorte de dessein pour notre conduite, et parfois il se trouvait bien, et me répondait avec assez de courage ; mais le malheur pesait trop lourdement sur ses pensées, et il alla jusqu'à attenter par deux fois à sa propre vie ; la seconde, il fut sur le point d'étrangler, et si sa mère n'était pas entrée dans la chambre à l'instant même, il fût mort ; mais avec l'aide d'un serviteur nègre, elle coupa la corde et le rappela à la vie.

Enfin, grâce à une inlassable importunité, mon mari dont la santé paraissait décliner se laissa persuader ; et mon destin me poussant, je trouvai la route libre ; et par l'intercession de ma mère, j'obtins une excellente cargaison pour la rapporter en Angleterre.

Quand je me séparai de mon frère (car c'est ainsi que je dois maintenant le nommer), nous convînmes qu'après que je serais arrivée, il feindrait de recevoir la nouvelle que j'étais morte en Angleterre et qu'ainsi il pourrait se remarier quand il voudrait ; il s'engagea à correspondre avec moi comme sa sœur, et promit de m'aider et de me soutenir tant que je vivrais ; et que s'il mourait avant moi, il laisserait assez de bien pour m'entretenir sous le nom de sa sœur ; et sous quelques rapports il fut fidèle à sa parole ; mais tout fut si étrangement mené que j'en éprouvai fort sensiblement les déceptions, comme vous saurez bientôt.

Je partis au mois d'août, après être restée huit ans dans cette contrée ; et maintenant une nouvelle scène de malheurs m'attendait ; peu de femmes peut-être ont traversé la pareille.

Nous fîmes assez bon voyage, jusqu'au moment de toucher la côte d'Angleterre, ce qui fut au bout de trente et deux jours, que nous fûmes secoués par deux ou trois tempêtes, dont l'une nous chassa sur la côte d'Irlande, où nous relâchâmes à Kinsale. Là nous restâmes environ treize jours, et, après nous être rafraîchis à terre, nous nous embarquâmes de nouveau, mais trouvâmes de nouveau du fort mauvais temps, où le vaisseau rompit son grand mât, comme ils disent ; mais nous entrâmes enfin au port de Milford, en Cornouailles où, bien que je fusse très loin de notre port de destination, pourtant ayant mis sûrement le pied sur le sol ferme de l'île de Bretagne, je résolus de ne plus m'aventurer sur les eaux qui m'avaient été si terribles ; de sorte qu'emmenant à terre mes hardes et mon argent, avec mes billets de chargement et d'autres papiers, je résolus de gagner Londres et de laisser le navire aller trouver son port ; le port auquel il était attaché était Bristol, où vivait le principal correspondant de mon frère.

J'arrivai à Londres au bout d'environ trois semaines, où j'appris, un peu après, que le navire était arrivé à Bristol, mais en même temps j'eus la douleur d'être informée que par la violente tempête qu'il avait supportée, et le bris du grand mât, il avait été fortement avarié, et qu'une grande partie de la cargaison était toute gâtée.

J'avais maintenant une nouvelle scène de vie sur les mains, et qui avait une affreuse apparence ; j'étais partie avec une sorte d'adieu final ; le chargement que j'avais ap-

porté avec moi était considérable, en vérité, s'il fût arrivé en bon état, et par son aide, j'eusse pu me remarier suffisamment bien ; mais, comme il était, j'étais réduite en tout à deux ou trois cents livres, et sans aucun espoir de renfort. J'étais entièrement sans amis, oui, même sans connaissances ; car je trouvai qu'il était absolument nécessaire de ne pas raviver les connaissances d'autrefois ; et pour ma subtile amie qui m'avait disposée jadis à happer une fortune, elle était morte et son mari aussi.

Le soin de ma cargaison de marchandises m'obligea bientôt après à faire le voyage de Bristol, et pendant que je m'occupais de cette affaire, je me donnai le divertissement d'aller à Bath ; car ainsi que j'étais encore loin d'être vieille, ainsi mon humeur, qui avait toujours été gaie, continuait de l'être à l'extrême ; et moi qui étais, maintenant, en quelque façon, une femme de fortune, quoique je fusse une femme sans fortune, j'espérais voir tomber sur mon chemin une chose ou une autre qui pût améliorer ma condition, ainsi qu'il était arrivé jadis.

Bath est un lieu d'assez de galanterie, coûteux et rempli de pièges ; j'y allais, à la vérité, à seule fin de saisir ce qui s'offrirait, mais je dois me rendre la justice d'affirmer que je n'avais d'autres intentions que d'honnêtes, et que je n'étais point d'abord hantée par les pensées qui me menèrent ensuite sur la route où je souffris de me laisser guider par elles.

Là je restai toute l'arrière-saison, comme on dit là-bas, et j'y nouai de misérables liaisons qui plutôt me poussèrent aux folies où je tombai qu'elles ne me fortifièrent à l'encontre. Je vivais en agrément, recevais de la bonne société, je veux dire une société délicate et joyeuse ; mais je découvris avec découragement que cette façon de vivre me fe-

rait rapidement sombrer, et que n'ayant point de revenu fixe, en dépensant sur le capital, je ne faisais que m'assurer de saigner à mort et ceci me donna beaucoup de tristes réflexions. Toutefois je les secouai, et me flattai encore de l'espoir qu'une chose ou une autre se présenterait à mon avantage.

Mais je n'étais point dans le lieu qu'il fallait ; je n'étais plus à Redriff, où, si je me fusse convenablement établie, quelque honnête capitaine marin ou autre eût pu me solliciter d'honorable mariage ; mais j'étais à Bath, où les hommes trouvent une maîtresse parfois, mais bien rarement viennent chercher une femme ; et il s'ensuit que toutes les liaisons privées qu'une femme peut y espérer doivent avoir quelque tendance de cette sorte.

J'avais passé suffisamment bien le début de la saison car bien que j'eusse noué liaison avec un gentilhomme qui venait à Bath pour se divertir, je n'avais point consenti de traité pernicieux. Mais cette première saison m'amena pourtant à faire la connaissance d'une femme dans la maison de qui je logeais, qui ne tenait point une mauvaise maison, certes, mais qui n'était pas elle-même, remplie des meilleurs principes. Je m'étais, à toutes occasions, conduite avec tant d'honnêteté, que ma réputation n'avait pas été touchée par la moindre souillure, et tous les hommes avec qui j'avais fréquenté étaient de si bonne renommée, que je n'avais pas obtenu le moindre blâme sur ces liaisons ; aucun d'eux ne semblait penser qu'il y eût nul moyen de proposer rien de mal. Toutefois, il y avait, ainsi que je l'ai dit, un seul gentilhomme qui me remarquait sans cesse et se divertissait en ma compagnie, comme il l'appelait, laquelle, comme il lui plaisait à dire, lui était fort agréable, mais à ce moment il n'y eut rien de plus.

Je passai bien des heures mélancoliques à Bath après que toute la société eut quitté la ville, car bien que j'allasse parfois à Bristol pour disposer mes affaires et prendre quelque argent, cependant il me semblait préférable de retourner à Bath et d'en faire ma résidence, parce qu'étant en bons termes avec la femme chez qui j'avais logé l'été, je trouvai qu'en hiver je pouvais y vivre à meilleur marché que partout ailleurs. Ici, dis-je, je passai l'hiver aussi tristement que j'avais joyeusement passé l'été ; mais ayant noué une intimité plus étroite avec la femme dans la maison de qui je logeais, je ne pus m'empêcher de lui communiquer quelqu'une des choses qui me pesaient le plus lourdement sur l'esprit, et, en particulier, la pauvreté de ma condition ; je lui dis aussi que j'avais en Virginie ma mère et mon frère, qui étaient dans une situation aisée, et comme j'avais véritablement écrite ma mère une lettre privée pour lui représenter ma condition et la grande perte que j'avais subie, ainsi ne manquai-je point de faire savoir à ma nouvelle amie que j'attendais un envoi de fonds, ce qui était véritable ; et comme les navires allaient de Bristol à la rivière de York, en Virginie, et retour, d'ordinaire en moins de temps que ceux qui partaient pour Londres, et que mon frère correspondait principalement avec Bristol, je crus qu'il était bien préférable d'attendre mes envois là où j'étais que d'aller à Londres.

Ma nouvelle amie parut fort sensiblement émue de ma condition, et, en vérité, elle eut la bonté de réduire le prix qu'il me coûtait pour vivre avec elle, jusqu'à être si bas pendant l'hiver, que je me persuadai qu'elle ne gagnait rien sur moi ; pour le logement, durant l'hiver, je ne payai rien du tout.

Quand survint la saison du printemps, elle continua de se montrer gracieuse au possible, et je logeai chez elle un

certain temps, jusqu'à ce que je trouvai nécessaire d'agir différemment ; elle avait quelques personnes de marque qui logeaient fréquemment dans sa maison, et en particulier le gentilhomme qui, ainsi que je l'ai dit, avait recherché ma société l'hiver d'avant ; il revint en compagnie d'un autre gentilhomme et de deux domestiques, et logea dans la même maison ; je soupçonnai ma propriétaire de l'avoir invité, en lui faisant savoir que j'habitais toujours avec elle, mais elle le nia.

Ce gentilhomme arriva donc et continua de me remarquer et de me témoigner une confiance particulière ; c'était un véritable gentilhomme, je dois l'avouer, et sa société m'était aussi agréable que la mienne, je crois, pouvait l'être pour lui ; il ne me fit d'autres professions que d'extraordinaire respect, et il avait une telle opinion de ma vertu, qu'ainsi qu'il le déclarait souvent, il pensait que s'il proposait rien d'autre, je le repousserais avec mépris ; il eut bientôt appris par moi que j'étais veuve, que j'étais arrivée de Virginie à Bristol par les derniers navires, et que j'attendais à Bath la venue de la prochaine flottille de Virginie qui devait m'apporter des biens considérables ; j'appris par lui qu'il avait une femme, mais que la dame avait la tête troublée, et qu'elle avait été placée sous le gouvernement de ses propres parents, à quoi il avait consenti, pour empêcher tout blâme à l'endroit du mauvais ménagement de la cure ; et que, cependant, il était venu à Bath pour se récréer l'esprit dans des circonstances si mélancoliques.

Ma propriétaire qui, de son propre gré, encourageait cette liaison en toutes occasions, me fit de lui un portrait fort avantageux, comme d'un homme d'honneur et de vertu, autant que de grande fortune ; et, en vérité, j'avais bonne raison de le croire, car bien que nous fussions logés tous deux

de plain-pied, et qu'il fût souvent entré dans ma chambre, même quand j'étais au lit, ainsi que moi dans la sienne, il ne s'était jamais avancé au delà d'un baiser, ou ne m'avait sollicitée même de chose autre, jusque longtemps après, comme vous l'entendrez.

Je faisais fréquemment à ma propriétaire des remarques sur l'excès de sa modestie, et de son côté elle m'assurait qu'elle n'en était pas surprise, l'ayant aperçu dès l'abord ; toutefois, elle me répétait qu'elle pensait que je devais attendre quelques gratifications de lui, en faveur de ma société, car en vérité il semblait qu'il fût toujours à mes trousses. Je lui répondis que je ne lui avais pas donné la moindre occasion d'imaginer que j'en eusse besoin ou que je dusse rien accepter de sa part ; mais elle m'assura qu'elle s'en chargerait, et elle mena l'affaire avec tant de dextérité, que la première fois que nous fûmes seuls ensemble, après qu'elle lui eut parlé, il se mit à s'enquérir de ma condition, comment je m'étais entretenue depuis mon débarquement, et si je n'avais point besoin d'argent.

Je pris une attitude fort hardie ; je lui dis que, bien que ma cargaison de tabac fût avariée, toutefois elle n'était pas entièrement perdue ; que le marchand auquel j'avais été consignée m'avait traitée avec tant d'honnêteté, que je n'avais point éprouvé de besoin, et que j'espérais par gouvernement frugal faire durer ce que je possédais jusqu'à recevoir un autre envoi que j'attendais par la prochaine flotte ; que cependant j'avais retranché sur mes dépenses, et qu'au lieu qu'à la saison dernière j'avais entretenu une servante, maintenant je m'en passais ; et qu'au lieu que j'avais alors une chambre avec une salle à manger au premier étage, je n'avais maintenant qu'une chambre au second, et d'autres choses semblables. « Mais je vis, dis-je, aussi bien satisfaite

aujourd'hui qu'auparavant ; » ajoutant que sa société m'avait portée à vivre bien plus gaiement que je n'eusse fait autrement, de quoi je lui étais fort obligée ; et ainsi, j'écartai toute proposition pour l'instant.

Il ne se passa pas longtemps qu'il m'entreprit de nouveau, et me dit qu'il trouvait que je répugnais à lui confier la vérité de ma condition, ce dont il était fâché, m'assurant qu'il s'en informait sans dessein de satisfaire sa curiosité, mais simplement pour m'aider, si l'occasion s'en offrait. Mais que, puisque je n'osais avouer que j'avais besoin d'assistance, il n'avait qu'une chose à me demander, qui était de lui promettre si j'étais en quelque manière gênée, de le lui dire franchement, et d'user de lui avec la même liberté qu'il en faisait l'offre, ajoutant que je trouverais toujours en lui un ami dévoué, quoique peut-être j'éprouvasse la crainte de me fier à lui.

Je n'omis rien de ce qui convenait qui fût dit par une personne infiniment obligée, pour lui faire comprendre que j'éprouvais fort vivement sa générosité ; et, en vérité, à partir de ce moment, je ne parus pas si réservée avec lui qu'auparavant, quoique nous tenant encore des deux parts dans les limites de la plus stricte vertu ; mais combien libre que fût notre conversation, je n'en pus venir à cette liberté qu'il désirait, et qui était de lui dire que j'avais besoin d'argent, quoique secrètement je fusse bien heureuse de son offre.

Quelques semaines passèrent là-dessus, et toujours je ne lui demandais point d'argent ; quand ma propriétaire, une rusée créature, qui m'en avait souvent pressée, mais trouvait que je ne pouvais le faire, fabrique une histoire de sa propre

invention et vient crûment à moi pendant que nous étions ensemble :

— Oh ! veuve, dit-elle, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre ce matin.

— Et qu'y a-t-il ? dis-je. Est-ce que les navires de Virginie ont été pris par les Français ?

Car c'est ce que je redoutais.

— Non, non, dit-elle, mais l'homme que vous avez envoyée à Bristol hier pour chercher de l'argent est revenu, et dit qu'il n'en a point rapporté.

Je n'étais nullement satisfaite de son projet ; je pensais que cela aurait trop l'apparence de le pousser, ce dont il n'y avait aucun besoin, et je vis que je ne perdrais rien en feignant de me refuser au jeu, de sorte que je la repris de court :

— Je ne puis m'imaginer pourquoi il aurait ainsi parlé, dis-je, puisque je vous assure qu'il m'a apporté tout l'argent que je l'avais envoyé chercher, et le voici, dis-je, tirant ma bourse où il y avait environ douze guinées. Et d'ailleurs, ajoutai-je, j'ai l'intention de vous en donner la plus grande partie tout à l'heure.

Il avait paru un peu mécontenté de sa façon de parler, autant que moi ; trouvant, ainsi que je pensais bien, qu'elle prenait un peu trop de liberté ; mais quand il vit la réponse que je lui faisais, il se remit sur-le-champ. Le lendemain matin nous en reparlâmes, et je le trouvai pleinement satisfait. Il me dit en souriant qu'il espérait que je ne me laisserais point manquer d'argent sans le lui dire, et que je lui avais promis le contraire ; je lui répondis que j'avais été fort vexée de ce que ma propriétaire eût parlé si ouvertement la veille d'une

chose où elle n'avait point à se mêler ; mais que j'avais supposé qu'elle désirait être payée de ce que je lui devais, qui était environ huit guinées, que j'avais résolu de lui donner et lui avais données la même nuit.

Il fut dans une extraordinaire bonne humeur quand il m'entendit dire que je l'avais payée, puis passa à quelque autre discours pour le moment ; mais le lendemain matin, ayant entendu que j'étais levée avant lui, il m'appela, et je lui répondis. Il me demanda d'entrer dans sa chambre ; il était au lit quand j'entrai, et il me fit venir m'asseoir sur le bord du lit, car il me dit qu'il avait quelque chose à me dire. Après quelques expressions fort tendres, il me demanda si je voulais me montrer bien honnête et donner une réponse sincère à une chose dont il me priait. Après une petite chicane sur le mot « sincère », et lui avoir demandé si jamais je lui avais donné des réponses qui ne fussent pas sincères, je lui fis la promesse qu'il voulait. Eh bien, alors, sa prière était, dit-il, de lui faire voir ma bourse ; je mis aussitôt ma main dans ma poche, et riant de lui, je tirai la bourse où il y avait trois guinées et demie ; alors il me demanda si c'était tout l'argent que j'avais ; je lui dis : « Non », riant encore, « il s'en faut de beaucoup. »

Eh bien, alors, dit-il, il fallait lui promettre d'aller lui chercher tout l'argent que j'avais, jusqu'au dernier fardin ; je lui dis que j'allais le faire, et j'entrai dans ma chambre d'où je lui rapportai un petit tiroir secret où j'avais environ six guinées de plus et un peu de monnaie d'argent, et je renversai tout sur le lit, et lui dis que c'était là toute ma fortune, honnêtement à un shilling près ; il regarda l'argent un peu de temps, mais ne le compta pas, puis le brouilla et le remit pêle-mêle dans le tiroir ; ensuite, atteignant sa poche, il en tira une clef, et me pria d'ouvrir une petite boîte en bois de

noyer qu'il avait sur la table, et de lui rapporter tel tiroir, ce que je fis ; dans ce tiroir il y avait une grande quantité de monnaie en or, je crois près de deux cents guinées, mais je ne pus savoir combien. Il prit le tiroir et, me tenant par la main, il me la fit mettre dedans, et en prendre une pleine poignée ; je ne voulais point, et me dérobais ; mais il me serrait la main fermement dans la sienne et il la mit dans le tiroir, et il m'y fit prendre autant de guinées presque que j'en pus tenir à la fois.

Quand je l'eus fait, il me les fit mettre dans mon giron, et prit mon petit tiroir et versa tout mon argent parmi le sien, puis me dit de m'en aller bien vite et d'emporter tout cela dans ma chambre.

Je rapporte cette histoire plus particulièrement à cause de sa bonne humeur, et pour montrer le ton qu'il y avait dans nos conversations. Ce ne fut pas longtemps après qu'il commença chaque jour de trouver des défauts à mes habits, à mes dentelles, à mes coiffes ; et, en un mot, il me pressa d'en acheter de plus beaux, ce dont j'avais assez d'envie, d'ailleurs, quoique je ne le fisse point paraître ; je n'aimais rien mieux au monde que les beaux habits, mais je lui dis qu'il me fallait bien ménager l'argent qu'il m'avait prêté, sans quoi je ne pourrais jamais le lui rendre. Il me dit alors en peu de paroles que comme il avait un sincère respect pour moi, et qu'il connaissait ma condition, il ne m'avait pas prêté cet argent, mais me l'avait donné, et qu'il pensait que je l'eusse bien mérité, lui ayant accordé ma société aussi entièrement que je l'avais fait. Après cela, il me fit prendre une servante et tenir la maison et, son ami étant parti, il m'obligea à prendre le gouvernement de son ménage, ce que je fis fort volontiers, persuadée, comme il parut bien, que je n'y perdrais

rien, et la femme qui nous logeait ne manqua point non plus d'y trouver son compte.

Nous avions vécu ainsi près de trois mois, quand la société de Bath commençant à s'éclaircir, il parla de s'en aller, et il était fort désireux de m'emmener avec lui à Londres ; j'étais assez troublée de cette proposition, ne sachant pas dans quelle position j'allais m'y trouver, ou comment il me traiterait ; mais tandis que l'affaire était en litige, il se trouva fort indisposé ; il était allé dans un endroit du Somersetshire qu'on nomme Shepton ; et là il tomba très malade, si malade qu'il ne pouvait voyager : si bien qu'il renvoya son laquais à Bath pour me prier de louer un carrosse et de venir le trouver. Avant de partir il m'avait confié son argent et autres choses de valeur, et je ne savais qu'en faire ; mais je les serrai du mieux que je pus, et fermai le logement à clef ; puis je partis et le trouvai bien malade en effet, de sorte que je lui persuadai de se faire transporter en chaise à porteurs à Bath, où nous pourrions trouver plus d'aide et meilleurs conseils.

Il y consentit et je le ramenai à Bath, qui était à environ quinze lieues, autant que je m'en souviens ; là il continua d'être fort malade d'une fièvre, et garda le lit cinq semaines ; et tout ce temps je le soignai et le dorlotai avec autant de tendresse que si j'eusse été sa femme ; en vérité, si j'avais été sa femme, je n'aurais pu faire davantage ; je restais assise auprès de lui si longtemps et si souvent, qu'à la fin il ne voulut pas que je restasse assise davantage ; en sorte que je fis mettre un lit de veille dans sa chambre, et que je m'y couchai, juste au pied de son lit.

J'étais vraiment sensiblement affectée de sa condition et des appréhensions de perdre un ami tel qu'il était et tel qu'il serait sans doute pour moi ; et je restais assise à pleurer près

de lui pendant bien des heures ; enfin il alla mieux, et donna quelque espoir, ainsi qu'il arriva d'ailleurs, mais très lentement.

S'il en était autrement que je ne vais dire, je ne répugnerais pas à le révéler, comme il est apparent que j'ai fait en d'autres cas ; mais j'affirme qu'à travers toute cette liaison, excepté pour ce qui est d'entrer dans la chambre quand lui ou moi nous étions au lit, et de l'office nécessaire des soins de nuit et de jour quand il fut malade, il n'avait point passé entre nous la moindre parole ou action impure. Oh ! si tout fût resté de même jusqu'à la fin !

Après quelque temps, il reprit des forces et se remit assez vite, et j'aurais enlevé mon lit de veille, mais il ne voulut pas me le permettre, jusqu'à ce qu'il pût s'aventurer sans personne pour le garder, et alors je repris quartier dans ma chambre.

Il saisit mainte occasion d'exprimer le sens qu'il avait de ma tendresse pour lui ; et quand il fut bien, il me fit présent de cinquante guinées pour me remercier de mes soins, et d'avoir, comme il disait, risqué ma vie pour sauver la sienne.

Et maintenant il fit de profondes protestations de l'affection sincère et inviolable qu'il me portait, mais avec la plus extrême réserve pour ma vertu et la sienne ; je lui dis que j'étais pleinement satisfaite là-dessus ; il alla jusqu'au point de m'assurer que s'il était tout nu au lit avec moi, il préserverait aussi saintement ma vertu qu'il la défendrait si j'étais assaillie par un ravisseur. Je le crus, et le lui dis, mais il n'en fut pas satisfait ; il voulait, disait-il, attendre quelque occasion de m'en donner un témoignage indubitable.

Ce fut longtemps après que j'eus l'occasion, pour mes affaires, d'aller à Bristol ; sur quoi il me loua un carrosse, et voulut partir avec moi ; et maintenant, en vérité, notre intimité s'accrut. De Bristol, il m'emmena à Gloucester, ce qui était simplement un voyage de plaisance, pour prendre l'air, et là, par fortune, nous ne trouvâmes de logement à l'hôtellerie que dans une grande chambre à deux lits. Le maître de la maison allant avec nous pour nous montrer ses chambres, et arrivant dans celle-ci, lui dit avec beaucoup de franchise :

— Monsieur, ce n'est point mon affaire de m'enquérir si cette dame est votre épouse ou non ; mais sinon, vous pouvez aussi honnêtement coucher dans ces deux lits que si vous étiez dans deux chambres.

Et là-dessus il tire un grand rideau qui s'étendait tout au travers de la chambre, et qui séparait les lits en effet.

— Eh bien, dit mon ami, très au point, ces lits feront l'affaire ; pour le reste, nous sommes trop proches parents pour coucher ensemble, quoique nous puissions loger l'un près de l'autre.

Et ceci jeta sur toute la chose une sorte d'apparence d'honnêteté. Quand nous en vînmes à nous mettre au lit il sortit décemment de la chambre, jusqu'à ce que je fusse couchée, et puis se mit au lit dans l'autre lit, d'où il me parla, s'étant étendu, assez longtemps.

Enfin, répétant ce qu'il disait d'ordinaire, qu'il pouvait se mettre au lit tout nu avec moi, sans me faire le moindre outrage, il saute hors de son lit :

— Et maintenant, ma chérie vous allez voir combien je vais être juste pour vous, et que je sais tenir parole.

Et le voilà venir jusqu'à mon lit.

Je fis quelque résistance, mais je dois avouer que je ne lui eusse pas résisté beaucoup, même s'il n'eût fait nulle de ces promesses ; si bien qu'après une petite lutte, je restai tranquille, et le laissai entrer dans le lit ; quand, il s'y fut couché, il m'entoura de ses bras, et ainsi je couchai toute la nuit près de lui ; mais il ne me fit rien de plus ou ne tenta rien d'autre que de m'embrasser, dis-je, dans ses bras, non vraiment, et de toute la nuit ; mais se leva et s'habilla le matin, et me laissa aussi innocente pour lui que le jour où je fus née…

J'accorde que c'était là une noble action, mais comme c'était ce que je n'avais jamais vu avant, ainsi me plongea-t-elle dans une parfaite stupeur. Nous fîmes le reste du voyage dans les mêmes conditions qu'avant, et nous revînmes à Bath, où, comme il avait occasion d'entrer chez moi quand il voulait, il répéta souvent la même modération, et fréquemment je couchai avec lui ; et bien que toutes les familiarités de mari et femme nous fussent habituelles cependant jamais il n'offrit d'aller plus loin, et il en tirait grande vanité. Je ne dis pas que j'en étais aussi entièrement charmée qu'il pensait que je fusse, car j'avoue que j'étais bien plus vicieuse que lui.

Nous vécûmes ainsi près de deux ans et avec la seule exception qu'il se rendit trois fois à Londres durant ce temps, et qu'une fois il y séjourna quatre mois ; mais, pour lui rendre justice, il ne cessa de me donner de l'argent pour m'entretenir fort bellement.

Si nous avions continué ainsi, j'avoue que nous aurions eu bonne raison de nous vanter ; mais, disent les sages, il ne faut point s'aventurer trop près du bord d'un commandement ; et ainsi nous le trouvâmes ; et ici encore je dois lui

rendre la justice d'avouer que la première infraction ne fut pas sur sa part. Ce fut une nuit que nous étions au lit, bien chaudement, joyeux, et ayant bu, je pense, tous deux un peu plus que d'ordinaire, quoique nullement assez pour nous troubler, que je lui dis (je le répète avec bonté et horreur d'âme) que je pouvais trouver dans mon cœur de le dégager de sa promesse pour une nuit et point davantage.

Il me prit au mot sur-le-champ, et après cela, il n'y eut plus moyen de lui résister, et en vérité, je n'avais point envie de lui résister plus longtemps.

Ainsi fut rompu le gouvernement de notre vertu, et j'échangeai la place d'amie pour ce titre mal harmonieux et de son rauque, qui est *catin*. Le matin nous fûmes tous deux à nos repentailles ; je pleurai de tout cœur, et lui-même reconnut son chagrin ; mais c'est tout ce que nous pouvions faire l'un et l'autre ; et la route étant ainsi débarrassée, les barrières de la vertu et de la conscience renversées, nous eûmes à lutter contre moins d'obstacles.

Ce fut une morne sorte de conversation que nous entretînmes ensemble le reste de cette semaine ; je le regardais avec des rougeurs ; et d'un moment à l'autre je soulevais cette objection mélancolique : « Et si j'allais être grosse, maintenant ? Que deviendrais-je alors ? »Il m'encourageait en me disant que, tant que je lui serais fidèle, il me le resterait ; et que, puisque nous en étions venus là, ce qu'en vérité il n'avait jamais entendu, si je me trouvais grosse, il prendrait soin de l'enfant autant que de moi. Ceci nous renforça tous deux : je lui assurai que si j'étais grosse, je mourrais par manque de sage-femme, plutôt que de le nommer comme père de l'enfant, et il m'assura que je ne serais en faute de rien, si je venais à être grosse. Ces assurances réciproques

nous endurcirent, et ensuite nous répétâmes notre crime tant qu'il nous plut, jusqu'enfin ce que je craignais arriva, et je me trouvai grosse.

Après que j'en fus sûre, et que je l'eus satisfait là-dessus, nous commençâmes à songer à prendre des mesures pour nous conduire à cette affaire, et je lui proposai de confier le secret à ma propriétaire, et de lui demander un conseil, à quoi il s'accorda ; ma propriétaire, femme, ainsi que je trouvai, bien accoutumée à telles choses, ne s'en mit point en peine ; elle dit qu'elle savait bien que les choses finiraient par en venir là, et nous plaisanta très joyeusement tous deux ; comme je l'ai dit, nous trouvâmes que c'était une vieille dame pleine d'expérience en ces sortes d'affaires ; elle se chargea de tout, s'engagea à procurer une sage-femme et une nourrice, à éteindre toute curiosité, et à en tirer notre réputation nette, ce qu'elle fit en effet avec beaucoup d'adresse.

Quand j'approchai du terme, elle pria mon monsieur de s'en aller à Londres ou de feindre son départ ; quand il fut parti, elle informa les officiers de la paroisse qu'il y avait chez elle une dame près d'accoucher, mais qu'elle connaissait fort bien son mari, et leur rendit compte, comme elle prétendait, de son nom qui était sir Walter Cleave ; leur disant que c'était un digne gentilhomme et qu'elle répondrait à toutes enquêtes et autres choses semblables. Ceci eut donné bientôt satisfaction aux officiers de la paroisse, et j'accouchai avec autant de crédit que si j'eusse été réellement milady Cleave, et fus assistée dans mon travail par trois ou quatre des plus notables bourgeoises de Bath ; ce qui toutefois me rendit un peu plus coûteuse pour lui ; je lui exprimais souvent mon souci à cet égard, mais il me priait de ne point m'en inquiéter.

Comme il m'avait munie très suffisamment d'argent pour les dépenses extraordinaires de mes couches, j'avais sur moi tout ce qu'il peut y avoir de beau ; mais je n'affectais point la légèreté ni l'extravagance ; d'ailleurs connaissant le monde comme je l'avais fait, et qu'un tel genre de condition ne dure souvent pas longtemps, je prenais garde de mettre de côté autant d'argent que je pouvais, pour quand viendraient « les temps de pluie », comme je disais, lui faisant croire que j'avais tout dépensé sur l'extraordinaire apparence des choses durant mes couches.

Par ce moyen, avec ce qu'il m'avait donné, et que j'ai dit plus haut, j'eus à la fin de mes couches deux cents guinées à moi, comprenant aussi ce qui restait de mon argent.

J'accouchai d'un beau garçon, vraiment, et ce fut un charmant enfant ; et quand il l'apprit, il m'écrivit là-dessus une lettre bien tendre et obligeante, et puis me dit qu'il pensait qu'il y eût meilleur air pour moi de partir pour Londres aussitôt que je serais levée et remise, qu'il avait retenu des appartements pour moi à Hammersmith, comme si je venais seulement de Londres, et qu'après quelque temps je retournerais à Bath et qu'il m'accompagnerait.

Son offre me plut assez, et je louai un carrosse à ce propos, et prenant avec moi mon enfant, une nourrice pour le tenir et lui donner à téter et une fille servante, me voilà partie pour Londres.

Il me rencontra à Reading dans sa propre voiture, où il me fit entrer, laissant les servantes et l'enfant dans le carrosse de louage, et ainsi m'amena à mon nouveau logement de Hammersmith, dont j'eus abondance de raisons d'être charmée, car c'étaient de superbes chambres.

Et maintenant, j'étais vraiment au point extrême de ce que je pouvais nommer prospérité, et je ne désirais rien d'autre que d'être sa femme par mariage, ce qui ne pouvait pas être ; et voilà pourquoi en toutes occasions je m'étudiais à épargner tout ce que je pouvais, comme j'ai dit, en prévision de la misère ; sachant assez bien que telles choses ne durent pas toujours, que les hommes qui entretiennent des maîtresses en changent souvent, en deviennent las, sont jaloux d'elles, ou une chose ou l'autre ; et parfois les dames qui sont ainsi bien traitées ne sont pas soigneuses à préserver, par conduite prudente, l'estime de leurs personnes, ou le délicat article de leur fidélité, d'où elles sont justement poussées à l'écart avec mépris.

Mais j'étais assurée sur ce point ; car ainsi que je n'avais nulle inclinaison à changer, ainsi n'avais-je aucune manière de connaissance, partant point de tentation à d'autres visées ; je ne tenais de société que dans la famille où je logeais, et avec la femme d'un ministre, qui demeurait à la porte d'auprès ; de sorte que lorsqu'il était absent, je n'allais point faire de visites à personne, et chaque fois qu'il arrivait, il ne manquait pas de me trouver dans ma chambre ou ma salle basse ; si j'allais prendre l'air, c'était toujours avec lui.

Cette manière de vivre avec lui, autant que la sienne avec moi, était certainement la chose du monde où il y avait le moins de dessein ; il m'assurait souvent que lorsqu'il avait fait d'abord ma connaissance, et jusqu'à la nuit même où nous avions enfreint nos règles, il n'avait jamais entretenu le moindre dessein de coucher avec moi ; qu'il avait toujours éprouvé une sincère affection pour moi, mais pas la moindre inclination réelle à faire ce qu'il avait fait ; je lui assurais que je ne l'avais jamais soupçonné là-dessus ; et que si la pensée m'en fût venue, je n'eusse point si facilement cédé aux liber-

tés qui nous avaient amenés jusque-là, mais que tout cela avait été une surprise.

Il est vrai que depuis la première heure où j'avais commencé à converser avec lui, j'avais résolu de le laisser coucher avec moi, s'il m'en priait ; mais c'était parce que j'avais besoin de son aide, et que je ne connaissais point d'autre moyen de le tenir ; mais quand nous fûmes ensemble cette nuit-là, et que les choses, ainsi que j'ai dit, étaient allées si loin, je trouvai ma faiblesse et qu'il n'y avait pas à résister à l'inclination ; mais je fus obligée de tout céder avant même qu'il le demandât.

Cependant, il fut si juste envers moi, qu'il ne me le reprocha jamais, et jamais n'exprima le moindre déplaisir de ma conduite à nulle autre occasion, mais protestait toujours qu'il était aussi ravi de ma société qu'il l'avait été la première heure que nous fûmes réunis ensemble.

D'autre part, quoique je ne fusse pas sans de secrets reproches de ma conscience pour la vie que je menais, et cela jusque dans la plus grande hauteur de la satisfaction que j'éprouvai, cependant j'avais la terrible perspective de la pauvreté et de la faim, qui m'assiégeait comme un spectre affreux, de sorte qu'il n'y avait pas à songer à regarder en arrière ; mais ainsi que la pauvreté m'y avait conduite, ainsi la crainte de la pauvreté m'y maintenait-elle ; et fréquemment je prenais la résolution de tout abandonner, si je pouvais parvenir à épargner assez d'argent pour m'entretenir ; mais c'étaient des pensées qui n'avaient point de poids, et chaque fois qu'il venait me trouver, elles s'évanouissaient : car sa compagnie était si délicieuse qu'il était impossible d'être mélancolique lorsqu'il était là ; ces réflexions ne me venaient que pendant les heures où j'étais seule.

Je vécus six ans dans cette condition, tout ensemble heureuse et infortunée, pendant lequel temps je lui donnai trois enfants ; mais le premier seul vécut ; et quoique ayant déménagé deux fois pendant ces six années, pourtant la sixième je retournai dans mon premier logement à Hammersmith. C'est là que je fus surprise un matin par une lettre tendre, mais mélancolique, de mon monsieur ; il m'écrivait qu'il se sentait fort indisposé et qu'il craignait d'avoir un nouvel accès de maladie, mais que, les parents de sa femme séjournant dans sa maison, il serait impraticable que je vinsse auprès de lui ; il exprimait tout le mécontentement qu'il en éprouvait, ayant le désir qu'il me fût possible de le soigner et de le veiller comme autrefois.

Je fus extrêmement inquiète là-dessus et très impatiente de savoir ce qu'il en était ; j'attendis quinze jours ou environ et n'eus point de nouvelles, ce qui me surprit, et je commençai d'être très tourmentée, vraiment ; je crois que je puis dire que pendant les quinze jours qui suivirent je fus près d'être égarée : ma difficulté principale était que je ne savais pas exactement où il se trouvait ; car j'avais compris d'abord qu'il était dans le logement de la mère de sa femme ; mais m'étant rendue à Londres, je trouvai, à l'aide des indications que j'avais, afin de lui écrire, comment je pourrais m'enquérir de lui ; et là je trouvai qu'il était dans une maison de Bloomsbury, où il s'était transporté avec toute sa famille ; et que sa femme et la mère de sa femme étaient dans la même maison, quoiqu'on n'eût pas souffert que la femme apprit qu'elle séjournait sous le même toit que son mari.

Là j'appris également bientôt qu'il était à la dernière extrémité, d'où je pensai arriver à la mienne, par mon ardeur à connaître la vérité. Une nuit, j'eus la curiosité de me déguiser en fille servante, avec un bonnet rond et un chapeau de

paille, et je m'en allai à sa porte, comme si je fusse envoyée par une dame de ses voisines à l'endroit où il vivait auparavant ; et, rendant des compliments aux maîtres et aux maîtresses, je dis que j'étais envoyée pour demander comment allait M…, et comment il avait reposé pendant la nuit. En apportant ce message, j'obtins l'occasion que je désirais ; car, parlant à une des servantes, je lui tins un long conte de commère, et je lui tirai tous les détails de sa maladie, que je trouvai être une pleurésie, accompagnée de toux et de fièvre ; elle me dit aussi qui était dans la maison, et comment allait sa femme, dont on avait quelque espoir, par son rapport, qu'elle pourrait recouvrer sa raison ; mais pour le gentilhomme lui-même, les médecins disaient qu'il y avait bien peu d'espoir, que le matin ils avaient cru qu'il était sur le point de mourir, et qu'il n'en valait guère mieux à cette heure, car on n'espérait pas lui voir passer la nuit.

Ceci était une lourde nouvelle pour moi, et je commençai maintenant à voir la fin de ma prospérité, et à comprendre que j'avais bien fait d'agir en bonne ménagère et d'avoir mis quelque peu de côté pendant qu'il était en vie, car maintenant aucune vue ne s'ouvrait devant moi pour soutenir mon existence.

Ce qui pesait bien lourdement aussi sur mon esprit, c'est que j'avais un fils, un bel enfant aimable, qui avait plus de cinq ans d'âge, et point de provision faite pour lui, du moins à ma connaissance ; avec ces considérations et un cœur triste je rentrai à la maison ce soir-là et je commençai de me demander comment j'allais vivre, et de quelle manière j'allais passer mon temps pour le reste de ma vie.

Vous pouvez bien penser que je n'eus point de repos que je ne m'informasse de nouveau très rapidement de ce qui

était advenu ; et n'osant m'aventurer moi-même, j'envoyai plusieurs faux messagers, jusque après avoir attendu quinze jours encore, je trouvai qu'il y avait quelque espoir qu'il pût vivre, quoiqu'il fut toujours bien mal ; alors je cessai d'envoyer chercher des nouvelles, et quelque temps après je sus dans le voisinage qu'il se levait dans sa chambre, et puis qu'il avait pu sortir.

Je n'eus point de doute alors que je n'ouïrais bientôt quelque nouvelle de lui, et commençai de me réconforter sur ma condition, pensant qu'elle fût rétablie ; j'attendis une semaine, et deux semaines et avec infiniment de surprise, près de deux mois, et n'appris rien, sinon qu'étant remis, il était parti pour la campagne, afin de prendre l'air après sa maladie ; ensuite il se passa deux mois encore, et puis je sus qu'il était revenu dans sa maison de ville, mais je ne reçus rien de lui.

Je lui avais écrit plusieurs lettres et les avais adressées comme d'ordinaire ; et je trouvai qu'on en était venu chercher deux ou trois, mais point les autres. Je lui écrivis encore d'une manière plus pressante que jamais, et dans l'une d'elles, je lui fis savoir que je serais obligée de venir le trouver moi-même, représentant ma condition, le loyer du logement à payer, toute provision pour l'enfant qui manquait, et mon déplorable état, dénuée de tout entretien, après son très solennel engagement qu'il aurait soin de moi et me pourvoirait ; je fis une copie de cette lettre, et trouvant qu'elle était restée près d'un mois dans la maison où je l'avais adressée sans qu'on fût venu la chercher, je trouvai moyen d'en faire mettre une copie dans ses mains à une maison de café où je trouvai qu'il avait coutume d'aller.

Cette lettre lui arracha une réponse, par laquelle je vis bien que je serais abandonnée, mais où je découvris qu'il m'avait envoyé quelque temps auparavant une lettre afin de me prier de retourner à Bath ; j'en viendrai tout à l'heure à son contenu.

Il est vrai que les lits de maladie amènent des temps où des liaisons telles que celles-ci sont considérées avec des visages différents et regardées avec d'autres yeux que nous ne les avions vues auparavant ; mon amant était allé aux portes de la mort et sur le bord extrême de l'éternité et, paraît-il, avait été frappé d'un juste remords et de réflexions graves sur sa vie passée de galanterie et de légèreté : et, entre autres, sa criminelle liaison avec moi, qui n'était en vérité ni plus ni moins qu'une longue vie continue d'adultère, s'était présentée à lui telle qu'elle était, non plus telle qu'autrefois il la pensait être, et il la regardait maintenant avec une juste horreur. Les bonnes mœurs et la justice de ce gentilhomme l'empêchèrent d'aller à l'extrême, mais voici tout net ce qu'il fit en cette affaire ; il s'aperçut par ma dernière lettre et par les autres qu'il se fit apporter que je n'étais point partie, pour Bath et que sa première lettre ne m'était point venue en main, sur quoi il m'écrit la suivante :

« Madame,

« Je suis surpris que ma lettre datée du 8 du mois dernier ne vous soit point venue en main ; je vous donne ma parole qu'elle a été remise à votre logement, et aux mains de votre servante.

« Il est inutile que je vous fasse connaître quelle a été ma condition depuis quelque temps passé ; et comment, étant allé jusqu'au bord de la tombe, par une grâce inespérée du ciel, et que j'ai bien peu méritée, j'ai été rendu à la vie ;

dans la condition où j'ai été, vous ne serez point étonnée que notre malheureuse liaison n'ait pas été le moindre des fardeaux qui pesaient sur ma conscience ; je n'ai point besoin d'en dire davantage ; les choses dont il faut se repentir doivent aussi être réformées.

« Je serais désireux de vous voir songer à rentrer à Bath ; je joins à cette lettre un billet de 50 £ pour que vous puissiez liquider votre loyer et payer les menus frais de votre voyage. J'espère que ce ne sera pas pour vous une surprise si j'ajoute que pour cette raison seule, et sans aucune offense de votre part, je ne peux plus vous revoir ; je prendrai de l'enfant le soin qu'il faudra, soit que vous le laissiez ici, soit que vous l'emmeniez, comme il vous plaira ; je vous souhaite de pareilles réflexions, et qu'elles puissent tourner à votre avantage.

« Je suis, etc. »

Je fus frappée par cette lettre comme de mille blessures ; les reproches de ma conscience étaient tels que je ne saurais les exprimer, car je n'étais pas aveugle à mon propre crime ; et je réfléchissais que j'eusse pu avec moins d'offense continuer avec mon frère, puisqu'il n'y avait pas de crime au moins dans le fait de notre mariage, aucun de nous ne sachant rien.

Mais je ne songeai pas une seule fois que pendant tout ce temps j'étais une femme mariée, la femme de M…, le marchand de toiles, qui, bien qu'il m'eût quittée par nécessité de sa condition, n'avait point le pouvoir de me délier du contrat de mariage qu'il y avait entre nous, ni de me donner la liberté légale de me remarier ; si bien que je n'avais rien été moins pendant tout ce temps qu'une prostituée et une femme adultère. Je me reprochai alors les libertés que j'avais

prises, et d'avoir servi de piège pour ce gentilhomme, et d'avoir été la principale coupable ; et maintenant, par grande merci, il avait été arraché à l'abîme par œuvre convaincante sur son esprit ; mais moi, je restais là comme si j'eusse été abandonnée par le ciel pour continuer ma route dans le mal.

Dans ces réflexions, je continuai très pensive et triste pendant presque un mois, et je ne retournai pas à Bath, n'ayant aucune inclination à me retrouver avec la femme auprès de qui j'avais été avant, de peur que, ainsi que je croyais, elle me poussât à quelque mauvais genre de vie, comme elle l'avait fait ; et d'ailleurs, j'avais honte qu'elle apprit que j'avais été rejetée et délaissée.

Et maintenant j'étais grandement troublée au sujet de mon petit garçon ; c'était pour moi la mort de me séparer de cet enfant ; et pourtant quand je considérais le danger qu'il y avait d'être abandonnée un jour ou l'autre avec lui, sans avoir les moyens de l'entretenir, je me décidais à le quitter ; mais finalement je résolus de demeurer moi-même près de lui, afin d'avoir la satisfaction de le voir, sans le souci de l'élever.

J'écrivis donc à mon monsieur une courte lettre où je lui disais que j'avais obéi à ses ordres en toutes choses, sauf sur le point de mon retour à Bath ; que bien que notre séparation fut pour moi un coup dont je ne pourrais jamais me remettre, pourtant j'étais entièrement persuadée que ses réflexions étaient justes et que je serais bien loin de désirer m'opposer à sa réforme.

Puis je lui représentai ma propre condition dans les termes les plus émouvants. Je lui dis que j'entretenais l'espoir que ces infortunées détresses qui d'abord l'avaient ému d'une généreuse amitié pour moi, pourraient un peu

l'apitoyer maintenant, bien que la partie criminelle de notre liaison où je pensais qu'aucun de nous n'entendait tomber alors fût rompue désormais ; que je désirais me repentir aussi sincèrement qu'il l'avait fait, mais je le suppliais de me placer en quelque condition où je ne fusse pas exposée aux tentations par l'affreuse perspective de la pauvreté et de la détresse ; et s'il avait la moindre appréhension sur les ennuis que je pourrais lui causer, je le priais de me mettre en état de retourner auprès de ma mère en Virginie, d'où il savait que j'étais venue, ce qui mettrait fin à toutes les craintes qui pourraient lui venir là-dessus ; je terminais en lui assurant que s'il voulait m'envoyer 50 £ de plus pour faciliter mon départ, je lui renverrais une quittance générale : et lui promettrais de ne plus le troubler par aucune importunité, à moins que ce fût pour demander de bonnes nouvelles de mon enfant que j'enverrais chercher, si je trouvais ma mère vivante et que ma condition était aisée, et dont je pourrais alors le décharger.

Or, tout ceci était une duperie, en ce que je n'avais nulle intention d'aller en Virginie, ainsi que le récit des affaires que j'y avais eues, peut convaincre quiconque ; mais l'objet était de tirer de lui ces dernières 50 £, sachant fort bien que ce serait le dernier sou que j'aurais à attendre de lui.

Néanmoins, l'argument que j'avais envoyé en lui promettant une quittance générale et de ne plus jamais l'inquiéter, prévalut effectivement, et il m'envoya un billet pour cette somme par une personne qui m'apportait une quittance générale à signer, ce que je fis franchement ; et ainsi, bien amèrement contre ma volonté, l'affaire se trouva entièrement terminée.

J'étais maintenant une personne isolée, de nouveau, comme je puis bien m'appeler ; j'étais déliée de toutes les obligations soit de femme mariée, soit de maîtresse, qui fussent au monde ; excepté mon mari le marchand de toile dont je n'avais pas entendu parler maintenant depuis près de quinze ans, personne ne pouvait me blâmer pour me croire entièrement libérée de tous ; considérant surtout qu'il m'avait dit à son départ que si je n'avais point de nouvelles fréquentes de lui, j'en devrais conclure qu'il était mort, et que je pourrais librement me remarier avec celui qu'il me plairait.

Je commençai maintenant à dresser mes comptes ; j'avais par maintes lettres et grande importunité, et aussi par l'intercession de ma mère, obtenu de mon frère un nouvel envoi de quelques marchandises de Virginie, afin de compenser l'avarie de la cargaison que j'avais emportée et ceci aussi avait été à la condition que je lui scellerais une quittance générale, ce que j'avais dû promettre, si dur que cela me parût. Je sus si bien disposer mes affaires, que je fis enlever les marchandises, avant d'avoir signé la quittance : et ensuite je découvris sans cesse un prétexte ou l'autre pour m'échapper et remettre la signature ; jusque enfin je prétendis qu'il me fallait écrire à mon frère avant de rien faire.

En comptant cette rentrée et avant d'avoir obtenu les dernières 50 £, je trouvai que ma fortune se montait tout compris, à environ 400 £ ; de sorte qu'avec cette somme je possédais plus de 450 £. J'aurais pu économiser 100 £ de plus, si je n'avais rencontré un malheur qui fut celui ci : l'orfèvre à qui je les avais confiées fit banqueroute, de sorte que je perdis 70 £ de mon argent, l'accommodement de cet homme n'ayant pas donné plus de 30 p. 100. J'avais un peu

d'argenterie mais pas beaucoup, et j'étais assez bien garnie d'habits et de linge.

Avec ce fonds j'avais à recommencer la vie dans ce monde ; mais il faut bien penser que je n'étais plus la même femme que lorsque je vivais à Rotherhithe ; car en premier lieu j'étais plus vieille de près de vingt ans et je n'étais nullement avantagée par ce surcroît d'années, ni par mes pérégrinations en Virginie, aller et retour, et quoique n'omettant rien qui pût me rehausser sinon de me peindre, à quoi je ne m'abaissai jamais, cependant on verra toujours quelque différence entre une femme de vingt-cinq ans et une femme qui en a quarante-deux.

Je faisais d'innombrables projets pour mon état de vie futur, et je commençai à réfléchir très sérieusement à ce que je ferais, mais rien ne se présentait. Je prenais bien garde à ce que le monde me prît pour plus que je n'étais, et je faisais dire que j'étais une grande fortune et que mes biens étaient entre mes mains : la dernière chose était vraie, la première comme j'ai dit. Je n'avais pas de connaissances, ce qui était une de mes pires infortunes, et la conséquence en était que je n'avais personne pour me donner conseil, et par-dessus tout, que je n'avais personne à qui je pusse en confidence dire le secret de ma condition ; et je trouvai par expérience qu'être sans amis est la pire des situations, après la misère, où une femme puisse être réduite ; je dis « femme »parce qu'il est évident que les hommes peuvent être leurs propres conseillers et directeurs et savoir se tirer des difficultés et des affaires mieux que les femmes ; mais si une femme n'a pas d'ami pour lui faire part de ses ennuis, pour lui donner aide et conseil, c'est dix contre un qu'elle est perdue, oui, et plus elle a d'argent, plus elle est en danger d'être trompée et qu'on lui fasse tort : et c'était mon cas dans l'affaire des

100 £ que j'avais laissées aux mains de l'orfèvre que j'ai dit, dont le crédit, paraît-il, allait baissant déjà auparavant ; mais n'ayant personne que je pusse consulter, je n'en avais rien appris et perdu mon argent.

Quand une femme est ainsi esseulée et vide de conseil, elle est tout justement semblable à un sac d'argent ou à un joyau tombé sur la grand'route qui sera la proie du premier venu : s'il se rencontre un homme de vertu et de bons principes pour le trouver, il le fera crier par le crieur, et le propriétaire pourra venir à le savoir ; mais combien de fois de telles choses tomberont-elles dans des mains qui ne se feront pas scrupule de les saisir pour une fois qu'elles viendront en de bonnes mains ?

C'était évidemment mon cas, car j'étais maintenant une femme libre, errante et déréglée, et n'avais ni aide ni assistance, ni guide de ma conduite ; je savais ce que je visais et ce dont j'avais besoin, mais je ne savais rien de la manière de parvenir à mon but par des moyens directs ; j'avais besoin d'être placée dans une condition d'existence sûre, et si je me fusse trouvée rencontrer un bon mari sobre, je lui eusse été femme aussi fidèle que la vertu même eût pu la former. Si j'avais agi différemment, c'est que le vice était toujours entré par la porte de la nécessité, non par la porte de l'inclination, et je comprenais trop bien par le manque que j'en avais la valeur d'une vie tranquillement établie, pour faire quoi que ce fût qui pût en aliéner la félicité ; oui, et j'aurais fait une meilleure femme pour toutes les difficultés que j'avais traversées, oh ! infiniment meilleure : et jamais, en aucun temps que j'avais été mariée, je n'avais donné à mes maris la moindre inquiétude sur le sujet de ma conduite.

Mais tout cela n'était rien ; je ne trouvais point de perspective encourageante ; j'attendais ; je vivais régulièrement, et avec autant de frugalité que le comportait ma condition ; mais rien ne se présentait, et mon capital diminuait à vue d'œil ; je ne savais que faire ; la terreur de la pauvreté qui s'approchait pesait gravement sur mes esprits : j'avais un peu d'argent, mais je ne savais où le placer, et l'intérêt n'en suffirait pas à m'entretenir, au moins à Londres.

À la fin une nouvelle scène s'ouvrit. Il y avait dans la maison où je logeais une dame des provinces du Nord et rien n'était plus fréquent dans ses discours que l'éloge qu'elle faisait du bon marché des provisions et de la facile manière de vivre dans son pays ; combien tout était abondant et à bas prix, combien la société y était agréable, et d'autres choses semblables ; jusque enfin je lui dis qu'elle m'avait presque tentée d'aller vivre dans son pays ; car moi qui étais veuve, bien que j'eusse suffisamment pour vivre, cependant je n'avais pas de moyens d'augmenter mes revenus, et que Londres était un endroit rempli d'extravagances ; que je voyais bien que je ne pourrais y vivre à moins de cent livres par an, sinon en me privant de toute compagnie, de domestique, en ne paraissant jamais dans la société, en m'enterrant dans le privé, comme si j'y fusse contrainte par nécessité.

J'aurais dû observer qu'on lui avait toujours fait croire, ainsi qu'à tout le monde, que j'étais une grande fortune, ou au moins que j'avais trois ou quatre mille livres, sinon plus, et que le tout était entre mes mains ; et elle se montra infiniment engageante, sitôt qu'elle vit que j'avais l'ombre d'un penchant à aller dans son pays. ; elle me dit qu'elle avait une sœur qui vivait près de Liverpool, que son frère y était gentilhomme de fort grande importance, et avait aussi de vastes domaines en Irlande ; qu'elle partirait elle-même pour s'y

rendre dans deux mois ; et que si je voulais bien lui accorder ma société jusque-là, je serais reçue aussi bien qu'elle-même, un mois ou davantage, s'il me plaisait, afin de voir si le pays me conviendrait ; et que si je me décidais à m'y établir, elle s'engageait à veiller, quoiqu'ils n'entretinssent pas eux-mêmes de pensionnaires, à ce que je fusse recommandée à quelque famille agréable où je serais placée à ma satisfaction.

Si cette femme avait connu ma véritable condition, elle n'aurait jamais tendu tant de pièges ni fait tant de lassantes démarches pour prendre une pauvre créature désolée, qui, une fois prise, ne devait point être bonne à grand'chose ; et en vérité moi, dont le cas était presque désespéré, et ne me semblait guère pouvoir être bien pire, je n'étais pas fort soucieuse de ce qui pouvait m'arriver pourvu qu'on ne me fît point de mal, j'entends à mon corps ; de sorte que je souffris quoique non sans beaucoup d'invitations, et de grandes professions d'amitié sincère et de tendresse véritable, je souffris, dis-je, de me laisser persuader de partir avec elle ; et je me préparai en conséquence pour un voyage, quoique ne sachant absolument pas où je devais aller.

Et maintenant je me trouvais dans une grande détresse : le peu que j'avais au monde était tout en argent sauf, comme j'ai dit avant, un peu d'argenterie, du linge et mes habits ; pour des meubles ou objets de ménage, j'en avais peu ou point, car je vivais toujours dans des logements meublés ; mais je n'avais pas un ami au monde à qui confier le peu que j'avais ou qui pût m'apprendre à en disposer ; je pensai à la Banque et aux autres Compagnies de Londres, mais je n'avais point d'ami à qui je pourrais en remettre le soin et le gouvernement ; quant à garder ou à porter sur moi des billets de banque, des billets de change à ordre, ou telles choses, je

le considérais comme imprudent, car si je venais à les perdre, mon argent était perdu, et j'étais ruinée ; et d'autre part, je craignais d'être volée ou peut-être assassinée en quelque lieu étranger, si on les voyait et je ne savais que faire.

Il me vint à la pensée, un matin, d'aller moi-même à la Banque, où j'étais souvent venue recevoir l'intérêt de quelques billets que j'avais, et où j'avais trouvé le clerc, à qui je m'adressais, fort honnête pour moi, et de si bonne foi qu'un jour ou j'avais mal compté mon argent et pris moins que mon dû, comme je m'en allais, il me fit remarquer l'erreur et me donna la différence qu'il eût pu mettre dans sa poche.

J'allai donc le trouver, et lui demandai s'il voulait bien prendre la peine de me donner un conseil, à moi, pauvre veuve sans amis, qui ne savais comment faire. Il me dit que si je désirais son opinion sur quoi que ce fut dans ce qui touchait à ses affaires, il ferait de son mieux pour m'empêcher d'éprouver aucun tort ; mais qu'il me recommanderait aussi à une bonne personne sobre de ma connaissance, qui était également clerc dans les mêmes affaires, quoique non dans leur maison, dont le jugement était sain, et de l'honnêteté de qui je pouvais être assurée.

— Car, ajouta-t-il, je répondrai pour lui et pour chaque pas qu'il fera ; s'il vous fait tort, madame, d'un fardin, que la faute en soit rejetée sur moi ; et il est enchanté de venir en aide à des gens qui sont dans votre situation : il le fait par acte de charité.

Je fus un peu prise de court à ces paroles, mais après un silence, je lui dis que j'eusse préféré me fier à lui, parce que je l'avais reconnu honnête, mais que si cela ne pouvait être,

je prendrais sa recommandation, plutôt que celle de qui que ce fût.

— J'ose dire, madame, reprit-il, que vous serez aussi satisfaite de mon ami que de moi-même, et il est parfaitement en état de vous assister, ce que je ne suis point.

Il paraît qu'il avait ses mains pleines des affaires de la Banque et qu'il s'était engagé à ne pas s'occuper d'autres affaires que de celles de son bureau ; il ajouta que son ami ne me demanderait rien pour son avis ou son assistance, et ceci, en vérité, m'encouragea.

Il fixa le même soir, après que la Banque serait fermée, pour me faire rencontrer avec son ami. Aussitôt que j'eus vu cet ami et qu'il n'eut fait que commencer à parler de ce qui m'amenait, je fus pleinement persuadée que j'avais affaire à un très honnête homme ; son visage le disait clairement, et sa renommée, comme je l'appris plus tard, était partout si bonne, que je n'avais plus de cause d'entretenir des doutes.

Après la première entrevue, où je dis seulement ce que j'avais dit auparavant, il m'appointa à venir le jour suivant, me disant que cependant je pourrais me satisfaire sur son compte par enquête, ce que toutefois je ne savais comment faire, n'ayant moi-même aucune connaissance.

En effet, je vins le trouver le lendemain, que j'entrai plus librement avec lui dans mon cas ; je lui exposai amplement ma condition : que j'étais une veuve venue d'Amérique complètement esseulée et sans amis, que j'avais un peu d'argent, mais bien peu, et que j'étais près d'être forcenée de crainte de le perdre, n'ayant point d'ami au monde à qui en confier le soin ; que j'allais dans le nord de l'Angleterre pour y vivre à bon compte, et ne pas gaspiller mon capital ; que, bien vo-

lontiers je placerais mon argent à la Banque, mais que je n'osais me risquer à porter les billets sur moi ; et comment correspondre là-dessus, ou avec qui, voilà ce que je ne savais point.

Il me dit que je pourrais placer mon argent à la Banque, en compte, et que l'entrée qu'on en ferait sur les livres me donnerait droit de le retirer quand il me plairait ; que, lorsque je serais dans le Nord, je pourrais tirer des billets sur le caissier, et en recevoir le montant à volonté ; mais qu'alors on le considérerait comme de l'argent qui roule, et qu'on ne me donnerait point d'intérêt dessus ; que je pouvais aussi acheter des actions, qu'on me conserverait en dépôt ; mais qu'alors, si je désirais en disposer, il me faudrait venir en ville pour opérer le transfert, et que ce serait même avec quelque difficulté que je toucherai le dividende semestriel, à moins de venir le recevoir en personne, ou d'avoir quelque ami à qui je pusse me fier, et au nom de qui fussent les actions, afin qu'il pût agir pour moi, et que nous rencontrions alors la même difficulté qu'avant, et là-dessus il me regarda fixement et sourit un peu.

Enfin il dit :

— Pourquoi ne choisissez-vous pas un gérant, madame, qui vous prendrait tout ensemble, vous et votre argent, et ainsi tout souci vous serait ôté ?

— Oui, monsieur, et l'argent aussi peut-être, dis-je, car je trouve que le risque est aussi grand de cette façon que de l'autre.

Mais je me souviens que je me dis secrètement : Je voudrais bien que la question fut posée franchement, et je réfléchirais très sérieusement avant de répondre NON.

Il continua assez longtemps ainsi, et je crus une ou deux fois qu'il avait des intentions sérieuses, mais, à mon réel chagrin, je trouvai qu'il avait une femme ; je me mis à penser qu'il fût dans la condition de mon dernier amant, et que sa femme fût lunatique, ou quelque chose d'approchant. Pourtant nous ne fîmes pas plus de discours ce jour-là, mais il me dit qu'il était en trop grande presse d'affaires, mais que si je voulais venir chez lui quand son travail serait fini, il réfléchirait à ce qu'on pourrait faire pour moi, afin de mettre mes affaires en état de sécurité, je lui dis que je viendrais, et le priai de m'indiquer où il demeurait ; il me donna l'adresse par écrit, et, en me la donnant, il me la lut et dit :

— Voici, madame, puisque vous voulez bien vous fier à moi.

— Oui, monsieur, dis-je, je crois que je puis me fier à vous, car vous avez une femme, dites-vous, et moi je ne cherche point un mari ; d'ailleurs, je me risque à vous confier mon argent, qui est tout ce que je possède au monde, et, si je le perdais, je ne pourrais me fier à quoi que ce fût.

Il dit là-dessus plusieurs choses fort plaisamment, qui étaient belles et courtoises, et m'eussent infiniment plu, si elles eussent été sérieuses ; mais enfin je pris les indications qu'il m'avait données, et je m'accordai à me trouver chez lui le même soir à sept heures.

Lorsque j'arrivai, il me fit plusieurs propositions pour placer mon argent à la Banque, afin que je pusse en recevoir l'intérêt ; mais il découvrait toujours quelque difficulté ou il ne voyait point de sûreté, et je trouvai en lui une honnêteté si sincèrement désintéressée, que je commençai de croire que j'avais certainement trouvé l'honnête homme qu'il me fallait, et que jamais je ne pourrais tomber en meilleures

mains ; de sorte que je lui dis, avec infiniment de franchise, que je n'avais point rencontré encore homme ou femme où je pusse me fier, mais que je voyais qu'il prenait un souci tant désintéressé de mon salut, que je lui confierais librement le gouvernement du peu que j'avais, s'il voulait accepter d'être l'intendant d'une pauvre veuve qui ne pouvait lui donner de salaire.

Il sourit ; puis, se levant avec très grand respect, me salua ; il me dit qu'il ne pouvait qu'être charmé que j'eusse si bonne opinion de lui ; qu'il ne me tromperait point et ferait tout ce qui était possible pour me servir, sans aucunement attendre de salaire ; mais qu'il ne pouvait en aucune façon accepter un mandat qui pourrait l'amener à se faire soupçonner d'agissements intéressés, et que si je venais à mourir, il pourrait avoir des discussions avec mes exécuteurs, dont il lui répugnerait fort de s'embarrasser.

Je lui dis que si c'étaient là toutes les objections, je les lèverais bientôt et le convaincrais qu'il n'y avait pas lieu de craindre la moindre difficulté ; car, d'abord, pour ce qui était de le soupçonner, si jamais une telle pensée pouvait se présenter, c'eût été maintenant le moment de le soupçonner et de ne pas remettre mon bien entre ses mains ; et le moment que je viendrais à le soupçonner, il n'aurait qu'à abandonner son office et à refuser de continuer ; puis, pour ce qui était des exécuteurs, je lui assurai que je n'avais point d'héritiers, ni de parents en Angleterre, et que je n'aurais d'autres héritiers ni exécuteurs que lui-même, à moins que je changeasse ma condition, auquel cas son mandat et ses peines cesseraient tout ensemble, ce dont, toutefois, je n'avais aucune intention ; mais je lui dis que si je mourais en l'état où j'étais, tout le bien serait à lui, et qu'il l'aurait bien mérité par la fidélité qu'il me montrerait, ainsi que j'en étais persuadée.

Il changea de visage sur ce discours, et me demanda comment je venais à éprouver tant de bon vouloir pour lui. Puis, l'air extrêmement charmé, me dit qu'il pourrait souhaiter en tout honneur qu'il ne fût point marié, pour l'amour de moi ; je souris, et lui dis que puisqu'il l'était, mon offre ne pouvait prétendre à aucun dessein sur lui, que le souhait d'une chose qui n'était point permise était criminel envers sa femme.

Il me répondit que j'avais tort ; « car, dit-il, ainsi que je l'ai dit avant, j'ai une femme, et je n'ai pas de femme et ce ne serait point un péché de souhaiter qu'elle fût pendue ».

— Je ne connais rien de votre condition là-dessus, monsieur, dis-je ; mais ce ne saurait être un désir innocent que de souhaiter la mort de votre femme.

— Je vous dis, répète-t-il encore, que c'est ma femme et que ce n'est point ma femme ; vous ne savez pas ce que je suis ni ce qu'elle est.

— Voilà qui est vrai, dis-je, monsieur ; je ne sais point ce que vous êtes, mais je vous prends pour un honnête homme ; et c'est la cause de toute la confiance que je mets en vous.

— Bon, bon, dit-il, et je le suis ; mais je suis encore autre chose, madame ; car, dit-il, pour parler tout net, je suis un cocu et elle est une p…

Il prononça ces paroles d'une espèce de ton plaisant mais avec un sourire si embarrassé que je vis bien qu'il était frappé très profondément ; et son air était lugubre tandis qu'il parlait.

— Voilà qui change le cas, en vérité, monsieur, dis-je, pour la partie dont vous parliez ; mais un cocu, vous le sa-

vez, peut être un honnête homme, et ici le cas n'est point changé du tout ; d'ailleurs, il me paraît, dis-je, puisque votre femme est si déshonnête, que vous avez bien trop d'honnêteté de la garder pour femme ; mais voilà une chose, dis-je, où je n'ai point à me mêler.

— Oui, certes, dit-il, je songe bien à l'ôter de dessus mes mains ; car pour vous parler net, madame, ajouta-t-il, je ne suis point cocu et content ; je vous jure que j'en suis irrité au plus haut point ; mais je n'y puis rien faire ; celle qui veut être p… sera p…

Je changeai de discours, et commençai de parler de mon affaire, mais je trouvai qu'il ne voulait pas en rester là ; de sorte que je le laissai parler ; et il continua à me raconter tous les détails de son cas, trop longuement pour les rapporter ici ; en particulier, qu'ayant été hors d'Angleterre quelque temps avant de prendre la situation qu'il occupait maintenant, elle, cependant, avait eu deux enfants d'un officier de l'armée, et que lorsqu'il était rentré en Angleterre, l'ayant reprise sur sa soumission et très bien entretenue, elle s'était enfuie de chez lui avec l'apprenti d'un marchand de toiles, après lui avoir volé tout ce qu'elle avait pu trouver, et qu'elle continuait à vivre hors de la maison : « de sorte que, madame, dit-il, elle n'est pas p… par nécessité, ce qui est le commun appât, mais par inclination, et pour l'amour du vice ».

Eh bien, je m'apitoyai sur lui, et lui souhaitai d'être débarrassé d'elle tout de bon, et voulus en revenir à mon affaire, mais il n'y eut point moyen ; enfin, il me regarda fixement :

— Voyez-vous, madame, vous êtes venue me demander conseil, et je vous servirai avec autant de fidélité que si vous

étiez ma propre sœur ; mais il faut que je renverse les rôles, puisque vous m'y obligez, et que vous montrez tant de bonté pour moi, et je crois qu'il faut que je vous demande conseil à mon tour ; dites-moi ce qu'un pauvre homme trompé doit faire d'une p… Que puis-je faire pour tirer justice d'elle ?

— Hélas ! monsieur, dis-je, c'est un cas trop délicat pour que je puisse y donner conseil, mais il me paraît que puisqu'elle s'est enfuie de chez vous, vous vous en êtes bel et bien débarrassé ; que pouvez-vous désirer de plus ?

— Sans doute elle est partie, dit-il, mais je n'en ai point fini avec elle pour cela.

— C'est vrai, dis-je ; en effet, elle peut vous faire des dettes : mais la loi vous fournit des moyens pour vous garantir ; vous pouvez la faire trompeter, comme on dit.

— Non, non, dit-il, ce n'est pas le cas ; j'ai veillé à tout cela ; ce n'est pas de cette question-là que je parle, mais je voudrais être débarrassé d'elle afin de me remarier.

— Eh bien, monsieur, dis-je alors, il faut divorcer : si vous pouvez prouver ce que vous dites, vous y parviendrez certainement, et alors vous serez libre.

— C'est très ennuyeux et très coûteux, dit-il.

— Mais, dis-je, si vous trouvez une personne qui vous plaise, pour parler comme vous, je suppose que votre femme ne vous disputera pas une liberté qu'elle prend elle-même.

— Certes, dit-il, mais il serait difficile d'amener une honnête femme jusque-là ; et pour ce qui est des autres, dit-il, j'en ai trop enduré avec elle, pour désirer avoir affaire à de nouvelles p…

Là-dessus, il me vint à la pensée : Je t'aurais pris au mot de tout mon cœur, si tu m'avais seulement posé la question ; mais je me dis cela à part ; pour lui, je lui répondis :

— Mais vous vous fermez la porte à tout consentement d'honnête femme ; car vous condamnez toutes celles qui pourraient se laisser tenter, et vous concluez qu'une femme qui vous accepterait ne saurait être honnête.

— Eh bien, dit-il, je voudrais bien que vous me persuadiez qu'une honnête femme m'accepterait, je vous jure que je me risquerais. Et puis il se tourna tout net vers moi :

— Voulez-vous me prendre, vous, madame ?

— Voilà qui n'est point de jeu, dis-je, après ce que vous venez de dire ; pourtant, de crainte que vous pensiez que je n'attends qu'une palinodie, je vous dirai en bons termes : Non, pas moi ; mon affaire avec vous n'est pas celle-là, et je ne m'attendais pas que vous eussiez tourné en comédie la grave consultation que je venais vous demander dans ma peine.

— Mais, madame, dit-il, ma situation est aussi pénible que la vôtre peut l'être ; et je suis en aussi grand besoin de conseil que vous-même, car je crois que si je ne trouve quelque consolation, je m'affolerai ; et je ne sais où me tourner, je vous l'assure.

— Eh bien, monsieur, dis-je, il est plus aisé de donner conseil dans votre cas que dans le mien.

— Parlez alors, dit-il, je vous en supplie ; car voici que vous m'encouragez.

— Mais, dis-je, puisque votre position est si nette, vous pouvez obtenir un divorce légal, et alors vous trouverez as-

sez d'honnêtes femmes que vous pourrez honorablement solliciter ; le sexe n'est pas si rare que vous ne puissiez découvrir ce qu'il vous faut.

— Bon, alors, dit-il, je suis sérieux, et j'accepte votre conseil ; mais auparavant je veux vous poser une question très grave.

— Toute question que vous voudrez, dis-je, excepté celle de tout à l'heure.

— Non, dit-il, je ne puis me contenter de cette réponse, car, en somme, c'est là ce que je veux vous demander.

— Vous pouvez demander ce qu'il vous plaira, dis-je, mais je vous ai déjà répondu là-dessus ; d'ailleurs, monsieur, dis-je, pouvez-vous avoir de moi si mauvaise opinion que de penser que je répondrais à une telle question faite d'avance ? Est-ce que femme du monde pourrait croire que vous parlez sérieusement, ou que vous avez d'autre dessein que de vous moquer d'elle ?

— Mais, mais, dit-il, je ne me moque point de vous ; je suis sérieux, pensez-y.

— Voyons, monsieur, dis-je d'un ton un peu grave, je suis venue vous trouver au sujet de mes propres affaires ; je vous prie de me faire savoir le parti que vous me conseillez de prendre.

— J'y aurai réfléchi, dit-il, la prochaine fois que vous viendrez.

— Oui, mais, dis-je, vous m'empêchez absolument de jamais revenir.

— Comment cela ? dit-il, l'air assez surpris.

— Parce que, dis-je, vous ne sauriez vous attendre à ce que je revienne vous voir sur le propos dont vous parlez.

— Bon, dit-il, vous allez me promettre de revenir tout de même, et je n'en soufflerai plus mot jusqu'à ce que j'aie mon divorce ; mais je vous prie que vous vous prépariez à être en meilleure disposition quand ce sera fini, car vous serez ma femme, ou je ne demanderai point à divorcer ; voilà ce que je dois au moins à votre amitié inattendue, mais j'ai d'autres raisons encore.

Il n'eût rien pu dire au monde qui me donnât plus de plaisir ; pourtant, je savais que le moyen de m'assurer de lui était de reculer tant que la chose resterait aussi lointaine qu'elle semblait l'être, et qu'il serait grand temps d'accepter le moment qu'il serait libre d'agir ; de sorte que je lui dis fort respectueusement qu'il serait assez temps de penser à ces choses quand il serait en condition d'en parler ; cependant je lui dis que je m'en allais très loin de lui et qu'il trouverait assez d'objets pour lui plaire davantage. Nous brisâmes là pour l'instant, et il me fit promettre de revenir le jour suivant au sujet de ma propre affaire, ce à quoi je m'accordai, après m'être fait prier ; quoique s'il m'eût percée plus profondément, il eût bien vu qu'il n'y avait nul besoin de me prier si fort.

Je revins en effet le soir suivant, et j'amenai avec moi ma fille de chambre, afin de lui faire voir que j'avais une fille de chambre ; il voulait que je priasse cette fille d'attendre, mais je ne le voulus point, et lui recommandai à haute voix de revenir me chercher à neuf heures ; mais il s'y refusa, et me dit qu'il désirait me reconduire jusque chez moi, ce dont je ne fus pas très charmée, supposant qu'il n'avait d'autre intention que de savoir où je demeurais et de s'enquérir de

mon caractère et de ma condition ; pourtant je m'y risquai ; car tout ce que les gens de là-bas savaient de moi n'était qu'à mon avantage et tous les renseignements qu'il eut sur moi furent que j'étais une femme de fortune et une personne bien modeste et bien sobre ; qu'ils fussent vrais ou non, vous pouvez voir combien il est nécessaire à toutes femmes qui sont à l'affût dans le monde de préserver la réputation de leur vertu, même quand par fortune elles ont sacrifié la vertu elle-même.

Je trouvai, et n'en fus pas médiocrement charmée, qu'il avait préparé un souper pour moi ; je trouvai aussi qu'il vivait fort grandement, et qu'il avait une maison très bien garnie, ce qui me réjouit, en vérité, car je considérais tout comme étant à moi.

Nous eûmes maintenant une seconde conférence sur le même sujet que la dernière ; il me serra vraiment de très près ; il protesta de son affection pour moi, et en vérité je n'avais point lieu d'en douter ; il me déclara qu'elle avait commencé dès le premier moment que je lui avais parlé et longtemps avant que je lui eusse dit mon intention de lui confier mon bien. « Peu importe le moment où elle a commencé, pensai-je, pourvu qu'elle dure, tout ira assez bien. » Il me dit alors combien l'offre que je lui avais faite de lui confier ma fortune l'avait engagé. « Et c'était bien l'intention que j'avais, pensai-je ; mais c'est que je croyais à ce moment que tu étais célibataire. » Après que nous eûmes soupé, je remarquai qu'il me pressait très fort de boire deux ou trois verres de vin, ce que toutefois je refusais, mais je bus un verre ou deux ; puis il me dit qu'il avait une proposition à me faire, mais qu'il fallait lui promettre de ne point m'en offenser, si je ne voulais m'y accorder ; je lui dis que j'espérais qu'il ne me ferait pas de proposition peu honorable, surtout dans sa

propre maison, et que si elle était telle, je le priais de ne pas la formuler, afin que je ne fusse point obligée d'entretenir à son égard des sentiments qui ne conviendraient pas au respect que j'éprouvais pour sa personne et à la confiance que je lui avais témoignée en venant chez lui, et je le suppliai de me permettre de partir ; et en effet, je commençai de mettre mes gants et je feignis de vouloir m'en aller, ce que toutefois je n'entendais pas plus qu'il n'entendait me le permettre.

Eh bien, il m'importuna de ne point parler de départ ; il m'assura qu'il était bien loin de me proposer une chose qui fût peu honorable, et que si c'était là ma pensée, il n'en dirait point davantage.

Pour cette partie, je ne la goûtai en aucune façon ; je lui dis que j'étais prête à écouter, quoi qu'il voulût dire, persuadée qu'il ne dirait rien qui fût indigne ou qu'il ne convînt pas que j'entendisse. Sur quoi il me dit que sa proposition était la suivante : il me priait de l'épouser, bien qu'il n'eût pas obtenu encore le divorce d'avec sa femme ; et pour me satisfaire sur l'honnêteté de ses intentions, il me promettait de ne pas me demander de vivre avec lui ou de me mettre au lit avec lui, jusqu'à ce que le divorce fût prononcé… Mon cœur répondit « oui » à cette offre dès les premiers mots, mais il était nécessaire de jouer un peu l'hypocrite avec lui, de sorte que je parus décliner la motion avec quelque animation, sous le prétexte qu'il n'avait point de bonne foi. Je lui dis qu'une telle proposition ne pouvait avoir de sens, et qu'elle nous emmêlerait tous deux en des difficultés inextricables, puisque si, en fin de compte, il n'obtenait pas le divorce, pourtant nous ne pourrions dissoudre le mariage, non plus qu'y persister ; de sorte que s'il était désappointé dans ce divorce, je lui laissais à considérer la condition où nous serions tous deux.

En somme, je poussai mes arguments au point que je le convainquis que c'était une proposition où il n'y avait point de sens ; alors il passa à une autre, qui était que je lui signerais et scellerais un contrat, m'engageant à l'épouser sitôt qu'il aurait obtenu le divorce, le contrat étant nul s'il n'y pouvait parvenir.

Je lui dis qu'il y avait plus de raison en celle-ci qu'en l'autre ; mais que ceci étant le premier moment où je pouvais imaginer qu'il eût assez de faiblesse pour parler sérieusement, je n'avais point coutume de répondre « oui »à la première demande, et que j'y réfléchirais. Je jouais avec cet amant comme un pêcheur avec une truite ; je voyais qu'il était grippé à l'hameçon, de sorte que je le plaisantai sur sa nouvelle proposition, et que je différai ma réponse ; je lui dis qu'il était bien peu informé sur moi, et le priai de s'enquérir ; je lui permis aussi de me reconduire à mon logement, mais je ne voulus point lui offrir d'entrer, car je lui dis que ce serait peu décent.

En somme, je me risquai à éviter de signer un contrat, et la raison que j'en avais est que la dame qui m'avait invitée à aller avec elle dans le Lancashire y mettait tant d'insistance, et me promettait de si grandes fortunes, et que j'y trouverais de si belles choses, que j'eus la tentation d'aller essayer la fortune ; peut-être, me disais-je, que j'amenderai infiniment ma condition ; et alors je ne me serais point fait scrupule de laisser là mon honnête bourgeois, dont je n'étais pas si amoureuse que je ne pusse le quitter pour un plus riche.

En un mot, j'évitai le contrat ; mais je lui dis que j'allais dans le Nord, et qu'il saurait où m'écrire pour les affaires que je lui avais confiées ; que je lui donnerais un gage suffisant du respect que j'entretenais pour lui, puisque je laisserais

dans ses mains presque tout ce que je possédais au monde, et que je voulais bien lui promettre que sitôt qu'il aurait terminé les formalités de son divorce, s'il voulait m'en rendre compte, je viendrais à Londres, et qu'alors nous parlerions sérieusement de l'affaire.

C'est avec un vil dessein que je partis, je dois l'avouer, quoique je fusse invitée avec un dessein bien pire, ainsi que la suite le découvrira ; enfin je partis avec mon amie, comme je la nommais, pour le Lancashire. Pendant toute la route elle ne cessa de me caresser avec une apparence extrême d'affection sincère et sans déguisement ; me régala de tout, sauf pour le prix du coche ; et son frère, vint à notre rencontre à Warington avec un carrosse de gentilhomme ; d'où nous fûmes menées à Liverpool avec autant de cérémonies que j'en pouvais désirer.

Nous fûmes aussi entretenues fort bellement dans la maison d'un marchand de Liverpool pendant trois ou quatre jours ; j'éviterai de donner son nom à cause de ce qui suivit ; puis elle me dit qu'elle voulait me conduire à la maison d'un de ses oncles où nous serions royalement entretenues ; et son oncle, comme elle l'appelait, nous fit chercher dans un carrosse à quatre chevaux, qui nous emmena à près de quarante lieues je ne sais où.

Nous arrivâmes cependant à la maison de campagne d'un gentilhomme, où se trouvaient une nombreuse famille, un vaste parc, une compagnie vraiment extraordinaire et où on l'appelait « cousine » ; je lui dis que si elle avait résolu de m'amener en de telles compagnies, elle eût dû me laisser emporter de plus belles robes ; mais les dames relevèrent mes paroles, et me dirent avec beaucoup de grâce que dans leur pays on n'estimait pas tant les personnes à leurs habits

qu’à Londres ; que leur cousine les avait pleinement informées de ma qualité, et que je n’avais point besoin de vêtements pour me faire valoir ; en somme elles ne m’entretinrent pas pour ce que j’étais, mais pour ce qu’elles pensaient que je fusse, c’est-à-dire une dame veuve de grande fortune.

La première découverte que je fis là fut que la famille se composait toute de catholiques romains, y compris la cousine ; néanmoins personne au monde n’eût pu tenir meilleure conduite à mon égard, et on me témoigna la même civilité que si j’eusse été de leur opinion. La vérité est que je n’avais pas tant de principes d’aucune sorte que je fusse bien délicate en matière de religion ; et tantôt j’appris à parler favorablement de l’Église de Rome ; je leur dis en particulier que je ne voyais guère qu’un préjugé d’éducation dans tous les différends qu’il y avait parmi les chrétiens sur le sujet de la religion, et que s’il se fût trouvé que mon père eût été catholique romain, je ne doutais point que j’eusse été aussi charmée de leur religion que de la mienne.

Ceci les obligea au plus haut point, et ainsi que j’étais assiégée jour et nuit par la belle société, et par de ravissants discours, ainsi eus-je deux ou trois vieilles dames qui m’entreprirent aussi sur la religion. Je fus si complaisante que je ne me fis point scrupule d’assister à leur messe, et de me conformer à tous leurs gestes suivant qu’elles m’en montraient le modèle ; mais je ne voulus point céder sans profit ; de sorte que je ne fis que les encourager en général à espérer que je me convertirais si on m’instruisait dans la doctrine catholique, comme elles disaient ; si bien que la chose en resta là.

Je demeurai ici environ six semaines ; et puis ma conductrice me ramena dans un village de campagne à six lieues environ de Liverpool, où son frère, comme elle le nommait, vint me rendre visite dans son propre carrosse, avec deux valets de pied en bonne livrée ; et tout aussitôt il se mit à me faire l'amour. Ainsi qu'il se trouva, on eût pu penser que je ne saurais être pipée, et en vérité c'est ce que je croyais, sachant que j'avais une carte sûre à Londres, que j'avais résolu de ne pas lâcher à moins de trouver beaucoup mieux. Pourtant, selon toute apparence, ce frère était un parti qui valait bien qu'on l'écoutât, et le moins qu'on évaluât son bien était un revenu annuel de 1 000 livres ; mais la sœur disait que les terres en valaient 1 500, et qu'elles se trouvaient pour la plus grande partie en Irlande.

Moi qui étais une grande fortune, et qui passais pour telle, j'étais bien trop élevée pour qu'on osât me demander quel était mon état ; et ma fausse amie, s'étant fiée à de sots racontars, l'avait grossie de 500 à 5 000 livres, et dans le moment que nous arrivâmes dans son pays, elle en avait fait 15 000 livres. L'Irlandais, car tel je l'entendis être, courut sur l'appât comme un forcené ; en somme, il me fit la cour, m'envoya des cadeaux, s'endetta comme un fou dans les dépenses qu'il fit pour me courtiser ; il avait, pour lui rendre justice, l'apparence d'un gentilhomme d'une élégance extrême ; il était grand, bien fait, et d'une adresse extraordinaire ; parlait aussi naturellement de son parc et de ses écuries, de ses chevaux, ses gardes-chasses, ses bois, ses fermiers et ses domestiques, que s'il eût été dans un manoir et que je les eusse vus tous autour de moi.

Il ne fit jamais tant que me demander rien au sujet de ma fortune ou de mon état ; mais m'assura que, lorsque nous irions à Dublin, il me doterait d'une bonne terre qui rappor-

tait 600 livres par an, et qu'il s'y engagerait en me la constituant par acte ou par contrat, afin d'en assurer l'exécution.

C'était là, en vérité, un langage auquel je n'avais point été habituée, et je me trouvais hors de toutes mes mesures ; j'avais à mon sein un démon femelle qui me répétait à toute heure combien son frère vivait largement ; tantôt elle venait prendre mes ordres pour savoir comment je désirais faire peindre mon carrosse, comment je voulais le faire garnir ; tantôt pour me demander la couleur de la livrée de mon page ; en somme mes yeux étaient éblouis ; j'avais maintenant perdu le pouvoir de répondre « non », et, pour couper court à l'histoire, je consentis au mariage ; mais, pour être plus privés, nous nous fîmes mener plus à l'intérieur du pays, et nous fûmes mariés par un prêtre qui, j'en étais assurée, nous marierait aussi effectivement qu'un pasteur de l'Église anglicane.

Je ne puis dire que je n'eus point à cette occasion quelques réflexions sur l'abandon déshonnête que je faisais de mon fidèle bourgeois, qui m'aimait sincèrement, et qui, s'efforçant de se dépêtrer d'une scandaleuse coquine dont il avait reçu un traitement barbare, se promettait infiniment de bonheur dans son nouveau choix : lequel choix venait de se livrer à un autre d'une façon presque aussi scandaleuse que la femme qu'il voulait quitter.

Mais l'éclat scintillant du grand état et des belles choses que celui que j'avais trompé et qui était maintenant mon trompeur ne cessait de représenter à mon imagination, m'entraîna bien loin et ne me laissa point le temps de penser à Londres, ou à chose qui y fût, bien moins à l'obligation que j'avais envers une personne d'infiniment plus de mérite réel que ce qui était devant moi à l'heure présente.

Mais la chose était faite ; j'étais maintenant dans les bras de mon nouvel époux, qui paraissait toujours le même qu'auparavant ; grand jusqu'à la magnificence ; et rien moins que mille livres par an ne pouvaient suffire à l'ordinaire équipage où il paraissait.

Après que nous eûmes été mariés environ un mois, il commença à parler de notre départ pour West-Chester, afin de nous embarquer pour l'Irlande. Cependant il ne me pressa point, car nous demeurâmes encore près de trois semaines ; et puis il envoya chercher à Chester un carrosse qui devait venir nous rencontrer au Rocher-Noir comme on le nomme, vis-à-vis de Liverpool. Là nous allâmes en un beau bateau qu'on appelle pinasse, à six rames ; ses domestiques, chevaux et bagages furent transportés par un bac. Il me fit ses excuses pour n'avoir point de connaissances à Chester, mais me dit qu'il partirait en avant afin de me retenir quelque bel appartement dans une maison privée ; je lui demandai combien de temps nous séjournerions à Chester. Il me répondit « Point du tout ; pas plus qu'une nuit ou deux », mais qu'il louerait immédiatement un carrosse pour aller à Holyhead ; alors je lui dis qu'il ne devait nullement se donner la peine de chercher un logement privé pour une ou deux nuits ; car, Chester étant une grande ville, je n'avais point de doute qu'il n'y eût là de fort bonnes hôtelleries, dont nous pourrions assez nous accommoder ; de sorte que nous logeâmes dans une hôtellerie qui n'est pas loin de la cathédrale ; j'ai oublié quelle en était l'enseigne.

Ici mon époux, parlant de mon passage en Irlande, me demanda si je n'avais point d'affaires à régler à Londres avant de partir ; je lui dis que non, ou du moins, point qui eussent grande importance, et que je ne pusse traiter tout aussi bien par lettre de Dublin.

— Madame, dit-il fort respectueusement, je suppose que la plus grande partie de votre bien, que ma sœur me dit être déposé principalement en argent liquide à la Banque d'Angleterre, est assez en sûreté ; mais au cas où il faudrait opérer quelque transfert, ou changement de titre, il pourrait être nécessaire de nous rendre à Londres et de régler tout cela avant de passer l'eau.

Je parus là-dessus faire étrange mine, et lui dis que je ne savais point ce qu'il voulait dire ; que je n'avais point d'effets à la Banque d'Angleterre qui fussent à ma connaissance, et que j'espérais qu'il ne pouvait dire que je lui eusse prétendu en avoir. Non, dit-il, je ne lui en avais nullement parlé ; mais sa sœur lui avait dit que la plus grande partie de ma fortune était déposée là.

— Et si j'y ai fait allusion, ma chérie, dit-il, c'était seulement afin que, s'il y avait quelque occasion de régler vos affaires ou de les mettre en ordre, nous ne fussions pas obligés au hasard et à la peine d'un voyage de retour ; – car, ajoutait-il, il ne se souciait guère de me voir trop me risquer en mer.

Je fus surprise de ce langage et commençai de me demander quel pouvait en être le sens, quand soudain il me vint à la pensée que mon amie, qui l'appelait son frère, m'avait représentée à lui sous de fausses couleurs ; et je me dis que j'irais au fond de cette affaire avant de quitter l'Angleterre et avant de me remettre en des mains inconnues, dans un pays étranger.

Là-dessus, j'appelai sa sœur dans ma chambre le matin suivant, et, lui faisant connaître le discours que j'avais eu avec son frère, je la suppliai de me répéter ce qu'elle lui avait dit, et sur quel fondement elle avait fait ce mariage. Elle

m'avoua lui avoir assuré que j'étais une grande fortune, et s'excusa sur ce qu'on le lui avait dit à Londres.

— *On* vous l'a dit, repris-je avec chaleur ; est-ce que moi, je vous l'ai jamais dit ?

— Non, dit-elle ; il était vrai que je ne le lui avais jamais dit, mais j'avais dit à plusieurs reprises que ce que j'avais était à ma pleine disposition.

— Oui, en effet, répliquai-je très vivement, mais jamais je ne vous ai dit que je possédais ce qu'on appelle une fortune ; non, que j'avais 100 £, ou la valeur de 100 £, et que c'était tout ce j'avais au monde ; et comment cela s'accorderait-il avec cette prétention que je suis une fortune, dis-je, que je sois venue avec vous dans le nord de l'Angleterre dans la seule intention de vivre à bon marché ?

Sur ces paroles que je criai avec chaleur et à haute voix, mon mari entra dans la chambre, et je le priai d'entrer et de s'asseoir, parée que j'avais à dire devant eux deux une chose d'importance, qu'il était absolument nécessaire qu'il entendît.

Il eut l'air un peu troublé de l'assurance avec laquelle je semblais parler, et vint s'asseoir près de moi, ayant d'abord fermé la porte ; sur quoi je commençai, car j'étais extrêmement échauffée, et, me tournant vers lui :

— J'ai bien peur, dis je, mon ami (car je m'adressai à lui avec douceur), qu'on ait affreusement abusé de vous et qu'on vous ait fait un tort qui ne pourra point se réparer, en vous amenant à m'épouser ; mais comme je n'y ai aucune part, je demande à être quitte de tout blâme, et qu'il soit rejeté là où il est juste qu'il tombe, nulle part ailleurs, car pour moi, je m'en lave entièrement les mains.

— Quel tort puis-je avoir éprouvé, ma chérie, dit-il, en vous épousant ? J'espère que de toutes manières j'en ai tiré honneur et avantage.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, lui dis-je, et je crains que vous n'ayez trop de raison de vous juger fort maltraité ; mais je vous convaincrai, mon ami, dis-je encore, que je n'y ai point eu de part.

Il prit alors un air d'effarement et de stupeur, et commença, je crois, de soupçonner ce qui allait suivre ; pourtant, il me regarda, en disant seulement : « Continuez » ; il demeura assis, silencieux, comme pour écouter ce que j'avais encore à dire ; de sorte que je continuai :

— Je vous ai demandé hier soir, dis-je, en m'adressant à lui, si jamais je vous ai fait parade de mon bien, ou si je vous ai dit jamais que j'eusse quelque fortune déposée à la Banque d'Angleterre ou ailleurs, et vous avez reconnu que non, ce qui est très vrai ; et je vous prie que vous me disiez ici, devant votre sœur, si jamais je vous ai donné quelque raison de penser de telles choses, ou si jamais nous avons eu aucun discours sur ce sujet. – Et il reconnut encore que non ; mais dit que je lui avais toujours semblé femme de fortune, qu'il était persuadé que je le fusse, et qu'il espérait n'avoir point été trompé.

— Je ne vous demande pas si vous avez été trompé, dis-je ; mais je le crains bien, et de l'avoir été moi-même ; mais je veux me justifier d'avoir été mêlée dans cette tromperie. Je viens maintenant de demander à votre sœur si jamais je lui ai parlé de fortune ou de bien que j'eusse, ou si je lui ai donné les détails là-dessus ; et elle avoue que non. Et je vous prie, madame, dis-je, d'avoir assez de justice pour m'accuser si vous le pouvez : vous ai-je jamais prétendu que j'eusse du

bien ? Pourquoi, si j'en avais eu, serais-je venue jamais avec vous dans ce pays afin d'épargner le peu que je possédais et de vivre à bon marché ? – Elle ne put nier, mais dit qu'on lui avait assuré à Londres que j'avais une très grande fortune, qui était déposée à la Banque d'Angleterre.

— Et maintenant, cher monsieur, dis-je en me retournant vers mon nouvel époux, ayez la justice de me dire qui nous a tant dupés, vous et moi, que de vous faire croire que j'étais une fortune et de vous pousser à me solliciter de mariage.

Il ne put dire une parole, mais montra sa sœur du doigt, et après un silence éclata dans la plus furieuse colère où j'aie vu homme du monde ; il l'injuria et la traita de tous les noms et des plus grossiers qu'il put trouver ; lui cria qu'elle l'avait ruiné, déclarant qu'elle lui avait dit que j'avais 15 000 £, et qu'elle devait en recevoir 500 de sa main pour lui avoir procuré cette alliance ; puis il ajouta, s'adressant à moi, qu'elle n'était point du tout sa sœur, mais qu'elle avait été sa p…, depuis tantôt deux ans ; qu'elle avait déjà reçu de lui 100 £ d'acompte sur cette affaire, et qu'il était entièrement perdu si les choses étaient comme je le disais ; et dans sa divagation, il jura qu'il allait sur-le-champ lui tirer le sang du cœur, ce qui la terrifia, et moi aussi. Elle cria qu'on lui avait dit tout cela dans la maison où je logeais ; mais ceci l'irrita encore plus qu'avant, qu'elle eût osé le faire aller si loin, n'ayant point d'autre autorité qu'un ouï-dire ; et puis, se retournant vers moi, dit très honnêtement qu'il craignait que nous fussions perdus tout deux ; « car, à dire vrai, ma chérie, je n'ai point de bien, dit-il ; et le peu que j'avais, ce démon me l'a fait dissiper pour me maintenir en cet équipage ». Elle saisit l'occasion qu'il me parlait sérieusement pour s'échapper de la chambre, et je ne la revis plus jamais.

J'étais confondue maintenant autant que lui, et ne savais que dire ; je pensais de bien des manières avoir entendu le pire ; mais lorsqu'il dit qu'il était perdu et qu'il n'avait non plus de bien, je fus jetée dans l'égarement pur.

— Quoi ! lui dis-je, mais c'est une fourberie infernale ! Car nous sommes mariés ici sur le pied d'une double fraude : vous paraissez perdu de désappointement, et si j'avais eu une fortune, j'aurais été dupe, moi aussi, puisque vous dites que vous n'avez rien.

— Vous auriez été dupe, oui vraiment, ma chérie, dit-il, mais vous n'auriez point été perdue ; car 15 000 £ nous auraient entretenus tous deux fort bravement dans ce pays ; et j'avais résolu de vous en consacrer jusqu'au dernier denier ; je ne vous aurais pas fait tort d'un shilling, et j'aurais payé le reste de mon affection et de la tendresse que je vous aurais montrée pendant tout le temps de ma vie.

C'était fort honnête, en vérité ; et je crois réellement qu'il parlait ainsi qu'il l'entendait, et que c'était un homme aussi propre à me rendre heureuse par son humeur et sa conduite qu'homme du monde ; mais à cause qu'il n'avait pas de bien, et qu'il s'était endetté sur ce ridicule dessein dans le pays où nous étions, l'avenir paraissait morne et affreux, et je ne savais que dire ni que penser.

Je lui dis qu'il était bien malheureux que tant d'amour et tant de bonnes intentions que je trouvais en lui fussent ainsi précipités dans la misère ; que je ne voyais rien devant nous que la ruine ; quant à moi, que c'était mon infortune que le peu que j'avais ne pût suffire à nous faire passer la semaine ; sur quoi je tirai de ma poche un billet de banque de 20 £ et onze guinées que je lui dis avoir épargnées sur mon petit revenu : et que par le récit que m'avait fait cette créature de la

manière dont on vivait dans le pays où nous étions, je m'attendais que cet argent m'eût entretenue trois ou quatre ans ; que s'il m'était ôté, je serais dénuée de tout, et qu'il savait bien qu'elle devait être la condition d'une femme qui n'avait point d'argent dans sa poche ; pourtant, je lui dis que s'il voulait le prendre, il était là.

Il me dit avec beaucoup de chagrin, et je crus que je voyais des larmes dans ses yeux, qu'il ne voulait point y toucher, qu'il avait horreur de la pensée de me dépouiller et de me réduire à la misère ; qu'il lui restait cinquante guinées, qui étaient tout ce qu'il avait au monde, et il les tira de sa poche et les jeta sur la table, en me priant de les prendre, quand il dût mourir de faim par le manque qu'il en aurait.

Je répondis, en lui témoignant un intérêt pareil, que je ne pouvais supporter de l'entendre parler ainsi ; qu'au contraire, s'il pouvait proposer quelque manière de vivre qui fût possible, que je ferais de mon mieux, et que je vivrais aussi strictement qu'il pourrait le désirer.

Il me supplia de ne plus parler en cette façon, à cause qu'il en serait affolé ; il dit qu'il avait été élevé en gentilhomme, quoiqu'il fût réduit à une fortune si basse, et qu'il ne restait plus qu'un moyen auquel il pût penser, et qui même ne se saurait employer, à moins que je ne consentisse à lui répondre sur une question à laquelle toutefois il dit qu'il ne voulait point m'obliger ; je lui dis que j'y répondrais honnêtement, mais que je ne pouvais dire si ce serait à sa satisfaction ou autrement.

— Eh bien, alors, ma chérie, répondez-moi franchement, dit-il : est-ce que le peu que vous avez pourra nous maintenir tous deux en bravoure, ou nous permettre de vivre en sécurité, ou non ?

Ce fut mon bonheur de ne point m'être découverte, ni ma condition, aucunement ; non, pas même mon nom ; et voyant qu'il n'y avait rien à attendre de lui, quelque bonne humeur et quelque honnêteté qu'il parût avoir, sinon qu'il vivrait sur ce que je savais devoir bientôt être dissipé, je résolus de cacher tout, sauf le billet de banque et les onze guinées, et j'eusse été bien heureuse de les avoir perdus, au prix qu'il m'eût remise où j'étais avant que de me prendre. J'avais vraiment sur moi un autre billet de 30 £ qui était tout ce que j'avais apporté avec moi, autant pour en vivre dans le pays, que ne sachant point l'occasion qui pourrait s'offrir : parce que cette créature, l'entremetteuse, qui nous avait ainsi trahis tous deux, m'avait fait accroire d'étranges choses sur les mariages avantageux que je pourrais rencontrer, et il ne me plaisait point d'être sans argent, quoi qu'il pût advenir. Ce billet, je le cachai ; ce qui me fit plus généreuse, du reste, en considération de son état, car vraiment j'avais pitié de lui de tout mon cœur.

Mais pour revenir à cette question, je lui dis que jamais je ne l'avais dupé de mon gré et que jamais je ne le ferais. J'étais bien fâchée de lui dire que le peu que je possédais ne nous entretiendrait pas tous deux ; que je n'en aurais point eu assez pour subsister seule dans le pays du Sud, et que c'était la raison qui m'avait fait me remettre aux mains de cette femme qui l'appelait frère, à cause qu'elle m'avait assuré que je pourrais vivre très bravement dans une ville du nom de Manchester, où je n'avais point encore été, pour environ 6 £ par an, et tout mon revenu ne dépassant pas 15 £ par an, je pensais que je pourrais en vivre facilement en attendant de meilleurs jours.

Il secoua la tête et demeura silencieux, et nous passâmes une soirée bien mélancolique ; pourtant, nous sou-

pâmes tous doux et nous demeurâmes ensemble cette nuit-là, et quand nous fûmes près d'avoir fini de souper, il prit un air un peu meilleur et plus joyeux, et fit apporter une bouteille de vin :

— Allons, ma chérie, dit-il, quoique le cas soit mauvais, il ne sert de rien de se laisser abattre. Allons, n'ayez point d'inquiétude ; je tâcherai à trouver quelque moyen de vivre ; si seulement vous pouvez vous entretenir seule, cela vaut mieux que rien ; moi, je tenterai de nouveau la fortune ; il faut qu'un homme pense en homme ; se laisser décourager, c'est céder à l'infortune. Là-dessus, il emplit un verre et but à ma santé, tandis qu'il me tenait la main tout le temps que le vin coulait dans sa gorge, puis m'assura que son principal souci était à mon sujet.

Il était réellement d'esprit brave et galant, et j'en étais d'autant plus peinée. Il y a quelque soulagement même à être défaite par un homme d'honneur plutôt que par un coquin ; mais ici le plus grand désappointement était sur sa part, car il avait vraiment dépensé abondance d'argent, et il faut remarquer sur quelles pauvres raisons elle s'était avancée ; d'abord, il convient d'observer la bassesse de la créature, qui, pour gagner 100 £ elle-même, eut l'indignité de lui en laisser dépenser trois ou quatre fois plus, bien que ce fût peut-être tout ce qu'il avait au monde, et davantage ; alors qu'elle n'avait pas plus de fondement qu'un petit habit autour d'une table à thé nous assurer que j'eusse quelque état, ou que je fusse une fortune, ou chose qui fût.

Il est vrai que le dessein de duper une femme de fortune, si j'eusse été telle, montrait assez de vilenie ; et de mettre l'apparence de grandeurs sur une pauvre condition n'était que de la fourberie, et bien méchante ; mais le cas différait

un peu, et en sa faveur à lui : car il n'était pas de ces gueux qui font métier de duper des femmes, ainsi que l'ont fait certains, et de happer six ou sept fortunes l'une après l'autre, pour les rafler et décamper ensuite ; mais c'était déjà un gentilhomme, infortuné, et tombé bas, mais qui avait vécu en bonne façon ; et quand même j'eusse eu de la fortune, j'eusse été tout enragée contre la friponne, pour m'avoir trahie ; toutefois, vraiment, pour ce qui est de l'homme, une fortune n'aurait point été mal placée sur lui, car c'était une personne charmante, en vérité, de principes généreux, de bon sens, et qui avait abondance de bonne humeur.

Nous eûmes quantité de conversations intimes cette nuit-là, car aucun de nous ne dormit beaucoup ; il était aussi repentant d'avoir été la cause de toutes ces duperies, que si c'eût été de la félonie, et qu'il marchât au supplice ; il m'offrit encore jusqu'au dernier shilling qu'il avait sur lui, et dit qu'il voulait partir à l'armée pour tâcher à en gagner.

Je lui demandai pourquoi il avait eu la cruauté de vouloir m'emmener en Irlande, quand il pouvait supposer que je n'eusse point pu y subsister. Il me prit dans ses bras :

— Mon cœur, dit-il, je n'ai jamais eu dessein d'aller en Irlande, bien moins de vous y emmener ; mais je suis venu ici pour échapper à l'observation des gens qui avaient entendu ce que je prétendais faire, et afin que personne ne pût me demander de l'argent avant que je fusse garni pour leur en donner.

— Mais où donc alors, dis-je, devions-nous aller ensuite ?

— Eh bien, mon cœur, dit-il, je vais donc vous avouer tout le plan, ainsi que je l'avais disposé ; j'avais intention ici

de vous interroger quelque peu sur votre état, comme vous voyez que j'ai fait ; et quand vous m'auriez rendu compte des détails, ainsi que je m'attendais que vous feriez, j'aurais imaginé une excuse pour remettre notre voyage en Irlande à un autre temps, et nous serions partis pour Londres. Puis, mon cœur, dit-il, j'étais décidé à vous avouer toute la condition de mes propres affaires, et à vous faire savoir qu'en effet j'avais usé de ces finesses pour obtenir votre acquiescement à m'épouser, mais qu'il ne me restait plus qu'à vous demander pardon et à vous dire avec quelle ardeur je m'efforcerais à vous faire oublier ce qui était passé par la félicité des jours à venir.

— Vraiment, lui dis-je, et je trouve que vous m'auriez vite conquise ; et c'est ma douleur maintenant que de n'être point en état de vous montrer avec quelle aisance je me serais laissé réconcilier à vous, et comme je vous aurais passé tous ces tours en récompense de tant de bonne humeur ; mais, mon ami, dis-je, que faire maintenant ? Nous sommes perdus tous deux, et en quoi sommes-nous mieux pour nous être accordés, puisque nous n'avons pas de quoi vivre ?

Nous proposâmes un grand nombre de choses ; mais rien ne pouvait s'offrir où il n'y avait rien pour débuter. Il me supplia enfin de n'en plus parler, car, disait-il, je lui briserais le cœur ; de sorte que nous parlâmes un peu sur d'autres sujets, jusqu'enfin il prit congé de moi en mari, et puis s'endormit.

Il se leva avant moi le matin, et vraiment, moi qui étais restée éveillée presque toute la nuit, j'avais très grand sommeil et je demeurai couchée jusqu'à près d'onze heures. Pendant ce temps, il prit ses chevaux, et trois domestiques, avec tout son linge et ses hardes, et le voilà parti, ne me lais-

sant qu'une lettre courte, mais émouvante, sur la table, et que voici :

« Ma chérie,

« Je suis un chien ; je vous ai dupée ; mais j'y ai été entraîné par une vile créature, contrairement à mes principes et à l'ordinaire coutume de ma vie. Pardonnez-moi, ma chérie ! Je vous demande pardon avec la plus extrême sincérité ; je suis le plus misérable des hommes, de vous avoir déçue ; j'ai été si heureux que de vous posséder, et maintenant je suis si pitoyablement malheureux que d'être forcé de fuir loin de vous. Pardonnez-moi, ma chérie ! Encore une fois, je le dis, pardonnez-moi ! Je ne puis supporter de vous voir ruinée par moi, et moi-même incapable de vous soutenir. Notre mariage n'est rien ; je n'aurai jamais la force de vous revoir ; je vous déclare ici que vous êtes libre ; si vous pouvez vous marier à votre avantage, ne refusez pas en songeant à moi ; je vous jure ici sur ma foi et sur la parole d'un homme d'honneur de ne jamais troubler votre repos si je l'apprends, ce qui toutefois n'est pas probable ; d'autre part, si vous ne vous mariez pas, et si je rencontre une bonne fortune, tout cela sera pour vous, où que vous soyez.

« J'ai mis une partie de la provision d'argent qui me restait dans votre poche ; prenez des places pour vous et pour votre servante dans le coche, et allez à Londres ; j'espère qu'il suffira aux frais, sans que vous entamiez le vôtre. Encore une fois, je vous demande pardon de tout cœur, et je le ferai aussi souvent que je penserai à vous.

« Adieu, ma chérie, pour toujours.

« Je suis à vous en toute affection.

« J.E. »

Rien de ce qui me survint jamais dans ma vie ne tomba si bas dans mon cœur que cet adieu ; je lui reprochai mille fois dans mes pensées de m'avoir abandonnée ; car je serais allée avec lui au bout du monde, m'eût-il fallu mendier mon pain. Je tâtai dans ma poche ; et là je trouvai dix guinées, sa montre en or et deux petits anneaux, une petite bague de diamant qui ne valait guère que 6 £ et un simple anneau d'or.

Je tombai assise et je regardai fixement ces objets pendant deux heures sans discontinuer, jusqu'à ce que ma fille de chambre vint m'interrompre pour me dire que le dîner était prêt : je ne mangeai que peu, et après dîner il me prit un violent accès de larmes ; et toujours je l'appelais par son nom, qui était James :

— Ô Jemmy ! criais-je, reviens ! reviens ! je te donnerai tout ce que j'ai ; je mendierai, je mourrai de faim avec toi. Et ainsi je courais, folle, par la chambre, çà et là ; et puis je m'asseyais entre temps ; et puis je marchais de nouveau en long et en large, et puis je sanglotais encore ; et ainsi je passai l'après-midi jusqu'environ sept heures, que tomba le crépuscule du soir (c'était au mois d'août), quand, à ma surprise indicible, le voici revenir à l'hôtellerie et monter tout droit à ma chambre.

Je fus dans la plus grande confusion qu'on puisse s'imaginer, et lui pareillement ; je ne pouvais deviner quelle était l'occasion de son retour, et je commençai à me demander si j'en devais être heureuse ou fâchée ; mais mon affection inclina tout le reste, et il me fut impossible de dissimuler ma joie, qui était trop grande pour des sourires, car elle se répandit en larmes. À peine fut-il entré dans la chambre, qu'il courut à moi et me prit dans ses bras, me tenant serrée, et

m'étouffant presque l'haleine sous ses baisers, mais ne dit pas une parole. Enfin je commençai :

— Mon amour, dis-je, comment as-tu pu t'en aller loin de moi ?

À quoi il ne fit pas de réponse, car il lui était impossible de parler.

Quand nos extases furent un peu passées, il me dit qu'il était allé à plus de quinze lieues, mais qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'aller plus loin sans revenir pour me voir une fois encore, et une fois encore me dire adieu.

Je lui dis comment j'avais passé mon temps et comment je lui avais crié à voix haute de revenir. Il me dit qu'il m'avait entendue fort nettement dans la forêt de Delamere, à un endroit éloigné d'environ douze lieues. Je souris.

— Non, dit-il, ne crois pas que je plaisante, car si jamais j'ai entendu ta voix dans ma vie, je t'ai entendue m'appeler à voix haute, et parfois je me figurais que je te voyais courir après moi.

— Mais, dis-je, que disais-je ? Car je ne lui avais pas nommé les paroles.

— Tu criais à haute voix, et tu disais : « Ô Jemmy ! ô Jemmy ! reviens, reviens. »

Je me mis à rire.

— Mon cœur, dit-il, ne ris pas ; car sois-en sûre, j'ai entendu ta voix aussi clairement que tu entends la mienne dans ce moment ; et, si tu le veux, j'irai devant un magistrat prêter serment là-dessus.

Je commençai alors d'être surprise et étonnée ; je fus effrayée même et lui dis ce que j'avais vraiment fait et comment je l'avais appelé. Après que nous nous fûmes amusés un moment là-dessus, je lui dis :

— Eh bien, tu ne t'en iras plus loin de moi, maintenant ; j'irais plutôt avec toi au bout du monde.

Il me dit que ce serait une chose bien difficile pour lui que de me quitter, mais que, puisqu'il le fallait, il avait l'espoir que je lui rendrais la tâche aisée autant que possible ; mais que pour lui, ce serait sa perte, et qu'il le prévoyait assez.

Cependant, il me dit qu'il avait réfléchi, qu'il me laissait seule pour aller jusqu'à Londres, qui était un long voyage, et qu'il pouvait aussi bien prendre cette route-là qu'une autre ; de sorte qu'il s'était résolu à m'y accompagner, et que s'il partait ensuite sans me dire adieu, je n'en devais point prendre d'irritation contre lui, et ceci il me le fit promettre.

Il me dit comment il avait congédié ses trois domestiques, vendu leurs chevaux, et envoyé ces garçons chercher fortune, tout cela en fort peu de temps, dans une ville près de la route, je ne sais où, « et, dit-il, il m'en a coûté des larmes, et j'ai pleuré tout seul de penser combien ils étaient plus heureux que leur maître, puisqu'ils n'avaient qu'à aller frapper à la porte du premier gentilhomme pour lui offrir leurs services, tandis que moi, dit-il, je ne savais où aller ni que faire ».

Je lui dis que j'avais été si complètement malheureuse quand il m'avait quittée, que je ne saurais l'être davantage, et que maintenant qu'il était revenu, je ne me séparerais jamais de lui, s'il voulait bien m'emmener, en quelque lieu qu'il

allât. Et cependant, je convins que nous irions ensemble à Londres ; mais je ne pus arriver à consentir qu'il me quitterait enfin, sans me dire adieu ; mais je lui dis d'un ton plaisant que, s'il s'en allait, je lui crierais de revenir aussi haut que je l'avais fait. Puis je tirai sa montre, et la lui rendis, et ses deux bagues, et ses dix guinées ; mais il ne voulut pas les reprendre ; d'où je doutai fort qu'il avait résolu de s'en aller sur la route et de m'abandonner.

La vérité est que la condition où il était, les expressions passionnées de sa lettre, sa conduite douce, tendre et mâle que j'avais éprouvée sur sa part en toute cette affaire jointe au souci qu'il avait montré et à sa manière de me laisser une si grande part du peu qui lui restait, tout cela, dis-je, m'avait impressionnée si vivement que je ne pouvais supporter l'idée de me séparer de lui.

Deux jours après, nous quittâmes Chester, moi dans le coche et lui à cheval ; je congédiai ma servante à Chester ; il s'opposa très fort à ce que je restasse sans servante ; mais comme je l'avais engagée dans la campagne, puisque je n'avais point de domestique à Londres, je lui dis que c'eût été barbare d'emmener la pauvre fille pour la mettre dehors sitôt que j'arriverais en ville, et que ce serait aussi une dépense inutile en route ; si bien qu'il s'y accorda, et demeura satisfait sur ce chapitre.

Il vint avec moi jusque Dunstable, à trente lieues de Londres, et puis il me dit que le sort et ses propres infortunes l'obligeaient à me quitter, et qu'il ne lui était point possible d'entrer dans Londres pour des raisons qu'il n'était pas utile de me donner : et je vis qu'il se préparait à partir. Le coche où nous étions ne s'arrêtait pas d'ordinaire à Dunstable ; mais je le priai de s'y tenir un quart d'heure : il voulut bien

rester un moment à la porte d'une hôtellerie où nous entrâmes.

Étant à l'hôtellerie, je lui dis que je n'avais plus qu'une faveur à lui demander, qui était, puisqu'il ne pouvait pas aller plus loin, qu'il me permît de rester une semaine ou deux dans cette ville avec lui, afin de réfléchir pendant ce temps à quelque moyen d'éviter une chose qui nous serait aussi ruineuse à tous deux qu'une séparation finale : et que j'avais à lui proposer une chose d'importance que peut-être il trouverait à notre avantage.

C'était une proposition où il y avait trop de raison pour qu'il la refusât, de sorte qu'il appela l'hôtesse, et lui dit que sa femme se trouvait indisposée et tant qu'elle ne saurait penser à continuer son voyage en coche qui l'avait lassée presque jusqu'à la mort, et lui demanda si elle ne pourrait nous procurer un logement pour deux ou trois jours dans une maison privée où je pourrais me reposer un peu, puisque la route m'avait à ce point excédée. L'hôtesse, une brave femme de bonnes façons et fort obligeante, vint aussitôt me voir ; me dit qu'elle avait deux ou trois chambres qui étaient très bonnes et placées à l'écart du bruit, et que, si je les voyais, elle n'avait point de doute qu'elles me plairaient, et que j'aurais une de ses servantes qui ne ferait rien d'autre que d'être attachée à ma personne ; cette offre était tellement aimable que je ne pus que l'accepter ; de sorte que j'allai voir les chambres, dont je fus charmée ; et en effet elles étaient extraordinairement bien meublées, et d'un très plaisant logement. Nous payâmes donc le coche, d'où nous fîmes décharger nos hardes, et nous résolûmes de séjourner là un peu de temps.

Ici je lui dis que je vivrais avec lui maintenant jusqu'à ce que mon argent fût à bout ; mais que je ne lui laisserais pas dépenser un shilling du sien ; nous eûmes là-dessus une tendre chicane ; mais je lui dis que c'était sans doute la dernière fois que je jouirais de sa compagnie, et que je le priais de me laisser maîtresse sur ce point seulement et qu'il gouvernerait pour tout le reste ; si bien qu'il consentit.

Là, un soir, nous promenant aux champs, je lui dis que j'allais maintenant lui faire la proposition que je lui avais dite ; et en effet je lui racontai comment j'avais vécu en Virginie, et que j'y avais ma mère, qui, croyais-je, était encore en vie, quoique mon mari dût être mort depuis plusieurs années ; je lui dis que si mes effets ne s'étaient perdus en mer, et d'ailleurs je les exagérai assez, j'aurais eu assez de fortune pour nous éviter de nous séparer en cette façon. Puis j'entrai dans des détails sur l'établissement des gens en ces contrées, comment, par la constitution du pays, on leur allouait des lots de terres, et que d'ailleurs on pouvait en acheter à un prix si bas qu'il ne valait même pas la peine d'être mentionné.

Puis je lui expliquai amplement et avec clarté la nature des plantations, et comment un homme qui s'appliquerait, n'ayant emporté que la valeur de deux ou trois cents livres de marchandises anglaises, avec quelques domestiques et des outils, pourrait rapidement établir sa famille et en peu d'années amasser du bien.

Ensuite je lui dis les mesures que je prendrais pour lever une somme de 300 £ ou environ ; et je lui exposai que ce serait un admirable moyen de mettre fin à notre infortune, et à restaurer notre condition dans le monde au point que nous avions espéré tous deux ; et j'ajoutai qu'au bout de sept ans

nous pourrions être en situation de laisser nos cultures en bonnes mains et de repasser l'eau pour en recevoir le revenu, et en jouir tandis que nous vivrions en Angleterre ; et je lui citai l'exemple de tels qui l'avaient fait et qui vivaient à Londres maintenant sur un fort bon pied.

En somme, je le pressai tant qu'il finit presque par s'y accorder ; mais nous fûmes arrêtés tantôt par un obstacle, tantôt par l'autre, jusqu'enfin il changea les rôles, et se mit à me parler presque dans les mêmes termes de l'Irlande.

Il me dit qu'un homme qui se confinerait dans une vie campagnarde, pourvu qu'il eût pu trouver des fonds pour s'établir sur des terres, pourrait s'y procurer des fermes à 50 £ par an, qui étaient aussi bonnes que celles qu'on loue en Angleterre pour 200 £ ; que le rendement était considérable et le sol si riche, que, sans grande économie même, nous étions sûrs d'y vivre aussi bravement qu'un gentilhomme vit en Angleterre avec un revenu de 3 000 £ ; et qu'il avait formé le dessein de me laisser à Londres et d'aller là-bas pour tenter la fortune ; et que s'il voyait qu'il pouvait disposer une manière de vivre aisée et qui s'accordât au respect qu'il entretenait pour moi, ainsi qu'il ne doutait point de pouvoir le faire, il traverserait l'eau pour venir me chercher.

J'eus affreusement peur que sur une telle proposition il m'eut prise au mot, c'est-à-dire qu'il me fallût convertir mon petit revenu en argent liquide qu'il emporterait en Irlande pour tenter son expérience ; mais il avait trop de justice pour le désirer ou pour l'accepter, si je l'eusse offert : et il me devança là-dessus ; car il ajouta qu'il irait tenter la fortune en cette façon, et que s'il trouvait qu'il pût faire quoi que ce soit pour vivre, en y ajoutent ce que j'avais, nous pourrions bravement subsister tous deux ; mais qu'il ne voulait pas risquer

un shilling de mon argent, jusqu'à ce qu'il eût fait son expérience avec un peu du sien, et il m'assura que s'il ne réussissait pas en Irlande, il reviendrait me trouver et qu'il se joindrait à moi pour mon dessein en Virginie.

Je ne pus l'amener à rien de plus, par quoi nous nous entretînmes près d'un mois durant lequel je jouis de sa société qui était la plus charmante que j'eusse encore trouvée dans toute ma vie. Pendant ce temps il m'apprit l'histoire de sa propre existence, qui était surprenante en vérité, et pleine d'une variété infinie, suffisante à emplir un plus beau roman d'aventures et d'incidents qu'aucun que j'aie vu d'imprimé ; mais j'aurai l'occasion là-dessus d'en dire plus long.

Nous nous séparâmes enfin, quoique avec la plus extrême répugnance sur ma part ; et vraiment il prit congé de moi bien à contre-cœur ; mais la nécessité l'y contraignait ; car les raisons qu'il avait de ne point vouloir venir à Londres étaient très bonnes, ainsi que je la compris pleinement plus tard.

Je lui donnai maintenant l'indication de l'adresse où il devait m'écrire, quoique réservant encore le grand secret, qui était de ne jamais lui faire savoir mon véritable nom, qui j'étais, et où il pourrait me trouver ; lui de même me fit savoir comment je devais m'y prendre pour lui faire parvenir une lettre, afin qu'il fût assuré de la recevoir.

J'arrivai à Londres le lendemain du jour où nous nous séparâmes, mais je n'allai pas tout droit à mon ancien logement ; mais pour une autre raison que je ne veux pas dire je pris un logement privé dans Saint-Jones street, ou, comme on dit vulgairement, Saint-Jones en Clerkenwell : et là, étant parfaitement seule, j'eus assez loisir de rester assise pour réfléchir sur mes rôderies des sept derniers mois, car j'avais

été absente tout autant. Je me souvenais des heures charmantes passées en compagnie de mon dernier mari avec infiniment de plaisir ; mais ce plaisir fut extrêmement amoindri quand je découvris peu de temps après que j'étais grosse.

C'était là une chose embarrassante, à cause qu'il me serait bien difficile de trouver un endroit où faire mes couches ; étant une des plus délicates choses du monde en ce temps pour une femme étrangère et qui n'avait point d'amis, d'être entretenue en une telle condition sans donner quelque répondant, que je n'avais point et que je ne pouvais me procurer.

J'avais pris soin tout ce temps de maintenir une correspondance avec mon ami de la Banque ou plutôt il prenait soin de correspondre avec moi, car il m'écrivait une fois la semaine ; et quoique je n'eusse point dépensé mon argent si vite que j'eusse besoin de lui en demander, toutefois je lui écrivais souvent aussi pour lui faire savoir que j'étais en vie. J'avais laissé des instructions dans le Lancashire, si bien que je me faisais transmettre mes lettres ; et durant ma retraite à Saint-John je reçus de lui un billet fort obligeant, où il m'assurait que son procès de divorce était en bonne voie, bien qu'il y rencontrât des difficultés qu'il n'avait point attendues.

Je ne fus pas fâchée d'apprendre que son procès était plus long qu'il n'avait pensé ; car bien que je ne fusse nullement en condition de le prendre encore, n'ayant point la folie de vouloir l'épouser, tandis que j'étais grosse des œuvres d'un autre homme (ce que certaines femmes que je connais ont osé), cependant je n'avais pas d'intention de le perdre, et, en un mot, j'étais résolue à le prendre s'il continuait dans le même dessein, sitôt mes relevailles ; car je voyais appa-

remment que je n'entendrais plus parler de mon autre mari ; et comme il n'avait cessé de me presser de me remarier, m'ayant assuré qu'il n'y aurait nulle répugnance et que jamais il ne tenterait de réclamer ses droits, ainsi ne me faisais-je point scrupule de me résoudre, si je le pouvais, et mon autre ami restait fidèle à l'accord ; et j'avais infiniment de raisons d'en être assurée, par les lettres qu'il m'écrivait, qui étaient les plus tendres et les plus obligeantes du monde.

Je commençais maintenant à m'arrondir, et les personnes chez qui je logeais m'en firent la remarque, et, autant que le permettait la civilité, me firent comprendre qu'il fallait songer à partir. Ceci me jeta dans une extrême perplexité, et je devins très mélancolique ; car en vérité je ne savais quel parti prendre ; j'avais de l'argent, mais point d'amis, et j'avais chances de me trouver sur les bras un enfant à garder, difficulté que je n'avais encore jamais rencontrée, ainsi que mon histoire jusqu'ici le fait paraître.

Dans le cours de cette affaire, je tombai très malade et ma mélancolie accrut réellement mon malaise ; mon indisposition se trouva en fin de compte n'être qu'une fièvre, mais la vérité est que j'avais les appréhensions d'une fausse couche. Je ne devrais pas dire « les appréhensions », car j'aurais été trop heureuse d'accoucher avant terme, mais je n'aurais pu même entretenir la pensée de prendre quoi que ce fût pour y aider ; j'abhorrais, dis-je, jusqu'à l'imagination d'une telle chose.

Cependant, la dame qui tenait la maison m'en parla et m'offrit d'envoyer une sage-femme ; j'élevai d'abord quelques scrupules, mais après un peu de temps j'y consentis, mais lui dis que je ne connaissais point de sage-femme et que je lui abandonnais le soin de l'affaire.

Il paraît que la maîtresse de la maison n'était pas tant étrangère à des cas semblables au mien que je pensais d'abord qu'elle fût, comme on verra tout à l'heure ; et elle fit venir une sage-femme de la bonne sorte, je veux dire de la bonne sorte pour moi.

Cette femme paraissait avoir quelque expérience dans son métier, j'entends de sage-femme, mais elle avait aussi une autre profession où elle était experte autant que femme du monde, sinon davantage. Mon hôtesse lui avait dit que j'étais fort mélancolique, et qu'elle pensait que cela m'eût fait du mal et une fois, devant moi, lui dit :

— Madame B…, je crois que l'indisposition de cette dame est de celles où vous vous entendez assez ; je vous prie donc, si vous pouvez quelque chose pour elle, de n'y point manquer, car c'est une fort honnête personne. Et ainsi elle sortit de la chambre.

Vraiment je ne la comprenais pas ; mais la bonne vieille mère se mit très sérieusement à m'expliquer ce qu'elle entendait, sitôt qu'elle fut partie :

— Madame, dit-elle, vous ne semblez pas comprendre ce qu'entend votre hôtesse, et quand vous serez au fait, vous n'aurez point besoin de le lui laisser voir. Elle entend que vous êtes en une condition qui peut vous rendre vos couches difficiles, et que vous ne désirez pas que cela soit publiquement connu ; point n'est besoin d'en dire davantage, mais sachez que si vous jugez bon de me communiquer autant de votre secret qu'il est nécessaire (car je ne désire nullement me mêler dans ces affaires), je pourrais peut-être trouver moyen de vous aider, de vous tirer de peine, et de vous ôter toutes vos tristes pensées à ce sujet.

Chaque parole que prononçait cette créature m'était un cordial, et me soufflait jusqu'au cœur une vie nouvelle et un courage nouveau ; mon sang commença de circuler aussitôt, et tout mon corps fut transformé ; je me remis à manger, et bientôt j'allai mieux. Elle en dit encore bien davantage sur le même propos ; et puis, m'ayant pressée de lui parler en toute franchise, et m'ayant promis le secret de la façon la plus solennelle, elle s'arrêta un peu, comme pour voir l'impression que j'avais reçue, et ce que j'allais dire.

Je sentais trop vivement le besoin que j'avais d'une telle femme pour ne point accepter son offre ; je lui dis que ma position était en partie comme elle avait deviné, en partie différente, puisque j'étais réellement mariée et que j'avais un mari, quoiqu'il fût si éloigné dans ce moment qu'il ne pouvait paraître publiquement.

Elle m'arrêta tout court et me dit que ce n'était point son affaire. Toutes les dames qui se fiaient à ses soins étaient mariées pour elle ; toute femme, dit-elle, qui se trouve grosse d'enfant, a un père pour l'enfant, et que ce père fût mari ou non, voilà qui n'était point du tout son affaire ; son affaire était de me servir dans ma condition présente que j'eusse un mari ou non.

— Car, madame, dit-elle, avoir un mari qui ne peut paraître, c'est n'avoir point de mari ; et par ainsi que vous soyez femme mariée ou maîtresse, cela m'est tout un.

Je vis bientôt que catin ou femme mariée, il fallait passer pour catin ici ; de sorte que j'abandonnai ce point. Je lui dis qu'elle avait bien raison, mais que si je devais lui dire mon histoire, il fallait la lui dire telle qu'elle était. De sorte que je la racontais aussi brièvement que je le pus, et voici quelle fut ma conclusion.

— La raison, dis-je, pour laquelle, madame, je vous incommode de ces détails, n'est point tant, comme vous l'avez dit tout à l'heure, qu'ils touchent au propos de votre affaire ; mais c'est à ce propos, à savoir que je ne me soucie point d'être vue ni cachée, mais la difficulté où je suis, c'est que je n'ai point de connaissances dans cette partie du pays.

— Je vous entends bien, madame, dit-elle, vous n'avez pas de répondant à nommer pour éviter les impertinences de la paroisse qui sont d'usage en telles occasions ; et peut-être, dit-elle, que vous ne savez pas bien comment disposer de l'enfant quand il viendra.

— La fin, dis-je, ne m'inquiète pas tant que le commencement.

— Eh bien, madame, répond la sage-femme, oserez-vous vous confier à mes mains ? Je demeure en tel endroit ; bien que je ne m'informe pas de vous, vous pouvez vous enquérir de moi ; mon nom est B… ; je demeure dans telle rue (nommant la rue), à l'enseigne du Berceau ; ma profession est celle de sage-femme et j'ai beaucoup de dames qui viennent faire leurs couches chez moi ; j'ai donné caution à la paroisse en général pour les assurer contre toute enquête sur ce qui viendra au monde sous mon toit. Je n'ai qu'une question à vous adresser, madame, dit-elle, en toute cette affaire ; et si vous y répondez, vous pouvez être entièrement tranquille sur le reste.

Je compris aussitôt où elle voulait en venir et lui dis :

— Madame, je crois vous entendre ; Dieu merci, bien que je manque d'amis en cette partie du monde, je ne manque pas d'argent, autant qu'il peut être nécessaire, car je n'en ai point non plus d'abondance.

J’ajoutai ces mots parce que je ne voulais pas la mettre dans l’attente de grandes choses.

— Eh bien madame, dit-elle, c’est la chose en effet, sans quoi il n’est point possible de rien faire en de tels cas ; et pourtant, dit-elle, vous allez voir que je ne vais pas vous voler, ni vous mettre, dans l’embarras, et je veux que vous sachiez tout d’avance, afin que vous vous accommodiez à l’occasion et que vous fassiez de la dépense ou que vous alliez à l’économie, suivant que vous jugerez.

Je lui dis qu’elle semblait si parfaitement entendre ma condition, que je n’avais rien d’autre à lui demander que ceci : puisque j’avais d’argent assez, mais point en grande quantité, qu’elle voulût bien tout disposer pour que je fusse entretenue le moins copieusement qu’il se pourrait.

Elle répondit qu’elle apporterait un compte des dépenses en deux ou trois formes, et que je choisirais ainsi qu’il me plairait, et je la priai de faire ainsi.

Le lendemain elle l’apporta, et la copie de ses trois billets était comme suit :

1. Pour trois mois de logement dans sa maison, nourriture comprise, à dix shillings par semaine : 6 £ 0 s.

2. Pour une nourrice pendant un mois et linge de couches : 1 £ 10 s.

3. Pour un ministre afin de baptiser l’enfant, deux personnes pour le tenir sur les fonts, et un clerc : 1 £ 10 s.

4. Pour un souper de baptême (en comptant cinq invités) : 1 £ 0 s.

Pour ses honoraires de sage-femme et les arrangements avec la paroisse : 3 £ 3 s.

À la fille pour le service : 0 £ 10 s.

—————————————

13 £ 13 s.

Ceci était le premier billet ; le second était dans les mêmes termes.

1. Pour trois mois de logement et nourriture, etc., à vingt shillings par semaine : 12 £ 0 s.

2. Pour une nourrice pendant un mois, linge et dentelles : 2 £ 10 s.

3. Pour le ministre afin de baptiser l'enfant, etc., comme ci-dessus : 2 £ 0 s.

4. Pour un souper, bonbons, sucreries, etc. : 3 £ 3 s.

5. Pour ses honoraires, comme ci-dessus : 5 £ 5 s.

6. Pour une fille de service : 1 £ 0 s.

—————————————

25 £ 13 s.

Ceci était le billet de seconde classe ; la troisième, dit-elle, était d'un degré au-dessus, pour le cas où le père ou les amis paraissaient.

1. Pour trois mois de logement et nourriture avec un appartement de deux pièces et un galetas pour une servante : 30 £ 0 s.

2. Pour une nourrice pendant un mois et très beau linge de couches : 4 £ 4 s.

3. Pour le ministre afin de baptiser l'enfant, etc. : 2 £ 10 s.

4. Pour un souper, le sommelier pour servir le vin : 5 £ 0 s.

5. Pour ses honoraires, etc. : 10 £ 10 s.

6. La fille de service, outre la servante ordinaire, seulement : 0 £ 10 s.

— – – – – – – – – – – – –

52 £ 14 s.

Je regardai les trois billets et souris et lui dis que je la trouvais fort raisonnable dans ses demandes, tout considéré, et que je ne doutais point que ses commodités ne fussent excellentes.

Elle me dit que j'en serais juge quand je les verrais : je lui dis que j'étais affligée de lui dire que je craignais d'être obligée à paraître sa cliente au plus bas compte.

— Et peut-être, madame, lui dis-je, m'en traiterez-vous moins bien ?

— Non, point du tout, dit-elle, car où j'en ai une de la troisième classe, j'en ai deux de la seconde et quatre de la première, et je gagne autant en proportion sur les unes que sur les autres ; mais si vous doutez de mes soins, j'autoriserai l'ami que vous voudrez à examiner si vous êtes bien entretenue ou mal.

Puis elle expliqua les détails de la note.

— Et d'abord, madame, dit-elle, je voudrais vous faire observer que vous avez là une pension de trois mois à dix shillings seulement par semaine ; je me fais forte de dire que vous ne vous plaindrez pas de ma table ; je suppose, dit-elle, que vous ne vivez pas à meilleur marché là ou vous êtes maintenant.

— Non vraiment, dis-je, ni même à si bon compte, car je donne six shillings par semaine pour ma chambre et je me nourris moi-même, ce qui me revient bien plus cher.

— Et puis, madame, dit-elle, si l'enfant ne doit pas vivre, comme il arrive parfois, voilà le prix du ministre économisé ; et si vous n'avez point d'amis à inviter, vous pouvez éviter la dépense d'un souper ; de sorte que si vous ôtez ces articles, madame, dit-elle, vos couches ne vous reviendront pas à plus de 5 £ 3 shillings de plus que ce que vous coûte votre train de vie ordinaire.

C'était la chose la plus raisonnable que j'eusse entendue ; si bien que je souris et lui dis que je viendrais et que je serais sa cliente ; mais je lui dis aussi que, n'attendant rien avant deux mois et davantage, je pourrais être forcée de rester avec elle plus de trois mois, et que je désirais savoir si elle ne serait pas obligée de me prier de m'en aller avant que je fusse en condition de partir. – Non, dit-elle, sa maison était grande ; et d'ailleurs elle ne mettait jamais en demeure de partir une dame qui venait de faire ses couches, jusqu'à ce qu'elle s'en allât de son plein gré ; et que si on lui amenait plus de dames qu'elle n'en pouvait loger, elle n'était pas si mal vue parmi ses voisins qu'elle ne pût trouver dispositions pour vingt, s'il le fallait.

Je trouvai que c'était une dame éminente à sa façon, et en somme je m'accordai à me remettre entre ses mains ; elle

parla alors d'autres choses, examina l'installation où j'étais, fit ses critiques sur le mauvais service et le manque de commodité, et me promit que je ne serais point ainsi traitée dans sa maison. Je lui avouai que je n'osais rien dire, à cause que la femme de la maison avait un air étrange, ou du moins qu'elle me paraissait ainsi, depuis que j'avais été malade, parce que j'étais grosse ; et que je craignais qu'elle me fit quelque affront ou autre, supposant que je ne pourrais donner qu'un rapport médiocre sur ma personne.

— Oh Dieu ! dit-elle, cette grande dame n'est point étrangère à ces choses ; elle a essayé d'entretenir des dames qui étaient en votre condition, mais elle n'a pu s'assurer de la paroisse ; et, d'ailleurs, une dame fort prude, ainsi que vous l'avez très bien vu ; toutefois, puisque vous partez, n'engagez point de discussion avec elle ; mais je vais veiller à ce que vous soyez un peu mieux soignée pendant que vous êtes encore ici, et il ne vous en coûtera pas davantage.

Je ne la compris pas ; pourtant je la remerciai et nous nous séparâmes. Le matin suivant, elle m'envoya un poulet rôti et chaud et une bouteille de sherry, et ordonna à la servante de me prévenir qu'elle restait à mon service tous les jours tant que je resterais là.

Voilà qui était aimable et prévenant à l'excès, et j'acceptai bien volontiers : le soir, elle envoya de nouveau demander si j'avais besoin de rien et pour ordonner à la fille de venir la trouver le matin pour le dîner ; la fille avait des ordres pour me faire du chocolat le matin, avant de partir, et à midi elle m'apporta un ris de veau tout entier, et un plat de potage pour mon dîner ; et de cette façon elle me soignait à distance ; si bien que je fus infiniment charmée et que je guéris rapidement ; car en vérité c'étaient mes humeurs noires

d'auparavant qui avaient été la partie principale de ma maladie.

Je m'attendais, comme est l'usage d'ordinaire parmi de telles gens, que la servante qu'elle m'envoya se trouverait être quelque effrontée créature sortie de Drury-Lane, et j'en étais assez tourmentée ; de sorte que je ne voulus pas la laisser coucher dans la maison la première nuit, mais que je gardais les yeux attachés sur elle aussi étroitement que si elle eût été une voleuse publique.

L'honnête dame devina bientôt ce qu'il en était, et la renvoya avec un petit billet où elle me disait que je pouvais me fier à la probité de sa servante, qu'elle se tiendrait responsable de tout, et qu'elle ne prenait jamais de domestiques sans avoir d'excellentes cautions. Je fus alors parfaitement rassurée et en vérité, la conduite de cette servante parlait pour elle, car jamais fille plus retenue, sobre et tranquille n'entra dans la famille de quiconque, et ainsi je la trouverai plus tard.

Aussitôt que je fus assez bien portante pour sortir, j'allai avec la fille voir la maison et voir l'appartement qu'on devait me donner ; et tout était si joli et si net qu'en somme je n'eus rien à dire, mais fus merveilleusement charmée de ce que j'avais rencontré, qui, considérant la mélancolique condition où je me trouvais, était bien au delà de ce que j'avais espéré.

On pourrait attendre que je donnasse quelque compte de la nature des méchantes actions de cette femme, entre les mains de qui j'étais maintenant tombée ; mais ce serait trop d'encouragement au vice que de faire voir au monde, comme il était facile à une femme de se débarrasser là du faix d'un enfant clandestin. Cette grave matrone avait plusieurs sortes de procédés ; et l'un d'entre eux était que si un enfant nais-

sait quoique non dans sa maison (car elle avait l'occasion d'être appelée à maintes besognes privées), elle avait des gens toujours prêts, qui, pour une pièce d'argent, leur ôtaient l'enfant de dessus les bras, et de dessus les bras de la paroisse aussi ; et ces enfants, comme elle disait, étaient fort honnêtement pourvus ; ce qu'ils devenaient tous, regardant qu'il y en avait tant, par le récit qu'elle en faisait, je ne puis le concevoir.

Je tins bien souvent avec elle des discours sur ce sujet ; mais elle était pleine de cet argument qu'elle sauvait la vie de maint agneau innocent, comme elle les appelait, qui aurait peut-être été assassiné, et de mainte femme qui, rendue désespérée par le malheur, aurait autrement été tentée de détruire ses enfants. Je lui accordai que c'était la vérité, et une chose bien recommandable, pourvu que les pauvres enfants tombassent ensuite dans de bonnes mains, et ne fussent pas maltraités et abandonnés par les nourrices. Elle me répondit qu'elle avait toujours grand soin de cet article-là, et qu'elle n'avait point de nourrices dans son affaire qui ne fussent très bonnes personnes, et telles qu'on pouvait y avoir confiance.

Je ne pus rien dire sur le contraire, et fus donc obligée de dire :

— Madame, je ne doute point que vous n'agissiez parfaitement sur votre part ; mais la principale question est ce que font ces gens.

Et de nouveau elle me ferma la bouche en répondant qu'elle en prenait le soin le plus exact.

La seule chose que je trouvai dans toute sa conversation sur ces sujets qui me donnât quelque déplaisir fut qu'une fois

où elle me parlait de mon état bien avancé de grossesse, elle dit quelques paroles qui semblaient signifier qu'elle pourrait me débarrasser plus tôt si j'en avais envie, et me donner quelque chose pour cela, si j'avais le désir de mettre ainsi fin à mes tourments ; mais je lui fis voir bientôt que j'en abhorrais jusqu'à l'idée ; et pour lui rendre justice elle s'y prit si adroitement que je ne puis dire si elle l'entendait réellement ou si elle ne fit mention de cette pratique que comme une horrible chose ; car elle glissa si bien ses paroles et comprit si vite ce que je voulais dire, qu'elle avait pris la négative avant que je pusse m'expliquer.

Pour abréger autant que possible cette partie, je quittai mon logement de Saint-Jones et j'allai chez ma nouvelle gouvernante (car c'est ainsi qu'on la nommait dans la maison), et là, en vérité, je fus traitée avec tant de courtoisie, soignée avec tant d'attention, tout me parut si bien, que j'en fus surprise et ne pus voir d'abord quel avantage en tirait ma gouvernante : mais je découvris ensuite qu'elle faisait profession de ne tirer aucun profit de la nourriture des pensionnaires, et qu'en vérité elle ne pouvait y gagner beaucoup, mais que son profit était dans les autres articles de son entretien ; et elle gagnait assez en cette façon, je vous assure ; car il est à peine croyable quelle clientèle elle avait, autant en ville que chez elle, et toutefois le tout à compte privé, ou en bon français à compte de débauche.

Pendant que j'étais dans sa maison, qui fut près de quatre mois, elle n'eut pas moins de douze dames galantes au lit chez elle, et je crois qu'elle en avait trente-deux ou environ sous son gouvernement en ville, dont l'une logeait chez mon ancienne hôtesse de Saint-Jones, malgré toute la pruderie que celle-ci avait affectée avec moi.

Tandis que j'étais là, et avant de prendre le lit, je reçus de mon homme de confiance à la Banque une lettre pleine de choses tendres et obligeantes, où il me pressait sérieusement de retourner à Londres. La lettre datait presque de quinze jours quand elle me parvint parce qu'elle avait été d'abord envoyée dans le Lancashire d'où elle m'avait suivie ; il terminait en me disant qu'il avait obtenu un arrêt contre sa femme et qu'il était prêt à tenir son engagement avec moi, si je voulais l'accepter, ajoutant un grand nombre de protestations de tendresse et d'affection, telles qu'il aurait été bien loin d'offrir s'il avait connu les circonstances où j'avais été, et que, tel qu'il en était, j'avais été bien loin de mériter.

J'envoyai une réponse à cette lettre et la datai de Liverpool, mais l'envoyai par un courrier, sous couleur qu'elle était arrivée dans un pli adressé à un ami en ville. Je le félicitai de sa délivrance, mais j'élevai des scrupules sur la validité légale d'un second mariage, et lui dis que je supposais qu'il considérerait bien sérieusement ce point avant de s'y résoudre, la conséquence étant trop grande à un homme de son jugement pour qu'il s'y aventurât imprudemment, et terminai en lui souhaitant du bonheur quelle que fût sa décision, sans rien lui laisser savoir de mes propres intentions ou lui répondre sur sa proposition de mon retour à Londres, mais je fis vaguement allusion à l'idée que j'avais de revenir vers la fin de l'année, ceci étant daté d'avril.

Je pris le lit vers la mi-mai, et j'eus un autre beau garçon, et moi-même en bonne condition comme d'ordinaire en telles occasions ; ma gouvernante joua son rôle de sage-femme avec le plus grand art et toute l'adresse qu'on peut s'imaginer, et bien au delà de tout ce que j'avais jamais connu auparavant.

Les soins qu'elle eut de moi pendant mon travail et après mes couches furent tels, que si elle eût été ma propre mère, ils n'eussent pu être meilleurs. Que nulle ne se laisse encourager dans une vie déréglée par la conduite de cette adroite dame, car elle est maintenant en sa bonne demeure et n'a rien laissé derrière elle pour indiquer le chemin.

Je crois que j'étais au lit depuis vingt jours quand je reçus une autre lettre de mon ami de la Banque, avec la surprenante nouvelle qu'il avait obtenu une sentence finale de divorce contre sa femme, qu'il lui avait fait signifier tel jour, et qu'il avait à me donner une réponse à tous mes scrupules au sujet d'un second mariage, telle que je ne pouvais l'attendre et qu'il n'en avait aucun désir ; car sa femme, qui avait été prise auparavant de quelques remords pour le traitement qu'elle lui avait fait subir, sitôt qu'elle avait appris qu'il avait gagné son point, s'était bien misérablement ôté la vie le soir même.

Il s'exprimait fort honnêtement sur la part qu'il pouvait avoir dans son désastre, mais s'éclaircissait d'y avoir prêté la main, affirmant qu'il n'avait fait que se rendre justice en un cas où il avait été notoirement insulté et bafoué ; toutefois il disait en être fort affligé, et qu'il ne lui restait de vue de satisfaction au monde que dans l'espoir où il était que je voudrais bien venir le réconforter par ma compagnie ; et puis il me pressait très violemment en vérité, de lui donner quelques espérances, et me suppliait de venir au moins en ville, et de souffrir qu'il me vît, à quelle occasion il me parlerait plus longuement sur ce sujet.

Je fus extrêmement surprise par cette nouvelle, et commençai maintenant sérieusement de réfléchir sur ma condition et sur l'inexprimable malheur qui m'arrivait d'avoir un

enfant sur les bras, et je ne savais qu'en faire. Enfin, je fis une allusion lointaine à mon cas devant ma gouvernante. Je parus mélancolique pendant plusieurs jours, et elle m'attaquait sans cesse pour apprendre ce qui m'attristait ; je ne pouvais pour ma vie lui dire que j'avais une proposition de mariage après lui avoir si souvent répété que j'avais un mari, de sorte que vraiment je ne savais quoi lui dire ; j'avouai qu'il y avait une chose qui me tourmentait beaucoup, mais en même temps je lui dis que je ne pouvais en parler à personne au monde.

Elle continua de m'importuner pendant plusieurs jours, mais il m'était impossible, lui dis-je, de confier mon secret à quiconque. Ceci, au lieu de lui servir de réponse, accrut ses importunités ; elle allégua qu'on lui avait confié les plus grands secrets de cette nature, qu'il était de son intérêt de tout dissimuler, et que de découvrir des choses de cette nature serait sa ruine ; elle me demanda si jamais je l'avais surprise à babiller sur les affaires d'autrui, et comment il se faisait que j'eusse du soupçon à son égard. Elle me dit que s'ouvrir à elle, c'était ne dire mon secret à personne ; qu'elle était muette comme la mort, et qu'il faudrait sans doute que ce fût un cas bien étrange, pour qu'elle ne pût m'y porter secours ; mais que de le dissimuler était me priver de toute aide possible ou moyen d'aide, et tout ensemble la priver de l'opportunité de me servir. Bref, son éloquence fut si ensorcelante et son pouvoir de persuasion si grand qu'il n'y eut moyen de rien lui cacher.

Si bien que je résolus de lui ouvrir mon cœur ; je lui dis l'histoire de mon mariage du Lancashire, et comment nous avions été déçus tous deux ; comment nous nous étions rencontrés et comment nous nous étions séparés ; comment il m'avait affranchie, autant qu'il avait été en son pouvoir, et

m'avait donné pleine liberté de me remarier, jurant que s'il l'apprenait, jamais il ne me réclamerait, ne me troublerait ou me ferait reconnaître ; que je croyais bien être libre, mais que j'avais affreusement peur de m'aventurer, de crainte des conséquences qui pourraient suivre en cas de découverte.

Puis je lui dis la bonne offre qu'on me faisait, lui montrai les lettres de mon ami où il m'invitait à Londres et avec quelle affection elles étaient écrites ; mais j'effaçai son nom, et aussi l'histoire du désastre de sa femme, sauf la ligne où il disait qu'elle était morte.

Elle se mit à rire de mes scrupules pour me marier, et me dit que l'autre n'était point un mariage, mais une duperie sur les deux parts ; et qu'ainsi que nous nous étions séparés de consentement mutuel, la nature du contrat était détruite, et que nous étions dégagés de toute obligation réciproque ; elle tenait tous ces arguments au bout de sa langue, et, en somme, elle me raisonna hors de ma raison ; non que ce ne fût aussi par l'aide de ma propre inclination.

Mais alors vint la grande et principale difficulté, qui était l'enfant. Il fallait, me dit-elle, s'en débarrasser, et de façon telle qu'il ne fût jamais possible à quiconque de le découvrir. Je savais bien qu'il n'y avait point de mariage pour moi si je ne dissimulais pas que j'avais eu un enfant, car il aurait bientôt découvert par l'âge du petit qu'il était né, bien plus, qu'il avait été fait depuis mes relations avec lui, et toute l'affaire eût été détruite.

Mais j'avais le cœur serré avec tant de force à la pensée de me séparer entièrement de l'enfant, et, autant que je pouvais le savoir, de le laisser assassiner ou de l'abandonner à la faim et aux mauvais traitements, ce qui était presque la même chose, que je n'y pouvais songer sans horreur.

Toutes ces choses se représentaient à ma vue sous la forme la plus noire et la plus terrible ; et comme j'étais très libre avec ma gouvernante que j'avais maintenant appris à appeler mère, je lui représentai toutes les sombres pensées qui me venaient là-dessus, et lui dis dans quelle détresse j'étais. Elle parut prendre un air beaucoup plus grave à ces paroles qu'aux autres ; mais ainsi qu'elle était endurcie à ces choses au delà de toute possibilité d'être touchée par le sentiment religieux et les scrupules du meurtre, ainsi était-elle également impénétrable à tout ce qui se rapportait à l'affection. Elle me demanda si elle ne m'avait pas soignée et caressée pendant mes couches comme si j'eusse été son propre enfant. Je lui dis que je devais avouer que oui.

— Eh bien, ma chère, dit-elle, et quand vous serez partie, que serez-vous pour moi ? Et que pourrait-il me faire d'apprendre que vous allez être pendue ? Pensez-vous qu'il n'y a pas des femmes qui parce que c'est leur métier et leur gagne-pain, mettent leur point d'honneur à avoir soin des enfants autant que si elles étaient leurs propres mères ? Allez, allez, mon enfant, dit-elle, ne craignez rien. Comment avons-nous été nourries nous-mêmes ? Êtes-vous bien sûre d'avoir été nourrie par votre propre mère ? et pourtant voilà de la chair potelée et blonde, mon enfant, dit la vieille mégère, en me passant la main sur les joues. N'ayez pas peur, mon enfant, dit-elle, en continuant sur son ton enjoué ; je n'ai point d'assassins à mes ordres ; j'emploie les meilleures nourrices qui se puissent trouver et j'ai aussi peu d'enfants qui périssent en leurs mains, que s'ils étaient nourris par leurs mères ; nous ne manquons ni de soin ni d'adresse.

Elle me toucha au vif quand elle me demanda si j'étais sûre d'avoir été nourrie par ma propre mère ; au contraire, j'étais sûre qu'il n'en avait pas été ainsi ; et je tremblai et je

devins pâle sur le mot même. « Sûrement, me dis-je, cette créature ne peut être sorcière, et avoir tenu conversation avec un esprit qui pût l'informer de ce que j'étais avant que je fusse capable de le savoir moi-même. » Et je la regardai pleine d'effroi. Mais réfléchissant qu'il n'était pas possible qu'elle sût rien sur moi, mon impression passa, et je commençai de me rassurer mais ce ne fut pas sur-le-champ.

Elle s'aperçut du désordre où j'étais, mais n'en comprit pas la signification ; de sorte qu'elle se lança dans d'extravagants discours sur la faiblesse que je montrais en supposant qu'on assassinait tous les enfants qui n'étaient pas nourris par leur mère, et pour me persuader que les enfants qu'elle mettait à l'écart étaient aussi bien traités que si leur mère elle-même leur eût servi de nourrice.

— Il se peut, ma mère, lui dis-je, pour autant que je sache, mais mes doutes sont bien fortement enracinés.

— Eh bien donc, dit-elle, je voudrais en entendre quelques-uns.

— Alors, dis-je, d'abord : vous donnez à ces gens une pièce d'argent pour ôter l'enfant de dessus les bras des parents et pour en prendre soin tant qu'il vivra. Or, nous savons, ma mère, dis-je, que ce sont de pauvres gens et que leur gain consiste à être quittes de leur charge le plus tôt qu'ils peuvent. Comment pourrais-je douter que, puisqu'il vaut mieux pour eux que l'enfant meure, ils n'ont pas un soin par trop minutieux de son existence ?

— Tout cela n'est que vapeurs et fantaisie, dit-elle. Je vous dis que leur crédit est fondé sur la vie de l'enfant, et qu'ils en ont aussi grand soin qu'aucune mère parmi vous toutes.

— Oh ! ma mère, dis-je, si j'étais seulement sûre que mon petit bébé sera bien soigné, et qu'on ne le maltraitera pas, je serais heureuse ! Mais il est impossible que je sois satisfaite sur ce point à moins de le voir de mes yeux ; et le voir serait en ma condition ma perte et ma ruine ; si bien que je ne sais comment faire.

— Belle histoire que voilà ! dit la gouvernante. Vous voudriez voir l'enfant et ne pas le voir ; vous voudriez vous cacher et vous découvrir tout ensemble ; ce sont là des choses impossibles, ma chère, et il faut vous décider à faire tout justement comme d'autres mères consciencieuses l'ont fait avant vous et vous contenter des choses telles qu'elles doivent être, quand bien même vous les souhaiteriez différentes.

Je compris ce qu'elle voulait dire par « mères consciencieuses » ; elle aurait voulu dire « consciencieuses catins », mais elle ne désirait pas me désobliger, car en vérité, dans ce cas, je n'étais point une catin, étant légalement mariée, sauf toutefois la force de mon mariage antérieur. Cependant, que je fusse ce qu'on voudra, je n'en étais pas venue à cette extrémité d'endurcissement commune à la profession : je veux dire à être dénaturée et n'avoir aucun souci du salut de mon enfant, et je préservai si longtemps cette honnête affection que je fus sur le point de renoncer à mon ami de la Banque, qui m'avait si fortement pressée de revenir et de l'épouser qu'il y avait à peine possibilité de le refuser.

Enfin ma vieille gouvernante vint à moi, avec son assurance usuelle.

— Allons, ma chère, dit-elle, j'ai trouvé un moyen pour que vous soyez assurée que votre enfant sera bien traité, et

pourtant les gens qui en auront charge ne vous connaîtront jamais.

— Oh ! ma mère, dis-je, si vous pouvez y parvenir, je serai liée à vous pour toujours.

— Eh bien, dit-elle, vous accorderez-vous à faire quelque petite dépense annuelle plus forte que la somme que nous donnons d'ordinaire aux personnes avec qui nous nous entendons ?

— Oui, oui, dis-je, de tout mon cœur, pourvu que je puisse rester inconnue.

— Pour cela, dit-elle, vous pouvez être tranquille ; car jamais la nourrice n'osera s'enquérir de vous et une ou deux fois par an vous viendrez avec moi voir votre enfant et la façon dont il est traité, et vous vous satisferez sur ce qu'il est en bonnes mains, personne ne sachant qui vous êtes.

— Mais, lui dis-je, croyez-vous que lorsque je viendrai voir mon enfant il me sera possible de cacher que je sois sa mère ? Croyez-vous que c'est une chose possible ?

— Eh bien, dit-elle, même si vous le découvrez, la nourrice n'en saura pas plus long ; on lui défendra de rien remarquer ; et si elle s'y hasarde elle perdra l'argent que vous êtes supposée devoir lui donner et on lui ôtera l'enfant.

Je fus charmée de tout ceci : de sorte que la semaine suivante on amena une femme de la campagne, de Hertford ou des environs, qui s'accordait à ôter l'enfant entièrement de dessus nos bras pour 10 £ d'argent ; mais si je lui donnais de plus 5 £ par an, elle s'engageait à amener l'enfant à la maison de ma gouvernante aussi souvent que nous désirions,

ou bien nous irions nous-mêmes le voir et nous assurer de la bonne manière dont elle le traiterait.

La femme était d'apparence saine et engageante ; elle était mariée à un manant, mais elle avait de très bons vêtements, portait du linge, et tout sur elle était fort propre ; et, le cœur lourd, après beaucoup de larmes, je lui laissai prendre mon enfant. Je m'étais rendue à Hertford pour la voir, et son logement, qui me plut assez ; et je lui promis des merveilles si elle voulait être bonne pour l'enfant ; de sorte que dès les premiers mots elle sut que j'étais la mère de l'enfant : mais elle semblait être si fort à l'écart, et hors d'état de s'enquérir de moi, que je crus être assez en sûreté, de sorte qu'en somme, je consentis à lui laisser l'enfant, et je lui donnai 10 £, c'est-à-dire que je les donnai à ma gouvernante qui les donna à la pauvre femme en ma présence, elle s'engageant à ne jamais me rendre l'enfant ou réclamer rien de plus pour l'avoir nourri et élevé ; sinon que je lui promettais, si elle en prenait grand soin, de lui donner quelque chose de plus aussi souvent que je viendrais la voir. De sorte que je ne fus pas contrainte de payer les 5 £, sauf que j'avais promis à ma gouvernante de le faire. Et ainsi je fus délivrée de mon grand tourment en une manière qui, bien qu'elle ne me satisfît point du tout l'esprit, pourtant m'était la plus commode, dans l'état où mes affaires étaient alors, entre toutes celles où j'eusse pu songer.

Je commençai alors d'écrire à mon ami de la Banque dans un style plus tendre : et, en particulier, vers le commencement du mois de juillet. Je lui envoyai une lettre que j'espérais qu'il serait en ville à quelque moment du mois d'août ; il me retourna une réponse conçue dans les termes les plus passionnés qui se puissent imaginer, et me supplia de lui faire savoir mon arrivée à temps pour qu'il pût venir à

ma rencontre à deux journées de distance. Ceci me jeta dans un cruel embarras, et je ne savais comment y répondre. À un moment, j'étais résolue à prendre le coche pour West-Chester, à seule fin d'avoir la satisfaction de revenir, pour qu'il pût me voir vraiment arriver dans le même coche ; car j'entretenais le soupçon jaloux, quoique je n'y eusse aucun fondement, qu'il pensât que je n'étais pas vraiment à la campagne.

J'essayai de chasser cette idée de ma raison, mais ce fut en vain : l'impression était si forte dans mon esprit, qu'il m'était impossible d'y résister. Enfin, il me vint à la pensée, comme addition à mon nouveau dessein, de partir pour la campagne, que ce serait un excellent masque pour ma vieille gouvernante, et qui couvrirait entièrement toutes mes autres affaires, car elle ne savait pas le moins du monde si mon nouvel amant vivait à Londres ou dans le Lancashire : et quand je lui dis ma résolution, elle fut pleinement persuadée que c'était dans le Lancashire.

Ayant pris mes mesures pour ce voyage, je le lui fis savoir, et j'envoyai la servante qui m'avait soignée depuis les premiers jours pour retenir une place pour moi dans le coche : elle aurait voulu que je me fisse accompagner par cette jeune fille jusqu'au dernier relais en la renvoyant dans la voiture, mais je lui en montrai l'incommodité. Quand je la quittai, elle me dit qu'elle ne ferait aucune convention pour notre correspondance, persuadée qu'elle était que mon affection pour mon enfant m'obligerait à lui écrire et même à venir la voir quand je rentrerais en ville. Je lui assurai qu'elle ne se trompait pas, et ainsi je pris congé, ravie d'être libérée et de sortir d'une telle maison, quelque plaisantes qu'y eussent été mes commodités.

Je pris ma place dans le coche, mais ne la gardai pas jusqu'à destination ; mais je descendis en un endroit du nom de Stone, dans le Cheshire, où non seulement je n'avais aucune manière d'affaire, mais pas la moindre connaissance avec qui que ce fût en ville ; mais je savais qu'avec de l'argent dans sa poche on est chez soi partout ; de sorte que je logeai là deux ou trois jours ; jusqu'à ce que, guettant une occasion, je trouvai place dans un autre coche, et pris un retour pour Londres, envoyant une lettre à mon monsieur, où je lui fixais que je serais tel et tel jour à Stony Stratford, où le cocher me dit qu'il devait loger.

Il se trouva que j'avais pris un carrosse irrégulier, qui, ayant été loué pour transporter à West-Chester certains messieurs en partance pour l'Irlande, était maintenant sur sa route de retour, et ne s'attachait point strictement à l'heure et aux lieux, ainsi que le faisait le coche ordinaire ; de sorte qu'ayant été forcé de s'arrêter le dimanche, il y avait eu le temps de se préparer à venir, et qu'autrement il n'eût pu faire.

Il fut pris de si court qu'il ne put atteindre Stony Stratford assez à temps pour être avec moi la nuit, mais il me joignit à un endroit nommé Brickhill le matin suivant, juste comme nous entrions en ville.

Je confesse que je fus bien joyeuse de le voir, car je m'étais trouvée un peu désappointée à la nuit passée. Il me charma doublement aussi par la figure avec laquelle il parut, car il arrivait dans un splendide carrosse (de gentilhomme) à quatre chevaux, avec un laquais.

Il me fit sortir tout aussitôt du coche qui s'arrêta à une hôtellerie de Brickhill et, descendant à la même hôtellerie, il fit dételer son carrosse et commanda le dîner. Je lui deman-

dai dans quelle intention il était, car je voulais pousser plus avant le voyage ; il dit que non, que j’avais besoin d’un peu de repos en route, et que c’était là une maison de fort bonne espèce, quoique la ville fût bien petite ; de sorte que nous n’irions pas plus loin cette nuit, quoi qu’il en advînt.

Je n’insistai pas beaucoup, car puisqu’il était venu si loin pour me rencontrer et s’était mis en si grands frais, il n’était que raisonnable de l’obliger un peu, moi aussi ; de sorte que je cédai facilement sur ce point.

Après dîner, nous allâmes visiter la ville, l’église et voir les champs et la campagne, ainsi que les étrangers ont coutume de faire ; et notre hôte nous servit de guide pour nous conduire à l’église. J’observai que mon monsieur s’informait assez du ministre, et j’eus vent aussitôt qu’il allait proposer de nous marier ; et il s’ensuivit bientôt qu’en somme je ne le refuserais pas ; car, pour parler net, en mon état, je n’étais point en condition maintenant de dire « non » ; je n’avais plus de raison maintenant d’aller courir de tels risques.

Mais tandis que ces pensées me tournaient dans la tête, ce qui ne fut que l’affaire de peu d’instants, j’observai que mon hôte le prenait à part et lui parlait à voix basse, quoique non si basse que je ne pusse entendre ces mots : « Monsieur, si vous devez avoir occasion… »Le reste, je ne pus l’entendre, mais il semble que ce fût à ce propos : Monsieur, si vous devez avoir occasion d’employer un ministre, j’ai un ami tout près qui vous servira et qui sera aussi secret qu’il pourra vous plaire. »

Mon monsieur répondit assez haut pour que je l’entendisse :

— Fort bien, je crois que je l’emploierai.

À peine fus-je revenue à l'hôtellerie qu'il m'assaillit de paroles irrésistibles, m'assurant que puisqu'il avait eu la bonne fortune de me rencontrer et que tout s'accordait, ce serait hâter sa félicité que de mettre fin à la chose sur-le-champ.

— Quoi, que voulez-vous dire ? m'écriai-je en rougissant un peu. Quoi, dans une auberge, et sur la grand'route ? Dieu nous bénisse, dis-je, comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Oh ! dit-il, je puis fort bien parler ainsi ; je suis venu à seule fin de parler ainsi et je vais vous faire voir que c'est vrai.

Et là-dessus il tire un gros paquet de paperasses.

— Vous m'effrayez, dis-je ; qu'est-ce que tout ceci ?

— Ne vous effrayez pas, mon cœur, dit-il, et me baisa. C'était la première fois qu'il prenait la liberté de m'appeler « son cœur ». Puis il le répéta : « Ne vous effrayez pas, vous allez voir ce que c'est. » Puis il étala tous ces papiers.

Il y avait d'abord l'acte ou arrêt de divorce d'avec sa femme et les pleins témoignages sur son inconduite ; puis il y avait les certificats du ministre et des marguilliers de la paroisse où elle vivait, prouvant qu'elle était enterrée, et attestant la manière de sa mort ; la copie de l'ordonnance de l'officier de la Couronne par laquelle il assemblait des jurés afin d'examiner son cas, et le verdict du jury qui avait été rendu en ces termes : *Non compos mentis*. Tout cela était pour me donner satisfaction, quoique, soit dit en passant je ne fusse point si scrupuleuse, s'il avait tout su, que de refuser de le prendre à défaut de ces preuves. Cependant je regardai tout du mieux que je pus, et lui dis que tout cela était très clair vraiment, mais qu'il n'eût point eu besoin de l'apporter

avec lui, car il y avait assez le temps. Oui, sans doute, dit-il, peut-être qu'il y avait assez longtemps pour moi ; mais qu'aucun temps que le temps présent n'était assez le temps pour lui.

Il y avait d'autres papiers roulés, et je lui demandai ce que c'était.

— Et voilà justement, dit-il, la question que je voulais que vous me fissiez.

Et il tire un petit écrin de chagrin et en sort une très belle bague de diamant qu'il me donne. Je n'aurais pu la refuser, si j'avais eu envie de le faire, car il la passa à mon doigt ; de sorte que je ne fis que lui tirer une révérence. Puis il sort une autre bague :

— Et celle-ci, dit-il, est pour une autre occasion, et la met dans sa poche.

— Mais laissez-la-moi voir tout de même, dis-je, et je souris ; je devine bien ce que c'est ; je pense que vous soyez fou.

— J'aurais été bien fou, dit-il, si j'en avais fait moins. Et cependant il ne me la montra pas et j'avais grande envie de la voir ; de sorte que je dis :

— Mais enfin, laissez-la-moi voir.

— Arrêtez, dit-il, et regardez ici d'abord. Puis il reprit le rouleau et se mit à lire, et voici que c'était notre licence de mariage.

— Mais, dis-je, êtes-vous insensé ? Vous étiez pleinement assuré, certes, que je céderais au premier mot, ou bien résolu à ne point accepter de refus !

— La dernière chose que vous dites est bien le cas, répondit-il.

— Mais vous pouvez vous tromper, dis-je.

— Non, non, dit-il, il ne faut pas que je sois refusé, je ne puis pas être refusé.

Et là-dessus il se mit à me baiser avec tant de violence que je ne pus me dépêtrer de lui.

Il y avait un lit dans la chambre, et nous marchions de long en large, tout pleins de notre discours. Enfin il me prend par surprise dans ses bras, et me jeta sur le lit, et lui avec moi, et me tenant encore serrée dans ses bras, mais sans tenter la moindre indécence, me supplia de consentir avec des prières et des arguments tant répétés, protestant de son affection, et jurant qu'il ne me lâcherait pas que je ne lui eusse promis, qu'enfin je lui dis :

— Mais je crois, en vérité, que vous êtes résolu à ne pas être refusé.

— Non, non, dit-il ; il ne faut pas que je sois refusé ; je ne veux pas être refusé ; je ne peux pas être refusé.

— Bon, bon, lui dis-je, en lui donnant un léger baiser : alors on ne vous refusera pas ; laissez-moi me lever.

Il fut si transporté par mon consentement et par la tendre façon en laquelle je m'y laissai aller, que je pensai du coup qu'il le prenait pour le mariage même, et qu'il n'allait point attendre les formalités. Mais je lui faisais tort ; car il me prit par la main, me leva, et puis me donnant deux ou trois baisers, me remercia de lui avoir cédé avec tant de grâce ; et il était tellement submergé par la satisfaction, que je vis les larmes qui lui venaient aux yeux.

Je me détournai, car mes yeux se remplissaient aussi de larmes, et lui demandai la permission de me retirer un peu dans ma chambre. Si j'ai eu une once de sincère repentir pour une abominable vie de vingt-quatre années passées, ç'a été alors.

— Oh ! quel bonheur pour l'humanité, me dis-je à moi-même, qu'on ne puisse pas lire dans le cœur d'autrui ! Comme j'aurais été heureuse si j'avais été la femme d'un homme de tant d'honnêteté et de tant d'affection, depuis le commencement !

Puis il me vint à la pensée :

— Quelle abominable créature je suis ! Et comme cet innocent gentilhomme va être dupé par moi ! Combien peu il se doute que, venant de divorcer d'avec une catin, il va se jeter dans les bras d'une autre ! qu'il est sur le point d'en épouser une qui a couché avec deux frères et qui a eu trois enfants de son propre frère ! une qui est née à Newgate, dont la mère était une prostituée, et maintenant une voleuse déportée ! une qui a couché avec treize hommes et qui a eu un enfant depuis qu'il m'a vue ! Pauvre gentilhomme, dis-je, que va-t-il faire ?

Après que ces reproches que je m'adressais furent passés, il s'ensuivit ainsi :

— Eh bien, s'il faut que je sois sa femme, s'il plaît à Dieu me donner sa grâce, je lui serai bonne femme et fidèle, et je l'aimerai selon l'étrange excès de la passion qu'il a pour moi ; je lui ferai des amendes, par ce qu'il verra, pour les torts que je lui fais, et qu'il ne voit pas.

Il était impatient que je sortisse de ma chambre ; mais trouvant que je restais trop longtemps, il descendit l'escalier et parla à l'hôte au sujet du ministre.

Mon hôte, gaillard officieux, quoique bien intentionné, avait fait chercher l'ecclésiastique ; et quand mon monsieur se mit à lui parler de l'envoyer chercher :

— Monsieur, lui dit-il, mon ami est dans la maison.

Si bien que sans plus de paroles, il les fit rencontrer ensemble. Quand il trouva le ministre, il lui demanda s'il voudrait bien s'aventurer à marier un couple d'étrangers, tous deux de leur gré. L'ecclésiastique répondit que M… lui en avait touché quelques mots ; qu'il espérait que ce n'était point une affaire clandestine, qu'il lui paraissait avoir affaire à une personne sérieuse, et qu'il supposait que madame n'était point jeune fille, où il eût fallu le consentement d'amis.

— Pour vous sortir de doute là-dessus, dit mon monsieur, lisez ce papier, et il tire la licence.

— Je suis satisfait, dit le ministre ; où est la dame ?

— Vous allez la voir tout à l'heure, dit mon monsieur.

Quand il eut dit, il monta l'escalier, et j'étais à ce moment sortie de ma chambre ; de sorte qu'il me dit que le ministre était en bas, et qu'après lui avoir montré la licence, il s'accordait à nous marier de tout son cœur, mais il demandait à me voir ; de sorte qu'il me demandait si je voulais le laisser monter.

— Il sera assez temps, dis-je, au matin, n'est-ce pas ?

— Mais, dit-il, mon cœur, il semblait entretenir quelque scrupule que ce fût quelque jeune fille enlevée à ses parents, et je lui ai assuré que nous étions tous deux d'âge à disposer de notre consentement ; et c'est de là qu'il a demandé à vous voir.

— Eh bien, dis-je, faites comme il vous plaira.

De sorte que voilà qu'on fait monter l'ecclésiastique ; et c'était une bonne personne de caractère bien joyeux. On lui avait dit, paraît-il, que nous nous étions rencontrés là par accident, que j'étais venue dans un coche de Chester et mon monsieur dans son propre carrosse pour me rencontrer ; que nous aurions dû nous retrouver la nuit d'avant à Stony Stratford, mais qu'il n'avait pu parvenir jusque-là.

— Eh bien, monsieur, dit le ministre, en tout mauvais tour il y a quelque bien ; le désappointement, monsieur, lui dit-il, a été pour vous, et le bon tour est pour moi, car si vous vous fussiez rencontrés à Stony Stratford je n'eusse pas eu l'honneur de vous marier. Notre hôte, avez-vous un livre ordinaire des prières ?

Je tressautai, comme d'effroi :

— Monsieur, m'écriai-je, que voulez-vous dire ? Quoi, se marier dans une auberge, et la nuit !

— Madame, dit le ministre, si vous désirez que la cérémonie en soit passée à l'église, vous serez satisfaite ; mais je vous assure que votre mariage sera aussi solide ici qu'à l'église ; nous ne sommes point astreints par les règlements à ne marier nulle part qu'à l'église ; et pour ce qui est de l'heure de la journée, elle n'a aucune importance dans le cas présent ; nos princes se marient en leurs chambres et à huit ou dix heures du soir.

Je fus longtemps avant de me laisser persuader, et prétendis répugner entièrement à me marier, sinon à l'église ; mais tout n'était que grimace ; tant qu'à la fin je parus me laisser fléchir, et on fit venir notre hôte, sa femme et sa fille. Notre hôte fut père, et clerc, et tout ensemble ; et bien joyeux nous fûmes, quoique j'avoue que les remords que j'avais éprouvés auparavant pesaient lourdement sur moi et m'arrachaient de temps à autre un profond soupir, ce que le marié remarqua, et s'efforça de m'encourager, pensant, le pauvre homme, que j'avais quelques petites hésitations sur le pas que j'avais fait tant à la hâte.

Nous tînmes pleine réjouissance ce soir-là, et cependant tout resta si secret dans l'hôtellerie, que pas un domestique de la maison n'en sut rien, car mon hôtesse et sa fille vinrent me servir, et ne permirent pas qu'aucune des servantes montât l'escalier. Je pris la fille de mon hôtesse pour demoiselle d'honneur, et envoyant chercher un boutiquier le lendemain matin, je fis présent à la jeune femme d'une jolie pièce de broderies, aussi jolie qu'on put en découvrir en ville ; et, trouvant que c'était une ville dentellière, je donnai à sa mère une pièce de dentelle au fuseau pour se faire une coiffe.

Une des raisons pour lesquelles notre hôte garda si étroitement le secret fut qu'il ne désirait pas que la chose vînt aux oreilles du ministre de la paroisse ; mais, si adroitement qu'il s'y prît, quelqu'un en eut vent, si bien qu'on mit les cloches à sonner le lendemain matin de bonne heure, et qu'on nous fit sous notre fenêtre toute la musique qui put se trouver en ville ; mais notre hôte donna couleur que nous étions mariés avant d'arriver ; seulement qu'étant autrefois descendus chez lui, nous avions voulu faire notre souper de noces dans sa maison.

Nous ne pûmes trouver dans nos cœurs de bouger le lendemain ; car, en somme, ayant été dérangés par les cloches le matin, et n'ayant peut-être pas trop dormi auparavant, nous fûmes si pleins de sommeil ensuite, que nous restâmes au lit jusqu'à près de midi.

Je demandai à mon hôtesse qu'elle fît en sorte que nous n'eussions plus de tintamarre en ville, ni de sonneries de cloches, et elle s'arrangea si bien que nous fûmes très tranquilles.

Mais une étrange rencontre interrompit ma joie pendant assez longtemps. La grande salle de la maison donnait sur la rue, et j'étais allée jusqu'au bout de la salle, et, comme la journée était belle et tiède j'avais ouvert la fenêtre, et je m'y tenais pour prendre l'air, quand je vis trois gentilshommes qui passaient à cheval et qui entraient dans une hôtellerie justement en face de la nôtre.

Il n'y avait pas à le dissimuler, et je n'eus point lieu de me le demander, mais le second des trois était mon mari du Lancashire. Je fus terrifiée jusqu'à la mort ; je ne fus jamais dans une telle consternation en ma vie ; je crus que je m'enfoncerais en terre ; mon sang se glaça dans mes veines et je tremblai comme si j'eusse été saisie d'un accès froid de fièvre. Il n'y avait point lieu de douter de la vérité, dis-je : je reconnaissais ses vêtements, je reconnaissais son cheval et je reconnaissais son visage.

La première réflexion que je fis fut que mon mari n'était pas auprès de moi pour voir mon désordre, et j'en fus bien heureuse. Les gentilshommes ne furent pas longtemps dans la maison qu'ils vinrent à la fenêtre de leur chambre, comme il arrive d'ordinaire ; mais ma fenêtre était fermée, vous pouvez en être sûrs ; cependant je ne pus m'empêcher de les re-

garder à la dérobée, et là je le revis encore. Je l'entendis appeler un des domestiques pour une chose dont il avait besoin, et je reçus toutes les terrifiantes confirmations qu'il était possible d'avoir sur ce que c'était la personne même.

Mon prochain souci fut de connaître l'affaire qui l'amenait, mais c'était une chose impossible. Tantôt mon imagination formait l'idée d'une chose affreuse, tantôt d'une autre ; tantôt je me figurais qu'il m'avait découverte, et qu'il venait me reprocher mon ingratitude et la souillure de l'honneur ; puis je m'imaginai qu'il montait l'escalier pour m'insulter ; et d'innombrables pensées me venaient à la tête de ce qui n'avait jamais été dans la sienne, ni ne pouvait y être, à moins que le diable le lui eût révélé.

Je demeurai dans ma frayeur près de deux heures et quittai à peine de l'œil la fenêtre ou la porte de l'hôtellerie où ils étaient. À la fin, entendant un grand piétinement sous le porche de leur hôtellerie, je courus à la fenêtre ; et, à ma grande satisfaction, je les vis tous trois ressortir et prendre la route de l'ouest ; s'ils se fussent dirigés vers Londres, j'aurais été encore en frayeur qu'il me rencontrât de nouveau, et qu'il me reconnût ; mais il prit la direction contraire, de sorte que je fus soulagée de ce désordre.

Nous résolûmes de partir le lendemain, mais vers six heures du soir, nous fûmes alarmés par un grand tumulte dans la rue, et des gens qui chevauchaient comme s'ils fussent hors de sens ; et qu'était-ce sinon une huée sur trois voleurs de grand'route qui avaient pillé deux carrosses et quelques voyageurs près de Dunstable-Hill et il paraît qu'avis avait été donné qu'on les avait vus à Brickhill, dans telle maison, par où on entendait la maison où avaient été ces gentilshommes.

La maison fut aussitôt occupée et fouillée. Mais il y avait assez de témoignages que les gentilshommes étaient partis depuis plus de trois heures. La foule s'étant amassée, nous eûmes promptement des nouvelles ; et alors je me sentis le cœur troublé d'une bien autre manière. Je dis bientôt aux gens de la maison que je me faisais forte de dire que c'étaient d'honnêtes personnes, et que je connaissais l'un de ces gentilshommes pour une fort honnête personne, et de bon état dans le Lancashire.

Le commissaire qui était venu sur la huée fut immédiatement informé de ceci, et vint me trouver afin d'avoir satisfaction par ma propre bouche ; et je lui assurai que j'avais vu les trois gentilshommes, comme j'étais à la fenêtre, que je les avais vus ensuite aux fenêtres de la salle où ils avaient dîné ; que je les avais vus monter à cheval et que je pourrais lui jurer que je connaissais l'un d'eux pour être un tel, et que c'était un gentilhomme de fort bon état et de parfait caractère dans le Lancashire, d'où j'arrivais justement dans mon voyage.

L'assurance avec laquelle je m'exprimais arrêta tout net le menu peuple et donna telle satisfaction au commissaire qu'il sonna immédiatement la retraite, disant à ses gens que ce n'étaient pas là les hommes, mais qu'il avait reçu avis que c'étaient de très honnêtes gentilshommes ; et ainsi ils s'en retournèrent tous. Quelle était la vérité de la chose, je n'en sus rien, mais il est certain que les carrosses avaient été pillés à Dunstable-Hill, et 560 £ d'argent volées ; de plus, quelques marchands de dentelle qui voyagent toujours sur cette route avaient été détroussés aussi. Pour ce qui est des trois gentilshommes, je remettrai à expliquer l'affaire plus tard.

Eh bien, cette alarme nous retint encore une journée, bien que mon époux m'assurât qu'il était toujours beaucoup plus sûr de voyager après un vol, parce qu'il était certain que les voleurs s'étaient enfuis assez loin, après avoir alarmé le pays ; mais j'étais inquiète, et en vérité surtout de peur que ma vieille connaissance fût encore sur la grand'route et par chance me vit. Je ne passai jamais quatre jours d'affilée plus délicieux dans ma vie : je fus jeune mariée pendant tout ce temps, et mon nouvel époux s'efforçait de me charmer en tout. Oh ! si cet état de vie avait pu continuer ! comme toutes mes peines passées auraient été oubliées et mes futures douleurs évitées ! mais j'avais à rendre compte d'une vie passée de l'espèce la plus affreuse, tant en ce monde que dans un autre.

Nous partîmes le cinquième jour ; et mon hôte, parce qu'il me voyait inquiète, monta lui-même à cheval, son fils, et trois honnêtes campagnards avec de bonnes armes à feu, et sans rien nous dire, accompagnèrent le carrosse, pour nous conduire en sûreté à Dunstable.

Nous ne pouvions faire moins que de les traiter très bravement à Dunstable, ce qui coûta à mon époux environ dix ou douze shillings, et quelque chose qu'il donna aux hommes pour leur perte de temps, mais mon hôte ne voulut rien prendre pour lui-même.

C'était là le plus heureux arrangement qui se pût rencontrer pour moi ; car si j'étais venue à Londres sans être mariée, ou bien il m'aurait fallu aller chez lui pour l'entretien de la première nuit, ou bien lui découvrir que je n'avais point une connaissance dans toute la cité de Londres qui pût recevoir une pauvre mariée et lui donner logement pour sa nuit de noces avec son époux. Mais maintenant je ne fis point de

scrupules pour rentrer droit à la maison avec lui, et là je pris possession d'un coup d'une maison bien garnie et d'un mari en très bonne condition, de sorte que j'avais la perspective d'une vie très heureuse, si je m'entendais à la conduire ; et j'avais loisir de considérer la réelle valeur de la vie que j'allais sans doute mener ; combien elle serait différente du rôle déréglé que j'avais joué auparavant, et combien on a plus de bonheur en une vie vertueuse et modeste que dans ce que nous appelons une vie de plaisir.

Oh ! si cette particulière scène d'existence avait pu durer, ou si j'avais appris, dans le temps où je pus en jouir, à en goûter la véritable douceur, et si je n'étais pas tombée dans cette pauvreté qui est le poison certain de la vertu, combien j'aurais été heureuse, non seulement alors, mais peut-être pour toujours ! Car tandis que je vivais ainsi, j'étais réellement repentante de toute ma vie passée ; je la considérais avec horreur, et je puis véritablement dire que je me haïssais moi-même pour l'avoir menée. Souvent je réfléchissais comment mon amant à Bath, frappé par la main de Dieu, s'était repenti, et m'avait abandonnée, et avait refusé de plus me voir, quoiqu'il m'aimât à l'extrême ; mais moi, aiguillonnée par ce pire des démons, la pauvreté, retournai aux viles pratiques, et fis servir l'avantage de ce qu'on appelle une jolie figure à soulager ma détresse, faisant de la beauté l'entremetteuse du vice.

J'ai vécu avec ce mari dans la plus parfaite tranquillité ; c'était un homme calme, sobre et de bon sens, vertueux, modeste, sincère, et en ses affaires diligent et juste ; ses affaires n'embrassaient pas un grand cercle et ses revenus suffisaient pleinement à vivre sur un pied ordinaire ; je ne dis pas à tenir équipage ou à faire figure, ainsi que dit le monde, et je ne m'y étais point attendue ni ne le désirais ; car ainsi

que j'avais horreur de la légèreté et de l'extravagance de ma vie d'auparavant, ainsi avais-je maintenant choisi de vivre retirée, de façon frugale, et entre nous ; je ne recevais point de société, ne faisais point de visites ; je prenais soin de ma famille et j'obligeais mon mari ; et ce genre de vie me devenait un plaisir.

Nous vécûmes dans un cours ininterrompu d'aise et de contentement pendant cinq ans, quand un coup soudain d'une main presque invisible ruina tout mon bonheur et me jeta en une condition contraire à toutes celles qui avaient précédé.

Mon mari ayant confié à un de ses clercs associés une somme d'argent trop grande pour que nos fortunes pussent en supporter la perte, le clerc fit faillite, et la perte tomba très lourdement sur mon mari. Cependant elle n'était pas si forte que s'il eût eu le courage de regarder ses malheurs en face, son crédit était tellement bon, qu'ainsi que je lui disais, il eût pu facilement la recouvrer ; car se laisser abattre par la peine, c'est en doubler le poids, et celui qui veut y mourir, y mourra.

Il était en vain d'essayer de le consoler ; la blessure était trop profonde ; c'est un coup qui avait percé les entrailles ; il devint mélancolique et inconsolable, et de là tomba dans la léthargie et mourut. Je prévis le coup et fus extrêmement oppressée dans mon esprit, car je voyais évidemment que s'il mourait j'étais perdue.

J'avais eu deux enfants de lui, point plus, car il commençait maintenant à être temps pour moi de cesser d'avoir des enfants ; car j'avais maintenant quarante-huit ans et je pense que, s'il avait vécu, je n'en aurais pas eu d'autres.

J'étais maintenant abandonnée dans un morne et inconsolable cas, en vérité, et en plusieurs choses le pire de tous. D'abord c'était fini de mon temps florissant où je pouvais espérer d'être courtisée comme maîtresse ; cette agréable partie avait décliné depuis quelque temps et les ruines seules paraissaient de ce qui avait été ; et le pire de tout était ceci, que j'étais la créature la plus découragée et la plus inconsolée qui fût au monde ; moi qui avais encouragé mon mari et m'étais efforcée de soutenir les miens, je manquais de ce courage dans la douleur que je lui disais qui était si nécessaire pour supporter le fardeau.

Mais mon cas était véritablement déplorable, car j'étais abandonnée absolument sans amis ni aide, et la perte qu'avait subie mon mari avait réduit sa condition si bas que bien qu'en vérité je ne fusse pas en dette, cependant je pouvais facilement prévoir que ce que j'avais encore ne me suffirait longtemps ; que la petite somme fondait tous les jours pour ma subsistance ; de sorte qu'elle serait bientôt entièrement dépensée, et puis je ne voyais plus devant moi que l'extrême détresse, et ceci se représentait si vivement à mes pensées, qu'il semblait qu'elle fût arrivée, autant qu'elle fût réellement très proche ; aussi mes appréhensions seules doublaient ma misère : car je me figurais que chaque pièce de douze sous que je donnais pour une miche de pain était la dernière que j'eusse au monde et que le lendemain j'allais jeûner, et m'affamer jusqu'à la mort.

Dans cette détresse, je n'avais ni aide ni ami pour me consoler ou m'aviser ; je restais assise, pleurant et me tourmentant nuit et jour, tordant mes mains, et quelquefois extravagant comme une femme folle, et en vérité je me suis souvent étonnée que ma raison n'en ait pas été affectée, car

j'avais les vapeurs à un tel degré que mon entendement était parfois entièrement perdu en fantaisies et en imaginations.

Je vécus deux années dans cette morne condition, consumant le peu que j'avais, pleurant continuellement sur mes mornes circonstances, et en quelque façon ne faisant que saigner à mort, sans le moindre espoir, sans perspective de secours ; et maintenant j'avais pleuré si longtemps et si souvent que les larmes étaient épuisées et que je commençai à être désespérée, car je devenais pauvre à grands pas.

Pour m'alléger un peu, j'avais quitté ma maison et loué un logement : et ainsi que je réduisais mon train de vie, ainsi je vendis la plupart de mes meubles, ce qui mit un peu d'argent dans ma poche, et je vécus près d'un an là-dessus, dépensant avec bien de l'épargne, et tirant les choses à l'extrême ; mais encore quand je regardais devant moi, mon cœur s'enfonçait en moi à l'inévitable approche de la misère et du besoin. Oh ! que personne ne lise cette partie sans sérieusement réfléchir sur les circonstances d'un état désolé et comment ils seraient aux prises avec le manque d'amis et le manque de pain ; voilà qui les fera certainement songer non seulement à épargner ce qu'ils ont, mais à se tourner vers le ciel pour implorer son soutien et à la prière de l'homme sage ; « Ne me donne point la pauvreté, afin que je ne vole point. »

Qu'ils se souviennent qu'un temps de détresse est un temps d'affreuse tentation, et toute la force pour résister est ôtée ; la pauvreté presse, l'âme est faite désespérée par la détresse, et que peut-on faire ? Ce fut un soir, qu'étant arrivée, comme je puis dire, au dernier soupir, je crois que je puis vraiment dire que j'étais folle et que j'extravaguais, lorsque, poussée par je ne sais quel esprit, et comme il était,

faisant je ne sais quoi, ou pourquoi, je m'habillai (car j'avais encore d'assez bons habits) et je sortis. Je suis très sûre que je n'avais aucune manière de dessein dans ma tête quand je sortis ; je ne savais ni ne considérais où aller, ni à quelle affaire : mais ainsi que le diable m'avait poussée dehors et m'avait préparé son appât, ainsi il m'amena comme vous pouvez être sûrs à l'endroit même, car je ne savais ni où j'allais ni ce que je faisais.

Errant ainsi çà et là, je ne savais où, je passai près de la boutique d'un apothicaire dans Leadenhall-Street, où je vis placé sur un escabeau juste devant le comptoir un petit paquet enveloppé dans un linge blanc : derrière se tenait une servante, debout, qui lui tournait le dos, regardant en l'air vers le fond de la boutique où l'apprenti de l'apothicaire, comme je suppose était monté sur le comptoir, le dos tourné à la porte, lui aussi, et une chandelle à la main, regardant et cherchant à atteindre une étagère supérieure, pour y prendre quelque chose dont il avait besoin de sorte que tous deux étaient occupés : et personne d'autre dans la boutique.

Ceci était l'appât ; et le diable qui avait préparé le piège m'aiguillonna, comme s'il eût parlé ; car je me rappelle, et je n'oublierai jamais : ce fut comme une voix soufflée au-dessus de mon épaule : « Prends le paquet ; prends-le vite ; fais-le maintenant. »

À peine fut-ce dit que j'entrai dans la boutique, et, le dos tourné à la fille, comme si je me fusse dressée pour me garer d'une charrette qui passait, je glissai ma main derrière moi et pris le paquet, et m'en allai avec, ni la servante, ni le garçon ne m'ayant vue, ni personne d'autre.

Il est impossible d'exprimer l'horreur de mon âme pendant tout le temps de cette action. Quand je m'en allai, je

n'eus pas le cœur de courir, ni à peine de changer la vitesse de mon pas ; je traversai la rue, en vérité, et je pris le premier tournant que je trouvai, et je crois que c'était une rue de croisée qui donnait dans Fenchurch-Street ; de là je traversai et tournai par tant de chemins et de tournants que je ne saurais jamais dire quel chemin je pris ni où j'allais ; je ne sentais pas le sol sur lequel je marchais, et plus je m'éloignais du danger, plus vite je courais, jusqu'à ce que, lasse et hors d'haleine, je fus forcée de m'asseoir sur un petit banc à une porte, et puis découvris que j'étais arrivée dans Thames-Street, près de Billingsgate. Je me reposai un peu et puis continuai ma route ; mon sang était tout en un feu, mon cœur battait comme si je fusse en une frayeur soudaine ; en somme j'étais sous une telle surprise que je ne savais ni où j'allais ni quoi faire.

Après m'être ainsi lassée à faire un long chemin errant, et avec tant d'ardeur, je commençai de considérer, et de me diriger vers mon logement où je parvins environ neuf heures du soir.

Pourquoi le paquet avait été fait ou à quelle occasion placé là où je l'avais trouvé, je ne le sus point, mais quand je vins à l'ouvrir, je trouvai qu'il contenait un trousseau de bébé, très bon et presque neuf, la dentelle très fine ; il y avait une écuelle d'argent d'une pinte, un petit pot d'argent et six cuillers avec d'autre linge, une bonne chemise, et trois mouchoirs de soie, et dans le pot un papier, 18 shillings 6 deniers en argent.

Tout le temps que j'ouvrais ces choses j'étais sous de si affreuses impressions de frayeur, et dans une telle terreur d'esprit, quoique je fusse parfaitement en sûreté, que je ne

saurais en exprimer la manière ; je m'assis et pleurai très ardemment.

— Seigneur ! m'écriai-je, que suis-je maintenant ? une voleuse ? Quoi ! je serai prise au prochain coup, et emportée à Newgate et je passerai au jugement capital !

Et là-dessus je pleurai encore longtemps et je suis sûre, si pauvre que je fusse, si j'eusse osé dans ma terreur, j'aurais certainement rapporté les affaires : mais ceci se passa après un temps. Eh bien, je me mis au lit cette nuit, mais dormis peu ; l'horreur de l'action était sur mon esprit et je ne sus pas ce que je disais ou ce que je faisais toute la nuit et tout le jour suivant. Puis je fus impatiente d'apprendre quelque nouvelle sur la perte ; et j'étais avide de savoir ce qu'il en était, si c'était le bien d'une pauvre personne ou d'une riche ; peut-être dis-je, que c'est par chance quelque pauvre veuve comme moi, qui avait empaqueté ces hardes afin d'aller les vendre pour un peu de pain pour elle et un pauvre enfant, et que maintenant ils meurent de faim et se brisent le cœur par faute du peu que cela leur aurait donné ; et cette pensée me tourmenta plus que tout le reste pendant trois ou quatre jours.

Mais mes propres détresses réduisirent au silence toutes ces réflexions, et la perspective de ma propre faim, qui devenait tous les jours plus terrifiante pour moi, m'endurcit le cœur par degrés. Ce fut alors que pesa surtout sur mon esprit la pensée que j'avais eu des remords et que je m'étais, ainsi que je l'espérais, repentie de tous mes crimes passés ; que j'avais vécu d'une vie sobre, sérieuse et retirée pendant plusieurs années ; mais que maintenant j'étais poussée par l'affreuse nécessité de mes circonstances jusqu'aux portes de la destruction, âme et corps ; et deux ou trois fois je tombai

sur mes genoux, priant Dieu, comme bien je le pouvais, pour la délivrance ; mais je ne puis m'empêcher de dire que mes prières n'avaient point d'espoir en elles ; je ne savais que faire ; tout n'était que terreur au dehors et ténèbres au dedans ; et je réfléchissais sur ma vie passée comme si je ne m'en fusse pas repentie, et que le ciel commençât maintenant de me punir, et dût me rendre aussi misérable que j'avais été mauvaise.

Si j'avais continué ici, j'aurais peut-être été une véritable pénitente ; mais j'avais un mauvais conseiller en moi, et il m'aiguillonnait sans cesse à me soulager par les moyens les pires ; de sorte qu'un soir il me tenta encore par la même mauvaise impulsion qui avait dit : *prends ce paquet*, de sortir encore pour chercher ce qui pouvait se présenter.

Je sortis maintenant à la lumière du jour, et j'errai je ne sais où, et en cherche de je ne sais quoi, quand le diable mit sur mon chemin un piège de terrible nature, en vérité, et tel que je n'en ai jamais rencontré avant ou depuis. Passant dans Aldersgate-Street, il y avait là une jolie petite fille qui venait de l'école de danse et s'en retournait chez elle toute seule ; et mon tentateur, comme un vrai démon, me poussa vers cette innocente créature. Je lui parlai et elle me répondit par son babillage, et je la pris par la main et la menai tout le long du chemin jusqu'à ce que j'arrivai dans une allée pavée qui donne dans le Clos Saint-Barthélemy, et je la menai là-dedans. L'enfant dit que ce n'était pas sa route pour rentrer. Je dis :

— Si, mon petit cœur, c'est bien ta route ; je vais te montrer ton chemin pour retourner chez toi.

L'enfant portait un petit collier de perles d'or, et j'avais mon œil sur ce collier, et dans le noir de l'allée, je me bais-

sai, sous couleur de rattacher la collerette de l'enfant qui s'était défaite, et je lui ôtai son collier, et l'enfant ne sentit rien du tout, et ainsi je continuai de mener l'enfant. Là, dis-je, le diable me poussa à tuer l'enfant dans l'allée noire, afin qu'elle ne criât pas ; mais la seule pensée me terrifia au point que je fus près de tomber à terre ; mais je fis retourner l'enfant, et lui dis de s'en aller, car ce n'était point son chemin pour rentrer ; l'enfant dit qu'elle ferait comme je disais, et je passai jusque dans le Clos Saint-Barthélemy, et puis tournai vers un autre passage qui donne dans Long-Lane, de là dans Charterhouse-Yard et je ressortis dans John's-Street ; puis croisant dans Smithfield, je descendis Chick-Lane, et j'entrai dans Fied-Lane pour gagner Holborn-Bridge, où me mêlant dans la foule des gens qui y passent d'ordinaire, il n'eût pas été possible d'être découverte. Et ainsi je fis ma seconde sortie dans le monde.

Les pensées sur ce butin chassèrent toutes les pensées sur le premier, et les réflexions que j'avais faites se dissipèrent promptement ; la pauvreté endurcissait mon cœur et mes propres nécessités me rendaient insouciante de tout. Cette dernière affaire ne me laissa pas grand souci ; car n'ayant point fait de mal à la pauvre enfant, je pensai seulement avoir donné aux parents une juste leçon pour la négligence qu'ils montraient en laissant rentrer tout seul ce pauvre petit agneau, et que cela leur apprendrait à prendre garde une autre fois.

Ce cordon de perles valait environ 12 ou 14 £. Je suppose qu'auparavant il avait appartenu à la mère, car il était trop grand pour l'enfant, mais que peut-être la vanité de la mère qui voulait que sa fille eût l'air brave à l'école de danse l'avait poussée à le faire porter à l'enfant et sans doute l'enfant avait une servante qui eût dû la surveiller, mais elle

comme une négligente friponne, s'occupant peut-être de quelque garçon qu'elle avait rencontré, la pauvre petite avait erré jusqu'à tomber dans mes mains.

Toutefois je ne fis point de mal à l'enfant ; je ne fis pas tant que l'effrayer, car j'avais encore en moi infiniment d'imaginations tendres, et je ne faisais rien à quoi, ainsi que je puis dire, la nécessité ne me poussât.

J'eus un grand nombre d'aventures après celle-ci ; mais j'étais jeune dans le métier, et je ne savais comment m'y prendre autrement qu'ainsi que le diable me mettait les choses dans la tête, et en vérité, il ne tardait guère avec moi. Une des aventures que j'eus fut très heureuse pour moi. Je passais par Lombard-Street, à la tombée du soir, juste vers le bout de la Cour des Trois-Rois, quand tout à coup arrive un homme tout courant près de moi, prompt comme l'éclair, et jette un paquet qui était dans sa main juste derrière moi, comme je me tenais contre le coin de la maison au tournant de l'allée ; juste comme il le jetait là dedans, il dit :

— Dieu vous sauve, madame, laissez-le là un moment.

Et le voilà qui s'enfuit. Après lui en viennent deux autres et immédiatement un jeune homme sans chapeau, criant : « Au voleur ! » Ils poursuivirent ces deux derniers hommes de si près qu'ils furent forcés de laisser tomber ce qu'ils tenaient, et l'un deux fut pris par-dessus le marché ; l'autre réussit à s'échapper.

Je demeurai comme un plomb tout ce temps, jusqu'à ce qu'ils revinrent, traînant le pauvre homme qu'ils avaient pris et tirant après lui les choses qu'ils avaient trouvées, fort satisfaits sur ce qu'ils avaient recouvré le butin et pris le vo-

leur ; et ainsi ils passèrent près de moi, car moi, je semblais seulement d'une qui se garât pour laisser avancer la foule.

Une ou deux fois je demandai ce qu'il y avait, mais les gens négligèrent de me répondre et je ne fus pas fort importune ; mais après que la foule se fut entièrement écoulée, je saisis mon occasion pour me retourner et ramasser ce qui était derrière moi et m'en aller ; ce que je fis en vérité avec moins de trouble que je n'avais fait avant, car ces choses, je ne les avais pas volées, mais elles étaient venues toutes volées dans ma main. Je revins saine et sauve à mon logement, chargée de ma prise ; c'était une pièce de beau taffetas lustré noir et une pièce de velours ; la dernière n'était qu'un coupon de pièce d'environ onze aunes ; la première était une pièce entière de près de cinquante aunes ; il semblait que ce fût la boutique d'un mercier qu'ils eussent pillée ; je dis « pillée » tant les marchandises étaient considérables qui y furent perdues ; car les marchandises qu'ils recouvrèrent furent en assez grand nombre, et je crois arrivèrent à environ six ou sept différentes pièces de soie : comment ils avaient pu en voler tant, c'est ce que je ne puis dire ; mais comme je n'avais fait que voler le voleur, je ne me fis point scrupule de prendre ces marchandises, et d'en être fort joyeuse en plus.

J'avais eu assez bonne chance jusque-là et j'eus plusieurs autres aventures, de peu de gain il est vrai, mais de bon succès : mais je marchais, dans la crainte journalière que quelque malheur m'arrivât et que je viendrais certainement à être pendue à la fin. L'impression que ces pensées me faisaient était trop forte pour la secouer, et elle m'arrêta en plusieurs tentatives, qui, pour autant que je sache, auraient pu être exécutées en toute sûreté ; mais il y a une chose que je ne puis omettre et qui fut un appât pour moi pendant de longs jours. J'entrais fréquemment dans les villages qui

étaient autour de la ville afin de voir si je n'y rencontrerais rien sur mon chemin ; et passant le long d'une maison près de Stepney, je vis sur l'appui de la fenêtre deux bagues, l'une un petit anneau de diamant, l'autre une bague d'or simple ; elles avaient été laissées là sûrement par quelque dame écervelée, qui avait plus d'argent que de jugement, peut-être seulement jusqu'à ce qu'elle se fût lavé les mains.

Je passai à plusieurs reprises près de la fenêtre pour observer si je pouvais voir qu'il y eût personne dans la chambre ou non, et je ne pus voir personne, mais encore n'étais pas sûre ; un moment après il me vînt à l'idée de frapper contre la vitre ; comme si j'eusse voulu parler à quelqu'un, et s'il y avait là personne, on viendrait sûrement à la fenêtre, et je leur dirais alors de ne point laisser là ces bagues parce que j'avais vu deux hommes suspects qui les considéraient avec attention. Sitôt pensé, sitôt fait ; je cognai une ou deux fois, et personne ne vint, et aussitôt je poussai fortement le carreau qui se brisa avec très peu de bruit et j'enlevai les deux bagues et m'en allai ; l'anneau de diamant valait 3 £ et l'autre à peu près 9 shillings.

J'étais maintenant en embarras d'un marché pour mes marchandises, et en particulier pour mes pièces de soie. J'étais fort répugnante à les abandonner pour une bagatelle, ainsi que le font d'ordinaire les pauvres malheureux voleurs qui après avoir aventuré leur existence pour une chose qui a peut-être de la valeur, sont obligés de la vendre pour une chanson quand tout est fait ; mais j'étais résolue à ne point faire ainsi, quelque moyen qu'il fallût prendre ; pourtant je ne savais pas bien à quel expédient recourir. Enfin je me résolus à aller trouver ma vieille gouvernante, et à refaire sa connaissance. Je lui avais ponctuellement remis ses cinq livres annuelles pour mon petit garçon tant que je l'avais pu ; mais

enfin je fus obligée de m'arrêter. Pourtant je lui avais écrit une lettre dans laquelle je lui disais que ma condition était réduite, que j'avais perdu mon mari, qu'il m'était impossible désormais de suffire à cette dépense, et que je la suppliais que le pauvre enfant ne souffrît pas trop des malheurs de sa mère.

Je lui fis maintenant une visite, et je trouvai qu'elle pratiquait encore un peu son vieux métier, mais qu'elle n'était pas dans des circonstances si florissantes qu'autrefois ; car elle avait été appelée en justice par un certain gentilhomme dont la fille avait été enlevée, et au rapt de qui elle avait, paraît-il, aidé ; et ce fut de bien près qu'elle échappa à la potence. Les frais aussi l'avaient ravagée, de sorte que sa maison n'était que médiocrement garnie, et qu'elle n'avait pas si bonne réputation en son métier qu'auparavant ; pourtant elle était solide sur ses jambes, comme on dit, et comme c'était une femme remuante, et qu'il lui restait quelque fonds, elle s'était faite prêteuse sur gages et vivait assez bien.

Elle me reçut de façon fort civile, et avec les manières obligeantes qu'elle avait toujours, m'assura qu'elle n'aurait pas moins de respect pour moi parce que j'étais réduite ; qu'elle avait pris soin que mon garçon fut très bien soigné, malgré que je ne pusse payer pour lui, et que la femme qui l'avait était à l'aise, de sorte que je ne devais point avoir d'inquiétude à son sujet, jusqu'à ce que je fusse en mesure de m'en soucier effectivement.

Je lui dis qu'il ne me restait pas beaucoup d'argent mais que j'avais quelques affaires qui valaient bien de l'argent, si elle pouvait me dire comment les tourner en argent. Elle demanda ce que c'était que j'avais. Je tirai le cordon de perles d'or, et lui dis que c'était un des cadeaux que mon mari

m'avait faits ; puis je lui fis voir les deux pièces de soie que je lui dis que j'avais eues d'Irlande et apportées en ville avec moi, et le petit anneau de diamant. Pour ce qui est du petit paquet d'argenterie et de cuillers, j'avais trouvé moyen d'en disposer toute seule auparavant ; et quant au trousseau du bébé que j'avais, elle m'offrit de le prendre elle-même, pensant que ce fût le mien. Elle me dit qu'elle s'était faite prêteuse sur gages et qu'elle vendrait ces objets pour moi, comme s'ils lui eussent été engagés ; de sorte qu'elle fit chercher au bout d'un moment les agents dont c'était l'affaire, et qui lui achetèrent tout cela, étant en ses mains, sans aucun scrupule, et encore en donnèrent de bons prix.

Je commençai maintenant de réfléchir que cette femme nécessaire pourrait m'aider un peu en ma basse condition à quelque affaire ; car j'aurais joyeusement tourné la main vers n'importe quel emploi honnête, si j'eusse pu l'obtenir ; mais des affaires honnêtes ne venaient pas à portée d'elle. Si j'avais été plus jeune, peut-être qu'elle eût pu m'aider ; mais mes idées étaient loin de ce genre de vie, comme étant entièrement hors de toute possibilité à cinquante ans passés, ce qui était mon cas, et c'est ce que je lui dis.

Elle m'invita enfin à venir et à demeurer dans sa maison jusqu'à ce que je pusse trouver quelque chose à faire et que cela me coûterait très peu et c'est ce que j'acceptai avec joie ; et maintenant, vivant un peu plus à l'aise, j'entrai en quelques mesures pour faire retirer le petit garçon que j'avais eu de mon dernier mari ; et sur ce point encore elle me mit à l'aise, réservant seulement un payement de cinq livres par an, si cela m'était possible. Ceci fut pour moi un si grand secours que pendant un bon moment je cessai le vilain métier où je venais si nouvellement d'entrer ; et bien volontiers

j'eusse pris du travail, sinon qu'il était bien difficile d'en trouver à une qui n'avait point de connaissances.

Pourtant enfin je trouvai à faire des ouvrages piqués pour literie de dames, jupons, et autres choses semblables, et ceci me plut assez, et j'y travaillai bien fort, et je commençai à en vivre ; mais le diligent démon, qui avait résolu que je continuerais à son service, continuellement m'aiguillonnait à sortir et à aller me promener, c'est-à-dire à voir si je rencontrerais quelque chose en route, à l'ancienne façon.

Une nuit j'obéis aveuglément à ses ordres et je tirai un long détour par les rues, mais ne rencontrai point d'affaire ; mais non contente de cela, je sortis aussi le soir suivant, que passant près d'une maison de bière, je vis la porte d'une petite salle ouverte, tout contre la rue, et sur la table un pot d'argent, chose fort en usage dans les cabarets de ce temps ; il paraît que quelque société venait d'y boire et les garçons négligents avaient oublié de l'emporter.

J'entrai dans le réduit franchement et, plaçant le peu d'argent sur le coin du banc, je m'assis devant, et frappai du pied. Un garçon vint bientôt : je le priai d'aller me chercher une pinte de bière chaude, car le temps était froid. Le garçon partit courant, et je l'entendis descendre au cellier pour tirer la bière. Pendant que le garçon était parti, un autre garçon arriva et me cria :

— Avez-vous appelé ?

Je parlai d'un air mélancolique et dis :

— Non, le garçon est allé me chercher une pinte de bière.

Pendant que j'étais assise là, j'entendis la femme au comptoir qui disait :

— Sont-ils tous partis au cinq ? – qui était le réduit où je m'étais assise, – et le garçon lui dit que oui.

— Qui a desservi le pot ? demanda la femme.

— Moi, dit un autre garçon : tenez, le voilà : indiquant paraît-il, un autre pot qu'il avait emporté d'un autre réduit par erreur ; ou bien il faut que le coquin eût oublié qu'il ne l'avait pas emporté, ce qu'il n'avait certainement pas fait.

J'entendis tout ceci bien à ma satisfaction, car je trouvai clairement qu'on ne s'apercevait pas que le pot manquait et qu'on pensait qu'il eût été desservi. Je bus donc ma bière : j'appelai pour payer, et comme je partais, je dis :

— Prenez garde, mon enfant, à votre argenterie.

Et j'indiquai un pot d'argent d'une pinte où il m'avait apporté à boire ; le garçon dit :

— Oui, madame, à la bonne heure, – et je m'en allai.

Je rentrai chez ma gouvernante et me dis que le temps était venu de la mettre à l'épreuve, afin que, si j'étais mise dans la nécessité d'être découverte, elle pût m'offrir quelque assistance. Quand je fus restée à la maison quelques moments, et que j'eus l'occasion de lui parler, je lui dis que j'avais un secret de la plus grande importance au monde à lui confier, si elle avait assez de respect pour moi pour le tenir privé. Elle me dit qu'elle avait fidèlement gardé un de mes secrets ; pourquoi doutais-je qu'elle en garderait un autre ? Je lui dis que la plus étrange chose du monde m'était arrivée, mêmement sans aucun dessein ; et ainsi je lui racontai toute l'histoire du pot.

— Et l’avez-vous apporté avec vous, ma chère ? dit-elle.

— Vraiment oui, dis-je, et le lui fis voir. Mais que dois-je faire maintenant ? dis-je. Ne faut-il pas le rapporter ?

— Le rapporter ! dit-elle. Oui-da ! si vous voulez aller à Newgate.

— Mais, dis-je, ils ne sauraient avoir la bassesse de m’arrêter, puisque je le leur rapporterais.

— Vous ne connaissez pas cette espèce de gens, mon enfant, dit-elle : non seulement ils vous enverraient à Newgate, mais encore vous feraient pendre, sans regarder aucunement l’honnêteté que vous mettriez à le rendre ; ou bien ils dresseraient un compte de tous les pots qu’ils ont perdus, afin de vous les faire payer.

— Que faut-il faire, alors ? dis-je.

— Oui, vraiment, dit-elle ; puisque aussi bien vous avez fait la fourberie, et que vous l’avez volé, il faut le garder maintenant ; il n’y a plus moyen d’y revenir. D’ailleurs, mon enfant, dit-elle, n’en avons-nous pas besoin bien plus qu’eux ? Je voudrais bien rencontrer pareille aubaine tous les huit jours.

Ceci me donna une nouvelle notion sur ma gouvernante, et me fit penser que, depuis qu’elle s’était faite prêteuse sur gages, elle vivait parmi une espèce de gens qui n’étaient point des honnêtes que j’avais rencontrés chez elle autrefois.

Ce ne fut pas longtemps que je le découvris encore plus clairement qu’auparavant ; car, de temps à autre, je voyais apporter des poignées de sabre, des cuillers, des fourchettes, des pots et autres objets semblables, non pour être engagés, mais pour être vendus tout droit ; et elle achetait tout sans

faire de questions, où elle trouvait assez son compte, ainsi que je trouvai par son discours.

Je trouvai ainsi qu'en suivant ce métier, elle faisait toujours fondre la vaisselle d'argent qu'elle achetait, afin qu'on ne pût la réclamer ; et elle vint me dire un matin qu'elle allait mettre à fondre, et que si je le désirais, elle y joindrait mon pot, afin qu'il ne fût vu de personne ; je lui dis : « De tout mon cœur. » Elle le pesa donc et m'en donna la juste valeur en argent, mais je trouvai qu'elle n'en agissait pas de même avec le reste de ses clients.

Quelque temps après, comme j'étais au travail, et très mélancolique, elle commence de me demander ce que j'avais. Je lui dis que je me sentais le cœur bien lourd, que j'avais bien peu de travail, et point de quoi vivre, et que je ne savais quel parti prendre. Elle se mit à rire et me dit que je n'avais qu'à sortir encore une fois, pour tenter la fortune ; qu'il se pourrait que je rencontrasse une nouvelle pièce de vaisselle d'argent.

— Oh ! ma mère, dis-je, c'est un métier où je n'ai point d'expérience, et si je suis prise, je suis perdue du coup.

— Oui bien, dit-elle, mais je pourrais vous faire faire la connaissance d'une maîtresse d'école qui vous ferait aussi adroite qu'elle le peut être elle-même.

Je tremblai sur cette proposition, car jusqu'ici je n'avais ni complices ni connaissances aucunes parmi cette tribu. Mais elle conquit toute ma retenue et toutes mes craintes ; et, en peu de temps, à l'aide de cette complice, je devins voleuse aussi habile et aussi subtile que le fut jamais Moll la Coupeuse de bourses, quoique, si la renommée n'est point menteuse, je ne fusse pas moitié aussi jolie.

Le camarade qu'elle me fit connaître était habile en trois façons diverses de travailler ; c'est à savoir : à voler les boutiques, à tirer des carnets de boutique et de poche et à couper des montres d'or au côté des dames ; chose où elle réussissait avec tant de dextérité que pas une femme n'arriva, comme elle, à la perfection de l'art. La première et la dernière de ces occupations me plurent assez : et je la servis quelque temps dans la pratique, juste comme une aide sert une sage-femme, sans payement aucun.

Enfin, elle me mit à l'épreuve. Elle m'avait montré son art et j'avais plusieurs fois décroché une montre de sa propre ceinture avec infiniment d'adresse ; à la fin elle me montra une proie, et c'était une jeune dame enceinte, qui avait une montre charmante. La chose devait se faire au moment qu'elle sortirait de l'église ; elle passa d'un côté de la dame, et juste comme elle arrivait aux marches, feint de tomber, et tomba contre la dame avec une telle violence qu'elle fut dans une grande frayeur, et que toutes deux poussèrent des cris terribles ; au moment même qu'elle bousculait la dame, j'avais saisi la montre, et la tenant de la bonne façon, le tressaut que fit la pauvre fit échapper l'agrafe sans qu'elle pût rien sentir ; je partis sur-le-champ, laissant ma maîtresse d'école à sortir peu à peu de sa frayeur et la dame de même ; et bientôt la montre vint à manquer.

— Hélas ! dit ma camarade, ce sont donc ces coquins qui m'ont renversée, je vous gage ; je m'étonne que Madame ne se soit point aperçue plus tôt que sa montre était volée : nous aurions encore pu les prendre.

Elle colora si bien la chose que personne ne la soupçonna, et je fus rentrée une bonne heure avant elle. Telle fut ma première aventure en compagnie ; la montre était vraiment

très belle, enrichie de beaucoup de joyaux et ma gouvernante nous en donna 20 £ dont j'eus la moitié. Et ainsi je fus enregistrée parfaite voleuse, endurcie à un point où n'atteignent plus les réflexions de la conscience ou de la modestie, et à un degré que je n'avais jamais cru possible en moi.

Ainsi le diable qui avait commencé par le moyen d'une irrésistible pauvreté à me pousser vers ce vice m'amena jusqu'à une hauteur au-dessus du commun, même quand mes nécessités n'étaient point si terrifiantes ; car j'étais maintenant entrée dans une petite veine de travail, et comme je n'étais pas en peine de manier l'aiguille, il était fort probable que j'aurais pu gagner mon pain assez honnêtement.

Je dois dire que si une telle perspective de travail s'était présentée tout d'abord, quand je commençai à sentir l'approche de ma condition misérable ; si une telle perspective, dis-je, de gagner du pain par mon travail s'était présentée alors, je ne serais jamais tombée dans ce vilain métier ou dans une bande si affreuse que celle avec laquelle j'étais maintenant embarquée ; mais l'habitude m'avait endurcie, et je devins audacieuse au dernier degré ; et d'autant plus que j'avais continué si longtemps sans me faire prendre ; car, en un mot, ma partenaire en vice et moi, nous continuâmes toutes deux si longtemps, sans jamais être découvertes, que non seulement nous devînmes hardies, mais qu'encore nous devînmes riches, et que nous eûmes à un moment vingt et une montres d'or entre les mains.

Je me souviens qu'un jour étant un peu plus sérieuse que de coutume, et trouvant que j'avais une aussi bonne provision d'avance que celle que j'avais (car j'avais près de

200 £ d'argent pour ma part), il me vint à la pensée, sans doute de la part de quelque bon esprit s'il y en a de tels, qu'ainsi que d'abord la pauvreté m'avait excitée et que mes détresses m'avaient poussée à de si affreux moyens, ainsi voyant que ces détresses étaient maintenant soulagées, et que je pouvais aussi gagner quelque chose pour ma subsistance, en travaillant, et que j'avais une si bonne banque pour me soutenir, pourquoi, ne cesserais-je pas maintenant, tandis que j'étais bien ; puisque je ne pouvais m'attendre à rester toujours libre, et qu'une fois surprise, j'étais perdue.

Ce fut là sans doute l'heureuse minute où, si j'avais écouté le conseil béni, quelle que fût la main dont il venait, j'aurais trouvé encore une chance de vie aisée. Mais mon destin était autrement déterminé ; l'avide démon qui m'avait attirée me tenait trop étroitement serrée pour me laisser revenir ; mais ainsi que ma pauvreté m'y avait conduite, ainsi l'avarice m'y fit rester, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus moyen de retourner en arrière. Quant aux arguments que me dictait ma raison pour me persuader de renoncer, l'avarice se dressait, et disait :

— Continue ; tu as eu très bonne chance ; continue jusqu'à ce que tu aies quatre ou cinq cents livres, et puis tu cesseras, et puis tu pourras vivre à ton aise, sans jamais plus travailler.

Ainsi, moi qui avais été étreinte jadis dans les griffes du diable, j'y étais retenue comme par un charme, et je n'avais point de pouvoir pour franchir l'enceinte du cercle, jusqu'à ce que je fus engloutie dans des labyrinthes d'embarras trop grands pour que je pusse en sortir.

Cependant ces pensées me laissèrent quelque impression, et me firent agir avec un peu plus de prudence

qu'avant, et je prenais plus de précautions que mes directrices pour elles-mêmes. Ma camarade, comme je la nommai (j'aurais dû l'appeler ma maîtresse), avec une autre de ses élèves, fut la première qui tomba dans le malheur ; car, se trouvant en quête de gain, elles firent une tentative sur un marchand de toiles dans Cheapside, mais furent grippées par un compagnon aux yeux perçants, et saisies avec deux pièces de batiste, qu'on trouva sur elles.

C'en était assez pour les loger toutes deux à Newgate où elles eurent le malheur qu'on rappelât à leur souvenir quelques-uns de leurs méfaits passés : deux autres accusations étant portées contre elles, et les faits étant prouvés, elles furent toutes deux condamnées à mort ; toutes deux plaidèrent leurs ventres et toutes deux furent déclarées grosses, quoique mon institutrice ne fût pas plus grosse que je ne l'étais moi-même.

J'allai souvent les voir et les consoler, attendant mon tour à la prochaine ; mais ce lieu m'inspirait tant d'horreur quand je réfléchissais que c'était le lieu de ma naissance malheureuse et des infortunes de ma mère, que je ne pus le supporter davantage et que je cessai mes visites.

Et oh ! si j'avais pu être avertie par leurs désastres, j'aurais pu être heureuse encore, car jusque-là j'étais libre, et aucune accusation n'avait été portée contre moi ; mais voilà qui ne pouvait être ; ma mesure n'était pas encore pleine.

Ma camarade, portant la marque d'une ancienne réprouvée, fut exécutée ; la jeune criminelle eut grâce de la vie, ayant obtenu un sursis ; mais resta de longs jours à souffrir de la faim dans sa prison, jusqu'enfin elle fit mettre son nom dans ce qu'on appelle une lettre de rémission et ainsi échappa.

Ce terrible exemple de ma camarade me frappa de frayeur au cœur ; et pendant un bon temps je ne fis point d'excursions. Mais une nuit, dans le voisinage de la maison de ma gouvernante, on cria : Au feu ! Ma gouvernante se mit à la fenêtre, car nous étions toutes levées, et cria immédiatement que la maison de M^me^ Une telle était toute en feu, flambant par le haut, ce qui était la vérité. Ici elle me poussa du coude.

— Vite, mon enfant, dit-elle ; voici une excellente occasion ; le feu est si près que vous pouvez y aller devant que la rue soit barrée par la foule.

Puis elle me donna mon rôle :

— Allez, mon enfant, à la maison ; courez et dites à la dame ou à quiconque vous verrez que vous êtes venue pour leur aider, et que vous venez de chez M^me^ Une telle, c'est à savoir une personne qu'elle connaissait plus loin dans la rue.

Me voilà partie, et arrivant à la maison, je trouvai tout le monde dans la confusion, comme bien vous pensez ; j'entrai toute courante, et trouvant une des servantes :

— Hélas ! mon doux cœur, m'écriai-je, comment donc est arrivé ce triste accident ? Où est votre maîtresse ? Est-elle en sûreté ? Et où sont les enfants ? Je viens de chez M^me^ *** pour vous aider.

Voilà la fille qui court.

— Madame, madame, cria-t-elle aussi haut qu'elle put hurler, voilà une dame qui arrive de chez M^me^ *** pour nous aider.

La pauvre dame, à moitié hors du sens, avec un paquet sous son bras et deux petits enfants vient vers moi :

— Madame, dis-je, souffrez que j'emmène ces pauvres petits chez M^{me} *** ; elle vous fait prier de les lui envoyer ; elle prendra soin des pauvres agneaux.

Sur quoi j'en prends un qu'elle tenait par la main, et elle me met l'autre dans les bras.

— Oh oui ! oui ! pour l'amour de Dieu, dit-elle, emportez-les ! Oh ! remerciez-la bien de sa bonté !

— N'avez-vous point autre chose à mettre en sûreté, madame ? dis-je ; elle le gardera avec soin.

— Oh ! Seigneur ! dit-elle, Dieu la bénisse ! Prenez ce paquet d'argenterie et emportez-le chez elle aussi. Oh ! c'est une bonne femme ! Oh ! nous sommes entièrement ruinés, perdus !

Et voilà qu'elle me quitte, se précipitant tout égarée, et les servantes à sa suite, et me voilà partie avec les deux enfants et le paquet.

À peine étais-je dans la rue que je vis une autre femme venir à moi :

— Hélas ! maîtresse, dit-elle d'un ton piteux, vous allez laisser tomber cet enfant ; allons, allons, voilà un triste temps, souffrez que je vous aide.

Et immédiatement elle met la main sur mon paquet afin de le porter pour moi.

— Non, dis-je, si vous voulez m'aider, prenez l'enfant par la main, aidez-moi à le conduire seulement jusqu'au haut de la rue ; j'irai avec vous et je vous payerai pour la peine.

Elle ne put mais que d'aller, après ce que j'avais dit, mais la créature, en somme, était du même métier que moi, et ne voulait rien que le paquet ; pourtant elle vint avec moi jusqu'à la porte, car elle ne put faire autrement. Quand nous fûmes arrivés là, je lui dis à l'oreille :

— Va, mon enfant, lui dis-je, je connais ton métier, tu peux rencontrer assez d'autres affaires.

Elle me comprit, et s'en alla ; je tambourinai à la porte avec les enfants, et comme les gens de la maison s'étaient levés déjà au tumulte de l'incendie, on me fit bientôt entrer, et je dis :

— Madame est-elle éveillée ? Prévenez-la je vous prie, que M^me^*** sollicite d'elle la faveur de prendre chez elle ces deux enfants ; pauvre dame, elle va être perdue ; leur maison est toute en flammes.

Ils firent entrer les enfants de façon fort civile, s'apitoyèrent sur la famille dans la détresse, et me voilà partie avec mon paquet. Une des servantes me demanda si je ne devais pas laisser le paquet aussi. Je dis :

— Non, mon doux cœur, c'est pour un autre endroit ; cela n'est point à eux.

J'étais à bonne distance de la presse, maintenant ; si bien que je continuai et que j'apportai le paquet d'argenterie, qui était très considérable, droit à la maison, chez ma vieille gouvernante ; elle me dit qu'elle ne voulait pas l'ouvrir, mais me pria de m'en retourner et d'aller en chercher d'autre.

Elle me fit jouer le même jeu chez la dame de la maison qui touchait celle qui était en feu, et je fis tous mes efforts pour arriver jusque-là ; mais à cette heure l'alarme du feu

était si grande, tant de pompes à incendie en mouvement et la presse du peuple si forte dans la rue, que je ne pus m'approcher de la maison quoi que je fisse, si bien que je revins chez ma gouvernante, et montant le paquet dans ma chambre, je commençai à l'examiner. C'est avec horreur que je dis quel trésor j'y trouvai ; il suffira de rapporter qu'outre la plus grande partie de la vaisselle plate de la famille, qui était considérable, je trouvai une chaîne d'or, façonnée à l'ancienne mode, dont le fermoir était brisé, de sorte que je suppose qu'on ne s'en était pas servi depuis des années ; mais l'or n'en était pas plus mauvais : aussi un petit coffret de bagues de deuil, l'anneau de mariage de la dame, et quelques morceaux brisés de vieux fermoirs d'or, une montre en or, et une bourse contenant environ la somme de 24 £ en vieilles pièces de monnaie d'or, et diverses autres choses de valeur.

Ce fut là le plus grand et le pire butin où je fus jamais mêlée ; car en vérité bien que, ainsi que je l'ai dit plus haut, je fusse endurcie maintenant au-delà de tout pour voir de réflexion en d'autres cas, cependant je me sentis véritablement touchée jusqu'à l'âme même, quand je jetai les yeux sur ce trésor : de penser à la pauvre dame inconsolée qui avait perdu tant d'autres choses, et qui se disait qu'au moins elle était certaine d'avoir sauvé sa vaisselle plate et ses bijoux ; combien elle serait surprise quand elle trouverait qu'elle avait été dupée et que la personne qui avait emporté ses enfants et ses valeurs était venue, comme elle l'avait prétendu, de chez la dame dans la rue voisine, mais qu'on lui avait amené les enfants sans qu'elle en sût rien.

Je dis que je confesse que l'inhumanité de cette action m'émut infiniment et me fit adoucir à l'excès, et que des larmes me montèrent aux yeux à son sujet ; mais malgré que

j'eusse le sentiment qu'elle était cruelle et inhumaine, jamais je ne pus trouver dans mon cœur de faire la moindre restitution. Cette réflexion s'usa et j'oubliai promptement les circonstances qui l'accompagnaient.

Ce ne fut pas tout ; car bien que par ce coup je fusse devenue infiniment plus riche qu'avant, pourtant la résolution que j'avais prise auparavant de quitter cet horrible métier quand j'aurais gagné un peu plus, ne persista point ; et l'avarice eut tant de succès, que je n'entretins plus l'espérance d'arriver à un durable changement de vie ; quoique sans cette perspective je ne pusse attendre ni sûreté ni tranquillité en la possession de ce que j'avais gagné ; encore un peu, – voilà quel était le refrain toujours.

À la fin, cédant aux importunités de mon crime, je rejetai tout remords, et toutes les réflexions que je fis sur ce chef ne tournèrent qu'à ceci : c'est que peut-être je pourrais trouver un butin au prochain coup qui compléterait le tout ; mais quoique certainement j'eusse obtenu ce butin-là, cependant chaque coup m'en faisait espérer un autre, et m'encourageait si fort à continuer dans le métier, que je n'avais point de goût à le laisser là.

Dans cette condition, endurcie par le succès, et résolue à continuer, je tombai dans le piège où j'étais destinée à rencontrer ma dernière récompense pour ce genre de vie. Mais ceci même n'arriva point encore, car je rencontrai auparavant diverses autres aventures où j'eus du succès.

Ma gouvernante fut pendant un temps réellement soucieuse de l'infortune de ma camarade qui avait été pendue, car elle en savait assez sur ma gouvernante pour l'envoyer sur le même chemin, ce qui la rendait bien inquiète ; en vérité elle était dans une très grande frayeur.

Il est vrai que quand elle eut disparu sans dire ce qu'elle savait, ma gouvernante fut tranquille sur ce point, et peut-être heureuse qu'elle eût été pendue ; car il était en son pouvoir d'avoir obtenu un pardon aux dépens de ses amis ; mais la perte qu'elle fit d'elle, et le sentiment de la tendresse qu'elle avait montrée en ne faisant pas marché de ce qu'elle savait, émut ma gouvernante à la pleurer bien sincèrement. Je la consolai du mieux que je pus, et elle, en retour, m'endurcit à mériter plus complètement le même sort.

Quoi qu'il en soit, ainsi que j'ai dit, j'en devins d'autant plus prudente et en particulier je mettais beaucoup de retenue à voler en boutique, spécialement parmi les merciers et les drapiers ; c'est là une espèce de gaillards qui ont toujours les yeux bien ouverts. Je fis une ou deux tentatives parmi les marchands de dentelles et de modes, et en particulier dans une boutique où deux jeunes femmes étaient nouvellement établies sans avoir été élevées dans le métier ; là j'emportai une pièce de dentelle au fuseau qui valait six on sept livres, et un papier de fil ; mais ce ne fut qu'une fois ; c'était un tour qui ne pouvait pas resservir.

Nous regardions toujours l'affaire comme un coup sûr, chaque fois que nous entendions parler d'une boutique nouvelle, surtout là où les gens étaient tels qui n'avaient point été élevés à tenir boutique ; tels peuvent être assurés qu'ils recevront pendant leurs débuts deux ou trois visites ; et il leur faudrait être bien subtils, en vérité, pour y échapper.

J'eus une ou deux aventures après celle-ci, mais qui ne furent que bagatelles. Rien de considérable ne s'offrant pendant longtemps, je commençai de penser qu'il fallait sérieusement renoncer au métier ; mais ma gouvernante qui n'avait pas envie de me perdre, et espérait de moi de

grandes choses, m'introduisit un jour dans la société d'une jeune femme et d'un homme qui passait pour son mari ; quoiqu'il parut ensuite que ce n'était pas sa femme, mais qu'ils étaient complices tous deux dans le métier qu'ils faisaient, et en autre chose non moins. En somme ils volaient ensemble, couchaient ensemble, furent pris ensemble et finalement pendus ensemble.

J'entrai dans une espèce de ligue avec ces deux par l'aide de ma gouvernante et ils me firent prendre part à trois ou quatre aventures, où je leur vis plutôt commettre quelques vols grossiers et malhabiles, en quoi rien ne put leur donner le succès qu'un grand fonds de hardiesse sur leur part et d'épaisse négligence sur celle des personnes volées ; de sorte que je résolus dorénavant d'apporter infiniment de prudence à m'aventurer avec eux ; et vraiment deux ou trois projets malheureux ayant été proposés par eux, je déclinai l'offre, et leur persuadai d'y renoncer. Une fois ils avaient particulièrement proposé de voler à un horloger trois montres d'or qu'ils avaient guettées pendant la journée pour trouver le lieu où il les serrait ; l'un d'eux avait tant de clefs de toutes les sortes qu'il ne faisait point de doute d'ouvrir le lieu où l'horloger les avait serrées ; et ainsi nous fîmes une espèce d'arrangement ; mais quand je vins à examiner étroitement la chose, je trouvai qu'ils se proposaient de forcer la maison, en quoi je ne voulus point m'embarquer, si bien qu'ils y allèrent sans moi. Et ils pénétrèrent dans la maison par force et firent sauter les serrures à l'endroit où étaient les montres, mais ne trouvèrent qu'une des montres d'or, et une d'argent, qu'ils prirent, et ressortirent de la maison, le tout très nettement ; mais la famille ayant été alarmée se mit à crier : Au voleur ! et l'homme fut poursuivi et pris ; la jeune femme s'était enfuie aussi, mais malheureusement se fit arrêter au bout d'une certaine distance, et les montres furent

trouvées sur elle ; et ainsi j'échappai une seconde fois, car ils furent convaincus et pendus tous deux, étant délinquants anciens, quoique très jeunes ; et comme j'ai dit avant, ainsi qu'ils avaient volé ensemble, ainsi maintenant furent-ils pendus ensemble, et là prit fin ma nouvelle association.

Je commençai maintenant d'être très circonspecte, ayant échappé de si près à me faire échauder, et avec un pareil exemple devant les yeux ; mais j'avais une nouvelle tentatrice qui m'aiguillonnait tous les jours, je veux dire ma gouvernante, et maintenant se présenta une affaire où, ainsi qu'elle avait été préparée par son gouvernement, ainsi elle espérait une bonne part du butin. Il y avait une bonne quantité de dentelles de Flandres qui était logée dans une maison privée où elle en avait ouï parler ; et la dentelle de Flandres étant prohibée, c'était de bonne prise pour tout commis de la douane qui la pourrait découvrir ; j'avais là-dessus un plein rapport de ma gouvernante, autant sur la quantité que sur le lieu même de la cachette. J'allai donc trouver un commis de la douane et lui dis que j'avais à lui faire une révélation, à condition qu'il m'assurât que j'aurais ma juste part de la récompense. C'était là une offre si équitable que rien ne pouvait être plus honnête ; il s'y accorda donc, et emmenant un commissaire, et moi avec lui, nous occupâmes la maison. Comme je lui avais dit que je saurais aller tout droit à la cachette, il m'en abandonna le soin ; et le trou étant très noir, je m'y glissai avec beaucoup de peine, une chandelle à la main, et ainsi lui passai les pièces de dentelles, prenant garde, à mesure que je les lui donnais, d'en dissimuler sur ma personne autant que j'en pus commodément emporter. Il y avait en tout environ la valeur de 300 £ de dentelles ; et j'en cachai moi-même environ la valeur de 50 £. Ces dentelles n'appartenaient point aux gens de la maison, mais à un marchand qui les avait placées en dépôt chez eux ; de sorte

qu'ils ne furent pas si surpris que j'imaginais qu'ils le seraient.

Je laissai le commis ravi de sa prise et pleinement satisfait de ce que je lui avais remis, et m'accordai à venir le trouver dans une maison qu'il dirigeait lui-même, où je le joignis après avoir disposé du butin que j'avais sur moi, dont il n'eut pas le moindre soupçon. Sitôt que j'arrivai, il commença de capituler, persuadé que je ne connaissais point le droit que j'avais dans la prise, et m'eût volontiers congédiée avec 20 £, mais je lui fis voir que je n'étais pas si ignorante qu'il le supposait ; et pourtant j'étais fort aise qu'il proposât au moins un prix fixe. Je demandai 100 £, et il monta à 30 £ ; je tombai à 80 £ ; et de nouveau il monta jusqu'à 40 £ ; en un mot il offrit 50 £ et je consentis, demandant seulement une pièce de dentelle, qui, je pense, était de 8 ou 9 £, comme si c'eût été pour la porter moi-même, et il s'y accorda. De sorte que les 50 £ en bon argent me furent payées cette nuit même, et le payement mit fin à notre marché ; il ne sut d'ailleurs qui j'étais ni où il pourrait s'enquérir de moi ; si bien qu'au cas où on eût découvert qu'une partie des marchandises avait été escroquée, il n'eût pu m'en demander compte.

Je partageai fort ponctuellement ces dépouilles avec ma gouvernante et elle me regarda depuis ce moment comme une rouée fort habile en des affaires délicates. Je trouvai que cette dernière opération était du travail le meilleur et le plus aisé qui fût à ma portée, et je fis mon métier de m'enquérir des marchandises prohibées ; et après être allée en acheter, d'ordinaire je les dénonçais ; mais aucune de ces découvertes ne monta à rien de considérable ni de pareil à ce que je viens de rapporter ; mais j'étais circonspecte à courir les

grands risques auxquels je voyais d'autres s'exposer, et où ils se ruinaient tous les jours.

La prochaine affaire d'importance fut une tentative sur la montre en or d'une dame. La chose survint dans une presse, à l'entrée d'une église, où je fus en fort grand danger de me faire prendre ; je tenais sa montre tout à plein ; mais, donnant une grosse bousculade comme si quelqu'un m'eût poussée sur elle, et entre temps ayant bellement tiré sur la montre, je trouvai qu'elle ne venait pas à moi ; je la lâchai donc sur-le-champ, et me mis à crier comme si on allait me tuer, qu'un homme venait de me marcher sur le pied, et qu'il y avait certainement là des filous, puisque quelqu'un ou d'autre venait de tirer sur ma montre : car vous devez observer qu'en ces aventures nous allions toujours fort bien vêtues et je portais de très bons habits, avec une montre d'or au côté, semblant autant d'une dame que d'autres.

À peine avais-je parlé que l'autre dame se mit à crier aussi : « Au voleur », car on venait, dit-elle, d'essayer de décrocher sa montre.

Quand j'avais touché sa montre, j'étais tout près d'elle, mais quand je m'écriai, je m'arrêtai pour ainsi dire court, et la foule l'entraînant un peu en avant, elle fit du bruit aussi, mais ce fut à quelque distance de moi, si bien qu'elle ne me soupçonna pas le moins du monde ; mais quand elle cria « au voleur », quelqu'un s'écria : « Oui-da, et il y en a un autre par ici, on vient d'essayer de voler madame. »

Dans ce même instant, un peu plus loin dans la foule, et à mon grand bonheur, on cria encore : « Au voleur ! » et vraiment on prit un jeune homme sur le fait. Ceci, bien qu'infortuné pour le misérable, arriva fort à point pour mon cas, malgré que j'eusse bravement porté jusque-là mon assu-

rance ; mais maintenant il n'y avait plus de doute, et toute la partie flottante de la foule se porta par là, et le pauvre garçon fut livré à la fureur de la rue, qui est une cruauté que je n'ai point besoin de décrire, et que pourtant ils préfèrent toujours à être envoyés à Newgate où ils demeurent souvent longtemps, et parfois sont pendus, et le mieux qu'ils puissent y attendre, s'ils sont convaincus, c'est d'être déportés.

Ainsi j'échappai de bien près, et je fus si effrayée que je ne m'attaquai plus aux montres d'or pendant un bon moment.

Cependant ma gouvernante me conduisait dans tous les détails de la mauvaise vie que je menais maintenant, comme si ce fût par la main, et me donnait de telles instructions, et je les suivais si bien que je devins la plus grande artiste de mon temps ; et je me tirais de tous les dangers avec une si subtile dextérité, que tandis que plusieurs de mes camarades se firent enfermer à Newgate, dans le temps qu'elles avaient pratiqué le métier depuis une demi-année, je le pratiquais maintenant depuis plus de cinq ans et les gens de Newgate ne faisaient pas tant que me connaître ; ils avaient beaucoup entendu parler de moi, il est vrai, et m'attendaient bien souvent mais je m'étais toujours échappée, quoique bien des fois dans le plus extrême danger.

Un des plus grands dangers où j'étais maintenant, c'est que j'étais trop connue dans le métier ; et quelques-unes de celles dont la haine était due plutôt à l'envie qu'à aucune injure que je leur eusse faite, commencèrent de se fâcher que j'échappasse toujours quand elles se faisaient toujours prendre et emporter à Newgate. Ce furent elles qui me donnèrent le nom de Moll Flanders, car il n'avait pas plus d'affinité avec mon véritable nom ou avec aucun des noms sous les-

quels j’avais passé que le noir n’a de parenté avec le blanc, sinon qu’une fois, ainsi que je l’ai dit, je m’étais fait appeler M^me^ Flanders quand je m’étais réfugiée à la Monnaie ; mais c’est ce que ces coquines ne surent jamais, et je ne pus pas apprendre davantage comment elles vinrent à me donner ce nom, ou à quelle occasion.

Je fus bientôt informée que quelques-unes de celles qui s’étaient fait emprisonner dans Newgate avaient juré de me dénoncer ; et comme je savais que deux ou trois d’entre elles n’en étaient que trop capables, je fus dans un grand souci et je restai enfermée pendant un bon temps ; mais ma gouvernante qui était associée à mon succès, et qui maintenant jouait à coup sûr, puisqu’elle n’avait point de part à mes risques, ma gouvernante, dis-je, montra quelque impatience de me voir mener une vie si inutile et si peu profitable, comme elle disait ; et elle imagina une nouvelle invention pour me permettre de sortir, qui fut de me vêtir d’habits d’homme, et de me faire entrer ainsi dans une profession nouvelle.

J’étais grande et bien faite, mais la figure un peu trop lisse pour un homme ; pourtant, comme je sortais rarement avant la nuit, ce ne fut pas trop mal ; mais je mis longtemps à apprendre à me tenir dans mes nouveaux habits ; il était impossible d’être aussi agile, prête à point, et adroite en toutes ces choses, dans des vêtements contraires à la nature ; et ainsi que je faisais tout avec gaucherie, ainsi n’avais-je ni le succès ni la facilité d’échapper que j’avais eus auparavant, et je résolus d’abandonner cette méthode : mais ma résolution fut confirmée bientôt après par l’accident suivant.

Ainsi que ma gouvernante m’avait déguisée en homme, ainsi me joignit-elle à un homme, jeune garçon assez expert

en son affaire, et pendant trois semaines nous nous entendîmes fort bien ensemble. Notre principale occupation était de guetter les comptoirs dans les boutiques et d'escamoter n'importe quelle marchandise qu'on avait laissé traîner par négligence, et dans ce genre de travail nous fîmes plusieurs bonnes affaires, comme nous disions. Et comme nous étions toujours ensemble, nous devînmes fort intimes ; pourtant il ne sut jamais que je n'étais pas un homme ; non, quoique à plusieurs reprises je fusse rentrée avec lui dans son logement, suivant les besoins de nos affaires, et que j'eusse couché avec lui quatre ou cinq fois pendant toute la nuit ; mais notre dessein était ailleurs, et il était absolument nécessaire pour moi de lui cacher mon sexe, ainsi qu'il parut plus tard. D'ailleurs les conditions de notre vie, où nous entrions tard, et où nous avions des affaires qui exigeaient que personne ne pût entrer dans notre logement, étaient telles qu'il m'eût été impossible de refuser de coucher avec lui, à moins de lui révéler mon sexe ; mais, comme il est, je parvins à me dissimuler effectivement.

Mais sa mauvaise et ma bonne fortune mirent bientôt fin à cette vie, dont il faut l'avouer, j'étais lasse aussi. Nous avions fait plusieurs belles prises en ce nouveau genre de métier ; mais la dernière aurait été extraordinaire.

Il y avait une boutique dans une certaine rue, dont le magasin, qui était derrière, donnait dans une autre rue, la maison faisant le coin.

Par la fenêtre du magasin, nous aperçûmes sur le comptoir ou étal qui était juste devant cinq pièces de soie, avec d'autres étoffes ; et quoiqu'il fît presque sombre, pourtant les gens étant occupés dans le devant de la boutique n'avaient

pas eu le temps de fermer ces fenêtres ou bien l'avaient oublié.

Là-dessus le jeune homme fut si ravi par la joie qu'il ne put se retenir ; tout cela était, disait-il, à sa portée ; et il m'affirma sous de violents jurons qu'il l'aurait, dût-il forcer la maison ; je l'en dissuadai un peu, mais vis qu'il n'y avait point de remède ; si bien qu'il s'y précipita à la hâte, fit glisser avec assez d'adresse un des carreaux de la fenêtre à châssis, prit quatre pièces de soie, et revint jusqu'à moi en les tenant, mais fut immédiatement poursuivi par une terrible foule en tumulte ; nous étions debout l'un à côté de l'autre, en vérité, mais je n'avais pris aucun des objets qu'il portait à la main, quand je lui soufflai rapidement :

— Tu es perdu !

Il courut comme l'éclair, et moi de même ; mais la poursuite était plus ardente contre lui parce qu'il emportait les marchandises ; il laissa tomber deux des pièces de soie, ce qui les arrêta un instant ; mais la foule augmenta et nous poursuivit tous deux, ils le prirent bientôt après avec les deux pièces qu'il tenait, et puis les autres me suivirent. Je courus de toutes mes forces et arrivai jusqu'à la maison de ma gouvernante où quelques gens aux yeux acérés me suivirent si chaudement qu'ils m'y bloquèrent : ils ne frappèrent pas aussitôt à la porte, ce qui me donna le temps de rejeter mon déguisement, et de me vêtir de mes propres habits ; d'ailleurs, quand ils y arrivèrent, ma gouvernante, qui avait son conte tout prêt, tint sa porte fermée, et leur cria qu'aucun homme n'était entré chez elle ; la foule affirma qu'on avait vu entrer un homme et menaça d'enfoncer la porte.

Ma gouvernante, point du tout surprise, leur répondit avec placidité, leur assura qu'ils pourraient entrer fort librement et fouiller sa maison, s'ils voulaient mener avec eux un commissaire, et ne laisser entrer que tels que le commissaire admettrait, étant déraisonnable de laisser entrer toute une foule ; c'est ce qu'ils ne purent refuser, quoique ce fût une foule. On alla donc chercher un commissaire sur-le-champ ; et elle fort librement ouvrit la porte ; le commissaire surveilla la porte et les hommes qu'il avait appointés fouillèrent la maison, ma gouvernante allant avec eux de chambre en chambre. Quand elle vint à ma chambre, elle m'appela, et cria à haute voix :

— Ma cousine, je vous prie d'ouvrir votre porte ; ce sont des messieurs qui sont obligés d'entrer afin d'examiner votre chambre.

J'avais avec moi une enfant, qui était la petite-fille de ma gouvernante, comme elle l'appelait ; et je la priai d'ouvrir la porte ; et j'étais là, assise au travail, avec un grand fouillis d'affaires autour de moi, comme si j'eusse été au travail toute la journée, dévêtue et n'ayant que du linge de nuit sur la tête et une robe de chambre très lâche ; ma gouvernante me fit une manière d'excuse pour le dérangement qu'on me donnait, et m'en expliqua en partie l'occasion, et qu'elle n'y voyait d'autre remède que de leur ouvrir les portes et de leur permettre de se satisfaire, puisque tout ce qu'elle avait pu leur dire n'y avait point suffi. Je restai tranquillement assise et les priai de chercher tant qu'il leur plairait ; car s'il y avait personne dans la maison, j'étais certaine que ce n'était point dans ma chambre ; et pour le reste de la maison, je n'avais point à y contredire, ne sachant nullement de quoi ils étaient en quête.

Tout autour de moi avait l'apparence si innocente et si honnête qu'ils me traitèrent avec plus de civilité que je n'attendais, mais ce ne fut qu'après avoir minutieusement fouillé la chambre jusque sous le lit, dans le lit, et partout ailleurs où il était possible de cacher quoi que ce fût ; quand ils eurent fini, sans avoir pu rien trouver, ils me demandèrent pardon et redescendirent l'escalier.

Quand ils eurent eu ainsi fouillé la maison de la cave au grenier, et puis du grenier à la cave, sans avoir pu rien trouver, ils apaisèrent assez bien la populace ; mais ils emmenèrent ma gouvernante devant la justice ; deux hommes jurèrent qu'ils avaient vu l'homme qu'ils poursuivaient entrer dans sa maison ; ma gouvernante s'enleva dans ses paroles et fit grand bruit sur ce qu'on insultait sa maison et qu'on la traitait ainsi pour rien ; que si un homme était entré, il pourrait bien en ressortir tout à l'heure, pour autant qu'elle en sût, car elle était prête à faire serment qu'aucun homme à sa connaissance n'avait passé sa porte de tout le jour, ce qui était fort véritable ; qu'il se pouvait bien que tandis qu'elle était en haut quelque individu effrayé eût pu trouver la porte ouverte et s'y précipiter pour chercher abri s'il était poursuivi, mais qu'elle n'en savait rien ; et s'il en avait été ainsi, il était certainement ressorti, peut-être par l'autre porte, car elle avait une autre porte donnant dans une allée, et qu'ainsi il s'était échappé.

Tout cela était vraiment assez probable ; et le juge se contenta de lui faire prêter le serment qu'elle n'avait point reçu ou admis d'homme en sa maison dans le but de le cacher, protéger, ou soustraire à la justice ; serment qu'elle pouvait prêter de bonne foi, ce qu'aussi bien elle fit, et ainsi fut congédiée.

Il est aisé de juger dans quelle frayeur je fus à cette occasion, et il fut impossible à ma gouvernante de jamais m'amener à me déguiser de nouveau ; en effet, lui disais-je, j'étais certaine de me trahir.

Mon pauvre complice en cette mésaventure était maintenant dans un mauvais cas ; il fut emmené devant le Lord-Maire et par Sa Seigneurie envoyé à Newgate, et les gens qui l'avaient pris étaient tellement désireux, autant que possible, de le poursuivre, qu'ils s'offrirent à assister le jury en paraissant à la session afin de soutenir la charge contre lui.

Pourtant il obtint un sursis d'accusation, sur promesse de révéler ses complices, et en particulier l'homme avec lequel il avait commis ce vol ; et il ne manqua pas d'y porter tous ses efforts, car il donna mon nom, qu'il dit être Gabriel Spencer, qui était le nom sous lequel je passais auprès de lui ; et voilà où paraît la prudence que j'eus en me cachant de lui, sans quoi j'eusse été perdue.

Il fit tout ce qu'il put pour découvrir ce Gabriel Spencer ; il le décrivit ; il révéla l'endroit où il dit que je logeais ; et, en un mot, tous les détails qu'il fut possible sur mon habitation ; mais lui ayant dissimulé la principale circonstance, c'est-à-dire mon sexe, j'avais un vaste avantage, et il ne put arriver à moi ; il mit dans la peine deux ou trois familles par ses efforts pour me retrouver ; mais on n'y savait rien de moi, sinon qu'il avait eu un camarade, qu'on avait vu, mais sur lequel on ne savait rien ; et quant à ma gouvernante, bien qu'elle eût été l'intermédiaire qui nous fit rencontrer, pourtant la chose avait été faite de seconde main, et il ne savait rien d'elle non plus.

Ceci tourna à son désavantage, car ayant fait la promesse de découvertes sans pouvoir la tenir, on considéra

qu'il avait berné la justice, et il fut plus férocement poursuivi par le boutiquier.

J'étais toutefois affreusement inquiète pendant tout ce temps, et afin d'être tout à fait hors de danger, je quittai ma gouvernante pour le moment, mais ne sachant où aller, j'emmenai une fille de service, et je pris le coche pour Dunstable où j'allai voir mon ancien hôte et mon hôtesse, à l'endroit où j'avais si bravement vécu avec mon mari du Lancashire ; là je lui contai une histoire affectée, que j'attendais tous les jours mon mari qui revenait d'Irlande, et que je lui avais envoyé une lettre pour lui faire savoir que je le joindrais à Dunstable dans son hôtellerie, et qu'il débarquerait certainement, s'il avait bon vent, d'ici peu de jours ; de sorte que j'étais venue passer quelques jours avec eux en attendant son arrivée ; car il viendrait ou bien par la poste ou bien par le coche de West-Chester, je ne savais pas au juste ; mais quoi que ce fût, il était certain qu'il descendrait dans cette maison afin de me joindre.

Mon hôtesse fut extrêmement heureuse de me voir, et mon hôte fit un tel remue-ménage que si j'eusse été une princesse je n'eusse pu être mieux reçue, et on m'aurait volontiers gardée un mois ou deux si je l'avais cru bon.

Mais mon affaire était d'autre nature ; j'étais très inquiète (quoique si bien déguisée qu'il était à peine possible de me découvrir) et je craignais que cet homme me trouvât et malgré qu'il ne pût m'accuser de son vol, lui ayant persuadé de ne point s'y aventurer, et ne m'y étant point mêlée moi-même, pourtant il eût pu me charger d'autres choses, et acheter sa propre vie aux dépens de la mienne.

Ceci m'emplissait d'horribles appréhensions ; je n'avais ni ressource, ni amie, ni confidente que ma vieille gouver-

nante, et je ne voyais d'autre remède que de remettre ma vie entre ses mains ; et c'est ce que je fis, car je lui fis savoir mon adresse et je reçus plusieurs lettres d'elle pendant mon séjour. Quelques-unes me jetèrent presque hors du sens, à force d'effroi ; mais à la fin elle m'envoya la joyeuse nouvelle qu'il était pendu, qui était la meilleure nouvelle pour moi que j'eusse apprise depuis longtemps.

J'étais restée là cinq semaines et j'avais vécu en grand confort vraiment, si j'excepte la secrète anxiété de mon esprit ; mais quand je reçus cette lettre, je repris ma mine agréable, et dis à mon hôtesse que je venais de recevoir une lettre de mon époux d'Irlande, que j'avais d'excellentes nouvelles de sa santé, mais la mauvaise nouvelle que ses affaires ne lui permettaient pas de partir si tôt qu'il l'eût espéré, si bien qu'il était probable que j'allais rentrer sans lui.

Mon hôtesse, cependant, me félicita des bonnes nouvelles, et que je fusse rassurée sur sa santé :

— Car j'ai remarqué, madame, dit-elle, que vous n'aviez pas l'air si gaie que d'ordinaire ; par ma foi, vous deviez être tout enfoncée dans votre souci, dit la bonne femme ; on voit bien que vous êtes toute changée, et voilà votre bonne humeur revenue, dit-elle.

— Allons, allons, je suis fâché que monsieur n'arrive pas encore, dit mon hôte ; cela m'aurait réjoui le cœur de le voir ; quand vous serez assurée de sa venue, faites un saut jusqu'ici, madame, vous serez très fort la bienvenue toutes les fois qu'il vous plaira.

Sur tous ces beaux compliments nous nous séparâmes, et je revins assez joyeuse à Londres, où je trouvai ma gouvernante charmée tout autant que je l'étais moi-même. Et

maintenant elle me dit qu'elle ne me recommanderait plus jamais d'associé ; car elle voyait bien, dit-elle, que ma chance était meilleure quand je m'aventurais toute seule. Et c'était la vérité, car je tombais rarement en quelque danger quand j'étais seule, ou, si j'y tombais, je m'en tirais avec plus de dextérité que lorsque j'étais embrouillée dans les sottes mesures d'autres personnes qui avaient peut-être moins de prévoyance que moi, et qui étaient plus impatientes ; car malgré que j'eusse autant de courage à me risquer qu'aucune d'elles, pourtant j'usais de plus de prudence avant de rien entreprendre, et j'avais plus de présence d'esprit pour m'échapper.

Je me suis souvent étonnée mêmement sur mon propre endurcissement en une autre façon, que regardant comment tous mes compagnons se faisaient surprendre et tombaient si soudainement dans les mains de la justice, pourtant je ne pouvais en aucun temps entrer dans la sérieuse résolution de cesser ce métier ; d'autant qu'il faut considérer que j'étais maintenant très loin d'être pauvre, que la tentation de nécessité qui est la générale introduction de cette espèce de vice m'était maintenant ôtée, que j'avais près de 500 £ sous la main en argent liquide, de quoi j'eusse pu vivre très bien si j'eusse cru bon de me retirer ; mais dis-je, je n'avais pas tant que jadis, quand je n'avais que 200 £ d'épargne, et point de spectacles aussi effrayants devant les yeux.

J'eus cependant une camarade dont le sort me toucha de près pendant un bon moment, malgré que mon impression s'effaçât aussi à la longue. Ce fut un cas vraiment d'infortune. J'avais mis la main sur une pièce de très beau damas dans la boutique d'un mercier d'où j'étais sortie toute nette ; car j'avais glissé la pièce à cette camarade, au moment que nous sortions de la boutique ; puis elle s'en alla de

son côté, moi du mien. Nous n'avions pas été longtemps hors de la boutique que le mercier s'aperçut que la pièce d'étoffe avait disparu, et envoya ses commis qui d'un côté, qui d'un autre ; et bientôt ils eurent saisi la femme qui portait la pièce, et trouvèrent le damas sur elle ; pour moi je m'étais faufilée par chance dans une maison où il y avait une chambre à dentelle, au palier du premier escalier ; et j'eus la satisfaction, ou la terreur, vraiment, de regarder par la fenêtre et de voir traîner la pauvre créature devant la justice, qui l'envoya sur-le-champ à Newgate.

Je fus soigneuse à ne rien tenter dans la chambre à dentelle ; mais je bouleversai assez toutes les marchandises afin de gagner du temps ; puis j'achetai quelques aunes de passepoil et les payai, et puis m'en allai, le cœur bien triste en vérité pour la pauvre femme qui était en tribulation pour ce que moi seule avais volé.

Là encore mon ancienne prudence me fut bien utile ; j'avais beau voler en compagnie de ces gens, pourtant je ne leur laissais jamais savoir qui j'étais, ni ne pouvaient-ils jamais découvrir où je logeais, malgré qu'ils s'efforçassent de m'épier quand je rentrais. Ils me connaissaient tous sous le nom de Moll Flanders, bien que même quelques-uns d'entre eux se doutassent plutôt que je fusse elle, qu'ils ne le savaient ; mon nom était public parmi eux, en vérité ; mais comment me découvrir, voilà ce qu'ils ne savaient point, ni tant que deviner où étaient mes quartiers, si c'était à l'est de Cité ou à l'ouest ; et cette méfiance fut mon salut à toutes ces occasions.

Je demeurai enfermée pendant longtemps sur l'occasion du désastre de cette femme ; je savais que si je tentais quoi que ce fût qui échouât, et que si je me faisais emmener en

prison, elle serait là, toute prête de témoigner contre moi, et peut-être de sauver sa vie à mes dépens ; je considérais que je commençais à être très bien connue de nom à Old Bailey, quoiqu'ils ne connussent point ma figure, et que si je tombais entre leurs mains, je serais traitée comme vieille délinquante ; et pour cette raison, j'étais résolue à voir ce qui arriverait à cette pauvre créature avant de bouger, quoique à plusieurs reprises, dans sa détresse, je lui fis passer de l'argent pour la soulager.

À la fin son jugement arriva. Elle plaida que ce n'était point elle qui avait volé les objets ; mais qu'une M^me^ Flanders, ainsi qu'elle l'avait entendu nommer (car elle ne la connaissait pas), lui avait donné le paquet après qu'elles étaient sorties de la boutique et lui avait dit de le rapporter chez elle. On lui demanda où était cette M^me^ Flanders. Mais elle ne put la produire, ni rendre le moindre compte de moi ; et les hommes du mercier jurant positivement qu'elle était dans la boutique au moment que les marchandises avaient été volées, qu'ils s'étaient aperçus de leur disparition sur-le-champ, qu'ils l'avaient poursuivie, et qu'ils les avaient retrouvées sur elle, là-dessus le jury rendit le verdict « coupable » ; mais la cour, considérant qu'elle n'était pas réellement la personne qui avait volé les objets et qu'il était bien possible qu'elle ne pût pas retrouver cette M^me^ Flanders (ce qui se rapportait à moi) par où elle eût pu sauver sa vie, ce qui était vrai, lui accorda la faveur d'être déportée, qui fut l'extrême faveur qu'elle put obtenir ; sinon que la cour lui dit que si entre temps elle pouvait produire ladite M^me^ Flanders, la cour intercéderait pour son pardon ; c'est à savoir que si elle pouvait me découvrir et me faire pendre, elle ne serait point déportée. C'est ce que je pris soin de lui rendre impossible, et ainsi elle fut embarquée en exécution de sa sentence peu de temps après.

Il faut que je le répète encore, le sort de cette pauvre femme m'affligea extrêmement ; et je commençai d'être très pensive, sachant que j'étais réellement l'instrument de son désastre : mais ma pauvre vie, qui était si évidemment en danger, m'ôtait ma tendresse ; et voyant qu'elle n'avait pas été mise à mort, je fus aise de sa déportation, parce qu'elle était alors hors d'état de me faire du mal, quoi qu'il advînt.

Le désastre de cette femme fut quelques mois avant celui de la dernière histoire que j'ai dite, et fut vraiment en partie l'occasion de la proposition que me fit ma gouvernante de me vêtir d'habits d'homme, afin d'aller partout sans être remarquée ; mais je fus bientôt lasse de ce déguisement, ainsi que j'ai dit, parce qu'il m'exposait à trop de difficultés.

J'étais maintenant tranquille, quant à toute crainte de témoignages rendus contre moi ; car tous ceux qui avaient été mêlés à mes affaires ou qui me connaissaient sous le nom de Moll Flanders étaient pendus ou déportés ; et si j'avais eu l'infortune de me faire prendre, j'aurais pu m'appeler de tout autre nom que Moll Flanders, sans qu'on parvînt à me charger d'aucun ancien crime ; si bien que j'entamai mon nouveau crédit avec d'autant plus de liberté et j'eus plusieurs heureuses aventures, quoique assez peu semblables à celles que j'avais eues auparavant.

Nous eûmes à cette époque un autre incendie qui survint non loin du lieu où vivait ma gouvernante et je fis là une tentative comme avant, mais n'y étant pas arrivée avant que la foule s'amassât, je ne pus parvenir jusqu'à la maison que je visais, et au lieu de butin, je rencontrai un malheur qui pensa mettre fin tout ensemble à ma vie et à mes mauvaises actions ; car le feu étant fort furieux, et les gens en grande frayeur, qui déménageaient leurs meubles et les jetaient par

la croisée, une fille laissa tomber d'une fenêtre un lit de plume justement sur moi ; il est vrai que le lit de plume étant mol, ne pouvait point me briser les os ; mais comme le poids était fort grand, il s'augmentait de sa chute, je fus renversée à terre et je demeurai un moment comme morte : d'ailleurs on ne s'inquiéta guère de me débarrasser ou de me faire revenir à moi ; mais je gisais comme une morte, et on me laissa là, jusqu'à l'heure où une personne qui allait pour enlever le lit de plume m'aida à me relever ; ce fut en vérité un miracle si les gens de la maison ne jetèrent point d'autres meubles afin de les y faire tomber, chose qui m'eût inévitablement tuée ; mais j'étais réservée pour d'autres afflictions.

Cet accident toutefois me gâta le marché pour un temps et je rentrai chez ma gouvernante assez meurtrie et fort effrayée, et elle eut bien de la peine à me remettre sur pieds.

C'était maintenant la joyeuse époque de l'année, et la foire Saint-Barthélemy était commencée ; je n'avais jamais fait d'excursion de ce côté-là, et la foire n'était point fort avantageuse pour moi ; cependant cette année j'allai faire un tour dans les cloîtres, et là je tombai dans une des boutiques à rafle. C'était une chose de peu de conséquence pour moi ; mais il entra un gentilhomme extrêmement bien vêtu, et très riche, et comme il arrive d'ordinaire que l'on parle à tout le monde dans ces boutiques, il me remarqua et s'adressa singulièrement à moi ; d'abord il me dit qu'il allait mettre à la rafle pour moi, et c'est ce qu'il fit ; et comme il gagna quelque petit lot, je crois que c'était un manchon de plumes, il me l'offrit ; puis il continua de me parler avec une apparence de respect qui passait l'ordinaire ; mais toujours avec infiniment de civilité, et en façon de gentilhomme.

Il me tint si longtemps en conversation, qu'à la fin il me tira du lieu où on jouait à la rafle jusqu'à la porte de la boutique, puis m'en fit sortir pour me promener dans le cloître, ne cessa point de me parler légèrement de mille choses, sans qu'il y eût rien au propos ; enfin il me dit qu'il était charmé de ma société, et me demanda si je n'oserais point monter en carrosse avec lui : il me dit qu'il était homme d'honneur, et qu'il ne tenterait rien d'inconvenant. Je parus répugnante d'abord, mais je souffris de me laisser importuner un peu ; enfin je cédai.

Je ne savais que penser du dessein de ce gentilhomme ; mais je découvris plus tard qu'il avait la tête brouillée par les fumées du vin qu'il avait bu, et qu'il ne manquait pas d'envie d'en boire davantage. Il m'emmena au Spring-Garden, à Knightsbridge, où nous nous promenâmes dans les jardins, et où il me traita fort bravement ; mais je trouvai qu'il buvait avec excès ; il me pressa de boire aussi – mais je refusai.

Jusque-là il avait gardé sa parole, et n'avait rien tenté qui fût contre la décence ; nous remontâmes en carrosse, et il me promena par les rues, et à ce moment il était près de dix heures du soir, qu'il fit arrêter le carrosse à une maison où il paraît qu'il était connu et où on ne fit point scrupule de nous faire monter l'escalier et de nous faire entrer dans une chambre où il y avait un lit ; d'abord je parus répugnante à monter ; mais, après quelques paroles, là encore je cédai, ayant en vérité le désir de voir l'issue de cette affaire, et avec l'espoir d'y gagner quelque chose, en fin de compte ; pour ce qui était du lit, etc., je n'étais pas fort inquiète là-dessus.

Ici il commença de se montrer un peu plus libre qu'il n'avait promis : et moi, peu à peu, je cédai à tout ; de sorte qu'en somme il fit de moi ce qu'il lui plut : point n'est besoin

d'en dire davantage. Et cependant il buvait d'abondance ; et vers une heure du matin nous remontâmes dans le carrosse ; l'air et le mouvement du carrosse lui firent monter les vapeurs de la boisson à la tête ; il montra quelque agitation et voulut recommencer ce qu'il venait de faire ; mais moi, sachant bien que je jouais maintenant à coup sûr, je résistai, et je le fis tenir un peu tranquille, d'où à peine cinq minutes après il tomba profondément endormi.

Je saisis cette occasion pour le fouiller fort minutieusement ; je lui ôtai une montre en or, avec une bourse de soie pleine d'or, sa belle perruque à calotte pleine, et ses gants à frange d'argent, son épée et sa belle tabatière ; puis ouvrant doucement la portière du carrosse, je me tins prête à sauter tandis que le carrosse marcherait ; mais comme le carrosse s'arrêtait dans l'étroite rue qui est de l'autre côté de Temple-Bar pour laisser passer un autre carrosse, je sortis sans bruit, refermai la portière, et faussai compagnie à mon gentilhomme et au carrosse tout ensemble.

C'était là en vérité une aventure imprévue et où je n'avais eu aucune manière de dessein ; quoique je ne fusse pas déjà si loin de la joyeuse partie de la vie pour oublier comment il fallait se conduire quand un sot aussi aveuglé par ses appétits ne reconnaîtrait pas une vieille femme d'une jeune. Je paraissais en vérité dix ou douze ans de moins que je n'avais ; pourtant je n'étais point une jeune fille de dix-sept ans, et il était aisé de le voir. Il n'y a rien de si absurde, de si extravagant ni de si ridicule, qu'un homme qui a la tête échauffée tout ensemble par le vin et par un mauvais penchant de son désir ; il est possédé à la fois par deux démons, et ne peut pas plus se gouverner par raison qu'un moulin ne saurait moudre sans eau ; le vice foule aux pieds tout ce qui était bon en lui ; oui et ses sens mêmes sont obscurcis par sa

propre rage, et il agit en absurde à ses propres yeux : ainsi il continuera de boire, étant déjà ivre ; il ramassera une fille commune, sans se soucier de ce qu'elle est ni demander qui elle est : saine ou pourrie, propre ou sale, laide ou jolie, vieille ou jeune ; si aveuglé qu'il ne saurait distinguer. Un tel homme est pire qu'un lunatique ; poussé par sa tête ridicule, il ne sait pas plus ce qu'il fait que ne le savait mon misérable quand je lui tirai de la poche sa montre et sa bourse d'or.

Ce sont là les hommes dont Salomon dit :

« — Ils marchent comme le bœuf à l'abattoir, jusqu'à ce que le fer leur perce le foie. »

Admirable description d'ailleurs de l'horrible maladie, qui est une contagion empoisonnée et mortelle se mêlant au sang dont le centre ou fontaine est dans le foie ; d'où par la circulation rapide de la masse entière, cet affreux fléau nauséabond frappe immédiatement le foie, infecte les esprits, et perce les entrailles comme d'un fer.

Il est vrai que le pauvre misérable sans défense n'avait rien à craindre de moi ; quoique j'eusse grande appréhension d'abord sur ce que je pouvais avoir à craindre de lui ; mais c'était vraiment un homme digne de pitié en tant qu'il était de bonne sorte ; un gentilhomme n'ayant point de mauvais dessein ; homme de bon sens et belle conduite : personne agréable et avenante, de contenance sobre et ferme, de visage charmant et beau, et tout ce qui pouvait plaire, sinon qu'il avait un peu bu par malheur la nuit d'avant ; qu'il ne s'était point mis au lit, ainsi qu'il me dit quand nous fûmes ensemble ; qu'il était échauffé et que son sang était enflammé par le vin ; et que dans cette condition sa raison, comme si elle fut endormie, l'avait abandonné.

Pour moi, mon affaire, c'était son argent et ce que je pouvais gagner sur lui et ensuite si j'eusse pu trouver quelque moyen de le faire, je l'eusse renvoyé sain et sauf chez lui en sa maison, dans sa famille, car je gage dix contre un qu'il avait une femme honnête et vertueuse et d'innocents enfants qui étaient inquiets de lui et qui auraient bien voulu qu'il fût rentré pour prendre soin de lui jusqu'à ce qu'il se remit. Et puis avec quelle honte et quel regret il considérerait ce qu'il avait fait ! Comme il se reprocherait d'avoir lié fréquentation avec une p… ! Ramassée dans le pire des mauvais lieux, le cloître, parmi l'ordure et la souillure de la ville ! Comme il tremblerait de crainte d'avoir pris la…, de crainte que le fer lui eût percé le foie ! Comme il se haïrait lui-même chaque fois qu'il regarderait la folie et la brutalité de sa débauche ! Comme il abhorrerait la pensée, s'il avait quelques principes d'honneur, de donner aucune maladie s'il en avait – et était-il sûr de n'en point avoir ? – à sa femme chaste et vertueuse, et de semer ainsi la contagion dans le sang vital de sa postérité !

Si de tels gentilshommes regardaient seulement les méprisables pensées qu'entretiennent sur eux les femmes mêmes dont ils sont occupés en des cas tels que ceux-ci, ils en auraient du dégoût. Ainsi que j'ai dit plus haut, elles n'estiment point le plaisir ; elles ne sont soulevées par aucune inclination pour l'homme ; la g… passive ne pense à d'autre plaisir qu'à l'argent, et quand il est tout ivre en quelque sorte par l'extase de son mauvais plaisir, les mains de la fille sont dans ses poches en quête de ce qu'elle y peut trouver, et il ne s'en aperçoit pas plus au moment de sa folie qu'il ne le peut prévoir dans l'instant qu'il a commencé.

J'ai connu une femme qui eut tant d'adresse avec un homme qui en vérité ne méritait point d'être mieux traité,

que pendant qu'il était occupé avec elle d'une autre manière, elle fit passer sa bourse qui contenait vingt guinées hors de son gousset où il l'avait mise de crainte qu'elle la lui prît, et glissa à la place une autre bourse pleine de jetons dorés. Après qu'il eut fini, il lui dit :

— Voyons ! ne m'as-tu point volé ?

Elle se mit à plaisanter et lui dit qu'elle ne pensait pas qu'il eût beaucoup d'argent à perdre. Il mit la main à son gousset, et tâta sa bourse des doigts, d'où il fut rassuré, et ainsi elle s'en alla avec son argent. Et c'était là le métier de cette fille. Elle avait une montre d'or faux et dans sa poche une bourse pleine de jetons toute prête à de semblables occasions, et je ne doute point qu'elle ne pratiquât son métier avec succès.

Je rentrai chez ma gouvernante avec mon butin, et vraiment quand je lui contai l'histoire, elle put à peine retenir ses larmes de penser comment un tel gentilhomme courait journellement le risque de se perdre chaque fois qu'un verre de vin lui montait à la tête.

Mais quant à mon aubaine, et combien totalement je l'avais dépouillé, elle me dit qu'elle en était merveilleusement charmée.

— Oui, mon enfant, dit-elle, voilà une aventure qui sans doute servira mieux à le guérir que tous les sermons qu'il entendra jamais dans sa vie.

Et si le reste de l'histoire est vrai, c'est ce qui arriva en effet.

Je trouvai le lendemain qu'elle s'enquérait merveilleusement de ce gentilhomme. La description que je lui en don-

nai, ses habits, sa personne, son visage, tout concourait à la faire souvenir d'un gentilhomme dont elle connaissait le caractère. Elle demeura pensive un moment et comme je continuais à lui donner des détails, elle se met à dire :

— Je parie cent livres que je connais cet homme.

— J'en suis fâchée, dis-je, car je ne voudrais pas qu'il fût exposé pour tout l'or du monde. On lui a déjà fait assez de mal, et je ne voudrais pas aider à lui en faire davantage.

— Non, non, dit-elle, je ne veux pas lui faire de mal, mais tu peux bien me laisser satisfaire un peu ma curiosité, car si c'est lui, je te promets bien que je le retrouverai.

Je fus un peu effarée là-dessus, et lui dis le visage plein d'une inquiétude apparente qu'il pourrait donc par le même moyen me retrouver, moi et qu'alors j'étais perdue. Elle repartit vivement :

— Eh quoi ! penses-tu donc que je vais te trahir ? mon enfant. Non, non, dit-elle, quand il dût avoir dix fois plus d'état, j'ai gardé ton secret dans des choses pires que celle-ci. Tu peux bien te fier à moi pour cette fois.

Alors je n'en dis point davantage.

Elle disposa son plan d'autre manière et sans me le faire connaître, mais elle était résolue à tout découvrir ; si bien qu'elle va trouver une certaine personne de ses amis qui avait accointance dans la famille qu'elle supposait, et lui dit qu'elle avait une affaire extraordinaire avec tel gentilhomme (qui – soit dit en passant – n'était rien de moins qu'un baronnet, et de très bonne famille) et qu'elle ne savait comment parvenir jusqu'à lui sans être introduite dans la maison. Son

amie lui promit sur-le-champ de l'y aider, et en effet s'en va voir si le gentilhomme était en ville.

Le lendemain elle arrive chez ma gouvernante et lui dit que Sir ** était chez lui, mais qu'il lui était arrivé quelque accident, qu'il était fort indisposé, et qu'il était impossible de le voir.

— Quel accident ? dit ma gouvernante, en toute hâte, comme si elle fût surprise.

— Mais, répond mon amie, il était allé à Hampstead pour y rendre visite à un gentilhomme de ses amis, et comme il revenait, il fut attaqué et volé ; et ayant un peu trop bu, comme on croit, les coquins le maltraitèrent, et il est fort indisposé.

— Volé ! dit ma gouvernante et que lui a-t-on pris ?

— Mais, répond son amie, on lui a pris sa montre en or, et sa tabatière d'or, sa belle perruque, et tout l'argent qui était dans sa poche, somme à coup sûr considérable, car Sir *** ne sort jamais sans porter une bourse pleine de guinées sur lui.

— Bah, bah ! dit ma vieille gouvernante, gouailleuse, je vous parie bien qu'il était ivre, qu'il a pris une p… et qu'elle lui a retourné les poches ; et puis il est rentré trouver sa femme, et lui conte qu'on l'a volé ; c'est une vieille couleur ; on joue mille tours semblables aux pauvres femmes tous les jours.

— Fi, dit son amie, je vois bien que vous ne connaissez point Sir *** : c'est bien le plus honnête gentilhomme qu'il y ait au monde ; il n'y a pas dans toute la cité d'homme plus élégant ni de personne plus sobre et plus modeste ; il a hor-

reur de toutes ces choses ; il n'y a personne qui le connaisse à qui pareille idée pût venir.

— Allons, allons, dit ma gouvernante, ce ne sont point mes affaires ; autrement je vous assure que je trouverais là dedans quelque peu de ce que j'ai dit : tous vos hommes de réputation modeste ne valent parfois guère mieux que les autres ! ils ont seulement meilleure tenue, ou si vous voulez, ce sont de meilleurs hypocrites.

— Non, non, dit mon amie ; je puis vous assurer que Sir *** n'est point un hypocrite ; c'est vraiment un gentilhomme sobre et honnête et sans aucun doute il a été volé.

— Nenni, dit ma gouvernante, je ne dis point le contraire ; ce ne sont pas mes affaires, vous dis-je ; je veux seulement lui parler : mon affaire est d'autre nature.

— Mais, dit son amie, quelle que soit la nature de votre affaire, c'est impossible en ce moment ; vous ne sauriez le voir : il est très indisposé et fort meurtri.

— Ah oui ! dit ma gouvernante, il est donc tombé en de bien mauvaises mains ?

Et puis elle demanda gravement :

— Où est-il meurtri, je vous prie ?

— Mais à la tête, dit mon amie, à une de ses mains et à la figure, car ils l'ont traité avec barbarie.

— Pauvre gentilhomme, dit ma gouvernante ; alors il faut que j'attende qu'il soit remis, et elle ajouta : j'espère que ce sera bientôt.

Et la voilà partie me raconter l'histoire.

— J'ai trouvé ton beau gentilhomme, dit-elle, – et certes c'était un beau gentilhomme – mais, Dieu ait pitié de lui, – il est maintenant dans une triste passe ; je me demande ce que diable tu lui as fait ; ma foi, tu l'as presque tué.

Je la regardai avec assez de désordre.

— Moi le tuer ! dis-je ; vous devez vous tromper sur la personne ; je suis sûre de ne lui avoir rien fait ; il était fort bien quand je le quittai, dis-je, sinon qu'il était ivre et profondément endormi.

— Voilà ce que je ne sais point, dit-elle, mais à cette heure il est dans une triste passe ; et la voilà qui me raconte tout ce que son amie avait dit.

— Eh bien alors, dis-je, c'est qu'il est tombé dans de mauvaises mains après que je l'ai quitté, car je l'avais laissé en assez bon état.

Environ dix jours après, ma gouvernante retourne chez son amie, pour se faire introduire chez ce gentilhomme ; elle s'était enquise cependant par d'autres voies et elle avait ouï dire qu'il était remis ; si bien qu'on lui permit de lui parler.

C'était une femme d'une adresse admirable, et qui n'avait besoin de personne pour l'introduire ; elle dit son histoire bien mieux que je ne saurai la répéter, car elle était maîtresse de sa langue, ainsi que j'ai déjà dit. Elle lui conta qu'elle venait, quoique étrangère, dans le seul dessein de lui rendre service, et qu'il trouverait qu'elle ne venait point à une autre fin ; qu'ainsi qu'elle arrivait simplement à titre si amical, elle lui demandait la promesse que, s'il n'acceptait pas ce qu'elle proposerait officiellement, il ne prit pas en mauvaise part qu'elle se fût mêlée de ce qui n'était point ses affaires ; elle l'amura qu'ainsi que ce qu'elle avait à dire était

un secret qui n'appartenait qu'à lui, ainsi, qu'il acceptât son offre ou non, la chose resterait secrète pour tout le monde, à moins qu'il la publiât lui-même ; et que son refus ne lui ôterait pas le respect qu'elle entretenait pour lui, au point qu'elle lui fit la moindre injure, de sorte qu'il avait pleine liberté d'agir ainsi qu'il le jugerait bon.

Il prit l'air fort fuyant d'abord et dit qu'il ne connaissait rien en ses affaires qui demandât beaucoup de secret, qu'il n'avait jamais fait tort à personne et qu'il ne se souciait pas de ce qu'on pouvait dire de lui ; que ce n'était point une partie de son caractère d'être injuste pour quiconque et qu'il ne pouvait point s'imaginer en quoi aucun homme pût lui rendre service, mais que s'il était ainsi qu'elle avait dit, il ne pouvait se fâcher qu'on s'efforçât de le servir, et qu'il la laissait donc libre de parler ou de ne point parler à sa volonté.

Elle le trouva si parfaitement indifférent qu'elle eut presque de la crainte à aborder la question. Cependant après plusieurs détours, elle lui dit que par un accident incroyable, elle était venue à avoir une connaissance particulière de cette malheureuse aventure où il était tombé, et en une manière telle qu'il n'y avait personne au monde qu'elle-même et lui qui en fussent informés, non, pas même la personne qui avait été avec lui.

Il prit d'abord une mine un peu en colère.

— Quelle aventure ? dit-il.

— Mais, dit-elle, quand vous avez été volé au moment vous veniez de Knightsbr… Hampstead, monsieur, voulais-je dire, dit-elle, ne soyez pas surpris, monsieur, dit-elle, que je puisse vous rendre compte de chaque pas que vous avez fait ce jour-là depuis le cloître à Smithfield jusqu'au Spring-

Garden à Knightsbridge et de là au *** dans le Strand, et comment vous restâtes endormi dans le carrosse ensuite ; que ceci, dis-je, ne vous surprenne point, car je ne viens pas, monsieur, vous tirer de l'argent. Je ne vous demande rien et, je vous assure que la femme qui était avec vous ne sait point du tout qui vous êtes et ne le saura jamais. Et pourtant peut-être que je peux vous servir plus encore, car je ne suis pas venue tout nuement pour vous faire savoir que j'étais informée de ces choses comme si je vous eusse demandé le prix de mon silence ; soyez persuadé, monsieur, dit-elle, que, quoi que vous jugiez bon de faire ou de me dire, tout restera secret autant que si je fusse dans ma tombe.

Il fut étonné de son discours et lui dit gravement :

— Madame, vous êtes une étrangère pour moi, mais il est bien infortuné que vous ayez pénétré le secret de la pire action de ma vie et d'une chose dont je suis justement honteux ; en quoi la seule satisfaction que j'avais était que je pensais qu'elle fût connue seulement de Dieu et de ma propre conscience.

— Monsieur, dit-elle, je vous prie de ne point compter la connaissance que j'ai de ce secret comme une part de votre malheur ; c'est une chose où je pense que vous fûtes entraîné par surprise, et peut-être que la femme usa de quelque art pour vous y pousser. Toutefois vous ne trouverez jamais de juste cause, dit-elle, de vous repentir que je sois venue à l'apprendre, ni votre bouche ne peut-elle être là-dedans plus muette que je ne l'ai été et le serai jamais.

— Eh bien, dit-il, c'est que je veux rendre justice aussi à cette femme. Quelle qu'elle soit, je vous assure qu'elle ne me poussa à rien. Elle s'efforça plutôt de résister ; c'est ma propre extravagance et ma folie qui m'entraînèrent à tout,

oui, et qui l'y entraînèrent aussi. Je ne veux point lui faire tort. Pour ce qu'elle m'a pris, je ne pouvais m'attendra à rien de moins d'elle en la condition où j'étais, et à cette heure encore, je ne sais point si c'est elle qui m'a volé ou si c'est le cocher. Si c'est elle, je lui pardonne. Je crois que tous les gentilshommes qui agissent ainsi que je l'ai fait devraient être traités de même façon ; mais je suis plus tourmenté d'autres choses que de tout ce qu'elle m'a ôté.

Ma gouvernante alors commença d'entrer dans toute l'affaire, et il s'ouvrit franchement à elle. D'abord elle lui dit en réponse à ce qu'elle lui avait dit sur moi :

— Je suis heureuse, monsieur, que vous montriez tant de justice à la personne avec laquelle vous êtes allé. Je vous assure que c'est une femme de qualité, et que ce n'est point une fille commune de la ville, et quoi que vous ayez obtenu d'elle, je suis persuadée que ce n'est pas son métier. Vous avez couru un grand risque en vérité, monsieur, mais si c'est là une partie de votre tourment, vous pouvez être parfaitement tranquille, car je vous jure que pas un homme ne l'a touchée avant vous depuis son mari, et il est mort voilà tantôt huit ans.

Il parut que c'était là sa peine et qu'il était en grande frayeur là dessus. Toutefois sur les paroles de ma gouvernante, il parut enchanté et dit :

— Eh bien, madame, pour vous parler tout net, si j'étais sûr de ce que vous me dites, je ne me soucierais point tant de ce que j'ai perdu. La tentation était grande, et peut-être qu'elle était pauvre et qu'elle en avait besoin.

— Si elle n'eût pas été pauvre, monsieur, dit-elle, je vous jure qu'elle ne vous aurait jamais cédé, et, ainsi que sa pau-

vreté l'entraîna d'abord à vous laisser faire ce que vous fîtes, ainsi la même pauvreté la poussa à se payer à la fin, quand elle vit que vous étiez en une telle condition que si elle ne l'avait point fait, peut-être que le prochain cocher ou porteur de chaises l'eût pu faire à votre plus grand dam.

— Eh bien ! dit-il, grand bien lui fasse ! Je le répète encore, tous les gentilshommes qui agissent ainsi devraient être traités de la même manière, et cela les porterait à veiller sur leurs actions. Je n'ai point d'inquiétude là-dessus que relativement au sujet dont nous avons parlé. Là, il entra en quelques libertés avec elle sur ce qui s'était passé entre nous, chose qu'il ne convient pas qu'une femme écrive, et sur la grande terreur qui pesait sur son esprit pour sa femme, de crainte qu'il eût reçu quelque mal de moi et le communiquât. Il lui demanda enfin si elle ne pouvait lui procurer une occasion de me parler.

Ma gouvernante lui donna de pleines assurances sur ce que j'étais une femme exempte de toutes choses pareilles et qu'il pouvait avoir autant de tranquillité là-dessus que si c'eût été avec sa propre femme. Mais pour ce qui était de me voir, elle dit qu'il pourrait y avoir de dangereuses conséquences ; toutefois qu'elle me parlerait et lui ferait savoir, s'efforçant cependant de lui persuader de n'en point avoir le désir, et qu'il n'en retirerait aucun bénéfice, regardant qu'elle espérait qu'il n'avait point l'intention de renouveler la liaison et que pour moi, c'était tout justement comme si je lui misse ma vie entre les mains.

Il lui dit qu'il avait un grand désir de me voir, qu'il lui donnerait toutes les assurances possibles de ne point tirer avantage de moi, et que tout d'abord, il me ferait grâce en général de toute demande d'espace quelconque. Elle insista

pour lui montrer que ce ne serait là que la divulgation de son secret qui pourrait lui faire grand tort et le supplia de ne point la presser plus avant, si bien qu'en fin du compte il y renonça.

Ils eurent quelque discours au sujet des choses qu'il avait perdues et il parut très désireux de retrouver sa montre en or, et lui dit que si elle pouvait la lui procurer, il en payerait volontiers la valeur, elle lui dit qu'elle s'y efforcerait et en abandonna le prix à son estimation.

En effet le lendemain elle lui apporta la montre et il lui en donna trente guinées qui était plus que je n'eusse pu en faire quoiqu'il paraît qu'elle avait coûté bien davantage. Il parla aussi quelque peu de sa perruque qui lui avait coûté, paraît-il, soixante guinées ainsi que de sa tabatière et peu de jours après elle les lui apporta aussi, ce qui l'obligea infiniment, et il lui donna encore trente guinées. Le lendemain je lui envoyai sa belle épée et sa canne gratis et ne lui demandai rien.

Alors il entra en une longue conversation sur la manière dont elle était venue à savoir toute cette affaire. Elle construisit une longue histoire là-dessus, comment elle l'avait su par une personne à qui j'avais tout raconté et qui devait m'aider à disposer des effets que cette confidence lui avait apportés, puisqu'elle était de sa profession brocanteuse ; qu'elle, apprenant l'accident de Sa Dignité, avait deviné tout l'ensemble de l'affaire, et, qu'ayant les effets entre les mains, elle avait résolu de venir tenter ce qu'elle avait fait. Puis elle lui donna des assurances répétées, affirmant qu'il ne lui en sortirait jamais un mot de la bouche, et que, bien qu'elle connût fort bien la femme (c'était moi qu'elle voulait dire), cependant elle ne lui avait nullement laissé savoir qu'elle

était la personne, ce qui d'ailleurs était faux : mais il ne devait point lui en arriver d'inconvénient car je n'en ouvris jamais la bouche à quiconque.

Je pensais bien souvent à le revoir et j'étais fâchée d'avoir refusé ; j'étais persuadée que si je l'eusse vu et lui eusse fait savoir que je le connaissais, j'eusse pu tirer quelque avantage de lui et peut-être obtenir quelque entretien. Quoique ce fût une vie assez mauvaise, pourtant elle n'était pas si pleine de dangers que celle où j'étais engagée. Cependant ces idées passèrent à la longue. Mais ma gouvernante le voyait souvent et il était très bon pour elle, lui donnant quelque chose presque chaque fois qu'il la voyait. Une fois en particulier, elle le trouva fort joyeux et, ainsi qu'elle pensa, quelque peu excité de vin, et il la pressa encore de lui laisser revoir cette femme, qui, ainsi qu'il disait, l'avait tant ensorcelé cette nuit-là. Ma gouvernante, qui depuis le commencement avait envie que je le revisse, lui dit qu'elle voyait que son désir était tellement fort qu'elle serait portée à y céder si elle pouvait obtenir de moi que je m'y soumisse, ajoutant que s'il lui plaisait de venir à sa maison le soir, elle s'efforcerait de lui donner satisfaction sur ces assurances répétées qu'il oublierait ce qui s'était passé.

Elle vint me trouver en effet, et me rapporta tout le discours ; en somme, elle m'amena bientôt à consentir en un cas où j'éprouvais quelque regret d'avoir refusé auparavant ; si bien que je me préparai à le voir. Je m'habillai du mieux que je pus à mon avantage, je vous l'assure, et pour la première fois j'usai d'un peu d'artifice ; pour la première fois, dis-je, car je n'avais jamais cédé à la bassesse de me peindre avant ce jour, ayant toujours assez de vanité pour croire que je n'en avais point besoin.

Il arriva à l'heure fixée ; et, ainsi qu'elle l'avait remarqué auparavant, il était clair encore qu'il venait de boire, quoiqu'il fût loin d'être ce qu'on peut appeler ivre. Il parut infiniment charmé de me voir et entra dans un long discours avec moi sur toute l'affaire ; j'implorai son pardon, à maintes reprises, pour la part que j'y avais eue, protestai que je n'avais point entretenu de tel dessein quand d'abord je l'avais rencontré, que je ne serais pas sortie avec lui si je ne l'eusse pris pour un gentilhomme fort civil et s'il ne m'eût fait si souvent la promesse de ne rien tenter qui fût indécent. Il s'excusa sur le vin qu'il avait bu, et qu'il savait à peine ce qu'il faisait et que s'il n'en eût pas été ainsi, il n'eût point pris avec moi la liberté qu'il avait fait. Il m'assura qu'il n'avait point touché d'autre femme que moi depuis son mariage, et que ç'avait été pour lui une surprise ; me fit des compliments sur le grand agrément que je lui donnais, et autres choses semblables, et parla si longtemps en cette façon, que je trouvai que son animation le menait en somme à l'humeur de recommencer. Mais je le repris de court ; je lui jurai que je n'avais point souffert d'être touchée par un homme depuis la mort de mon mari, c'est à savoir de huit ans en ça ; il dit qu'il le croyait bien, et ajouta que c'était bien ce que madame lui avait laissé entendre, et que c'était son opinion là-dessus qui lui avait fait désirer de me revoir ; et que puisqu'il avait une fois enfreint la vertu avec moi, et qu'il n'y avait point trouvé de fâcheuses conséquences, il pouvait en toute sûreté s'y aventurer encore ; et en somme il en arriva là où j'attendais, qui ne saurait être mis sur papier.

Ma vieille gouvernante l'avait bien prévu, autant que moi ; elle l'avait donc fait entrer dans une chambre où il n'y avait point de lit, mais qui donnait dans une seconde chambre où il y en avait un ; nous nous y retirâmes pour le restant de la nuit ; et en somme, après que nous eûmes passé

quelque temps ensemble, il se mit au lit et y passa toute la nuit ; je me retirai, mais revins, toute déshabillée, avant qu'il fût jour, et demeurai à coucher avec lui jusqu'au matin.

Quand il partit, je lui dis que j'espérais qu'il se sentait sûr de n'avoir pas été volé. Il me dit qu'il était pleinement satisfait là-dessus, et, mettant la main dans la poche, me donna cinq guinées, qui était le premier argent que j'eusse gagné en cette façon depuis bien des années.

Je reçus de lui plusieurs visites semblables ; mais il n'en vint jamais proprement à m'entretenir, ce qui m'aurait plu bien mieux. Mais cette affaire eut sa fin, elle aussi ; car au bout d'un an environ, je trouvai qu'il ne venait plus aussi souvent, et enfin il cessa tout à fait, sans nul désagrément ou sans me dire adieu ; de sorte que là se termina cette courte scène de vie qui m'apporta peu de chose vraiment, sinon pour me donner plus grand sujet de me repentir.

Durant tout cet intervalle, je m'étais confinée la plupart du temps à la maison ; du moins suffisamment pourvue, je n'avais point fait d'aventures, non, de tout le quart d'une année ; mais alors, trouvant que le fonds manquait, et, répugnante à dépenser le capital, je me mis à songer à mon vieux métier et à regarder autour de moi dans la rue ; et mon premier pas fut assez heureux.

Je m'étais vêtue d'habits très pauvres ; car, ayant différentes formes sous lesquelles, je paraissais, je portais maintenant une robe d'étoffe ordinaire, un tablier bleu et un chapeau de paille ; et je me plaçai à la porte de l'hôtellerie des Trois-Coupes dans Saint-John's Street. Il y avait plusieurs rouliers qui descendaient d'ordinaire à cette hôtellerie, et les coches à relais pour Barnet, Totteridge, et autres villes de cette région, étaient toujours là dans la rue, le soir, au mo-

ment qu'ils se préparaient à partir ; de sorte que j'étais prête pour tout ce qui se présenterait. Voici ce que je veux dire : beaucoup de gens venaient à ces hôtelleries avec des ballots et de petits paquets, et demandaient tels rouliers ou coches qu'il leur fallait, pour les porter à la campagne ; et d'ordinaire il y a devant la porte, des filles, femmes de crocheteurs ou servantes, qui attendent pour porter ces paquets pour ceux qui les y emploient.

Il arriva assez étrangement que j'étais debout devant le porche de l'hôtellerie et qu'une femme qui se tenait là déjà avant, et qui était la femme d'un crocheteur au service du coche de Barnet, m'ayant remarquée, me demanda si j'attendais point aucun des coches ; je lui dis que oui, que j'attendais ma maîtresse qui allait venir pour prendre le coche de Barnet ; elle me demanda qui était ma maîtresse, et je lui dis le premier nom de dame qui me vint à l'esprit, mais il paraît que je tombai sur un nom qui était le même que celui d'une famille demeurant à Hadley, près de Barnet.

Je ne lui en dis point davantage, ni elle à moi, pendant un bon moment ; mais d'aventure quelqu'un l'ayant appelée à une porte un peu plus loin, elle me pria, si j'entendais personne demander le coche de Barnet, de venir la chercher à cette maison qui, paraît-il, était une maison de bière ; je lui dis : « Oui, bien volontiers », et la voilà partie.

À peine avait-elle disparu, que voici venir une fille et une enfant suant et soufflant, qui demandent le coche de Barnet. Je répondis tout de suite :

— C'est ici.

— Est-ce que vous êtes au service du coche de Barnet ? dit-elle.

— Oui, mon doux cœur, dis-je, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Je voudrais des places pour deux voyageurs, dit-elle.

— Où sont-ils, mon doux cœur ? dis-je.

— Voici la petite fille, dit-elle ; je vous prie de la faire entrer dans le coche, et je vais aller chercher ma maîtresse.

— Hâtez-vous donc, mon doux cœur, lui dis-je, ou tout sera plein.

Cette fille avait un gros paquet sous le bras ; elle mit donc l'enfant dans le coche en même temps.

— Vous feriez mieux de poser votre paquet dans le coche en même temps.

— Non, dit-elle, j'ai peur que quelqu'un l'enlève à l'enfant.

— Alors donnez-le-moi, dis-je.

— Prenez-le donc, dit-elle ; et jurez-moi d'y faire bien attention.

— J'en réponds, dis-je, quand il vaudrait vingt livres.

— Là, prenez-le donc, dit-elle, et la voilà partie.

Sitôt que je tins le paquet, et que la fille fut hors de vue, je m'en vais vers la maison de bière où était la femme du crocheteur ; de sorte que si je l'avais rencontrée, j'aurais paru seulement venir pour lui remettre le paquet et l'appeler à ses affaires, comme si je fusse forcée de partir, ne pouvant l'attendre plus longtemps ; mais comme je ne la rencontrai pas, je m'en allai, et tournant dans Charterhouse-Lane, je traversai Charterhouse-Yard pour gagner Long-Lane, puis

j'entrai dans le clos Saint-Barthélemy, de là dans Little-Britain, et à travers Bluecoat-Hospital dans Newgate-Street.

Pour empêcher que je fusse reconnue, je détachai mon tablier bleu, et je le roulai autour du paquet qui était enveloppé dans un morceau d'indienne ; j'y roulai aussi mon chapeau de paille et je mis le paquet sur ma tête ; et je fis très bien, car, passant à travers Bluecoat-Hospital, qui rencontrai-je sinon la fille qui m'avait donné à tenir son paquet ? Il semble qu'elle s'en allât avec sa maîtresse, qu'elle était allée chercher, au coche de Barnet.

Je vis qu'elle était pressée, et je n'avais point affaire de la retenir ; de sorte que la voilà partie, et j'apportai mon paquet très tranquillement à ma gouvernante. Il ne contenait point d'argent, de vaisselle plate ou de joyaux ; mais un très bel habit de damas d'Inde, une robe et un jupon, une coiffe de dentelle et des manchettes en très belle dentelle des Flandres, et quelques autres choses telles que j'en savais fort bien la valeur.

Ce n'était pas là vraiment un tour de ma propre invention, mais qui m'avait été donné par une qui l'avait pratiqué avec succès, et ma gouvernante en fut infiniment charmée : et vraiment je l'essayai encore à plusieurs reprises, quoique jamais deux fois de suite près du même endroit : car la fois suivante je l'essayai dans Whitechapel, juste au coin de Petticoat-Lane, là où se tiennent les coches qui se rendent à Stratford et à Bow, et dans cette partie de la campagne ; et une autre fois au Cheval Volant juste à l'extérieur de Bishopsgate, là où remisaient à cette époque les coches de Cheston, et j'avais toujours la bonne chance de m'en aller avec quelque aubaine.

Une autre fois je me postai devant un magasin près du bord de l'eau, où viennent les navires côtiers du Nord, tels que de Newcastle-sur-Tyne, Sunderland et autres lieux. Là, le magasin étant fermé, arrive un jeune homme avec une lettre ; et il venait chercher une caisse et un panier qui étaient arrivés de Newcastle-sur-Tyne. Je lui demandai s'il en avait les marques ; il me montre donc la lettre, en vertu de laquelle il devait réclamer l'envoi, et qui donnait une liste du contenu ; la caisse était pleine de linge, et le panier de verreries. Je lus la lettre et pris garde de voir le nom, et les marques, et le nom de la personne qui avait envoyé les marchandises, et le nom de la personne à qui elles étaient expédiées ; puis je priai le jeune homme de revenir le lendemain matin, le garde-magasin ne devant point être là de toute la nuit.

Me voilà vite partie écrire une lettre de M, John Richardson de Newcastle à son cher cousin Jemmy Cole, à Londres, dans laquelle il l'avisait qu'il lui avait expédié par tel navire (car je me rappelais tous les détails à un cheveu près) tant de pièces de gros linge et tant d'aunes de toile de Hollande, et ainsi de suite, dans une caisse, et un panier de verrerie de cristal de la verrerie de M. Henzill ; et que la caisse était marquée L.C. N° 1 et que le panier portait l'adresse sur une étiquette attachée à la corde.

Environ une heure après je vins au magasin, où je trouvai le garde, et me fis délivrer les marchandises sans le moindre scrupule ; la valeur du linge étant d'à peu près 22 £.

Je pourrais remplir tout ce discours de la variété de telles aventures que l'invention journalière me suggérait, et que je menais avec la plus extrême adresse, et toujours avec succès.

À la fin, ainsi qu'on dit, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, je tombai en quelques embarras, qui, malgré qu'ils ne pussent me toucher fatalement, pourtant me firent connaître, chose qui n'était seconde en désagrément pour moi qu'au jugement de culpabilité même.

J'avais adopté pour déguisement l'habit d'une veuve ; c'était sans avoir en vue aucun dessein proprement dit, mais seulement afin d'attendre ce qui pouvait se présenter, ainsi que je faisais souvent. Il arriva que tandis que je passais le long d'une rue de Covent-garden, il se fit un grand cri d'« au voleur ! au voleur ! » Quelques artistes avaient, paraît-il joué le tour à un boutiquier, et comme elles étaient poursuivies, les unes fuyaient d'un côté, les autres de l'autre ; et l'une d'elles était, disait-on, habillée en veuve avec des vêtements de deuil ; sur quoi la foule s'amassa autour de moi, et les uns dirent que j'étais la personne, et d'autres que non. Immédiatement survint un des compagnons du mercier, et il jura tout haut que c'était moi la personne, et ainsi me saisit ; toutefois quand j'eus été ramenée par la foule à la boutique du mercier, le maître de la maison dit franchement que ce n'était pas moi la femme, et voulut me faire lâcher sur-le-champ, mais un autre garçon dit gravement : « Attendez, je vous prie, que M… (c'était le compagnon) soit revenu, car il la connaît » ; de sorte qu'on me garda près d'une demi-heure. On avait fait venir un commissaire, et il se tenait dans la boutique pour me servir de geôlier ; en causant avec le commissaire, je lui demandai où il demeurait et le métier qu'il faisait ; cet homme, n'appréhendant pas le moins du monde ce qui survint ensuite, me dit sur-le-champ son nom, et l'endroit où il vivait ; et me dit, par manière de plaisanterie, que je serais bien sûre d'entendre son nom quand on me mènerait à Old Bailey.

Les domestiques de même me traitèrent avec effronterie, et on eut toutes les peines du monde à leur faire ôter les mains de dessus moi ; le maître, en vérité, se montra plus civil, mais il ne voulut point me lâcher, quoiqu'il convînt que je n'avais pas été dans sa boutique.

Je commençai de relever la tête avec assez d'insolence, et lui dis que j'espérais qu'il ne serait point surpris si je réclamais satisfaction de ses offenses ; et que je le priais de faire chercher mes amis afin que justice me fût rendue. Non, dit-il, c'était une chose dont il ne pouvait me donner la liberté ; je la pourrais demander quand je viendrais devant la justice de paix ; et, puisqu'il voyait que je le menaçais, il ferait bonne garde sur moi cependant, et veillerait à ce que je fusse mise à l'ombre dans Newgate. Je lui dis que c'était son temps maintenant, mais que ce serait le mien tout à l'heure, et je gouvernai ma colère autant qu'il me fût possible : pourtant je parlai au commissaire afin qu'il appelât un commissionnaire, ce qu'il fit, et puis je demandai plume, encre et papier, mais ils ne voulurent point m'en donner. Je demandai au commissionnaire son nom, et où il demeurait, et le pauvre homme me le dit bien volontiers ; je le priai de remarquer et de se rappeler la manière dont on me traitait là ; qu'il voyait qu'on m'y détenait par force ; je lui dis que j'aurais besoin de lui dans un autre endroit, et qu'il n'en serait pas plus mal s'il y savait parler. Le commissionnaire me dit qu'il me servirait de tout son cœur.

— Mais, madame, dit-il, souffrez que je les entende refuser de vous mettre en liberté, afin que je puisse parler d'autant plus clairement.

Là-dessus je m'adressai à haute voix au maître de la boutique et je lui dis :

— Monsieur, vous savez en âme et conscience que je ne suis pas la personne que vous cherchez, et que je ne suis pas venue dans votre boutique tout à l'heure ; je demande donc que vous ne me déteniez pas ici plus longtemps ou que vous me disiez les raisons que vous avez pour m'arrêter.

Cet homme là-dessus devint plus arrogant qu'avant, et dit qu'il ne ferait ni l'un ni l'autre jusqu'à ce qu'il le jugeât bon.

— Fort bien, dis-je au commissionnaire et au commissaire, vous aurez l'obligeance de vous souvenir de ces paroles, messieurs, une autre fois.

Le commissionnaire dit : « Oui, madame » ; et la chose commença de déplaire au commissaire qui s'efforça de persuader au mercier de me congédier et de me laisser aller, puisque, ainsi qu'il disait, il convenait que je n'étais point la personne.

— Mon bon monsieur, dit le mercier goguenardant, êtes-vous juge de paix ou commissaire ? Je l'ai remise entre vos mains ; faites votre service, je vous prie.

Le commissaire lui dit, un peu piqué, mais avec assez d'honnêteté :

— Je connais mon service, et ce que je suis, monsieur : je doute que vous sachiez parfaitement ce que vous faites à cette heure.

Ils eurent encore d'autres paroles acides, et cependant les compagnons, impudents et malhonnêtes au dernier point me traitèrent avec barbarie ; et l'un d'eux, le même qui m'avait saisie d'abord, prétendit qu'il voulait me fouiller et commença de mettre les mains sur moi. Je lui crachai au vi-

sage, j'appelai à haute voix le commissaire, et le priai de noter soigneusement la façon dont on me traitait, « et je vous prie, monsieur le commissaire, dis-je, de demander le nom de ce coquin », et j'indiquai l'homme. Le commissaire lui infligea une semonce polie, lui dit qu'il ne savait ce qu'il faisait, puisqu'il voyait que son maître reconnaissait que je n'étais point la personne ; « et, dit le commissaire, je crains bien que votre maître ne nous mette lui et moi tout ensemble dans la peine, si cette dame vient à prouver qui elle est, où elle était, et qu'il paraisse clairement que ce n'est pas la femme que vous prétendez ».

— Sacredieu, dit encore l'homme, avec une insolente face endurcie, c'est bien la dame, n'ayez crainte ; je jure que c'est la même personne qui était dans la boutique et je lui ai mis dans la main même la pièce de satin qui est perdue ; vous en saurez davantage quand M. William et M. Anthony (c'étaient d'autres compagnons) vont entrer ; ils la reconnaîtront aussi bien que moi.

Juste au moment où l'impudent coquin parlait ainsi au commissaire, voici que rentrent M. William et M. Anthony, comme il les appelait, et un ramas de populace avec eux, qui amenaient la vraie veuve qu'on prétendait que j'étais ; et ils arrivèrent suant et soufflant dans la boutique ; et traînant la pauvre créature avec infiniment de triomphe et de la manière la plus sanguinaire jusqu'à leur maître, qui était dans l'arrière-boutique, ils s'écrièrent à haute voix :

— Voilà la veuve, monsieur ! Nous l'avons attrapée à la fin !

— Que voulez-vous dire ? dit le maître, mais nous l'avons déjà ; la voilà assise là-bas ; et M… affirme qu'il peut jurer que c'est elle.

L'autre homme, qu'on appelait M. Anthony, répliqua :

— M… peut dire ce qu'il lui plaît, et jurer ce qui lui plaît ; mais voilà la femme, et voilà ce qui reste du satin qu'elle a volé ; je l'ai tiré de dessous ses jupes avec ma propre main.

Je commençai maintenant à prendre un peu de cœur, mais souris et ne dis rien ; le maître devint pâle ; le commissaire se retourna et me regarda.

— Allez, monsieur le commissaire, dis-je, laissez donc faire, allez !

Le cas était clair et ne pouvait être nié, de sorte qu'on remit entre les mains du commissaire la véritable voleuse, et le mercier me dit fort civilement qu'il était fâché de l'erreur, et qu'il espérait que je ne la prendrais point en mauvaise part ; qu'on leur jouait tous les jours tant de tours de cette nature, qu'il ne fallait point les blâmer s'ils mettaient autant d'exactitude à se rendre justice.

— Ne point la prendre en mauvaise part, monsieur ! dis-je, et comment la pourrais-je prendre en bonne ? Si vous m'eussiez relâchée, quand votre insolent maraud m'eut saisie dans la rue, traînée jusqu'ici, et que vous reconnûtes vous-même que je n'étais pas la personne, j'aurais oublié l'affront, et je ne l'aurais nullement pris en mauvaise part, en considération des nombreux mauvais tours que je crois qu'on vous joue fort souvent ; mais la manière dont vous m'avez traitée depuis ne se saurait supporter non plus surtout que celle de votre valet ; il faut que j'en aie réparation et je l'obtiendrai.

Alors il commença de parlementer avec moi, dit qu'il me donnerait toute satisfaction raisonnable, et il aurait bien vou-

lu que je lui dise ce que c'était que j'exigeais, je lui dis que je ne voulais pas être mon propre juge, que la loi déciderait pour moi, et que puisque je devais être menée devant un magistrat, je lui ferais entendre là ce que j'avais à dire. Il me dit qu'il n'y avait point d'occasion d'aller devant la justice, à cette heure ; que j'étais en liberté d'aller où il me ferait plaisir, et, s'adressant au commissaire, lui dit qu'il pouvait me laisser aller, puisque j'étais déchargée. Le commissaire lui répondit tranquillement.

— Monsieur, vous m'avez demandé tout à l'heure si j'étais commissaire ou juge de paix ; vous m'avez ordonné de faire mon service ; et vous m'avez mandé cette dame comme prisonnière ; à cette heure, monsieur, je vois que vous n'entendez point mon service, puisque vous voudriez faire de moi un juge vraiment ; mais je suis obligé de vous dire que cela n'est point en mon pouvoir ; j'ai droit de garder un prisonnier quand on me l'a mandé, mais c'est la loi et le magistrat seulement, qui peuvent décharger ce prisonnier : par ainsi, vous vous trompez, monsieur, il faut que je l'emmène maintenant devant un juge, que cela vous plaise ou non.

Le mercier d'abord le prit de très haut avec le commissaire ; mais comme il se trouva que ce commissaire n'était point un officier à gages, mais une bonne espèce d'homme bien solide (je crois qu'il était grainetier), et de bon sens, il ne voulut pas démordre de son affaire, et refusa de me décharger sans m'avoir menée devant un juge de paix, et j'y insistai aussi. Quand le mercier vit cela :

— Eh bien, dit-il au commissaire, menez-la donc où il vous plaira ; je n'ai rien à lui dire.

— Mais, monsieur, dit le commissaire, j'espère bien que vous viendrez avec nous, puisque c'est vous qui me l'avez mandée.

— Non, par ma foi, dit le mercier ; je vous répète que je n'ai rien à lui dire.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais il le faut, dit le commissaire : je vous en prie, dans votre propre intérêt ; le juge ne peut rien faire sans vous.

— S'il vous plaît, mon ami, dit le mercier, allez à vos affaires ; je vous dis encore une fois que je n'ai rien à dire à cette dame ; au nom du roi je vous ordonne de la relâcher.

— Monsieur, dit le commissaire, je vois bien que vous ne savez point ce que c'est que d'être commissaire ; je vous supplie de ne pas m'obliger à vous rudoyer.

— Voilà qui est inutile, dit le mercier, car vous me rudoyez assez déjà.

— Non, monsieur, dit le commissaire, je ne vous rudoie point ; vous avez enfreint la paix en menant une honnête femme hors de la rue, où elle était à ses affaires, en la confinant dans votre boutique, et en la faisant maltraiter ici par vos valets ; et à cette heure vous dites que je vous rudoie ? Je crois montrer beaucoup de civilité vraiment en ne vous ordonnant pas de m'accompagner, au nom du roi, requérant tout homme que je verrais passer votre porte de me prêter aide et assistance pour vous emmener par force ; voilà ce que j'ai pouvoir de faire, et vous ne l'ignorez point ; pourtant je m'en abstiens et une fois encore je vous prie de venir avec moi.

Eh bien, malgré tout ce discours il refusa et parla grossièrement au commissaire. Toutefois le commissaire ne changea point d'humeur et ne se laissa pas irriter ; et alors je m'entremis et je dis :

— Allez, monsieur le commissaire, laissez-lui la paix ; je trouverai des moyens assez pour l'amener devant un magistrat, n'ayez crainte ; mais voilà cet individu, dis-je : c'est l'homme qui m'a saisie au moment que je passais innocemment dans la rue, et vous êtes témoin de sa violence à mon endroit depuis ; permettez-moi je vous prie, de vous le mander afin que vous l'emmeniez devant un juge.

— Oui, madame, dit le commissaire.

Et se tournant vers l'homme :

— Allons, mon jeune monsieur, dit-il au compagnon, il faut venir avec nous ; j'espère que vous n'êtes pas, comme votre maître, au-dessus du pouvoir du commissaire.

Cet homme prit un air de voleur condamné, et se recula, puis regarda son maître, comme s'il eût pu l'aider ; et l'autre comme un sot l'encouragea à l'insolence ; et lui, en vérité, résista au commissaire, et le repoussa de toutes ses forces au moment qu'il allait pour le saisir ; d'où le commissaire le renversa par terre sur le coup, et appela à l'aide : immédiatement la boutique fut pleine de gens et le commissaire saisit maître, compagnon et tous les valets.

La première mauvaise conséquence de ce tumulte fut que la femme qui était vraiment la voleuse se sauva et se perdit dans la foule, ainsi que deux autres qu'ils avaient arrêtés aussi : ceux-là étaient-ils vraiment coupables ou non, je n'en puis rien dire.

Cependant quelques-uns de ses voisins étant entrés, et voyant comment allaient les choses, s'étaient efforcés de ramener le mercier dans son sens ; et il commença d'être convaincu qu'il était dans son tort ; de sorte qu'enfin nous allâmes tous bien tranquillement devant le juge avec une queue d'environ cinq cents personnes sur nos talons ; et tout le long de la route j'entendais les gens qui demandaient : « Qu'est-ce qu'il y a ? » et d'autres qui répondaient : « C'est un mercier qui avait arrêté une dame à la place d'une voleuse ; et après, la voleuse a été prise, et maintenant c'est la dame qui a fait prendre le mercier pour l'amener devant la justice. » Ceci charmait étrangement la populace, et la foule augmentait à vue d'œil, et ils criaient pendant que nous marchions : « Où est-il, le coquin ? Où est-il, le mercier ? » et particulièrement les femmes ; puis, quand elles le voyaient, elles s'écriaient : « Le voilà ! le voilà ! » et tous les moments il lui arrivait un bon paquet de boue ; et ainsi nous marchâmes assez longtemps ; jusqu'enfin le mercier crut bon de prier le commissaire d'appeler un carrosse pour le protéger de la canaille ; si bien que nous fîmes le reste de la route en voiture, le commissaire et moi, et le mercier et le compagnon.

Quand nous arrivâmes devant le juge, qui était un ancien gentilhomme de Bloomsbury, le commissaire ayant d'abord sommairement rendu compte de l'affaire, le juge me pria de parler, et d'articuler ce que j'avais à dire, et d'abord il me demanda mon nom, que j'étais très répugnante à donner, mais il n'y avait point de remède ; de sorte que je lui dis que mon nom était Mary Flanders ; que j'étais veuve, mon mari, qui était capitaine marin, étant mort pendant un voyage en Virginie ; et d'autres circonstances que j'ajoutai et auxquelles il ne pourrait jamais contredire, et que je logeais à présent en ville, avec telle personne, nommant ma gouvernante ; mais

que je me préparais à partir pour l'Amérique où se trouvaient les effets de mon mari ; et que j'allais ce jour-là pour m'acheter des vêtements afin de m'habiller en demi-deuil, mais que je n'étais encore entrée dans aucune boutique, lorsque cet individu, désignant le compagnon du mercier, s'était rué tout courant sur moi avec tant de furie que j'avais été bien effrayée, et m'avait emmenée à la boutique de son maître ; où, malgré que son maître reconnût que je n'étais point la personne, il n'avait pas voulu me relâcher, mais m'avait mandée à un commissaire.

Puis je continuai à dire la façon en laquelle les compagnons merciers m'avaient traitée ; comment ils n'avaient point voulu souffrir que j'envoyasse chercher aucun de mes amis ; comment ensuite, ils avaient trouvé la vraie voleuse, sur laquelle ils avaient retrouvé les marchandises volées, et tous les détails comme il a été dit.

Puis le commissaire exposa son cas ; son dialogue avec le mercier au sujet de ma mise en liberté, et enfin le refus qu'avait fait son valet de l'accompagner, quand je le lui avais mandé et les encouragements que son maître lui avait donnés là-dessus ; comment enfin il avait frappé le commissaire et tout le reste ainsi que je l'ai déjà raconté.

Le juge ensuite écouta le mercier et son compagnon. Le mercier vraiment fit une longue harangue sur la grande perte qu'ils subissent journellement par les filous et les voleurs ; qu'il leur était facile de se tromper et que lorsqu'il avait découvert son erreur, il avait voulu me relâcher, etc., comme ci-dessus. Quant au compagnon, il eut bien peu à dire, sinon qu'il prétendit que les autres lui avaient dit que j'étais vraiment la personne.

Sur le tout le juge me dit d'abord fort civilement que j'étais déchargée ; qu'il était bien fâché que le compagnon du mercier eut mis si peu de discrétion dans l'ardeur de sa poursuite que de prendre une personne innocente pour une coupable ; que s'il n'avait point eu l'injustice de me retenir ensuite, il était persuadé que j'eusse pardonné le premier affront ; que toutefois il n'était pas en son pouvoir de me donner réparation autrement que par une réprimande publique qu'il leur adresserait, ce qu'il allait faire ; mais qu'il supposait que j'userais de telles méthodes que m'indiquait la loi ; que cependant il allait le lier par serment.

Mais pour ce qui est de l'infraction à la paix commise par le compagnon, il me dit qu'il me donnerait satisfaction là-dessus, puisqu'il l'enverrait à Newgate pour avoir assailli le commissaire ainsi que pour m'avoir assaillie moi-même.

En effet, il envoya cet homme à Newgate pour cet assaut, et son maître donna caution, et puis nous partîmes ; mais j'eus la satisfaction de voir la foule les attendre tous deux, comme ils sortaient, huant et jetant des pierres et de la boue dans les carrosses où ils étaient montés ; et puis je rentrai chez moi.

Après cette bousculade, voici que je rentre à la maison et que je raconte l'affaire à ma gouvernante et elle se met à me rire à la figure.

— Qu'est-ce qui vous donna tant de gaieté ? dis-je. Il n'y a pas lieu de rire si fort de cette histoire que vous vous l'imaginez ; je vous assure que j'ai été bien secouée et effrayée aussi par une bande de vilains coquins.

— Pourquoi je ris ? dit ma gouvernante. Je ris, mon enfant, de la chance que tu as ; voilà un coup qui sera la meil-

leure aubaine que tu aies faite de ta vie, si tu sais t'y prendre. Je te promets que tu feras payer au mercier 500 £ de dommages-intérêts sans compter ce que tu tireras du compagnon.

J'avais d'autres pensées là-dessus qu'elle ; et surtout à cause que j'avais donné mon nom au juge de paix, et je savais que mon nom était si bien connu parmi les gens de Hick's Hall, Old Bailey, et autres lieux semblables, que si cette cause venait à être jugée publiquement, et qu'on eût l'idée de faire enquête sur mon nom, aucune cour ne m'accorderait de dommages, ayant la réputation d'une personne de tel caractère. Cependant je fus obligée de commencer un procès en forme, et en conséquence ma gouvernante me découvrit un homme de confiance pour le mener, étant un avoué qui faisait de très bonnes affaires et qui avait bonne réputation ; en quoi elle eut certainement raison ; car si elle eût employé quelque aigrefin de chicane, ou un homme point connu, je n'aurais obtenu que bien peu ; au lieu qu'il en coûta finalement au mercier 200 £ et plus, avec un souper qu'il fut forcé de nous offrir par-dessus le marché, à ma gouvernante, à l'avocat et à moi.

Ce ne fut pas longtemps après que l'affaire avec le mercier fut arrangée que je sortis dans un équipage bien différent de tous ceux où j'avais paru avant. Je m'habillai, comme une mendiante, des haillons les plus grossiers et les plus méprisables que je pus trouver, et j'errai çà et là, épiant et guettant à toutes les portes et fenêtres que j'approchai ; et en vérité j'étais en une telle condition maintenant que je savais aussi mal m'y maintenir que jamais je fis en aucune. J'avais une horreur naturelle de la saleté et des haillons ; j'avais été élevée nettement et strictement et ne pouvais point être autre en quelque état que je fusse, de sorte que ce me fut le dégui-

sement le plus déplaisant que jamais je portai. Je me dis tout à l'heure que je n'y pourrais rien profiter, car c'était un habit qui faisait fuir et que tout le monde redoutait, et je pensai que chacun me regardât comme s'il eût peur que je m'approchasse, de crainte que je ne lui ôtasse quelque chose ou peur de m'approcher de crainte que rien de moi ne passât sur lui. J'errai tout le soir la première fois que je sortis et je ne fis rien et je rentrai à la maison, mouillée, boueuse et lasse ; toutefois je ressortis la nuit suivante et alors je rencontrai une petite aventure qui pensa me coûter cher. Comme je me tenais à la porte d'une taverne, voici venir un gentilhomme à cheval qui descend à la porte et, voulant entrer dans la taverne, il appelle un des garçons pour lui tenir son cheval. Il demeura assez longtemps dans la taverne et le garçon entendit son maître qui l'appelait, et pensant qu'il fût fâché et me voyant debout près de lui, m'appela :

— Tenez, bonne femme, dit-il, gardez ce cheval un instant tandis que j'entre ; si le gentilhomme revient, il vous donnera quelque chose.

— Oui, dis-je et je prends le cheval et l'emmène tranquillement et le conduis à ma gouvernante.

Ç'aurait été là une aubaine pour ceux qui s'y fussent entendus, mais jamais pauvre voleur ne fût plus embarrassé de savoir ce qu'il fallait faire de son vol, car lorsque je rentrai, ma gouvernante fut toute confondue, et aucune de nous ne savait ce qu'il fallait faite de cette bête : l'envoyer à une étable était insensé, car il était certain qu'avis en serait donné dans la gazette avec la description du cheval, de sorte que nous n'oserions pas aller le reprendre.

Tout le remède que nous trouvâmes à cette malheureuse aventure fut de mener le cheval dans une hôtellerie et

d’envoyer un billet par un commissaire à la taverne pour dire que le cheval du gentilhomme qui avait été perdu à telle heure se trouvait dans telle taverne et qu’on pourrait l’y venir chercher, que la pauvre femme qui le tenait l’ayant mené par la rue et incapable de le reconduire l’avait laissé là. Nous aurions pu attendre que le propriétaire eût fait publier et offrir une récompense : mais nous n’osâmes pas nous aventurer à la recevoir.

Ce fut donc là un vol et point un vol, car peu de chose y fut perdu et rien n’y fut gagné, et je me sentis excédée de sortir en haillons de mendiante. Cela ne faisait point du tout l’affaire et d’ailleurs j’en tirai des pressentiments menaçants.

Tandis que j’étais en ce déguisement, je rencontrai une société de gens de la pire espèce que j’aie jamais fréquentée, et je vins à connaître un peu leurs façons. C’étaient des faux-monnayeurs, et ils me firent de très bonnes offres pour ce qui était du profit, mais la partie où ils voulaient que je m’embarquasse était la plus dangereuse, je veux dire le façonnage du faux-coin, comme ils l’appellent, ou si j’eusse été prise, j’eusse rencontré mort certaine, mort au poteau, dis-je ; j’eusse été brûlée à mort, attachée au poteau : si bien que, malgré qu’en apparence je ne fusse qu’une mendiante et qu’ils m’eussent promis des montagnes d’or et d’argent pour m’attirer, pourtant je n’y voulus rien faire ; il est vrai que si j’eusse été réellement une mendiante ou désespérée ainsi que lorsque je débutai, je me fusse peut-être jointe à eux car se soucie-t-on de mourir quand on ne sait point comment vivre ; mais à présent telle n’était pas ma condition, au moins ne voulais-je point courir de si terribles risques ; d’ailleurs la seule pensée d’être brûlée au poteau jetait la terreur jusque dans mon âme, me gelait le sang et me donnait

les vapeurs à un tel degré que je n'y pouvais penser sans trembler.

Ceci mit fin en même temps à mon déguisement, car malgré que leur offre me déplût, pourtant je n'osai leur dire, mais parus m'y complaire et promis de les revoir. Mais je n'osai jamais aller les retrouver, car si je les eusse vus sans accepter, et malgré que j'eusse refusé avec les plus grandes assurances de secret qui fussent au monde, ils eussent été bien près de m'assassiner pour être sûrs de leur affaire et avoir de la tranquillité, comme ils disent ; quelle sorte de tranquillité, ceux-là le jugeront le mieux qui entendent comment des gens peuvent être tranquilles qui en assassinent d'autres pour échapper au danger.

Mais enfin, je rencontrai une femme qui m'avait souvent dit les aventures qu'elle faisait et avec succès, sur le bord de l'eau, et je me joignais à elle, et nous menâmes assez bien nos affaires. Un jour nous vînmes parmi des Hollandais à Sainte-Catherine, où nous allâmes sous couleur d'acheter des effets qui avaient été débarqués secrètement. Je fus deux ou trois fois en une maison où nous vîmes bonne quantité de marchandises prohibées, et une fois ma camarade emporta trois pièces de soie noire de Hollande, qui se trouvèrent de bonne prise, et j'en eus ma part ; mais dans toutes les excursions que je tentai seule, je ne pus trouver l'occasion de rien faire, si bien que j'abandonnai la partie, car on m'y avait vue si souvent qu'on commençait à se douter de quelque chose.

Voilà qui me déconcerta un peu, et je résolus de me pousser de côté ou d'autre, car je n'étais point accoutumée à rentrer si souvent sans aubaine, de sorte que le lendemain je pris de beaux habits et m'en allai à l'autre bout de la ville. Je passai à travers l'Exchange dans le Strand, mais n'avais

point d'idée d'y rien trouver, quand soudain je vis un grand attroupement, et tout le monde, boutiquiers autant que les autres, debout et regardant du même côté ; et qu'était-ce, sinon quelque grande duchesse qui entrait dans l'Exchange, et on disait que la reine allait venir. Je me portai tout près du côté d'une boutique, le dos tourné au comptoir comme pour laisser passer la foule, quand, tenant les yeux sur un paquet de dentelles que le boutiquier montrait à des dames qui se trouvaient près de moi, le boutiquier et sa servante se trouvèrent si occupés à regarder pour voir qui allait venir et dans quelle boutique on entrerait, que je trouvai moyen de glisser un paquet de dentelles dans ma poche et de l'emporter tout net, si bien que la modiste paya assez cher pour avoir bayé à la reine.

Je m'écartai de la boutique comme repoussée par la presse ; et me mêlant à la foule, je sortis à l'autre porte de l'Exchange et ainsi décampai avant qu'on s'aperçût que la dentelle avait disparu, et à cause que je ne voulais pas être suivie, j'appelai un carrosse et m'y enfermai. J'avais à peine fermé les portières du carrosse que je vis la fille du marchand de modes et cinq ou six autres qui s'en allaient en courant dans la rue et qui criaient comme en frayeur. Elles ne criaient pas « au voleur »parce que personne ne se sauvait, mais j'entendis bien les mots » « volé » et « dentelles » deux ou trois fois, et je vis la fille se tordre les mains et courir çà et là les yeux égarés comme une hors du sens. Le cocher qui m'avait prise montait sur son siège, mais n'était pas tout à fait monté, et les chevaux n'avaient pas encore bougé, de sorte que j'étais terriblement inquiète et je pris le paquet de dentelles, toute prête à le laisser tomber par le vasistas du carrosse qui s'ouvre par devant, justement derrière le cocher, mais à ma grande joie, en moins d'une minute le carrosse se mit en mouvement, c'est à savoir aussitôt que le cocher fut

monté et eut parlé à ses chevaux, de sorte qu'il partit et j'emportai mon butin qui valait près de vingt livres.

J'étais maintenant dans une bonne condition, en vérité, si j'eusse connu le moment où il fallait cesser ; et ma gouvernante disait souvent que j'étais la plus riche dans le métier en Angleterre ; et je crois bien que je l'étais : 700 £ d'argent, outre des habits, des bagues, quelque vaisselle plate, et deux montres d'or, le tout volé, car j'avais fait d'innombrables coups outre ceux que j'ai dits. Oh ! si même maintenant j'avais été touchée par la grâce du repentir, j'aurais encore eu le loisir de réfléchir sur mes folies et de faire quelque réparation ; mais la satisfaction que je devais donner pour le mal public que j'avais fait était encore à venir ; et je ne pouvais m'empêcher de faire mes sorties, comme je disais maintenant, non plus qu'au jour où c'était mon extrémité vraiment qui me tirait dehors pour aller chercher mon pain.

Un jour je mis de très beaux habits et j'allai me promener ; mais rien ne se présenta jusqu'à ce que je vins dans Saint-James Park. Je vis abondance de belles dames qui marchaient tout le long du Mail, et parmi les autres il y avait une petite demoiselle, jeune dame d'environ douze ou treize ans, et elle avait une sœur, comme je supposai, près d'elle, qui pouvait bien en avoir neuf. J'observai que la plus grande avait une belle montre d'or et un joli collier de perles ; et elles étaient accompagnées d'un laquais en livrée ; mais comme il n'est pas d'usage que les laquais marchent derrière les dames dans le Mail, ainsi je notai que le laquais s'arrêta comme elles entraient dans le Mail, et l'aînée des sœurs lui parla pour lui ordonner d'être là sans faute quand elles retourneraient.

Quand je l'entendis congédier son valet de pied, je m'avançai vers lui et lui demandai quelle petite dame c'était là, et je bavardai un peu avec lui, disant que c'était une bien jolie enfant qui était avec elle, et combien l'aînée aurait bonnes façons et tenue modeste : comme elle aurait l'air d'une petite femme ; comme elle était sérieuse ; et l'imbécile ne tarda pas à me dire qui elle était, que c'était la fille aînée de sir Thomas *** d'Essex, et qu'elle avait une grande fortune, que sa mère n'était pas encore arrivée en ville, mais qu'elle était avec lady William *** en son logement de Suffolk-Street, avec infiniment d'autres détails ; qu'ils entretenaient une fille de service et une femme de charge, outre le carrosse de sir Thomas, le cocher, et lui-même ; et que cette jeune dame menait tout le train de maison, aussi bien ici que chez elle, et me dit abondance de choses, assez pour mon affaire.

J'étais fort bien vêtue et j'avais ma montre d'or tout comme elle ; si bien que je quittai le valet de pied et je me mets sur la même ligne que cette dame, ayant attendu qu'elle ait fait un tour dans le Mail, au moment qu'elle allait avancer ; au bout d'un instant je la saluai en son nom, par le titre de lady Betty. Je lui demandai si elle avait des nouvelles de son père ; quand madame sa mère allait venir en ville, et comment elle allait.

Je lui parlai si familièrement de toute sa famille qu'elle ne put mais que supposer que je les connaissais tous intimement : je lui demandai comment il se faisait qu'elle fût sortie sans M^me^ Chime (c'était le nom de sa femme de charge) pour prendre soin de M^me^ Judith, qui était sa sœur. Puis j'entrai dans un long caquet avec elle sur le sujet de sa sœur ; quelle belle petite dame c'était, et lui demandai si elle avait appris le français et mille telles petites choses, quand

soudain survinrent les gardes et la foule se rua pour voir passer le roi qui allait au Parlement.

Les dames coururent toutes d'un côté du Mail et j'aidai à milady à se tenir sur le bord de la palissade du Mail afin qu'elle fût assez haut pour voir, et je pris la petite que je levai dans mes bras ; pendant ce temps je pris soin d'ôter si nettement sa montre d'or à lady Betty qu'elle ne s'aperçut point qu'elle lui manquait jusqu'à ce que la foule se fût écoulée et qu'elle fût revenue dans le milieu du Mail.

Je la quittai parmi la foule même, et lui dis, comme en grande hâte :

— Chère lady Betty, faites attention à votre petite sœur.

Et puis la foule me repoussa en quelque sorte, comme si je fusse fâchée de m'en aller ainsi.

La presse en telles occasions est vite passée, et l'endroit se vide sitôt que le roi a disparu ; mais il y a toujours un grand attroupement et une forte poussée au moment même que le roi passe : si bien qu'ayant lâché les deux petites dames et ayant fait mon affaire avec elles, sans que rien de fâcheux ne survînt, je continuai de me serrer parmi la foule, feignant de courir pour voir le roi, et ainsi je me tins en avant de la foule jusqu'à ce que j'arrivai au bout du Mail ; là le roi continuant vers le quartier des gardes à cheval, je m'en allai dans le passage qui à cette époque traversait jusqu'à l'extrémité de Haymarket ; et là je me payai un carrosse et je décampai, et j'avoue que je n'ai pas encore tenu ma parole, c'est à savoir d'aller rendre visite à lady Betty.

J'avais eu un instant l'idée de me risquer à rester avec lady Betty, jusqu'à ce qu'elle s'aperçût que sa montre était volée, et puis de m'écrier avec elle à haute voix et de la me-

ner à son carrosse, et de monter en carrosse avec elle, et de la reconduire chez elle : car elle paraissait tant charmée de moi et si parfaitement dupée par l'aisance avec laquelle je lui parlais de tous ses parents et de sa famille, que je pensais qu'il fut fort facile de pousser la chose plus loin et de mettre la main au moins sur le collier de perles ; mais quand je vins à penser que, malgré que l'enfant peut-être n'eût aucun soupçon, d'autres personnes en pourraient avoir, et que si on me fouillait, je serais découverte, je songeai qu'il valait mieux me sauver avec ce que j'avais déjà.

J'appris plus tard par accident que lorsque la jeune dame s'aperçut que sa montre avait disparu, elle fit un grand cri dans le parc et envoya son laquais çà et là pour voir s'il pouvait me trouver, elle m'ayant décrite avec une perfection telle qu'il reconnut sur-le-champ que c'était la même personne qui s'était arrêtée à causer si longtemps avec lui et qui lui avait fait tant de questions sur elles ; mais j'étais assez loin et hors de leur atteinte avant qu'elle pût arriver jusqu'à son laquais pour lui conter l'aventure.

Je m'approche maintenant d'une nouvelle variété de vie. Endurcie par une longue race de crime et un succès sans parallèle, je n'avais, ainsi que j'ai dit, aucune pensée de laisser un métier, lequel, s'il fallait en juger par l'exemple des autres, devait pourtant se terminer enfin par la misère et la douleur.

Ce fut le jour de la Noël suivant, sur le soir, que pour achever une longue suite de crimes, je sortis dans la rue pour voir ce que je trouverais sur mon chemin, quand passant près d'un argentier qui travaillait dans Foster-Lane, je vis un appât qui me tenta, et auquel une de ma profession n'eût su résister car il n'y avait personne dans la boutique, et beau-

coup de vaisselle plate gisait éparse à la fenêtre et près de l'escabeau de l'homme, qui, ainsi que je suppose, travaillait sur un côté de la boutique.

J'entrai hardiment et j'allais justement mettre la main sur une pièce d'argenterie, et j'aurais pu le faire et remporter tout net, pour aucun soin que les gens de la boutique en eussent pris ; sinon qu'un officieux individu de la maison d'en face, voyant que j'entrais et qu'il n'y avait personne dans la boutique, traverse la rue tout courant, et sans me demander qui ni quoi, m'empoigne et appelle les gens de la maison.

Je n'avais rien touché dans la boutique, et ayant eu la lueur de quelqu'un qui arrivait courant, j'eus assez de présence d'esprit pour frapper très fort du pied sur le plancher de la maison, et j'appelais justement à haute voix au moment que cet homme mit la main sur moi.

Cependant, comme j'avais toujours le plus de courage quand j'étais dans le plus grand danger, ainsi quand il mit la main sur moi je prétendis avec beaucoup de hauteur que j'étais entrée pour acheter une demi-douzaine de cuillers d'argent ; et pour mon bonheur c'était un argentier qui vendait de la vaisselle plate aussi bien qu'il en façonnait pour d'autres boutiques. L'homme se mit à rire là-dessus, et attribua une telle valeur au service qu'il avait rendu à son voisin, qu'il affirma et jura que je n'étais point entrée pour acheter mais bien pour voler, et, amassant beaucoup de populace, je dis au maître de la boutique, qu'on était allé chercher entre temps dans quelque lieu voisin, qu'il était inutile de faire un scandale, et de discuter là sur l'affaire ; que cet homme affirmait que j'étais entrée pour voler et qu'il fallait qu'il le prouvât ; que je désirais aller devant un magistrat sans plus

de paroles ; et qu'aussi bien je commençais à voir que j'allais prendre trop d'aigreur pour l'homme qui m'avait arrêtée.

Le maître et la maîtresse de la boutique furent loin de se montrer aussi violents que l'homme d'en face ; et le maître me dit :

— Bonne dame, il se peut que vous soyez entrée dans ma boutique, pour autant que je sache, dans un bon dessein ; mais il semble que ce fût une chose dangereuse à vous que d'entrer dans une boutique telle que la mienne, au moment que vous n'y voyiez personne ; et je ne puis rendre si peu de justice à mon voisin, qui a montré tant de prévenance, que de ne point reconnaître qu'il a eu raison sur sa part : malgré qu'en somme je ne trouve pas que vous ayez tenté de prendre aucune chose, si bien qu'en vérité je ne sais trop que faire.

Je le pressai d'aller avec moi devant un magistrat, et que si on pouvait prouver contre moi quelque chose qui fût, je me soumettrais de bon cœur, mais que sinon, j'attendais réparation.

Justement comme nous étions dans ce débat, avec une grosse populace assemblée devant la porte, voilà que passe sir T.B., échevin de la cité et juge de paix, ce qu'entendant l'argentier supplia Sa Dignité d'entrer afin de décider le cas.

Il faut rendre à l'argentier cette justice, qu'il conta son affaire avec infiniment de justice et de modération et l'homme qui avait traversé la rue pour m'arrêter conta la sienne avec autant d'ardeur et de sotte colère, ce qui me fit encore du bien. Puis ce fut mon tour de parler, et je dis à Sa Dignité que j'étais étrangère dans Londres, étant nouvellement arrivée du Nord ; que je logeais dans tel endroit, que je

passais dans cette rue, et que j'étais entrée dans une boutique d'argenterie pour acheter une demi-douzaine de cuillers. Par chance grande j'avais dans ma poche une vieille cuiller d'argent que j'en tirai, et lui dis que j'avais emporté cette cuiller afin d'acheter les pareilles neuves, pour compléter le service que j'avais à la campagne.

Que ne voyant personne dans la boutique j'avais frappé du pied très fort pour faire venir les gens et que j'avais appelé aussi à haute voix ; qu'il était vrai qu'il y avait des pièces d'argenterie éparses dans la boutique, mais que personne ne pouvait dire que j'en eusse touché aucune ; qu'un individu était arrivé tout courant de la rue dans la boutique et m'avait empoignée de furieuse manière, dans le moment que j'appelais les gens de la maison ; que s'il avait eu réellement l'intention de rendre quelque service à son voisin, il aurait dû se tenir à distance et m'épier silencieusement pour voir si je touchais rien, et puis me prendre sur le fait.

— Voilà qui est vrai, dit M. l'échevin, et, se tournant vers l'homme qui m'avait arrêtée, il lui demanda s'il était vrai que j'eusse frappé du pied. Il dit que oui, que j'avais frappé, mais qu'il se pouvait que cela fût du fait de sa venue.

— Nenni, dit l'échevin, le reprenant de court, voici que vous vous contredisez ; il n'y a qu'un moment que vous avez dit qu'elle était dans la boutique, et qu'elle vous tournait le dos, et qu'elle ne vous avait pas vu jusqu'au moment où vous étiez venu sur elle.

Or il était vrai que j'avais en partie le dos tourné à la rue, mais pourtant mon affaire étant de celles qui exigeaient que j'eusse les yeux tournés de tous les côtés, ainsi avais-je réellement eu la lueur qu'il traversait la rue, comme j'ai dit avant, bien qu'il ne s'en fût point douté.

Après avoir entendu tout à plein, l'échevin donna son opinion, qui était que son voisin s'était mis dans l'erreur, et que j'étais innocente, et l'argentier y acquiesça, ainsi que sa femme, et ainsi je fus relâchée ; mais dans le moment que je m'en allais, M. l'échevin dit :

— Mais arrêtez, madame, si vous aviez dessein d'acheter des cuillers, j'aime à croire que vous ne souffrirez pas que mon ami ici perde une cliente pour s'être trompé.

Je répondis sur-le-champ :

— Non, monsieur, j'achèterai fort bien les cuillers, pour peu toutefois qu'elles s'apparient à la cuiller que j'ai là et que j'ai apportée comme modèle.

Et l'argentier m'en fit voir qui étaient de la façon même ; si bien qu'il pesa les cuillers et la valeur en monta à trente-cinq shillings ; de sorte que je tire ma bourse pour le payer, en laquelle j'avais près de vingt guinées, car je n'allais jamais sans telle somme sur moi, quoi qu'il pût advenir, et j'y trouvai de l'utilité en d'autres occasions tout autant qu'en celle-ci.

Quand M. l'échevin vit mon argent, il dit :

— Eh bien, madame, à cette heure je suis bien persuadé qu'on vous a fait tort, et c'est pour cette raison que je vous ai poussée à acheter les cuillers et que je vous ai retenue jusqu'à ce que vous les eussiez achetées ; car si vous n'aviez pas en d'argent pour les payer, je vous aurais soupçonnée de n'être point entrée dans cette boutique avec le dessein d'y acheter ; car l'espèce de gens qui viennent aux fins dont on vous avait accusée sont rarement gênés par l'or qu'ils ont dans leurs poches, ainsi que je vois que vous en avez.

Je souris et dis à Sa Dignité que je voyais bien que je devais à mon argent quelque peu de sa faveur, mais que j'espérais qu'elle n'était point sans être causée aussi par la justice qu'il m'avait rendue auparavant. Il dit que oui, en effet, mais que ceci confirmait son opinion et qu'à cette heure il était intimement persuadé qu'on m'avait fait tort. Ainsi je parvins à me tirer d'une affaire où j'arrivai sur l'extrême bord de la destruction.

Ce ne fut que trois jours après que, nullement rendue prudente par le danger que j'avais couru, contre ma coutume et poursuivant encore l'art où je m'étais si longtemps employée, je m'aventurai dans une maison dont je vis les portes ouvertes, et me fournis, ainsi que je pensai, en vérité, sans être aperçue, de deux pièces de soie à fleurs, de celle qu'on nomme brocart, très riche. Ce n'était pas la boutique d'un mercier, ni le magasin d'un mercier, mais la maison semblait d'une habitation privée, où demeurait, paraît-il, un homme qui vendait des marchandises destinées aux tisserands pour merciers, sorte de courtier ou facteur de marchand.

Pour abréger la partie noire de cette histoire, je fus assaillie par deux filles qui s'élancèrent sur moi, la bouche ouverte, dans le moment que je sortais par la porte, et l'une d'elles, me tirant en arrière, me fit rentrer dans la chambre, tandis que l'autre fermait la porte sur moi. Je les eusse payées de bonnes paroles, mais je n'en pus trouver le moyen : deux dragons enflammés n'eussent pas montré plus de fureur ; elles lacérèrent mes habits, m'injurièrent et hurlèrent, comme si elles eussent voulu m'assassiner ; la maîtresse de la maison arriva ensuite, et puis le maître, et tous pleins d'insultes.

Je donnai au maître de bonnes paroles, lui dis que la porte était ouverte, que les choses étaient une tentation pour moi, que j'étais pauvre, dans la détresse, et que la pauvreté était une chose à laquelle beaucoup de personnes ne pouvaient résister, et le suppliai avec des larmes d'avoir pitié de moi. La maîtresse de la maison était émue de compassion et incline à me laisser aller, et avait presque amené son mari à y consentir, mais les coquines avaient couru, devant qu'on les eût envoyées, pour ramener un commissaire ; sur quoi le maître dit qu'il ne pouvait reculer, et qu'il fallait aller devant un juge, et qu'il pourrait être lui-même dans la peine s'il me relâchait.

La vue d'un commissaire en vérité me frappa, et je pensai enfoncer en terre ; je tombai en pâmoison, et en vérité ces gens pensaient que je fusse morte, quand de nouveau la femme plaida pour moi, et pria son mari, voyant qu'ils n'avaient rien perdu, de me relâcher. Je lui offris de lui payer les deux pièces, quelle qu'en fût la valeur, quoique je ne les eusse pas prises, et lui exposai que puisqu'il avait les marchandises, et qu'en somme il n'avait rien perdu, il serait cruel de me persécuter à mort, et de demander mon sang pour la seule tentative que j'avais faite de les prendre. Je rappelai aussi au commissaire que je n'avais point forcé de portes, ni rien emporté ; et quand j'arrivai devant le juge et que je plaidai là sur ce que je n'avais rien forcé pour m'introduire, ni rien emporté au dehors, le juge fut enclin à me faire mettre en liberté ; mais la première vilaine coquine qui m'avait arrêtée ayant affirmé que j'étais sur le point de m'en aller avec les étoffes, mais qu'elle m'avait arrêtée et tirée en arrière, le juge sans plus attendre, ordonna de me mettre en prison, et on m'emporta à Newgate, dans cet horrible lieu. Mon sang même se glace à la seule pensée de ce nom : le lieu où tant de mes camarades avaient été enfer-

mées sous les verrous, et d'où elles avaient été tirées pour marcher à l'arbre fatal ; le lieu où ma mère avait si profondément souffert, où j'avais été mise au monde, et d'où je n'espérais point de rédemption que par une mort infâme ; pour conclure, le lieu qui m'avait si longtemps attendue, et qu'avec tant d'art et de succès j'avais si longtemps évité.

J'étais maintenant dans une affreuse peine vraiment ; il est impossible de décrire la terreur de mon esprit quand d'abord on me fit entrer et que je considérai autour de moi toutes les horreurs de ce lieu abominable : je me regardai comme perdue, et que je n'avais plus à songer qu'à quitter ce monde, et cela dans l'infamie la plus extrême ; le tumulte infernal, les hurlements, les jurements et la clameur, la puanteur et la saleté, et toutes les affreuses choses d'affliction que j'y voyais s'unissaient pour faire paraître que ce lieu fut un emblème de l'enfer lui-même, et en quelque sorte sa porte d'entrée.

Je ne pus dormir pendant plusieurs nuits et plusieurs jours après que je fus entrée dans ce misérable lieu : et durant quelque temps j'eusse été bien heureuse d'y mourir, malgré que je ne considérasse point non plus la mort ainsi qu'il le faudrait ; en vérité, rien ne pouvait être plus empli d'horreur pour mon imagination que le lieu même : rien ne m'était plus odieux que la société qui s'y trouvait. Oh ! si j'avais été envoyée en aucun lieu de l'univers, et point à Newgate, je me fusse estimée heureuse !

Et puis comme les misérables endurcies qui étaient là avant moi triomphèrent sur moi ! Quoi ! M^me^ Flanders à Newgate, enfin ! quoi, M^me^ Mary, M^me^ Molly, et ensuite Mol ! Flanders tout court ! Elles pensaient que le diable m'eût aidée, disaient-elles, pour avoir régné si longtemps ; elles

m’attendaient là depuis bien des années, disaient-elles, et étais-je donc venue enfin ! Puis elles me souillaient d’excréments pour me railler, me souhaitaient la bienvenue en ce lieu, et que j’en eusse bien de la joie, me disaient de prendre bon courage, d’avoir le cœur fort, de ne pas me laisser abattre : que les choses n’iraient peut-être pas si mal que je le craignais et autres paroles semblables ; puis faisaient venir de l’eau-de-vie et la buvaient à ma santé ; mais mettaient le tout à mon compte ; car elles me disaient que je ne faisais que d’arriver au collège, comme elles l’appelaient, et que, sûr, j’avais de l’argent dans ma poche, tandis qu’elles n’en avaient point.

Je demandai à l’une de cette bande depuis combien de temps elle était là. Elle me dit quatre mois. Je lui demandai comment le lieu lui avait paru quand elle y était entrée d’abord. Juste comme il me paraissait maintenant, dit-elle, terrible et plein d’horreur ; et elle pensait qu’elle fût en enfer ; et je crois bien encore que j’y suis, ajouta-t-elle, mais cela me semble si naturel que je ne me tourmente plus là-dessus.

— Je suppose, dis-je, que vous n’êtes point en danger de ce qui va suivre.

— Nenni, dit-elle, par ma foi, tu te trompes bien ; car je suis condamnée, sentence rendue ; seulement j’ai plaidé mon ventre ; mais je ne suis pas plus grosse d’enfant que le juge qui m’a examinée, et je m’attends à être rappelée à la prochaine session.

Ce rappel est un examen du premier jugement, quand une femme a obtenu répit pour son ventre, mais qu’il se trouve qu’elle n’est pas enceinte, ou que si elle l’a été, elle a accouché.

— Comment, dis-je, et vous n’êtes pas plus soucieuse ?

— Bah ! dit-elle, je n’y puis rien faire ; à quoi cela sert-il d’être triste ? Si je suis pendue, je ne serai plus là, voilà tout.

Et voilà qu’elle se détourne en dansant, et qu’elle chante, comme elle s’en va, le refrain suivant de Newgate :

Tortouse balance,

Ma panse qui danse,

Un coup de cloche au clocheton,

Et c’est la fin de Jeanneton.

Je ne puis dire, ainsi que le font quelques-uns, que le diable n’est pas si noir qu’on le peint ; car en vérité nulles couleurs ne sauraient représenter vivement ce lieu de Newgate, et nulle âme le concevoir proprement, sinon celles qui y ont souffert. Mais comment l’enfer peut devenir par degrés si naturel, et non seulement tolérable, mais encore agréable, voilà une chose inintelligible sauf à ceux qui en ont fait l’expérience, ainsi que j’ai fait.

La même nuit que je fus envoyée à Newgate, j’en fis passer la nouvelle à ma vieille gouvernante, qui en fut surprise, comme bien vous pensez, et qui passa la nuit presque aussi mal en dehors de Newgate que moi au dedans.

Le matin suivant elle vint me voir ; elle fit tout son possible pour me rassurer, mais elle vit bien que c’était en vain. Toutefois, comme elle disait, plier sous le poids n’était qu’augmenter le poids ; elle s’appliqua aussitôt à toutes les méthodes propres à en empêcher les effets que nous craignions, et d’abord elle découvrit les deux coquines enflammées qui m’avaient surprise ; elle tâcha à les gagner, à les

persuader, leur offrit de l'argent, et en somme essaya tous les moyens imaginables pour éviter une poursuite ; elle offrit à une de ces filles 100 £ pour quitter sa maîtresse et ne pas comparaître contre moi ; mais elle ne fût si résolue, que malgré qu'elle ne fût que fille servante à 3 £ de gages par an, ou quelque chose d'approchant, elle refusa, et elle eût refusé, ainsi que le crut ma gouvernante, quand même elle lui eût offert 500 £. Puis elle assaillit l'autre fille ; celle-ci n'avait point la dureté de la première et parut parfois encline à montrer quelque pitié ; mais l'autre créature la sermonna, et ne voulut pas tant que la laisser parler à ma gouvernante, mais menaça mon amie de la faire prendre pour corruption de témoins.

Puis elle s'adressa au maître, c'est à savoir à l'homme dont les marchandises avaient été volées, et particulièrement à sa femme, qui avait été encline d'abord à prendre quelque pitié de moi ; elle trouva que la femme était la même encore, mais que l'homme alléguait qu'il était forcé de poursuivre, sans quoi il perdrait sa reconnaissance en justice.

Ma gouvernante s'offrit à trouver des amis qui feraient ôter sa reconnaissance du fil d'archal des registres, comme ils disent, mais il ne fut pas possible de le convaincre qu'il y eût aucun salut pour lui au monde, sinon de comparaître contre moi ; si bien que j'allais avoir contre moi trois témoins à charge sur le fait même, le maître et ses deux servantes ; c'est-à-dire que j'étais aussi certaine d'encourir la peine de mort que je l'étais de vivre à cette heure et que je n'avais rien à faire qu'à me préparer à mourir.

Je passai là bien des jours dans la plus extrême horreur : j'avais la mort en quelque sorte devant les yeux et je ne pensais à rien nuit et jour qu'à des gibets et à des cordes, mau-

vais esprits et démons ; il est impossible d'exprimer combien j'étais harassée entre les affreuses appréhensions de la mort et la terreur de ma conscience qui me reprochait mon horrible vie passée.

Le chapelain de Newgate vint me trouver, et me parla un peu à sa façon ; mais tout son discours divin se portait à me faire avouer mon crime, comme il le nommait (malgré qu'il ne sût pas pourquoi j'étais là), à découvrir entièrement ce que j'avais fait, et autres choses semblables, sans quoi il me disait que Dieu ne me pardonnerait jamais ; et il fut si loin de toucher le propos même que je n'en eus aucune manière de consolation ; et puis d'observer la pauvre créature me prêcher le matin confession et repentir, et de le trouver ivre d'eau-de-vie sur le midi, voilà qui avait quelque chose de si choquant que cet homme finit par me donner la nausée, et son œuvre aussi, par degrés, à cause de l'homme qui la pratiquait : si bien que je le priai de ne point me fatiguer davantage.

Je ne sais comment cela se fit, mais grâce aux infatigables efforts de ma diligente gouvernante, il n'y eut pas d'accusation portée contre moi à la première session, je veux dire au grand jury, à Guildhall, si bien que j'eus encore un mois ou cinq semaines devant moi, et sans doute c'est ce que j'aurais dû regarder comme autant de temps qui m'était donné pour réfléchir sur ce qui était passé, et me préparer à ce qui allait venir ; j'aurais dû estimer que c'était un répit destiné au repentir et l'avoir employé ainsi, mais c'est ce qui n'était pas en moi. J'étais fâchée, comme avant, d'être à Newgate, mais je donnais peu de marques de repentir.

Au contraire, ainsi que l'eau dans les cavernes des montagnes qui pétrifie et tourne en pierre toute chose sur quoi on

la laisse s'égoutter ; ainsi le continuel commerce avec une pareille meute de limiers d'enfer eut sur moi la même opération commune que sur les autres ; je muai en pierre ; je devins premièrement insensible et stupide, puis abrutie et pleine d'oubli, enfin folle furieuse plus qu'aucune d'elles ; en somme j'arrivai à me plaire naturellement et à m'accommoder à ce lieu, autant en vérité que si j'y fusse née.

Il est à peine possible d'imaginer que nos natures soient capables de dégénérer au point que de rendre plaisant et agréable ce qui en soi est la plus complète misère. Voilà une condition telle que je crois qu'il est à peine possible d'en citer une pire ; j'étais malheureuse avec un raffinement aussi exquis qu'il se peut pour une personne, qui, ainsi que moi, avait de la vie, de la santé, et de l'argent pour s'aider.

J'avais sur moi un poids de crime qui eût suffi à abattre toute créature qui eût gardé le moindre pouvoir de réflexion, ou qui eût encore quelque sentiment du bonheur en cette vie ou de la misère en l'autre : j'avais eu d'abord quelque remords, en vérité, mais point de repentir ; je n'avais maintenant ni remords ni repentir. J'étais accusée d'un crime dont la punition était la mort ; la preuve était si manifeste que je n'avais point lieu même de plaider « non coupable » ; j'avais le renom d'une vieille délinquante, si bien que je n'avais rien à attendre que la mort ; ni n'avais-je moi-même aucune pensée d'échapper et cependant j'étais possédée par une étrange léthargie d'âme ; je n'avais en moi ni trouble, ni appréhensions, ni douleur ; la première surprise était passée ; j'étais, je puis bien dire, je ne sais comme ; mes sens, ma raison, bien plus, ma conscience, étaient tout endormis : mon cours de vie pendant quarante ans avait été une horrible complication de vice, de prostitution, d'adultère, d'inceste, de men-

songe, de vol et en un mot, j'avais pratiqué tout, sauf l'assassinat et la trahison, depuis l'âge de dix-huit ans ou environ jusqu'à soixante ; et pourtant je n'avais point de sens de ma condition, ni de pensée du ciel ni de l'enfer, du moins qui allât plus loin qu'un simple effleurement passager, comme le point ou aiguillon de douleur qui avertit et puis s'en va ; je n'avais ni le cœur de demander la merci de Dieu, ni en vérité d'y penser. Et je crois avoir donné ici une brève description de la plus complète misère sur terre.

Toutes mes pensées terrifiantes étaient passées ; les horreurs du lieu m'étaient devenues familières ; je n'éprouvais pas plus de malaise par le tumulte et les clameurs de la prison que celles qui menaient ce tumulte ; en un mot, j'étais devenue un simple gibier de Newgate, aussi méchant et grossier que tout autre ; oui, et j'avais à peine retenu l'habitude et coutume de bonnes façons et manières qui jusque-là avait été répandue dans toute ma conversation ; si complètement étais-je dégénérée et possédée par la corruption que je n'étais pas plus la même chose que j'avais été, que si je n'eusse jamais été autrement que ce que j'étais maintenant.

Au milieu de cette partie endurcie de mon existence, j'eus une autre surprise soudaine qui me rappela un peu à cette chose qu'on nomme douleur, et dont en vérité auparavant j'avais commencé à passer le sens. On me raconta une nuit qu'il avait été apporté en prison assez tard dans la nuit dernière trois voleurs de grand'route qui avaient commis un vol quelque part sur Hounslow-heath (je crois que c'était là) et qui avaient été poursuivis jusqu'à Uxbrige par les gens de la campagne, et là pris après une courageuse résistance, où beaucoup des paysans avaient été blessés et quelques-uns tués.

On ne sera point étonné que nous, les prisonnières, nous fussions toutes assez désireuses de voir ces braves gentilshommes huppés, dont on disait que leurs pareils ne s'étaient point rencontrés encore, d'autant qu'on prétendait que le matin ils seraient transférés dans le préau, ayant donné de l'argent au grand maître de la prison afin qu'on leur accordât la liberté de ce meilleur séjour. Nous donc, les femmes, nous nous mîmes sur leur chemin, afin d'être sûres de les voir ; mais rien ne peut exprimer la surprise et la stupeur où je fus jetée quand je vis le premier homme qui sortit, et que je reconnus pour être mon mari du Lancashire, le même avec qui j'avais vécu si bravement à Dunstable, et le même que j'avais vu ensuite à Brickhill, lors de mon mariage avec mon dernier mari, ainsi que j'ai dit.

Je fus comme étonnée à cette vue, muette, et ne sus ni que dire ni que faire : il ne me reconnut point, et ce fut tout le soulagement que j'eus pour l'instant ; je quittai ma société et me retirai autant qu'il est possible de se retirer en cet horrible lieu, et je pleurai ardemment pendant longtemps.

— Affreuse créature que je suis, m'écriai-je, combien de pauvres gens ai-je rendus malheureux ! combien de misérables désespérés ai-je envoyés jusque chez le diable !

Je plaçai tout à mon compte les infortunes de ce gentilhomme. Il m'avait dit à Chester qu'il était ruiné par notre alliance et que ses fortunes étaient faites désespérées à cause de moi ; car, pensant que j'eusse été une fortune, il s'était enfoncé dans la dette plus avant qu'il ne pourrait jamais payer ; qu'il s'en irait à l'armée et porterait le mousquet, ou qu'il achèterait un cheval pour faire un tour, comme il disait ; et malgré que je ne lui eusse jamais dit que j'étais une fortune et que je ne l'eusse pas proprement dupé moi-même, cepen-

dant j'avais encouragé la fausse idée qu'il s'était faite, et ainsi étais-je la cause originelle de son malheur. La surprise de cette aventure ne fit que m'enfoncer plus avant dans mes pensées et me donner de plus fortes réflexions que tout ce qui m'était arrivé jusqu'ici ; je me lamentais nuit et jour, d'autant qu'on m'avait dit qu'il était le capitaine de la bande, et qu'il avait commis tant de vols que Hind, ou Whitney, ou le Fermier d'Or n'étaient que des niais auprès de lui ; qu'il serait sûrement pendu, quand il ne dût pas rester d'autres hommes après lui dans le pays ; et qu'il y aurait abondance de gens pour témoigner contre lui.

Je fus noyée dans la douleur que j'éprouvais ; ma propre condition ne me donnait point de souci, si je la comparais à celle-ci, et je m'accablais de reproches à son sujet ; je me lamentais sur mes infortunes et sur sa ruine d'un tel train que je ne goûtais plus rien comme avant et que les premières réflexions que j'avais faites sur l'affreuse vie que je menais commencèrent à me revenir ; et à mesure que ces choses revenaient, mon horreur de ce lieu et de la manière dont on y vivait me revint ainsi ; en somme je fus parfaitement changée et je devins une autre personne.

Tandis que j'étais sous ces influences de douleur pour lui, je fus avertie qu'à la prochaine session je serais citée devant le grand jury, et qu'on demanderait contre moi la peine de mort. Ma sensibilité avait été déjà touchée ; la misérable hardiesse d'esprit que j'avais acquise s'affaissa et une conscience coupable commença de se répandre dans tous mes sens. En un mot, je me mis à penser ; et de penser, en vérité, c'est un vrai pas d'avancée de l'enfer au ciel ; tout cet endurcissement, cette humeur d'âme, dont j'ai tant parlé, n'était que privation de pensée ; celui qui est rendu à sa pensée est rendu à lui-même.

Sitôt que j'eus commencé, dis-je, de penser, la première chose qui me vint à l'esprit éclata en ces termes :

— Mon Dieu, que vais-je devenir ? Je vais être condamnée, sûrement ; et après, il n'y a rien que la mort. Je n'ai point d'amis ; que vais-je faire ? Je serai sûrement condamnée ! Mon Dieu, ayez pitié de moi, que vais-je devenir ?

C'était une morne pensée, direz-vous, pour la première, depuis si longtemps qui avait jailli dans mon âme en cette façon ; et pourtant ceci même n'était que frayeur de ce qui allait venir ; il n'y avait pas là dedans un seul mot de sincère repentir. Cependant, j'étais affreusement déprimée, et inconsolée à un point extrême ; et comme je n'avais nulle amie à qui confier mes pensées de détresse, elles me pesaient si lourdement, qu'elles me jetaient plusieurs fois par jour dans des pâmoisons, et crises de nerfs. Je fis demander ma vieille gouvernante, qui, pour lui rendre justice, agit en fidèle amie ; elle ne laissa point de pierre qu'elle ne retourna pour empêcher le grand jury de dresser l'acte d'accusation ; elle alla trouver plusieurs membres du jury, leur parla, et s'efforça de les remplir de dispositions favorables, à cause que rien n'avait été enlevé, et qu'il n'y avait point eu de maison forcée, etc. Mais rien n'y faisait ; les deux filles prêtaient serment sur le fait, et le jury trouva lieu d'accusation de vol de maison, c'est à savoir, de félonie et bris de clôture.

Je tombai évanouie quand on m'en porta la nouvelle, et quand je revins à moi, je pensai mourir sous ce faix. Ma gouvernante se montra pour moi comme une vraie mère ; elle s'apitoya sur moi, pleura avec moi et pour moi ; mais elle ne pouvait m'aider ; et pour ajouter à toute cette terreur, on ne faisait que dire par toute la prison que ma mort était assurée ; je les entendais fort bien en parler souvent entre elles,

et je les voyais hocher la tête et dire qu'elles en étaient bien fâchées, et autres choses semblables, comme il est d'usage en ce lieu ; mais pourtant aucune n'était venue me dire ses pensées jusqu'enfin un des gardiens vint à moi privément et dit avec un soupir :

— Eh bien, madame Flanders, vous allez être jugée vendredi (et nous étions au mercredi) ; qu'avez-vous l'intention de faire ?

Je devins blanche comme un linge et dis :

— Dieu sait ce que je ferai ; pour ma part, je ne sais que faire.

— Hé quoi, dit-il, je ne veux point vous flatter ; il faudrait vous préparer à la mort, car je doute que vous serez condamnée, et comme vous êtes vieille délinquante, m'est avis que vous trouverez bien peu de merci. On dit, ajouta-t-il, que votre cas est très clair, et que les témoins vous chargent de façon si positive, qu'il n'y a point à y résister.

C'était un coup à percer les entrailles mêmes d'une qui, comme moi, était pliée sous un tel fardeau, et je ne pus prononcer une parole, bonne ou mauvaise pendant longtemps ; enfin j'éclatai en sanglots et je lui dis :

— Oh ! monsieur, que faut-il faire ?

— Ce qu'il faut faire ? dit-il. Il faut faire chercher un ministre, pour lui parler ; car en vérité, madame Flanders, à moins que vous n'ayez de bien puissants amis, vous n'êtes point une femme faite pour ce monde.

C'étaient là des discours sans ambages, en vérité ; mais ils me furent très durs, ou du moins je me le figurai. Il me laissa dans la plus grande confusion que l'on puisse

s'imaginer, et toute cette nuit je restai éveillée ; et maintenant je commençai de dire mes prières, ce que je n'avais guère fait auparavant depuis la mort de mon dernier mari, ou un peu de temps après ; et en vérité je puis bien appeler ce que je faisais dire mes prières ; car j'étais dans une telle confusion, et j'avais sur l'esprit une telle horreur, que malgré que je pleurasse et que je répétasse à plusieurs reprises l'expression ordinaire : – Mon Dieu, ayez pitié de moi ! – je ne m'amenais jamais jusqu'au sens d'être une misérable pécheresse, ainsi que je l'étais en effet, et de confesser mes péchés à Dieu, et de demander pardon pour l'amour de Jésus-Christ ; j'étais enfoncée dans le sentiment de ma condition, que j'allais passer en jugement capital, et que j'étais sûre d'être exécutée, et voilà pourquoi je m'écriais toute la nuit :

— Mon Dieu, que vais-je devenir ? Mon Dieu, que vais-je faire ? Mon Dieu, ayez pitié de moi ! et autres choses semblables.

Ma pauvre malheureuse gouvernante était maintenant aussi affligée que moi, et repentante avec infiniment plus de sincérité, quoiqu'il n'y eût point de chance d'accusation portée contre elle ; non qu'elle ne le méritât autant que moi, et c'est ce qu'elle disait elle-même ; mais elle n'avait rien fait d'autre pendant bien des années que de receler ce que moi et d'autres avions volé, et de nous encourager à le voler. Mais elle sanglotait et se démenait comme une forcenée, se tordant les mains, et criant qu'elle était perdue, qu'elle pensait qu'il y eût sur elle une malédiction du ciel, qu'elle serait damnée, qu'elle avait été la ruine de toutes ses amies, qu'elle avait amené une telle et une telle, et une telle à l'échafaud ; et là elle comptait quelque dix ou onze personnes, de certaines desquelles j'ai fait mention, qui étaient venues à une fin précoce ; et qu'à cette heure elle était l'occasion de ma

perte, puisqu'elle m'avait persuadée de continuer, alors que je voulais cesser. Je l'interrompis là :

— Non, ma mère, non, dis-je, ne parlez point ainsi ; car vous m'avez conseillé de me retirer quand j'eus obtenu l'argent du mercier, et quand je revins de Harwich, et je ne voulus pas vous écouter ; par ainsi vous n'avez point été à blâmer ; c'est moi seule qui me suis perdue, et qui me suis amenée à cette misère !

Et ainsi nous passions bien des heures ensemble.

Eh bien, il n'y avait point de remède ; le procès suivit son cours et le jeudi je fus transférée à la maison des assises, où je fus assignée, comme ils disent, et le lendemain, je fus appointée pour être jugée. Sur l'assignation je plaidai « non coupable », et bien le pouvais-je, car j'étais accusée de félonie et de bris de clôture ; c'est à savoir d'avoir félonieusement volé deux pièces de soie de brocart, estimées à 46 £, marchandises appartenant à Anthony Johnson, et d'avoir forcé les portes ; au lieu que je savais très bien qu'ils ne pouvaient prétendre que j'eusse forcé les portes, ou seulement soulevé un verrou.

Le vendredi je fus menée au jugement. J'avais épuisé mes esprits à force de pleurer les deux ou trois jours d'avant, si bien que je dormis mieux la nuit du jeudi que je n'attendais et que j'eus plus de courage pour mon jugement que je n'eusse cru possible d'avoir.

Quand le jugement fut commencé et que l'acte d'accusation eut été lu, je voulus parler, mais on me dit qu'il fallait d'abord entendre les témoins et qu'ensuite on m'entendrait à mon tour. Les témoins étaient les deux filles, paire de coquines fortes en gueule, en vérité ; car bien que la

chose fût vraie, en somme, pourtant elles l'aggravèrent à un point extrême, et jurèrent que j'avais les étoffes entièrement en ma possession, que je les avais cachées sous mes habits, que je m'en allais avec, que j'avais passé le seuil d'un pied quand elles se firent voir, et qu'aussitôt je franchis le seuil de l'autre pied, de sorte que j'étais tout à fait sortie de la maison, et que je me trouvais dans la rue avec les étoffes avant le moment qu'elles me prirent, et qu'ensuite elles m'avaient arrêtée et qu'elles avaient trouvé les étoffes sur moi. Le fait en somme était vrai ; mais j'insistai sur ce qu'elles m'avaient arrêtée avant que j'eusse passé le seuil ; ce qui d'ailleurs ne pesait pas beaucoup ; car j'avais pris les étoffes, et je les aurais emportées, si je n'avais pas été saisie.

Je plaidai que je n'avais rien volé, qu'ils n'avaient rien perdu, que la porte était ouverte, et que j'étais entrée à dessein d'acheter : si, ne voyant personne dans la maison, j'avais pris en main aucune des étoffes, il ne fallait point en conclure que j'eusse l'intention de les voler, puisque je ne les avais point emportées plus loin que la porte, pour mieux les regarder à la lumière.

La cour ne voulut rien accepter de ces moyens, et fit une sorte de plaisanterie sur mon intention d'acheter ces étoffes, puisque ce n'était point là une boutique faite pour en vendre ; et quant à les avoir portées à la lumière pour les regarder, les servantes firent là-dessus d'impudentes moqueries, et y dépensèrent tout leur esprit ; elles dirent à la cour que je les avais regardées bien suffisamment, et que je les avais trouvées à mon goût, puisque je les avais empaquetées et que je m'en allais avec.

En somme je fus jugée coupable de félonie, et acquittée sur le bris de clôture, ce qui ne fut qu'une médiocre consola-

tion, à cause que le premier jugement comportait une sentence de mort, et que le second n'eût pu faire davantage. Le lendemain on m'amena pour entendre la terrible sentence ; et quand on vint à me demander ce que j'avais à dire en ma faveur pour en empêcher l'exécution, je demeurai muette un temps ; mais quelqu'un m'encouragea tout haut à parler aux juges, puisqu'ils pourraient représenter les choses favorablement pour moi. Ceci me donna un peu de cœur, et je leur dis que je ne savais point de raison pour empêcher la sentence, mais que j'avais beaucoup à dire pour implorer la merci de la cour ; que j'espérais qu'en un tel cas elle me ferait une part d'indulgence, puisque je n'avais point forcé de porte, que je n'avais rien enlevé, que personne n'avait rien perdu ; que l'homme à qui appartenaient ces étoffes avait eu assez de bonté pour dire qu'il désirât qu'on me fît merci (ce qu'en effet il avait fort honnêtement dit) ; qu'au pire c'était la première faute et que je n'avais jamais encore comparu en cour de justice ; en somme je parlai avec plus de courage que je n'aurais cru pouvoir faire, et d'un ton si émouvant, que malgré que je fusse en larmes, qui toutefois n'étaient pas assez fortes pour étouffer ma voix, je pus voir que ceux qui m'entendaient étaient émus aux larmes.

Les juges demeurèrent graves et silencieux, m'écoutèrent avec condescendance, et me donnèrent le temps de dire tout ce qui me plairait ; mais n'y disant ni oui ni non, prononcèrent contre moi la sentence de mort : sentence qui me parut la mort même, et qui me confondit ; je n'avais plus d'esprits en moi ; je n'avais point de langue pour parler, ni d'yeux pour les lever vers Dieu ou les hommes.

Ma pauvre gouvernante était totalement inconsolée ; et elle qui auparavant m'avait réconfortée, avait elle-même be-

soin de l'être ; et parfois se lamentant, parfois furieuse, elle était autant hors du sens qu'une folle à Bedlam.

On peut plutôt s'imaginer qu'on ne saurait exprimer quelle était maintenant ma condition ; je n'avais rien devant moi que la mort ; et comme je n'avais pas d'amis pour me secourir, je n'attendais rien que de trouver mon nom dans l'ordre d'exécution qui devait arriver pour le supplice, au vendredi suivant, de cinq autres malheureuses et de moi-même.

Cependant ma pauvre malheureuse gouvernante m'envoya un ministre qui sur sa requête vint me rendre visite. Il m'exhorta sérieusement à me repentir de tous mes péchés et à ne plus jouer avec mon âme, ne me flattant point d'espérances de vie, étant informé, dit-il, que je n'avais point lieu d'en attendre ; mais que sans feinte il fallait me tourner vers Dieu de toute mon âme, et lui crier pardon au nom de Jésus-Christ. Il fortifia ses discours par des citations appropriées de l'Écriture, qui encourageaient les plus grands pêcheurs à se repentir et à se détourner du mauvais chemin ; et quand il eut fini, il s'agenouilla et pria avec moi.

Ce fut alors que pour la première fois j'éprouvai quelques signes réels de repentir ; je commençai maintenant de considérer ma vie passée avec horreur, et ayant une espèce de vue de l'autre côté du temps, les choses de la vie, comme je crois qu'il arrive à toute personne dans un tel moment, commencèrent de prendre un aspect différent et tout une autre forme qu'elles n'avaient fait avant. Les vues de félicité, de joie, les douleurs de la vie, me parurent des choses entièrement changées ; et je n'avais rien dans mes pensées qui ne fût si infiniment supérieur à tout ce que j'avais connu dans la vie qu'il me parut de la plus grande

stupidité d'attacher de l'importance à chose qui fût, quand elle eût la plus grande valeur du monde. Le mot « d'éternité » se représenta avec toutes ses additions incompréhensibles, et j'en eus des notions si étendues que je ne sais comment les exprimer.

Le bon gentilhomme fut tellement ému par la vue de l'influence que toutes ces choses avaient eue sur moi qu'il bénit Dieu qui avait permis qu'il me vînt voir et résolut de ne pas m'abandonner jusqu'au dernier moment.

Ce ne fut pas moins de douze jours après que nous eûmes reçu notre sentence avant que personne fût envoyé au supplice ; et puis l'ordre de mort, comme ils disent, arriva, et je trouvai que mon nom était parmi les autres. Ce fut un terrible coup pour mes nouvelles résolutions ; en vérité mon cœur s'enfonça et je pâmai deux fois, l'une après l'autre, mais ne prononçai pas une parole. Le bon ministre était bien affligé pour moi et fit ce qu'il put pour me réconforter avec les mêmes arguments et la même éloquence touchante qu'il avait fait avant, et ne me quitta pas de la soirée, tant que les gardiens voulurent lui permettre de rester, à moins qu'il se fît clore sous les verrous avec moi toute la nuit, de quoi il ne se souciait point.

Je m'étonnai fort de ne point le voir le lendemain, étant le jour avant celui qui avait été fixé pour l'exécution, et j'étais infiniment découragée et déprimée, et en vérité je tombais presque par manque de cette consolation qu'il m'avait si souvent, et avec tant de succès, donnée lors de ses premières visites. J'attendis avec une grande impatience, et sous la plus grande oppression d'esprit qu'on puisse s'imaginer jusqu'environ quatre heures qu'il vint à mon appartement : car j'avais obtenu la faveur, grâce à de l'argent,

sans quoi en ce lieu on ne peut rien faire, de ne pas être enfermée dans le trou des condamnés, parmi les autres prisonniers qui allaient mourir, mais d'avoir une sale petite chambre pour moi seule.

Mon cœur bondit de joie dans mon sein quand j'entendis sa voix à la porte, même avant que de le voir ; mais qu'on juge de l'espèce de mouvement qui se fit dans mon âme lorsque, après de brèves excuses sur ce qu'il n'était pas venu, il me montra que son temps avait été employé pour mon salut, qu'il avait obtenu un rapport favorable de l'assesseur qui avait examiné mon cas et qu'en somme il m'apportait un sursis.

Il usa de toute la précaution possible à me faire savoir ce qu'il eût été d'une double cruauté de me dissimuler, car ainsi que la douleur m'avait bouleversée avant, ainsi la joie me bouleversa-t-elle maintenant et je tombai dans une pâmoison plus dangereuse que la première, et ce ne fut pas sans peine que je revins à moi.

Le lendemain matin il y eut une triste scène, en vérité, dans la prison. La première chose dont je fus saluée le matin fut le glas du gros bourdon du Saint-Sépulcre qui annonçait le jour. Sitôt qu'il commença à tinter, on entendit retentir de mornes gémissements et des cris qui venaient du trou des condamnés, où gisaient six pauvres âmes qui devaient être exécutées ce jour-là : les unes pour un crime, les autres pour un autre, et deux pour assassinat.

Ceci fut suivi d'une confuse clameur dans la maison parmi les différents prisonniers qui exprimaient leurs grossières douleurs pour les pauvres créatures qui allaient mourir, mais d'une manière extrêmement dissemblable ; les uns pleuraient, d'autres poussaient des hourras brutaux et leur

souhaitaient bon voyage ; d'autres damnaient et maudissaient ceux qui les avaient amenés là ; beaucoup s'apitoyaient ; et peu d'entre eux, très peu, priaient pour eux.

Il n'y avait guère là de place pour le recueillement d'esprit qu'il me fallait afin de bénir la Providence pleine de merci, qui m'avait, comme il était, arrachée d'entre les mâchoires de cette destruction ; je restais, comme il était, muette et silencieuse, toute submergée par ce sentiment, et incapable d'exprimer ce que j'avais dans le cœur ; car les passions en telles occasions que celles-ci sont certainement trop agitées pour qu'elles puissent en peu de temps régler leurs propres mouvements.

Pendant tout le temps que les pauvres créatures condamnées se préparaient à la mort, et que le chapelain, comme on le nomme, se tenait auprès d'elles pour les disposer à se soumettre à la sentence ; pendant tout ce temps, dis-je, je fus saisie d'un tremblement, qui n'était pas moins violent que si j'eusse été dans la même condition que le jour d'avant ; j'étais si fortement agitée par ce surprenant accès que j'étais secouée comme si j'eusse été prise d'une fièvre, si bien que je ne pouvais ni parler ni voir, sinon comme une égarée. Sitôt qu'on les eut toutes mises dans les charrettes et qu'elles furent parties, ce que toutefois je n'eus pas le courage de regarder, sitôt, dis-je, qu'elles furent parties, je tombai involontairement dans une crise de larmes, comme si ce fût une indisposition soudaine, et pourtant si violente, et qui me tint si longtemps que je ne sus quel parti prendre ; ni ne pouvais-je l'arrêter ni l'interrompre, non, malgré tout l'effort et le courage que j'y mettais.

Cette crise de larmes me tint près de deux heures, et ainsi que je crois, me dura jusqu'à ce qu'elles fussent toutes

sorties de ce monde ; et puis suivit une bien humble, repentante, sérieuse espèce de joie ; ce fut une réelle extase ou une passion de gratitude dans laquelle je passai la plus grande partie du jour.

Ce fut environ quinze jours après, que j'eus quelques justes craintes d'être comprise dans l'ordre d'exécution des assises suivantes ; et ce ne fut pas sans grande difficulté, et enfin par humble pétition d'être déportée que j'y échappai ; si mal étais-je tenue à la renommée, et si forte était la réputation que j'avais d'être une ancienne délinquante au sens de la loi, quoi que je pusse être aux yeux des juges, n'ayant jamais été amenée encore devant eux pour cas judiciaire ; de sorte que les juges ne pouvaient m'accuser d'être une ancienne délinquante, mais l'assesseur exposa mon cas comme bon lui sembla.

J'avais maintenant la certitude de la vie, en vérité, mais avec les dures conditions d'être condamnée à être déportée, ce qui était, dis-je, une dure condition, en elle-même, mais non point si on la considère par comparaison. Et je ne ferai donc pas de commentaires sur la sentence ni sur le choix qui me fut donné ; nous choisissons tous n'importe quoi plutôt que la mort, surtout quand elle est accompagnée d'une perspective aussi déplaisante au delà, ce qui était mon cas.

Je reviens ici à ma gouvernante, qui avait été dangereusement malade, et ayant approché autant de la mort par sa maladie que moi par ma sentence, était extrêmement repentante ; je ne l'avais point vue pendant tout ce temps ; mais comme elle se remettait, et qu'elle pouvait tout justement sortir, elle vint me voir.

Je lui dis ma condition et en quel différent flux et reflux de craintes et d'espérances j'avais été agitée ; je lui dis à

quoi j'avais échappé, et sous quelles conditions ; et elle était présente lorsque le ministre commença d'exprimer des craintes sur ce que je retomberais dans mon vice lorsque je me trouverais mêlée à l'horrible compagnie que généralement on déporte. En vérité, j'y réfléchissais mélancoliquement moi-même, car je savais bien quelle affreuse bande on embarque d'ordinaire, et je dis à ma gouvernante que les craintes du bon ministre n'était pas sans fondement.

— Bon, bon ! dit-elle, mais j'espère bien que tu ne seras point tentée par un si affreux exemple.

Et aussitôt que le ministre fut parti, elle me dit qu'il ne fallait pas me décourager ; puisque peut-être elle trouverait des voies et moyens pour disposer de moi d'une façon particulière, de quoi elle me parlerait plus à plein plus tard.

Je la regardai avec attention, et il me parut qu'elle avait l'air plus gai que de coutume, et immédiatement j'entretins mille notions d'être délivrée, mais n'eusse pu pour ma vie en imaginer les méthodes, ni songer à une qui fût praticable ; mais j'y étais trop intéressée pour la laisser partir sans qu'elle s'expliquât, ce que toutefois, elle fut très répugnante à faire, mais comme je la pressais toujours, me répondit en un peu de mots ainsi :

— Mais tu as de l'argent, n'est-ce pas ? En as-tu déjà connu une dans ta vie qui se fît déporter avec 100 £ dans sa poche ? Je te le promets, mon enfant, dit-elle.

Je la compris bien vite, mais lui dis que je ne voyais point lieu d'espérer d'autre chose que la stricte exécution de l'ordre, et qu'ainsi que c'était une sévérité qu'on regardait comme une merci, il n'y avait point de doute qu'elle ne serait strictement observée. Elle répondit seulement ceci :

— Nous essayerons ce qu'on peut faire…

Et ainsi nous nous séparâmes.

Je demeurai en prison encore près de quinze semaines ; quelle en fut la raison, je n'en sais rien ; mais au bout de ce temps, je fus embarquée à bord d'un navire dans la Tamise, et avec moi une bande de treize créatures aussi viles et aussi endurcies que Newgate en produisit jamais de mon temps : et, en vérité, il faudrait une histoire plus longue que la mienne pour décrire les degrés d'impudence et d'audacieuse coquinerie auxquelles ces treize arrivèrent ainsi que la manière de leur conduite pendant le voyage ; de laquelle je possède un divertissant récit qui me fut donné par le capitaine du navire qui les transportait, et qu'il avait fait écrire en grand détail par son second.

On pourra sans doute penser qu'il est inutile d'entrer ici dans la narration de tous les petits incidents qui me survinrent pendant cet intervalle de mes circonstances, je veux dire, entre l'ordre final de ma déportation et le moment que je m'embarquai, et je suis trop près de la fin de mon histoire pour y donner place ; mais je ne saurais omettre une chose qui se passa entre moi et mon mari de Lancashire.

Il avait été transféré, ainsi que je l'ai remarqué déjà de la section du maître à la prison ordinaire, dans le préau, avec trois de ses camarades : car on en trouva un autre à leur joindre après quelque temps ; là, je ne sais pour quelle raison, on les garda sans les mettre en jugement près de trois mois. Il semble qu'ils trouvèrent le moyen de corrompre ou d'acheter quelques-uns de ceux qui devaient témoigner contre eux, et qu'on manquait de preuves pour les condamner. Après quelque embarras sur ce sujet, ils s'efforcèrent d'obtenir assez de preuves contre deux d'entre eux pour leur

faire passer la mer ; mais les deux autres, desquels mon mari du Lancashire était l'un, restaient encore en suspens. Ils avaient, je crois, une preuve positive contre chacun d'eux ; mais la loi les obligeant à produire deux témoins, ils ne pouvaient rien en faire ; pourtant, ils étaient résolus à ne point non plus relâcher ces hommes ; persuadés qu'ils étaient d'obtenir témoignage à la fin et, à cet effet, on fit publier, je crois, que tels et tels prisonniers avaient été arrêtés, et que tout le monde pouvait venir à la prison pour les voir.

Je saisis cette occasion pour satisfaire ma curiosité, feignant d'avoir été volée dans le coche de Dunstable, et que je voulais voir les deux voleurs de grand'route ; mais quand je vins dans le préau, je me déguisai de telle manière et j'emmitouflai mon visage si bien, qu'il ne put me voir que bien peu, et qu'il ne reconnut nullement qui j'étais ; mais sitôt que je fus revenue, je dis publiquement que je les connaissais très bien.

Aussitôt on sut par toute la prison que Moll Flanders allait porter témoignage contre un des voleurs de grand'route, grâce à quoi on me remettrait ma sentence de déportation.

Ils l'apprirent et immédiatement mon mari désira voir cette M^me^ Flanders qui le connaissait si bien et qui allait témoigner contre lui ; et, en conséquence, j'eus l'autorisation d'aller le trouver. Je m'habillai aussi bien que les meilleurs vêtements que je souffris jamais de porter là me le permirent, et je me rendis dans le préau ; mais j'avais un chaperon sur la figure ; il me dit bien peu de chose d'abord, mais me demanda si je le connaissais ; je lui dis qu' « oui, fort bien » ; mais ainsi que j'avais caché mon visage, ainsi je contrefis ma voix aussi, et il n'eut pas la moindre idée de la personne que j'étais. Il me demanda où je l'avais vu ; je lui dis entre Duns-

table et Brickhill ; mais, me tournant vers le gardien qui se trouvait là, je demandai s'il ne pouvait me permettre de lui parler seule. Il dit : « Oui, oui » et très civilement se retira.

Sitôt qu'il fut parti et que j'eus fermé la porte, je rejetai mon chaperon, et éclatant en larmes :

— Mon chéri, dis-je, tu ne me reconnais pas ?

Il devint pâle et demeura sans voix comme un frappé par la foudre, et, incapable de vaincre sa surprise, ne dit autre chose que ces mots : « Laissez-moi m'asseoir » ; puis, s'asseyant près de la table, la tête appuyée sur sa main, fixa le sol des yeux comme stupéfié. Je pleurais si violemment d'autre part que ce fut un bon moment avant que je pusse parler de nouveau ; mais après avoir laissé libre cours à ma passion, je répétai les mêmes paroles :

— Mon chéri, tu ne me reconnais pas ?

Sur quoi il répondit : « Si », et ne dit plus rien pendant longtemps.

Après avoir continué dans la même surprise il releva les yeux vers moi, et dit :

— Comment peux-tu être aussi cruelle ?

Je ne compris vraiment pas ce qu'il voulait dire, et je répondis :

— Comment peux-tu m'appeler cruelle ?

— De venir me trouver, dit-il, en un lieu tel que celui-ci ? N'est-ce point pour m'insulter ? Je ne t'ai pas volée, du moins sur la grand'route.

Je vis bien par là qu'il ne savait rien des misérables circonstances où j'étais, et qu'il pensait qu'ayant appris qu'il se trouvait là, je fusse venue lui reprocher de m'avoir abandonnée. Mais j'avais trop à lui dire pour me vexer, et je lui expliquai en peu de mots que j'étais bien loin de venir pour l'insulter, mais qu'au fort j'étais venue pour que nous nous consolions mutuellement et qu'il verrait bien aisément que je n'avais point d'intention semblable quand je lui aurais dit que ma condition était pire que la sienne, et en bien des façons. Il eut l'air un peu inquiété sur cette impression que ma condition était pire que la sienne, mais avec une sorte de sourire il dit :

— Comment serait-ce possible ? Quand tu me vois enchaîné, et à Newgate, avec deux de mes compagnons déjà exécutés, peux-tu dire que ta condition est pire que la mienne ?

— Allons, mon cher, dis-je, nous avons un long ouvrage à faire, s'il faut que je conte ou que tu écoutes mon infortunée histoire ; mais si tu désires l'entendre, tu t'accorderas bien vite avec moi sur ce que ma condition est pire que la tienne.

— Et comment cela se pourrait-il, dit mon mari, puisque je m'attends à passer en jugement capital à la prochaine session même ?

— Si, dis-je, cela se peut fort bien, quand je t'aurai dit que j'ai été condamnée à mort il y a trois sessions, et que je suis maintenant sous sentence de mort : mon cas n'est-il pas pire que le tien ?

Alors, en vérité, il demeura encore silencieux comme un frappé de mutisme, et après un instant il se dressa.

— Infortuné couple, dit-il, comment est-ce possible ?

Je le pris par la main :

— Allons, mon ami, dis-je, assieds-toi et comparons nos douleurs ; je suis prisonnière dans cette même maison, et en bien plus mauvaise condition que toi, et tu seras convaincu que je ne suis point venue pour t'insulter quand je t'en dirai les détails.

Et là-dessus nous nous assîmes tout deux, et je lui contai autant de mon histoire que je pensai convenable, arrivant enfin à ce que j'avais été réduite à une grande pauvreté, et me représentant comme tombée dans une compagnie qui m'avait entraînée à soulager mes détresses en une façon pour moi inaccoutumée ; et qu'eux ayant fait une tentative sur la maison d'un marchand, j'avais été arrêtée pour n'avoir fait qu'aller jusqu'à la porte, une fille de service m'ayant saisie à l'improviste ; que je n'avais point forcé de serrure ni rien enlevé et que ce nonobstant j'avais été reconnue coupable et condamnée à mourir, mais que les juges ayant été touchés par la dureté de ma condition, avaient obtenu pour moi la faveur d'être déportée.

Je lui dis que j'avais eu d'autant plus de malheur que j'avais été prise dans la prison pour une certaine Moll Flanders qui était une grande et célèbre voleuse dont ils avaient tous entendu parler, mais qu'aucun d'eux n'avait jamais vue ; mais qu'il savait bien que ce n'était point là mon nom. Mais je plaçai tout sur le compte de ma mauvaise fortune ; et que sous ce nom j'avais été traitée comme une ancienne délinquante, malgré que ce fût la première chose qu'ils eussent jamais sue de moi. Je lui fis un long récit de ce qui m'était arrivé depuis qu'il m'avait vue ; mais lui dis que je l'avais revu depuis et sans qu'il s'en fût douté ; puis je lui racontai

comment je l'avais vu à Brickhill ; comment il était poursuivi ; et comment, en déclarant que je le connaissais et que c'était un fort honnête gentilhomme, j'avais arrêté la huée et que le commissaire s'en était retourné.

Il écouta très attentivement toute mon histoire, et sourit de mes aventures, étant toutes infiniment au-dessous de celles qu'il avait dirigées en chef ; mais quand je vins à l'histoire de Little Brickhill, il demeura surpris :

— Alors c'était toi, ma chérie, dit-il, qui arrêtas la populace à Brickhill ?

— Oui, dis-je, c'était moi, en vérité ; – et je lui dis les détails que j'avais observés alors à son sujet.

— Mais alors, dit-il, c'est toi qui m'as sauvé la vie dans ce temps ; et je suis heureux de te devoir la vie, à toi ; car je vais m'acquitter de ma dette à cette heure, et te délivrer de la condition où tu es, dussé-je y périr.

Je lui dis qu'il n'en fallait rien faire ; que c'était un risque trop grand, et qui ne valait pas qu'il en courût le hasard, et pour une vie qui ne valait guère qu'il la sauvât. Peu importait, dit-il ; c'était pour lui une vie qui valait tout au monde, une vie qui lui avait donné une nouvelle vie ; « car, dit-il, je n'ai jamais été dans un véritable danger que cette fois-là, jusqu'à la dernière minute où j'ai été pris. » Et en vérité son danger à ce moment était en ce qu'il pensait qu'il n'eût point été poursuivi par là ; car ils avaient décampé de Hocksley par un tout autre chemin ; et ils étaient arrivés à Brickhill à travers champs, par-dessus les haies, persuadés de n'avoir été vus par personne.

Ici il me donna une longue histoire de sa vie, qui en vérité, ferait une très étrange histoire, et serait infiniment diver-

tissante ; et me dit qu'il avait pris la grand'route environ douze ans avant de m'avoir épousée ; que la femme qui l'appelait « frère »n'était point sa parente, mais une qui était affiliée à leur clique, et qui, tenant correspondance avec eux, vivait toujours en ville, à cause qu'elle avait beaucoup de connaissances ; qu'elle les avertissait fort exactement sur les personnes qui sortaient de la ville, et qu'ils avaient fait de riches butins sur ses renseignements ; qu'elle pensait avoir mis la main sur la fortune pour lui, quand elle m'avait amenée à lui, mais qu'il s'était trouvé qu'elle avait été déçue, ce dont il ne pouvait vraiment lui vouloir ; que si j'avais eu un état, ainsi qu'elle en avait été informée, il avait résolu de quitter la grand'route et de vivre d'une nouvelle vie, sans jamais paraître en public avant qu'on eût publié quelque pardon général, où qu'il eût pu faire mettre son nom, pour de l'argent, dans quelque rémission particulière, de façon à être parfaitement à l'aise ; mais que les choses ayant tourné autrement, il avait dû reprendre son vieux métier.

Il me fit un long récit de quelques-unes de ses aventures, et en particulier d'une où il pilla les coches de West-Chester, près Lichfield, où il fit un gros butin ; et ensuite, comment il vola cinq éleveurs dans l'Ouest, qui s'en allaient à la foire de Burford, en Wiltshire, pour acheter des moutons ; il me dit qu'il avait pris tant d'argent sur ces deux coups que s'il eût su où me trouver, il aurait certainement accepté ma proposition d'aller tous deux en Virginie ; ou de nous établir sur une plantation ou dans quelque autre colonie anglaise d'Amérique.

Il me dit qu'il m'avait écrit trois lettres et qu'il les avait adressées conformément à ce que je lui avais dit, mais qu'il n'avait point eu de mes nouvelles. C'est ce que je savais bien, en vérité ; mais ces lettres m'étant venues en main

dans le temps de mon dernier mari, je n'y pouvais rien faire, et je n'avais donc point fait de réponse, afin qu'il pensât qu'elles se fussent perdues.

Je m'enquis alors des circonstances de son cas présent, et de ce qu'il attendait quand il viendrait à être jugé. Il me dit qu'il n'y avait point de preuves contre lui ; à cause que sur les trois vols dont on les accusait tous, c'était sa bonne fortune qu'il n'y en eût qu'un où il eût été mêlé ; et qu'on ne pouvait trouver qu'un témoin sur ce fait, ce qui n'était pas suffisant ; mais qu'on espérait que d'autres se présenteraient, et qu'il pensait, quand d'abord il me vit, que j'en fusse une qui était venue à ce dessein ; mais que si personne ne se présentait contre lui, il espérait qu'il serait absous ; qu'on lui avait insinué que s'il se soumettait à la déportation, on la lui accorderait sans jugement, mais qu'il ne pouvait point s'y résigner, et qu'il pensait qu'il préférerait encore la potence.

Je le blâmai là-dessus ; d'abord à cause que, s'il était déporté, il pouvait y avoir cent façons pour lui, qui était gentilhomme et hardi aventurier d'entreprise, de trouver moyen de revenir ; et peut-être quelques voies et moyens de retourner avant que de partir. Il me sourit sur cette partie, et dit que c'était la dernière chose qu'il préférait, ayant une certaine horreur dans l'esprit à se faire envoyer aux plantations, ainsi que les Romains envoyaient des esclaves travailler dans les mines ; qu'il pensait que le passage en un autre monde fût beaucoup plus supportable à la potence, et, que c'était l'opinion générale de tous les gentilshommes qui étaient poussés par les exigences de leurs fortunes à se mettre sur le grand chemin ; que sur la place d'exécution on trouvait au moins la fin de toutes les misères de l'état présent ; et que, pour ce qui venait après, à son avis, un homme avait autant de chances de se repentir sincèrement pendant les derniers

quinze jours de son existence, sous les agonies de la geôle et du trou des condamnés, qu'il en aurait jamais dans les forêts et déserts de l'Amérique ; que la servitude et les travaux forcés étaient des choses auxquelles des gentilshommes ne pouvaient jamais s'abaisser ; que ce n'était qu'un moyen de les forcer à se faire leurs propres bourreaux, ce qui était bien pire, et qu'il ne pouvait avoir de patience, même quand il ne faisait qu'y penser.

J'usai de mes efforts extrêmes pour le persuader, et j'y joignis l'éloquence connue d'une femme, je veux dire celle des larmes. Je lui dis que l'infamie d'une exécution publique devait peser plus lourdement sur les esprits d'un gentilhomme qu'aucune mortification qu'il pût rencontrer par delà la mer ; qu'au moins dans l'autre cas il avait une chance de vivre, tandis que là il n'en avait point ; que ce serait pour lui la chose la plus aisée du monde que de s'assurer d'un capitaine de navire, étant d'ordinaire gens de bonne humeur ; et qu'avec un peu de conduite, surtout s'il pouvait se procurer de l'argent, il trouverait moyen de se racheter quand il arriverait en Virginie.

Il me jeta un regard plein de désir, et je devinai qu'il voulait dire qu'il n'avait point d'argent ; mais je me trompais ; ce n'était point là ce qu'il entendait.

— Tu viens de me donner à entendre, ma chérie, dit-il, qu'il pourrait y avoir un moyen de revenir avant que de partir, par quoi j'ai entendu qu'il pourrait être possible de se racheter ici. J'aimerais mieux donner deux cents livres pour éviter de partir que cent livres pour avoir ma liberté, une fois que je serai là-bas.

— C'est que, dis-je, mon cher, tu ne connais pas le pays aussi bien que moi.

— Il se peut, dit-il ; et pourtant je crois, si bien que tu le connaisses, que tu ferais de même ; à moins que ce ne soit, ainsi que tu me l'as dit, parce que tu as ta mère là-bas.

Je lui dis que pour ma mère, elle devait être morte depuis bien des années ; et que pour les autres parents que j'y pouvais avoir, je ne les connaissais point ; que depuis que mes infortunes m'avaient réduite à la condition, où j'avais été depuis plusieurs années, j'avais cessé toute correspondance avec eux ; et qu'il pouvait bien croire que je serais reçue assez froidement s'il fallait que je leur fisse d'abord visite dans la condition d'une voleuse déportée ; que par ainsi, au cas où j'irais là-bas, j'étais résolue à ne les point voir ; mais que j'avais bien des vues sur ce voyage, qui en ôteraient toutes les parties pénibles ; et que s'il se trouvait obligé d'y aller aussi, je lui enseignerais aisément comment il fallait s'y prendre pour ne jamais entrer en servitude, surtout puisque je trouvais qu'il ne manquait pas d'argent, qui est le seul ami véritable dans cette espèce de condition.

Il me sourit et me répondit qu'il ne m'avait point dit qu'il eût de l'argent. Je le repris du court et lui dis que j'espérais qu'il n'avait point entendu par mon discours que j'attendisse aucun secours de lui, s'il avait de l'argent ; qu'au contraire, malgré que je n'en eusse pas beaucoup, pourtant je n'étais pas dans le besoin, et que pendant que j'en aurais, j'ajouterais plutôt à sa réserve que je ne l'affaiblirais, sachant bien que quoi qu'il eût, en cas de déportation, il lui faudrait le dépenser jusqu'au dernier liard.

Il s'exprima sur ce chef de la manière la plus tendre. Il me dit que l'argent qu'il avait n'était point une somme considérable, mais qu'il ne m'en cacherait jamais une parcelle si j'en avais besoin ; et m'assura qu'il n'avait nullement parlé

avec de telles intentions ; qu'il était seulement attentif à ce que je lui avais suggéré ; qu'ici il savait bien quoi faire, mais que là-bas il serait le misérable le plus impuissant qui fût au monde. Je lui dis qu'il s'effrayait d'une chose où il n'y avait point de terreur ; que s'il avait de l'argent, ainsi que j'étais heureuse de l'apprendre, il pouvait non seulement échapper à la servitude qu'il considérait comme la conséquence de la déportation, mais encore recommencer la vie sur un fondement si nouveau, qu'il ne pouvait manquer d'y trouver le succès s'il y donnait seulement l'application commune qui est usuelle en de telles conditions ; qu'il devait bien se souvenir que je le lui avais conseillé il y avait bien des années et que je lui avais proposé ce moyen de restaurer nos fortunes en ce monde. J'ajoutai qu'afin de le convaincre tout ensemble de la certitude de ce que je disais, de la connaissance que j'avais de la méthode qu'il fallait prendre, et de la probabilité du succès, il me verrait d'abord me délivrer moi-même de la nécessité de passer la mer et puis que je partirais avec lui librement, de mon plein gré et que peut-être j'emporterais avec moi assez pour le satisfaire : que je ne lui faisais point cette proposition parce qu'il ne m'était pas possible de vivre sans son aide ; mais que je pensais que nos infortunes mutuelles eussent été telles qu'elles étaient suffisantes à nous accommoder tous deux à quitter cette partie du monde pour aller vivre en un lieu où personne ne pourrait nous reprocher le passé, et où nous serions libres, sans les tortures d'un cachot de condamnés pour nous y forcer, de considérer tous nos désastres passés avec infiniment de satisfaction, regardant que nos ennemis nous oublieraient entièrement, et que nous vivrions comme nouveaux hommes dans un nouveau monde, n'y ayant personne qui eût droit de rien nous dire, ou nous à eux.

Je lui poussai tous ces arguments avec tant d'ardeur et je répondis avec tant d'effet à toutes ses objections passionnées, qu'il m'embrassa et me dit que je le traitais avec une sincérité à laquelle il ne pouvait résister ; qu'il allait accepter mon conseil et s'efforcer de se soumettre à son destin dans l'espérance de trouver le confort d'une si fidèle conseillère et d'une telle compagne de misère ; mais encore voulut-il me rappeler ce que j'avais dit avant, à savoir qu'il pouvait y avoir quelque moyen de se libérer, avant de partir, et qu'il pouvait être possible d'éviter entièrement le départ, ce qui à son avis valait beaucoup mieux.

Nous nous séparâmes après cette longue conférence avec des témoignages de tendresse et d'affection que je pensai qui étaient égaux sinon supérieurs à ceux de notre séparation de Dunstable.

Enfin, après beaucoup de difficultés, il consentit à partir ; et comme il ne fut pas là-dessus admis à la déportation devant la cour, et sur pétition, ainsi que je l'avais été, il se trouva dans l'impossibilité d'éviter l'embarquement ainsi que je pensais qu'il pouvait le faire.

Le moment de ma propre déportation s'approchait. Ma gouvernante qui continuait à se montrer amie dévouée avait tenté d'obtenir un pardon, mais n'avait pu réussir à moins d'avoir payé une somme trop lourde pour ma bourse, puisque de la laisser vide, à moins de me résoudre à reprendre mon vieux métier, eût été pire que la déportation, à cause que là-bas je pouvais vivre, et ici non.

C'est au mois de février que je fus, avec treize autres forçats, remise à un marchand qui faisait commerce avec la Virginie, à bord d'un navire à l'ancre dans Deptford Reach.

L’officier de la prison nous mena à bord, et le maître du vaisseau signa le reçu.

Cette nuit-là on ferma les écoutilles sur nous, et on nous tint si étroitement enfermés que je pensai étouffer par manque d’air ; et le lendemain matin le navire leva l’ancre et descendit la rivière jusqu’à un lieu nommé Bugby’s Hole ; chose qui fut faite, nous dit-on, d’accord avec le marchand, afin de nous retirer toute chance d’évasion. Cependant quand le navire fut arrivé là et eut jeté l’ancre, nous eûmes l’autorisation de monter sur le franc tillac, mais non sur le pont, étant particulièrement réservé au capitaine et aux passagers.

Quand par le tumulte des hommes au-dessus de ma tête, et par le mouvement du navire je m’aperçus que nous étions sous voile, je fus d’abord grandement surprise, craignant que nous fussions partis sans que nos amis eussent pu venir nous voir ; mais je me rassurai bientôt après, voyant qu’on avait jeté l’ancre, et que nous fûmes avertis par quelques hommes que nous aurions le matin suivant la liberté de monter sur le tillac et de parler à nos amis qui nous viendraient voir.

Toute cette nuit je couchai sur la dure, comme les autres prisonniers ; mais ensuite on nous donna de petites cabines – du moins à ceux qui avaient quelque literie à y mettre, ainsi qu’un coin pour les malles ou caisses de vêtements ou de linge, si nous en avions (ce qu’on peut bien ajouter), car quelques-uns n’avaient point de chemise de linge ou de laine que celle qui était sur leur dos, et pas un denier pour se tirer d’affaire ; pourtant ils ne furent pas trop malheureux à bord, surtout les femmes, à qui les marins donnaient de l’argent pour laver leur linge, etc., ce qui leur suffisait pour acheter ce dont elles avaient besoin.

Quand, le matin suivant, nous eûmes la liberté de monter sur le tillac, je demandai à l'un des officiers si je ne pouvais être autorisée à envoyer une lettre à terre pour mes amis, afin de leur faire savoir l'endroit où nous étions et de me faire envoyer quelques choses nécessaires. C'était le bosseman, homme fort civil et affable, qui me dit que j'aurais toute liberté que je désirerais et qu'il pût me donner sans imprudence ; je lui dis que je n'en désirais point d'autre et il me répondit que le canot du navire irait à Londres à la marée suivante, et qu'il donnerait ordre qu'on portât ma lettre.

En effet quand le canot partit, le bosseman vint m'en avertir, me dit qu'il y montait lui-même, et que si ma lettre était prête, il en prendrait soin. J'avais préparé d'avance plume, encre et papier, et j'avais fait une lettre adressée à ma gouvernante dans laquelle j'en avais enfermé une autre pour mon camarade de prison : mais je ne lui laissai pas savoir que c'était mon mari, et je le lui cachai jusqu'à la fin. Dans ma lettre à ma gouvernante je lui disais l'endroit où était le navire et la pressais de m'envoyer les effets qu'elle m'avait préparés pour le voyage.

Quand je remis ma lettre au bosseman, je lui donnai en même temps un shilling et je lui dis que ce serait pour payer le commissionnaire que je le suppliais de charger de la lettre sitôt qu'il viendrait à terre, afin que, si possible, j'eusse une réponse rapportée de la même main, et que j'apprisse ce que devenaient mes effets.

— Car, monsieur, dis-je, si le navire part avant que je les aie reçus, je suis perdue.

Je pris garde, en lui donnant le shilling, de lui faire voir que j'en étais mieux fournie que les prisonniers ordinaires ; que j'avais une bourse, où il ne manquait pas d'argent ; et je

trouvai que cette vue seule m'attira un traitement très différent de celui que j'eusse autrement subi ; car bien qu'il fût civil vraiment, auparavant, c'était par une sorte de compassion naturelle qu'il ressentait pour une femme dans la détresse ; tandis qu'il le fut plus qu'à l'ordinaire après, et me fit mieux traiter dans le navire, dis-je, qu'autrement je ne l'eusse été ; ainsi qu'il paraîtra en lieu et place.

Il remit fort honnêtement ma lettre dans les propres mains de ma gouvernante et me rapporta sa réponse. Et quand il me la donna il me rendit le shilling :

— Tenez, dit-il, voilà votre shilling que je vous rends, car j'ai remis la lettre moi-même.

Je ne sus que dire ; j'étais toute surprise ; mais après une pause je répondis :

— Monsieur, vous êtes trop bon ; ce n'eût été que justice que vous vous fussiez alors payé du message.

— Non, non, dit-il, je ne suis que trop payé. Qui est cette dame ? Est-ce votre sœur ?

— Non, monsieur, dis-je ; ce n'est point ma parente ; mais c'est une très chère amie, et la seule amie que j'aie au monde.

— Eh bien ! dit-il, il y a peu d'amies semblables. Figurez-vous qu'elle pleure comme une enfant.

— Ah ! oui, fis-je encore : je crois bien qu'elle donnerait cent livres pour me délivrer de cette affreuse condition.

— Vraiment oui ! dit-il, – mais je pense que pour la moitié je pourrais bien vous mettre en mesure de vous délivrer.

Mais il dit ces paroles si bas que personne ne put l’entendre.

— Hélas, monsieur, fis-je, mais alors ce serait une délivrance telle que si j’étais reprise, il m’en coûterait la vie.

— Oui bien, dit-il, une fois hors du navire, il faudrait prendre bonne garde, à l’avenir : je n’y puis rien dire.

Et nous ne tînmes pas plus de discours pour l’instant.

Cependant ma gouvernante, fidèle jusqu’au dernier moment, fit passer ma lettre dans la prison à mon mari, et se chargea de la réponse ; et le lendemain elle arriva elle-même, m’apportant d’abord un hamac, comme on dit, avec la fourniture ordinaire ; elle m’apporta aussi un coffre de mer, c’est à savoir un de ces coffres qu’on fabrique pour les marins, avec toutes les commodités qui y sont contenues, et plein de presque tout ce dont je pouvais avoir besoin ; et dans un des coins du coffre, où il y avait un tiroir secret, était ma banque – c’est-à-dire qu’elle y avait serré autant d’argent que j’avais résolu d’emporter avec moi ; car j’avais ordonné qu’on conservât une partie de mon fonds, afin qu’elle pût m’envoyer ensuite tels effets dont j’aurais besoin quand je viendrais à m’établir : car l’argent dans cette contrée ne sert pas à grand’chose, où on achète tout pour du tabac ; à plus forte raison est-ce grand dommage d’en emporter d’ici.

Mais mon cas était particulier ; il n’était point bon pour moi de partir sans effets ni argent ; et d’autre part pour une pauvre déportée qui allait être vendue sitôt qu’elle arriverait à terre, d’emporter une cargaison de marchandises, cela eût attiré l’attention, et les eût peut-être fait saisir ; de sorte que j’emportai ainsi une partie de mon fonds, et que je laissai le reste à ma gouvernante.

Ma gouvernante m'apporta un grand nombre d'autres effets ; mais il ne convenait pas que je fisse trop la brave du moins avant de savoir l'espèce de capitaine que nous aurions. Quand elle entra dans le navire, je pensai qu'elle allait mourir vraiment ; son cœur s'enfonça, quand elle me vit, à la pensée de me quitter en cette condition ; et elle pleura d'une manière si intolérable que je fus longtemps avant de pouvoir lui parler.

Je profitai de ce temps pour lire la lettre de mon camarade de prison, dont je fus étrangement embarrassée. Il me disait qu'il lui serait impossible de se faire décharger à temps pour partir dans le même vaisseau : et par-dessus tout, il commençait à se demander si on voudrait bien lui permettre de partir dans le vaisseau qu'il lui plairait, bien qu'il consentit à être déporté de plein gré, mais qu'on le ferait mettre à bord de tel navire qu'on désignerait, où il serait consigné au capitaine ainsi qu'on fait pour les autres forçats ; tel qu'il commençait à désespérer de me voir avant d'arriver en Virginie, d'où il pensait devenir forcené ; regardant que si, d'autre part, je n'étais point là, au cas où quelque accident de mer ou de mortalité m'enlèverait, il serait la créature la plus désolée du monde.

C'était une chose fort embarrassante, et je ne savais quel parti prendre : je dis à ma gouvernante l'histoire du bosseman, et elle me poussa fort ardemment à traiter avec lui, mais je n'en avais point d'envie, jusqu'à ce que j'eusse appris si mon mari, ou mon camarade de prison, comme elle l'appelait, aurait la liberté de partir avec moi, ou non. Enfin je fus forcée de lui livrer le secret de toute l'affaire, excepté toutefois de lui dire que c'était mon mari, je lui dis que j'avais convenu fermement avec lui de partir, s'il pouvait

avoir la liberté de partir dans le même vaisseau, et que je savais qu'il avait de l'argent.

Puis je lui dis ce que je me proposais de faire quand nous arriverions là-bas, comment nous pourrions planter, nous établir, devenir riches, en somme, sans plus d'aventures ; et, comme un grand secret, je lui dis que nous devions nous marier sitôt qu'il viendrait à bord.

Elle ne tarda pas à acquiescer joyeusement à mon départ, quand elle apprit tout cela, et à partir de ce moment elle fit son affaire de voir à ce qu'il fût délivré à temps de manière à embarquer dans le même vaisseau que moi, ce qui put se faire enfin, bien qu'avec une grande difficulté, et non sans qu'il passât toutes les formalités d'un forçat déporté, ce qu'il n'était pas en réalité, puisqu'il n'avait point été jugé, et qui fut une grande mortification pour lui.

Comme notre sort était maintenant déterminé et que nous étions tous deux embarqués à réelle destination de la Virginie, dans la méprisable qualité de forçats transportés destinés à être vendus comme esclaves, moi pour cinq ans, et lui tenu sous engagement et caution de ne plus jamais revenir en Angleterre tant qu'il vivrait, il était fort triste et déprimé ; la mortification d'être ramené à bord ainsi qu'il l'avait été comme un prisonnier le piquait infiniment, puisqu'on lui avait dit en premier lieu qu'il serait déporté de façon qu'il parût gentilhomme en liberté : il est vrai qu'on n'avait point donné ordre de le vendre lorsqu'il arriverait là-bas, ainsi qu'on l'avait fait pour nous, et pour cette raison il fut obligé de payer son passage au capitaine, à quoi nous n'étions point tenus : pour le reste, il était autant hors d'état qu'un enfant de faire quoi que ce fût sinon par instructions.

Cependant je demeurai dans une condition incertaine trois grandes semaines, ne sachant si j'aurais mon mari avec moi ou non, et en conséquence n'étant point résolue sur la manière dont je devais recevoir la proposition de l'honnête bosseman, ce qui en vérité lui parut assez étrange.

Au bout de ce temps, voici mon mari venir à bord ; il avait le visage colère et morne ; son grand cœur était gonflé de rage et de dédain, qu'il fût traîné par trois gardiens de Newgate et jeté à bord comme un forçat, quand il n'avait pas tant qu'été amené en jugement. Il en fit faire de grandes plaintes par ses amis, car il semble qu'il eût quelque intérêt, mais ils rencontrèrent quelque obstacle dans leurs efforts, il leur fut répondu qu'on lui avait témoigné assez de faveur et qu'on avait reçu de tels rapports sur lui depuis qu'on lui avait accordé sa déportation, qu'il devait se juger fort bien traité de ce qu'on ne reprît pas les poursuites. Cette réponse le calma, car il savait trop bien ce qui aurait pu advenir et ce qu'il avait lieu d'attendre, et à cette heure il voyait la bonté de l'avis auquel il avait cédé d'accepter l'offre de la déportation, et après que son irritation contre ces limiers d'enfer, comme il les appelait, fut un peu passée, il prit l'air rasséréné, commença d'être joyeux, et comme je lui disais combien j'étais heureuse de l'avoir tiré une fois encore de leurs mains, il me prit dans ses bras et reconnut avec une grande tendresse que je lui avais donné le meilleur conseil qui fût possible.

— Ma chérie, dit-il, tu m'as sauvé la vie deux fois : elle t'appartient désormais et je suivrai toujours tes conseils.

Notre premier soin fut de comparer nos fonds ; il eut beaucoup d'honnêteté et me dit que son fonds avait été assez fourni quand il était entré en prison, mais que de vivre là

comme il l'avait fait, en façon de gentilhomme, et, ce qui était bien plus, d'avoir fait des amis, et d'avoir soutenu son procès, lui avait coûté beaucoup d'argent, et en un mot il ne lui restait en tout que 108 £ qu'il avait sur lui en or.

Je lui rendis aussi fidèlement compte de mon fonds c'est-à-dire de ce que j'avais emporté avec moi, car j'étais résolue, quoi qu'il pût advenir, à garder ce que j'avais laissé en réserve : au cas où je mourrais, ce que j'avais serait suffisant pour lui et ce que j'avais laissé aux mains de ma gouvernante lui appartiendrait à elle, chose qu'elle avait bien méritée par ses services.

Le fonds que j'avais sur moi était de 246 £ et quelques shillings, de sorte que nous avions entre nous 354 £, mais jamais fortune plus mal acquise n'avait été réunie pour commencer la vie.

Notre plus grande infortune était que ce fonds en argent ne représentait aucun profit à l'emporter aux plantations ; je crois que le sien était réellement tout ce qui lui restait au monde, comme il me l'avait dit ; mais moi qui avais entre 700 et 800 £ en banque quand ce désastre me frappa et qui avais une des amies les plus fidèles au monde pour s'en occuper, regardant que c'était une femme qui n'avait point de principes, j'avais encore 300 £ que je lui avais laissées entre les mains et mises en réserve ainsi que j'ai dit ; d'ailleurs, j'avais emporté plusieurs choses de grande valeur, en particulier deux montres d'or, quelques petites pièces de vaisselle plate et plusieurs bagues : le tout volé. Avec cette fortune et dans la soixante et unième année de mon âge je me lançai dans un nouveau monde, comme je puis dire, dans la condition d'une pauvre déportée qu'on avait envoyée au delà des mers pour lui faire grâce de la potence ; mes habits étaient

pauvres et médiocres, mais point déguenillés ni sales, et personne ne savait, dans tout le vaisseau, que j'eusse rien de valeur sur moi.

Cependant comme j'avais une grande quantité de très bons habits et du linge en abondance que j'avais fait emballer dans deux grandes caisses, je les fis embarquer à bord, non comme mes bagages, mais les ayant fait consigner à mon vrai nom en Virginie ; et j'avais dans ma poche les billets déchargement, et dans ces caisses étaient mon argenterie et mes montres et tout ce qui avait de la valeur, excepté mon argent, que je conservais à part dans un tiroir secret de mon coffre et qu'on ne pouvait découvrir ou bien ouvrir, si on le découvrait, sans mettre le coffre en pièces.

Le vaisseau commença maintenant de se remplir : plusieurs passagers vinrent à bord qui n'avaient point été embarqués à compte criminel, et on leur désigna de quoi s'accommoder dans la grande cabine et autres parties du vaisseau, tandis que nous, forçats, on nous fourra en bas je ne sais où. Mais quand mon mari vint à bord, je parlai au bosseman qui m'avait de si bonne heure donné des marques d'amitié ; je lui dis qu'il m'avait aidé en bien des choses et que je ne lui avais fait aucun retour qui convînt et là-dessus je lui mis une guinée dans la main ; je lui dis que mon mari était maintenant venu à bord et que, bien que nous fussions dans notre infortune présente, cependant nous avions été des personnes d'un autre caractère que la bande misérable avec laquelle nous étions venus, et que nous désirions savoir si on ne pourrait obtenir du capitaine de nous admettre à quelque commodité dans le vaisseau, chose pour laquelle nous lui ferions la satisfaction qu'il lui plairait et que nous le payerions de sa peine pour nous avoir procuré cette faveur.

Il prit la guinée, ainsi que je pus voir, avec grande satisfaction, et m'assura de son assistance.

Puis il nous dit qu'il ne faisait point doute que le capitaine, qui était un des hommes de la meilleure humeur qui fût au monde, ne consentirait volontiers à nous donner les aises que nous pourrions désirer, et pour nous rassurer là-dessus, il me dit qu'à la prochaine marée il irait le trouver à seule fin de lui en parler. Le lendemain matin, m'étant trouvée dormir plus longtemps que d'ordinaire, quand je me levai et que je montai sur le tillac, je vis le bosseman, parmi les hommes, à ses affaires ordinaires ; je fus un peu mélancolique de le voir là, et allant pour lui parler, il me vit et vint à moi, et, sans lui donner le temps de me parler d'abord, je lui dis en souriant :

— Je pense, monsieur, que vous nous ayez oubliés, car je vois que vous avez bien des affaires.

Il me répondit aussitôt :

— Venez avec moi, vous allez voir.

Et il m'emmena dans la grande cabine où je trouvai assis un homme de bonne apparence qui écrivait et qui avait beaucoup de papiers devant lui.

— Voici, dit le bosseman à celui qui écrivait, la dame dont vous a parlé le capitaine.

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— J'ai été si loin d'oublier votre affaire, que je suis allé à la maison du capitaine et que je lui ai représenté fidèlement votre désir d'être fournie de commodités pour vous-même, et votre mari, et le capitaine a envoyé monsieur, qui est maître du vaisseau, à dessein de tout vous montrer et de

vous donner toutes les aises que vous désirez et m'a prié de vous assurer que vous ne seriez pas traités ainsi que vous l'attendez, mais avec le même respect que les autres passagers.

Là-dessus le maître me parla, et ne me donnant point le temps de remercier le bosseman de sa bonté, confirma ce qu'il m'avait dit, et ajouta que c'était la joie du capitaine de se montrer tendre et charitable surtout à ceux qui se trouvaient dans quelque infortune, et là-dessus il me montra plusieurs cabines ménagées les unes dans la grande cabine, les autres séparées par des cloisons de l'habitacle du timonier, mais s'ouvrant dans la grande cabine, à dessein pour les passagers, et me donna liberté de choisir celle que je voudrais. Je pris une de ces dernières où il y avait d'excellentes commodités pour placer notre coffre et nos caisses et une table pour manger.

Puis le maître me dit que le bosseman avait donné un rapport si excellent sur moi et mon mari qu'il avait ordre de nous dire que nous pourrions manger avec lui s'il nous plaisait pendant tout le voyage, aux conditions ordinaires qu'on fait aux passagers, que nous pourrions faire venir des provisions fraîches si nous voulions, ou que, sinon, nous vivrions sur la provision ordinaire et que nous partagerions avec lui. Ce fut là une nouvelle bien revivifiante pour moi après tant de dures épreuves et d'afflictions ; je le remerciai et lui dis que le capitaine nous ferait les conditions qu'il voudrait et lui demandai l'autorisation d'aller prévenir mon mari qui ne se trouvait pas fort bien et n'était point encore sorti de sa cabine. Je m'y rendis en effet, et mon mari dont les esprits étaient encore si affaissés sous l'infamie, ainsi qu'il disait, qu'on lui faisait subir, que je le reconnaissais à peine, fut tellement ranimé par le récit que je lui fis de l'accueil que nous

trouverions sur le vaisseau, que ce fut tout un autre homme et qu'une nouvelle vigueur et un nouveau courage parurent sur son visage même : tant il est vrai que les plus grands esprits quand ils sont renversés par leurs afflictions sont sujets aux plus grandes dépressions.

Après quelque pause pour se remettre, mon mari monta avec moi, remercia le maître de la bonté qu'il nous témoignait et le pria d'offrir l'expression de sa reconnaissance au capitaine, lui proposant de payer d'avance le prix qu'il nous demanderait pour notre passage et pour les commodités qu'il nous donnait. Le maître lui dit que le capitaine viendrait à bord l'après-midi et qu'il pourrait s'arranger avec lui. En effet, l'après-midi le capitaine arriva, et nous trouvâmes que c'était bien l'homme obligeant que nous avait représenté le bosseman et il fut si charmé de la conversation de mon mari qu'en somme il ne voulut point nous laisser garder la cabine que nous avions choisie, mais nous en donna une qui, ainsi que je l'ai dit avant, ouvrait dans la grande cabine, et ses conditions ne furent point exorbitantes : ce n'était point un homme avide de faire de nous sa proie, mais pour quinze guinées nous eûmes tout, notre passage et nos provisions, repas à table du capitaine et fort bravement entretenus.

Pendant tout ce temps, je ne m'étais fournie de rien de ce qui nous était nécessaire quand nous arriverions là-bas et que nous commencerions à nous appeler planteurs, et j'étais loin d'être ignorante de ce qu'il fallait à telle occasion, en particulier toutes sortes d'outils pour l'ouvrage des plantations et pour construire et toutes sortes de meubles qui, si on les achète dans le pays, doivent nécessairement coûter le double.

Je parlai à ce sujet avec ma gouvernante, et elle alla trouver le capitaine, à qui elle dit qu'elle espérait qu'on pourrait trouver moyen d'obtenir la liberté de ses deux malheureux cousins, comme elle nous appelait, quand nous serions arrivés par delà la mer ; puis s'enquit de lui quelles choses il était nécessaire d'emporter avec nous, et lui, en homme d'expérience, lui répondit :

— Madame, il faut d'abord que vos cousins se procurent une personne pour les acheter comme esclaves suivant les conditions de leur déportation, et puis, au nom de cette personne, ils pourront s'occuper de ce qu'il leur plaira, soit acheter des plantations déjà exploitées, soit acheter des terres en friche au gouvernement.

Elle lui demanda alors s'il ne serait pas nécessaire de nous fournir d'outils et de matériaux pour établir notre plantation, et il répondit que oui, certes ; puis, elle lui demanda son assistance en cela et lui dit qu'elle nous fournirait de tout ce qu'il nous faudrait, quoi qu'il lui en coûtât ; sur quoi il lui donna une liste des choses nécessaires à un planteur, qui, d'après son compte, montait à 80 ou 100 £. Et, en somme, elle s'y prit aussi adroitement pour les acheter que si elle eût été un vieux marchand de Virginie, sinon que sur mon indication elle acheta plus du double de tout ce dont il lui avait donné la liste.

Elle embarqua toutes ces choses à son nom, prit les billets de chargement et endossa ces billets au nom de mon mari, assurant ensuite la cargaison à son propre nom, si bien que nous étions parés pour tous les événements et pour tous les désastres.

J'aurais dû vous dire que mon mari lui donna tout son fonds de 108 £ qu'il portait sur lui, ainsi que j'ai dit, en mon-

naie d'or, pour le dépenser à cet effet, et je lui donnai une bonne somme en outre, si bien que je n'entamai pas la somme que je lui avais laissée entre les mains, en fin de quoi nous eûmes près de 200 £ en argent, ce qui était plus que suffisant à notre dessein.

En cette condition, fort joyeux de toutes ces commodités, nous fîmes voile de Bugby's note à Gravesend, où le vaisseau resta environ dix jours de plus et où le capitaine vint à bord pour de bon. Ici le capitaine nous montra une civilité qu'en vérité nous n'avions point de raison d'attendre, c'est à savoir qu'il nous permit d'aller à terre pour nous rafraîchir, après que nous lui eûmes donné nos paroles que nous ne nous enfuirions pas et que nous reviendrions paisiblement à bord. En vérité le capitaine avait assez d'assurances sur nos résolutions de partir, puisque, ayant fait de telles provisions pour nous établir là-bas, il ne semblait point probable que nous eussions choisi de demeurer ici au péril de la vie : car ce n'aurait pas été moins. En somme, nous allâmes tous à terre avec le capitaine et soupâmes ensemble à Gravesend où nous fûmes fort joyeux, passâmes la nuit, couchâmes dans la maison où nous avions soupé et revînmes tous très honnêtement à bord avec lui le matin. Là, nous achetâmes dix douzaines de bouteilles de bonne bière, du vin, des poulets, et telles choses que nous pensions qui seraient agréables à bord.

Ma gouvernante resta avec nous tout ce temps et nous accompagna jusqu'aux Downs, ainsi que la femme du capitaine avec qui elle revint. Je n'eus jamais tant de tristesse en me séparant de ma propre mère que j'en eus pour me séparer d'elle, et je ne la revis jamais plus. Nous eûmes bon vent d'est le troisième jour après notre arrivée aux Downs, et nous fîmes voile de là le dixième jour d'avril, sans toucher

ailleurs, jusqu'étant poussé sur la côte d'Irlande par une bourrasque bien forte, le vaisseau jeta l'ancre dans une petite baie près d'une rivière dont je ne me rappelle pas le nom, mais on me dit que c'était une rivière qui venait de Limerick et que c'était la plus grande rivière d'Irlande.

Là, ayant été retenus par le mauvais temps, le capitaine qui continuait de montrer la même humeur charmante, nous emmena de nouveau tous deux à terre. Ce fut par bonté pour mon mari, en vérité qui supportait fort mal la mer, surtout quand le vent soufflait avec tant de fureur. Là, nous achetâmes encore des provisions fraîches, du bœuf, du porc, du mouton et de la volaille, et le capitaine resta pour mettre en saumure cinq ou six barils de bœuf, afin de renforcer les vivres. Nous ne fûmes pas là plus de cinq jours que la température s'adoucissant après une bonne saute de vent, nous fîmes voile de nouveau et, au bout de quarante-deux jours, arrivâmes sans encombre à la côte de Virginie.

Quand nous approchâmes de terre, le capitaine me fit venir et me dit qu'il trouvait par mon discours que j'avais quelques connaissances dans la contrée et que j'y étais venue autrefois, de sorte qu'il supposait que je connaissais la coutume suivant laquelle on disposait des forçats à leur arrivée. Je lui dis qu'il n'en était rien et que pour les connaissances que j'avais là, il pouvait être certain que je ne me ferais point connaître à aucune d'elles tandis que j'étais dans les conditions d'une prisonnière, et que, pour le reste, nous nous abandonnions entièrement à lui pour nous assister ainsi qu'il lui avait plu de nous le promettre. Il me dit qu'il fallait qu'une personne du pays vînt m'acheter comme esclave, afin de répondre de moi au gouverneur de la contrée s'il me réclamait. Je lui dis que nous agirions selon ses directions, de sorte qu'il amena un planteur pour traiter avec lui comme s'il

se fût agi de m'acheter comme esclave, n'y ayant point l'ordre de vendre mon mari, et là je lui fus vendue en formalité et je le suivis à terre. Le capitaine alla avec nous et nous mena à une certaine maison, que ce fût une taverne ou non, je n'en sais rien, mais on nous y donna un bol de punch fait avec du rhum, etc., et nous fîmes bonne chère. Au bout d'un moment, le planteur nous donna un certificat de décharge et une reconnaissance attestant que je l'avais servi fidèlement, et je fus libre dès le lendemain matin d'aller où il me plairait.

Pour ce service le capitaine me demanda six mille avoir du poids de tabac dont il dit qu'il devait compte à son armateur et que nous lui achetâmes immédiatement et lui fîmes présent, par-dessus le marché, de 20 guinées dont il se déclara abondamment satisfait.

Il ne convient point que j'entre ici dans les détails de la partie de la colonie de Virginie où nous nous établîmes, pour diverses raisons ; il suffira de mentionner que nous entrâmes dans la grande rivière de Potomac, qui était la destination du vaisseau, et là nous avions l'intention de nous établir d'abord malgré qu'ensuite nous changeâmes d'avis.

La première chose d'importance que je fis après que nous eûmes débarqué toutes nos marchandises et que nous les eûmes serrées dans un magasin que nous louâmes avec un logement dans le petit endroit du village où nous avions atterri ; la première chose que je fis, dis-je, fut de m'enquérir de ma mère et de mon frère (cette personne fatale avec laquelle je m'étais mariée, ainsi que je l'ai longuement raconté). Une petite enquête m'apprit que M^me ***, c'est à savoir ma mère était morte, que mon frère ou mari était vivant et, ce qui était pire, je trouvai qu'il avait quitté la plantation où j'avais vécu et qu'il vivait avec un de ses fils sur une planta-

tion, justement près de l'endroit où nous avions loué un magasin.

Je fus un peu surprise d'abord, mais comme je m'aventurais à me persuader qu'il ne pouvait point me reconnaître, non seulement je me sentis parfaitement tranquille, mais j'eus grande envie de le voir, si c'était possible, sans qu'il me vît. Dans ce dessein je m'enquis de la plantation où il vivait et avec une femme du lieu que je trouvai pour m'aider, comme ce que nous appelons une porteuse de chaise, j'errai autour de l'endroit comme si je n'eusse eu d'autre envie que de me promener et de regarder le paysage. Enfin j'arrivai si près que je vis la maison. Je demandai à la femme à qui était cette plantation : elle me dit qu'elle appartenait à un tel, et, tendant la main sur la droite :

— Voilà, dit-elle, le monsieur à qui appartient cette plantation et son père est avec lui.

— Quels sont leurs petits noms ? dis-je.

— Je ne sais point, dit-elle, quel est le nom du vieux monsieur, mais le nom de son fils est Humphry, et je crois, dit-elle, que c'est aussi le nom du père.

Vous pourrez deviner, s'il vous est possible, le mélange confus de joie et de frayeur qui s'empara de mes esprits en cette occasion, car je connus sur-le-champ que ce n'était là personne d'autre que mon propre fils par ce père qu'elle me montrait qui était mon propre frère. Je n'avais point de masque, mais je chiffonnai les ruches de ma coiffe autour de ma figure si bien que je fus persuadée qu'après plus de vingt ans d'absence et, d'ailleurs, ne m'attendant nullement en cette partie du monde, il serait incapable de me reconnaître. Mais je n'aurais point eu besoin à user de toutes ces précau-

tions car sa vue était devenue faible par quelque maladie qui lui était tombée sur les yeux et il ne pouvait voir que juste assez pour se promener, et ne pas se heurter contre un arbre ou mettre le pied dans un fossé. Comme ils s'approchaient de nous, je dis :

— Est-ce qu'il vous connaît, madame Owen ? (C'était le nom de la femme.)

— Oui, dit-elle. S'il m'entend parler, il me reconnaîtra bien, mais il n'y voit point assez pour me reconnaître ou personne d'autre.

Et alors elle me parla de l'affaiblissement de sa vue, ainsi que j'ai dit. Ceci me rassura si bien que je rejetai ma coiffe et que je les laissai passer près de moi. C'était une misérable chose pour une mère que de voir ainsi son propre fils, un beau jeune homme bien fait dans des circonstances florissantes, et de ne point oser se faire connaître à lui et de ne point oser paraître le remarquer. Que toute mère d'enfant qui lit ces pages considère ces choses et qu'elle réfléchisse à l'angoisse d'esprit avec laquelle je me restreignis, au bondissement d'âme que je ressentis en moi pour l'embrasser et pleurer sur lui et comment je pensai que toutes mes entrailles se retournaient en moi, que mes boyaux mêmes étaient remués et que je ne savais quoi faire, ainsi que je ne sais point maintenant comment exprimer ces agonies. Quand il s'éloigna de moi, je restai les yeux fixes et, tremblante, je le suivis des yeux aussi longtemps que je pus le voir. Puis, m'asseyant sur l'herbe juste à un endroit que j'avais marqué, je feignis de m'y étendre pour me reposer, mais je me détournai de la femme et, couchée sur le visage, je sanglotai et je baisai la terre sur laquelle il avait posé le pied.

Je ne pus cacher mon désordre assez pour que cette femme ne s'en aperçut, d'où elle pensa que je n'étais point bien, ce que je fus obligée de prétendre qui était vrai ; sur quoi elle me pressa de me lever, la terre étant humide et dangereuse, ce que je fis et m'en allai.

Comme je retournais, parlant encore de ce monsieur et de son fils, une nouvelle occasion de mélancolie se présenta en cette manière : la femme commença comme si elle eût voulu me conter une histoire pour me divertir.

— Il court, dit-elle, un conte bien singulier parmi les voisins là où demeurait autrefois ce gentilhomme.

— Et qu'est-ce donc ? dis-je.

— Mais, dit-elle, ce vieux monsieur, étant allé en Angleterre quand il était tout jeune, tomba amoureux d'une jeune dame de là-bas, une des plus belles femmes qu'on ait jamais vue ici et l'épousa et la mena demeurer chez sa mère, qui alors était vivante. Il vécut ici plusieurs années avec elle, continua la femme, et il eut d'elle plusieurs enfants, dont l'un est le jeune homme qui était avec lui tout à l'heure ; mais au bout de quelque temps, un jour que la vieille dame, sa mère, parlait à sa bru de choses qui la touchaient et des circonstances où elle s'était trouvée en Angleterre, qui étaient assez mauvaises, la bru commença d'être fort surprise et inquiète, et en somme, quand on examina les choses plus à fond, il parut hors de doute qu'elle, la vieille dame, était la propre mère de sa bru et que, par conséquent, ce fils était le propre frère de sa femme, ce qui frappa la famille d'horreur et la jeta dans une telle confusion qu'ils pensèrent en être ruinés tous ; la jeune femme ne voulut pas vivre avec lui, et lui-même, pendant un temps, fut hors du sens, puis enfin la jeune femme

partit pour l'Angleterre et on n'en a jamais entendu parler depuis.

Il est aisé de croire que je fus étrangement affectée de cette histoire, mais il est impossible de décrire la nature de mon trouble ; je parus étonnée du récit et lui fis mille questions sur les détails que je trouvai qu'elle connaissait parfaitement. Enfin je commençai de m'enquérir des conditions de la famille, comment la vieille dame, je veux dire ma mère, était morte, et à qui elle avait laissé ce qu'elle possédait, car ma mère m'avait promis très solennellement que, quand elle mourrait, elle ferait quelque chose pour moi et qu'elle s'arrangerait pour que, si j'étais vivante, je pusse, de façon ou d'autre, entrer en possession, sans qu'il fût au pouvoir de son fils, mon frère et mari, de m'en empêcher. Elle me dit qu'elle ne savait pas exactement comment les choses avaient été réglées, mais qu'on lui avait dit que ma mère avait laissé une somme d'argent sur le payement de laquelle elle avait hypothéqué sa plantation, afin que cette somme fut remise à sa fille si jamais on pouvait en entendre parler soit en Angleterre, soit ailleurs, et que la gérance du dépôt avait été laissée à ce fils que nous avions vu avec son père.

C'était là une nouvelle qui me parut trop bonne pour en faire fi, et vous pouvez bien penser que j'eus le cœur empli de mille réflexions sur le parti que je devais prendre et la façon dont je devais me faire connaître, ou si je devrais jamais me faire connaître ou non.

C'était là un embarras où je n'avais pas, en vérité, la science de me conduire, ni ne savais-je quel parti prendre ; mon esprit était obsédé nuit et jour ; je ne pouvais ni dormir ni causer ; tant que mon mari s'en aperçut, s'étonna de ce que j'avais et s'efforça de me divertir, mais ce fut tout en

vain ; il me pressa de lui dire ce qui me tourmentait, mais je le remis, jusqu'enfin, m'importunant continuellement, je fus forcée de forger une histoire qui avait cependant un fondement réel, je lui dis que j'étais tourmentée parce que j'avais trouvé que nous devions quitter notre installation et changer notre plan d'établissement, à cause que j'avais trouvé que je serais découverte si je restais dans cette partie de la contrée ; car, ma mère étant morte, plusieurs de nos parents étaient venus dans la région où nous étions et qu'il fallait, ou bien me découvrir à eux, ce qui dans notre condition présente, ne convenait point sous bien des rapports, ou bien nous en aller, et que je ne savais comment faire et que c'était là ce qui me donnait de la mélancolie.

Il acquiesça en ceci qu'il ne convenait nullement que je me fisse connaître à personne dans les circonstances où nous étions alors, et par ainsi il me dit qu'il était prêt à partir pour toute autre région de ce pays ou même pour un autre pays si je le désirais. Mais maintenant j'eus une autre difficulté, qui était que si je partais pour une autre colonie, je me mettais hors d'état de jamais pouvoir rechercher avec succès les effets que ma mère m'avait laissés ; d'autre part, je ne pouvais même penser à faire connaître le secret de mon ancien mariage à mon nouveau mari ; ce n'était pas une histoire qu'on supportât qu'on la dise, ni ne pouvais-je prévoir quelles pourraient en être les conséquences, c'était d'ailleurs impossible sans rendre la chose publique par toute la contrée, sans qu'on sût tout ensemble qui j'étais et ce que j'étais maintenant.

Cet embarras continua longtemps et inquiéta beaucoup mon époux, car il pensait que je ne fusse pas franche avec lui et que je ne voulusse pas lui révéler toutes les parties de ma peine, et il disait souvent qu'il s'étonnait de ce qu'il avait fait

pour que je n'eusse pas confiance en lui en quoi que ce fût, surtout si la chose était douloureuse et affligeante. La vérité est que j'eusse dû lui confier tout, car aucun homme ne pouvait mériter mieux d'une femme, mais c'était là une chose que je ne savais comment lui ouvrir, et pourtant, n'ayant personne, à qui en révéler la moindre part, le fardeau était trop lourd pour mon esprit.

Le seul soulagement que je trouvai fut d'en laisser savoir à mon mari assez pour le convaincre de la nécessité qu'il y avait pour nous à songer à nous établir dans quelque autre partie du monde et la prochaine considération qui se présenta fut vers quelle région des colonies anglaises nous nous dirigerions. Mon mari était parfaitement étranger au pays et n'avait point tant qu'une connaissance géographique de la situation des différents lieux, et moi qui, jusqu'au jour où j'ai écrit ces lignes, ne savais point ce que signifiait le mot *géographique*, je n'en avais qu'une connaissance générale par mes longues conversations avec des gens qui allaient et venaient. Mais je savais bien que le Maryland, la Pennsylvanie, East et West-Jersey, la Nouvelle-York et la Nouvelle-Angleterre étaient toutes situées au nord de la Virginie et qu'elles avaient toutes par conséquent des climats plus froids pour lesquels, pour cette raison même, j'avais de l'aversion ; car, ainsi que j'avais toujours naturellement aimé la chaleur : ainsi maintenant que je devenais vieille, je sentais une plus forte inclination à fuir un climat froid. Je pensai donc à aller en Caroline, qui est la colonie la plus méridionale des Anglais sur le continent ; et là, je proposai d'aller, d'autant plus que je pourrais aisément revenir à n'importe quel moment quand il serait temps de m'enquérir des affaires de ma mère et de réclamer mon dû.

Mais maintenant je trouvai une nouvelle difficulté ; la grande affaire pesait encore lourdement sur mes esprits et je ne pouvais songer à sortir de la contrée sans m'enquérir de façon ou d'autre du grand secret de ce que ma mère avait fait pour moi, ni ne pouvais-je avec aucune patience supporter la pensée de partir sans me faire connaître à mon vieux mari (frère) ou à mon enfant, son fils ; seulement j'aurais bien voulu le faire sans que mon nouveau mari en eût connaissance ou sans qu'ils eussent connaissance de lui.

J'agitai d'innombrables desseins dans mes pensées pour arriver à ces fins. J'aurai aimé à envoyer mon mari en Caroline pour le suivre ensuite moi-même, mais c'était impraticable, parce qu'il ne voulait pas bouger sans moi, ne connaissant nullement le pays ni la manière de s'établir en lieu que ce fut. Alors je pensai que nous partirions d'abord tous deux, et que lorsque nous serions établis je retournerais en Virginie ; mais, même alors, je savais bien qu'il ne se séparerait jamais de moi pour rester seul là-bas ; le cas était clair ; il était né gentilhomme, et ce n'était pas seulement qu'il n'eût point la connaissance du pays, mais il était indolent, et quand nous nous établissions, il préférait de beaucoup aller dans la forêt avec son fusil, ce qu'ils appellent là-bas chasser et qui est l'ordinaire travail des Indiens ; il préférait de beaucoup chasser, dis-je, que de s'occuper des affaires naturelles de la plantation.

C'étaient donc là des difficultés insurmontables et telles que je ne savais qu'y faire ; je me sentais si fortement poussée à me découvrir à mon ancien mari que je ne pouvais y résister, d'autant plus que l'idée qui me courait dans la tête, c'était que si je ne le faisais point tandis qu'il vivait, ce serait en vain peut-être que je m'efforcerais de convaincre mon fils plus tard que j'étais réellement la même personne et que

j'étais sa mère, et qu'ainsi je pourrais perdre tout ensemble l'assistance de la parenté et tout ce que ma mère m'avait laissé. Et pourtant, d'autre part, il me paraissait impossible de révéler la condition où j'étais et de dire que j'avais avec moi un mari ou que j'avais passé la mer comme criminelle ; si bien qu'il m'était absolument nécessaire de quitter l'endroit où j'étais et de revenir vers lui, comme revenant d'un autre endroit et sous une autre figure.

Sur ces considérations, je continuai à dire à mon mari l'absolue nécessité qu'il y avait de ne point nous établir dans la rivière de Potomac à cause que nous y serions bientôt publiquement connus, tandis que si nous allions en aucun autre lieu du monde, nous y arriverions avec autant de réputation que famille quelconque qui viendrait y planter. Qu'ainsi qu'il était toujours agréable aux habitants de voir arriver parmi eux des familles pour planter qui apportaient quelque aisance, ainsi serions-nous sûrs d'une réception agréable sans possibilité d'une découverte de notre condition.

Je lui dis aussi qu'ainsi que j'avais plusieurs parents dans l'endroit où nous étions et que je n'osais point me faire connaître à cette heure, de crainte qu'ils vinssent à savoir l'occasion de ma venue, ce qui serait m'exposer au dernier point ; ainsi avais-je des raisons de croire que ma mère, qui était morte ici, m'avait laissé quelque chose et peut-être de considérable, dont il valait bien la peine de m'enquérir ; mais que je ne pouvais point le faire sans nous exposer publiquement, à moins de quitter la contrée ; qu'ensuite, quel que fût le lieu où nous nous établirions je pourrais revenir sous prétexte de rendre visite à mon frère et à mes neveux, me faire connaître, m'enquérir de mon dû, être reçue avec respect et en même temps me rendre justice. Nous résolûmes donc al-

ler chercher un établissement dans quelque autre colonie, et ce fut d'abord sur la Caroline que tomba notre choix.

À cet effet, nous commençâmes de nous enquérir sur les vaisseaux qui allaient en Caroline, et au bout de très peu de temps on nous informa que de l'autre côté de la baie, comme ils l'appellent, c'est à savoir, dans le Maryland, il y avait un vaisseau qui arrivait de la Caroline, chargé de riz et d'autres marchandises, et qui allait y retourner. Là-dessus, nous louâmes une chaloupe pour y embarquer nos effets ; puis, disant en quelque sorte un adieu final à la rivière de Potomac, nous passâmes avec tout notre bagage en Maryland.

Ce fut un long et déplaisant voyage, et que mon époux déclara pire que tout son voyage depuis l'Angleterre, parce que le temps était mauvais, la mer rude et le vaisseau petit et incommode ; de plus, nous nous trouvions à cent bons milles en amont de la rivière de Potomac, en une région qu'on nomme comté de Westmoreland ; et comme cette rivière est de beaucoup la plus grande de Virginie, et j'ai ouï dire que c'est la plus grande du monde qui débouche en une autre rivière, et point directement dans la mer, ainsi y trouvâmes-nous du fort mauvais temps, et nous fûmes fréquemment en grand danger, car malgré qu'on l'appelle simplement rivière, elle est parfois si large que lorsque nous étions au milieu, nous n'apercevions point la terre des deux cotés pendant bien des lieues. Puis il nous fallut traverser la grande baie de Chesapeake, qui a près de trente milles de largeur à l'endroit où y débouche la rivière de Potomac ; si bien que nous eûmes un voyage de deux cents milles dans une misérable chaloupe avec tout notre trésor ; et si quelque accident nous fût survenu, nous aurions pu être très malheureux, en fin de compte ; supposant que nous eussions perdu nos biens, avec la vie sauve seulement, nous aurions été abandonnés nus et

désolés dans un pays sauvage et étranger, n'ayant point un ami, point une connaissance dans toute cette partie du monde. La pensée seule me donne de l'horreur, même aujourd'hui que le danger est passé.

Enfin, nous arrivâmes à destination au bout de cinq jours de voile, – je crois que cet endroit se nomme Pointe-Philippe, – et voici que lorsque nous arrivâmes, le vaisseau pour la Caroline avait terminé son chargement était parti trois jours avant. C'était une déception ; mais pourtant, moi qui ne devais me décourager de rien, je dis à mon mari, que, puisque nous ne pouvions passer en Caroline, et que la contrée où nous étions était belle et fertile, il fallait voir si nous ne pourrions point y trouver notre affaire, et que s'il le voulait, nous pourrions nous y établir.

Nous nous rendîmes aussitôt à terre, mais n'y trouvâmes pas de commodités dans l'endroit même, ni pour y demeurer, ni pour y mettre nos marchandises à l'abri ; mais un très honnête quaker, que nous trouvâmes là, nous conseilla de nous rendre en un lieu situé à environ soixante milles à l'est, c'est-à-dire plus près de l'embouchure de la baie, où il dit qu'il vivait lui-même, et où nous trouverions ce qu'il nous fallait, soit pour planter, soit pour attendre qu'on nous indiquât quelque autre lieu de plantation plus convenable ; et il nous invita avec tant de grâce que nous acceptâmes, et le quaker lui-même vint avec nous.

Là nous achetâmes deux serviteurs, c'est à savoir une servante anglaise, qui venait de débarquer d'un vaisseau de Liverpool, et un nègre, choses d'absolue nécessité pour toutes gens qui prétendent s'établir en ce pays. L'honnête quaker nous aida infiniment, et quand nous arrivâmes à l'endroit qu'il nous avait proposé, nous trouva un magasin

commode pour nos marchandises et du logement pour nous et nos domestiques ; et environ deux mois après, sur son avis, nous demandâmes un grand terrain au gouvernement du pays, pour faire notre plantation ; de sorte que nous laissâmes de côté toute la pensée d'aller en Caroline, ayant fort été bien reçus ici ; et au bout d'un an nous avions défriché près de cinquante acres de terre, partie en clôture, et nous y avions déjà planté du tabac, quoiqu'en petite quantité ; en outre, nous avions un potager et assez de blé pour fournir à nos domestiques des racines, des légumes et du pain. Et maintenant je persuadai à mon mari de me permettre de traverser de nouveau la baie pour m'enquérir de mes amis ; il y consentit d'autant plus volontiers qu'il avait assez d'affaires sur les bras pour l'occuper, outre son fusil pour le divertir (ce qu'on appelle chasser par ici), en quoi il prenait beaucoup d'agrément ; et en vérité nous nous regardions souvent tous deux avec infiniment de plaisir, songeant combien notre vie était meilleure, non seulement que celle de Newgate, mais que les circonstances les plus prospères de l'affreux métier que nous avions pratiqué.

Notre affaire était maintenant en très bonne posture : nous achetâmes aux propriétaires de la colonie, pour 35 £ payées comptant, autant de terre qu'il nous en fallait pour nous établir une plantation qui nous suffirait tant que nous vivrions ; et pour ce qui est des enfants, j'avais passé ce temps-là.

Mais notre bonne fortune ne s'arrêta pas là ; je traversai, ainsi que j'ai dit, la baie, pour me rendre à l'endroit où habitait mon frère, autrefois mon mari ; mais je ne passai point dans le même village où j'avais passé avant ; mais je remontai une autre grande rivière, sur la rive orientale de la rivière de Potomac, qu'on nomme rivière de Rappahanoc, et par ce

moyen j'arrivai sur l'arrière de sa plantation, qui était très vaste, et à l'aide d'une crique navigable de la rivière de Rappahanoc, je pus venir tout près.

J'étais maintenant pleinement résolue à aller franchement et tout droit à mon frère (mari) et à lui dire qui j'étais ; mais ne sachant l'humeur où je le trouverais, où plutôt s'il ne serait point hors d'humeur d'une visite si inattendue, je résolus de lui écrire d'abord une lettre afin de lui faire savoir qui j'étais, et que je n'étais point venue lui donner de l'inquiétude sur nos anciens rapports que j'espérais qui étaient entièrement oubliés, mais que je m'adressais à lui comme une sœur à son frère, lui demandant assistance dans le cas de cette provision que notre mère, à son décès, avait laissée pour me supporter, et où je n'avais point de doute qu'il me ferait justice, surtout regardant que j'étais venue si loin pour m'en informer.

Je lui disais dans ma lettre des choses fort tendres au sujet de son fils, qu'il savait bien, lui disais-je, qui était mon enfant, et qu'ainsi que je n'avais été coupable de rien en me mariant à lui, non plus que lui en m'épousant, puisque nous ne savions point du tout que nous fussions parents ; ainsi j'espérais qu'il céderait à mon désir le plus passionné de voir une seule fois mon cher et unique enfant et de montrer quelque peu des infirmités d'une mère, à cause que je préservais une si violente affection pour ce fils qui ne pouvait avoir gardé de souvenir de moi en aucune façon.

Je pensais bien qu'en recevant cette lettre, il la donnerait immédiatement à lire à son fils, ses yeux étant, ainsi que je savais, si faibles qu'il ne pouvait point voir pour la lire : mais tout alla mieux encore, car il avait permis à son fils, à cause que sa vue était faible, d'ouvrir toutes les lettres qui lui

viendraient en main à son nom, et le vieux monsieur étant absent ou hors de la maison quand mon messager arriva, ma lettre vint tout droit dans les mains de mon fils, et il l'ouvrit et la lut.

Il fit venir le messager après quelque peu de pause et lui demanda où était la personne qui lui avait remis cette lettre. Le messager lui dit l'endroit, qui était à environ sept milles, de sorte qu'il lui dit d'attendre, se fit seller un cheval, emmena deux domestiques, et le voilà venir vers moi avec le messager. Qu'on juge de la consternation où je fus quand mon messager revint et me dit que le vieux monsieur n'était pas chez lui, mais que son fils était arrivé avec lui et que j'allais le voir tout à l'heure. Je fus parfaitement confondue, car je ne savais si c'était la guerre ou la paix, et j'ignorais ce qu'il fallait faire. Toutefois, je n'eus que bien peu de moments pour réfléchir, car mon fils était sur les talons du messager, et arrivant à mon logement, il fit à l'homme qui était à la porte quelque question en ce genre, je suppose, car je ne l'entendis pas, à savoir quelle était la dame qui l'avait envoyée, car le messager dit : « C'est elle qui est là, monsieur » ; sur quoi mon fils vient droit à moi, me baise, me prit dans ses bras, m'embrassa avec tant de passion qu'il ne pouvait parler et je pouvais sentir sa poitrine se soulever et haleter comme un enfant qui pleure et sanglote sans pouvoir s'écrier.

Je ne puis ni exprimer ni décrire la joie qui me toucha jusqu'à l'âme quand je trouvai, car il fut aisé de découvrir cette partie, qu'il n'était pas venu comme un étranger, mais comme un fils vers une mère, et en vérité un fils qui n'avait jamais su avant ce que c'était que d'avoir une mère, et en somme nous pleurâmes l'un sur l'autre pendant un temps considérable, jusqu'enfin il s'écria le premier :

— Ma chère mère, dit-il, vous êtes encore vivante ! Je n'avais jamais espéré de voir votre figure.

Pour moi je ne pus rien dire pendant longtemps.

Après que nous eûmes tous deux recouvré nos esprits et que nous fûmes capables de causer, il me dit l'état où étaient les choses. Il me dit qu'il n'avait point montré ma lettre à son père et qu'il ne lui en avait point parlé, que ce que sa grand-mère m'avait laissé était entre ses mains à lui-même et qu'il me rendrait justice à ma pleine satisfaction ; que pour son père, il était vieux et infirme à la fois de corps et d'esprit, qu'il était très irritable et colère, presque aveugle et incapable de tout ; et qu'il faisait grand doute qu'il sût agir dans une affaire qui était de nature aussi délicate ; et que par ainsi il était venu lui-même autant pour se satisfaire en me voyant, ce dont il n'avait pu s'empêcher, que pour me mettre en mesure de juger, après avoir vu où en étaient les choses, si je voulais me découvrir à son père ou non.

Tout cela avait été mené en vérité de manière si prudente et avisée que je vis que mon fils était homme de bon sens et n'avait point besoin d'être instruit par moi. Je lui dis que je ne m'étonnais nullement que son père fût comme il l'avait décrit à cause que sa tête avait été un peu touchée avant mon départ et que son tourment principal avait été qu'il n'avait point pu me persuader de vivre avec lui comme sa femme après que j'avais appris qu'il était mon frère, que comme il savait mieux que moi quelle était la condition présente de son père, j'étais prête à me joindre à lui en telle mesure qu'il m'indiquerait, que je ne tenais point à voir son père puisque j'avais vu mon fils et qu'il n'eût pu me dire de meilleure nouvelle que de m'apprendre que ce que sa grand'mère m'avait laissé avait été confié à ses mains à lui

qui, je n'en doutais pas, maintenant qu'il savait qui j'étais, ne manquerait pas, ainsi qu'il avait dit, de me faire justice. Puis je lui demandai combien de temps il y avait que ma mère était morte et en quel endroit elle avait rendu l'esprit et je lui donnai tant de détails sur la famille que je ne lui laissai point lieu de douter de la vérité que j'étais réellement et véritablement sa mère.

Mon fils me demanda alors où j'étais et quelles dispositions j'avais prises. Je lui dis que j'étais fixée sur la rive de la baie qui est dans le Maryland, sur la plantation d'un ami particulier qui était venu d'Angleterre dans le même vaisseau que moi ; que pour la rive de la baie où je me trouvais, je n'y avais point d'habitation. Il me dit que j'allais rentrer avec lui et demeurer avec lui, s'il me plaisait, tant que je vivrais, que pour son père il ne reconnaissait personne et qu'il ne ferait point tant que d'essayer de deviner qui j'étais. Je réfléchis un peu et lui dis que malgré que ce ne fût en vérité point un petit souci pour moi que de vivre si éloignée de lui, pourtant je ne pouvais dire que ce me serait la chose la plus confortable du monde que de demeurer dans la même maison que lui, et que d'avoir toujours devant moi ce malheureux objet qui avait jadis si cruellement détruit ma paix, et que, malgré le bonheur que j'aurais à jouir de sa société (de mon fils), ou d'être si près de lui que possible, pourtant je ne saurais songer à rester dans une maison où je vivrais aussi dans une retenue constante de crainte de me trahir dans mon discours, ni ne serais-je capable de réfréner quelques expressions en causant avec lui comme mon fils qui pourraient découvrir toute l'affaire, chose qui ne conviendrait en aucune façon.

Il reconnut que j'avais raison en tout ceci.

— Mais alors, ma chère mère, dit-il, il faut que vous soyez aussi près de moi que possible.

Il m'emmena donc avec lui à cheval jusqu'à une plantation qui joignait la sienne et où je fus aussi bien entretenue que j'eusse pu l'être chez lui-même. M'ayant laissée là, il s'en retourna après m'avoir dit qu'il me parlerait de la grosse affaire le jour suivant, et m'ayant d'abord appelée sa tante après avoir donné ordre aux jeunes gens qui, paraît-il, étaient ses fermiers, de me traiter avec tout le respect possible, environ deux heures après qu'il fut parti, il m'envoya une fille de service et un petit nègre pour prendre mes ordres et des provisions toutes préparées pour mon souper ; et ainsi, je me trouvai comme si j'eusse été dans un nouveau monde, et je commençai presque de souhaiter que je n'eusse point amené d'Angleterre mon mari du Lancashire.

Toutefois, c'était un souhait où il n'y avait pas de sincérité, car j'aimais profondément mon mari du Lancashire, ainsi que j'avais toujours fait depuis le commencement, et il le méritait autant qu'il était possible à un homme, soit dit en passant.

Le lendemain matin, mon fils vint me rendre encore visite presque aussitôt que je fus levée. Après un peu de discours, il tira premièrement un sac en peau de daim et me le donna, qui contenait cinquante-cinq pistoles d'Espagne, et me dit que c'était pour solder la dépense que j'avais faite en venant d'Angleterre, car, bien que ce ne fut pas son affaire, pourtant il ne pensait point que j'eusse apporté beaucoup d'argent avec moi, puisque ce n'était point l'usage d'en apporter dans cette contrée ; puis il tira le testament de sa grand'mère et me le lut, par où il paraissait qu'elle m'avait laissé une plantation sur la rivière de York avec tous les do-

mestiques et bétail y appartenant, et qu'elle l'avait mise en dépôt entre les mains de ce mien fils pour mon usage le jour où il apprendrait où j'étais, la consignant à mes héritiers, si j'avais des enfants, et à défaut d'héritiers, à quiconque il me plairait de la léguer par testament ; que le revenu cependant, jusqu'à ce qu'on entendrait parler de moi, appartiendrait à mon dit fils, et que si je n'étais point vivante, la propriété retournerait à lui et à ses héritiers.

Cette plantation, quoiqu'elle fût éloignée de la sienne, il me dit qu'il ne l'avait pas affermée, mais qu'il la faisait administrer par un gérant principal, ainsi qu'il faisait pour une autre qui était à son père et qui était située tout près, et qu'il allait l'inspecter lui-même trois ou quatre fois l'année.

Je lui demandai ce qu'il pensait que la plantation pourrait bien valoir ; il me dit que si je voulais l'affermer, il m'en donnerait environ 60 £ par an, mais que si je voulais y vivre, qu'elle vaudrait beaucoup plus, et qu'il pensait qu'elle pourrait me rapporter environ 150 £ par an. Mais, regardant que je m'établirais sans doute sur la rive de la baie ou que peut-être j'avais l'idée de retourner au Angleterre, si je voulais lui en laisser la gérance, il l'administrerait pour moi ainsi qu'il l'avait fait pour lui-même, et qu'il pensait pouvoir m'envoyer assez de tabac pour rendre annuellement environ 100 £, quelquefois plus.

La tendre conduite de mon fils et ses offres pleines de bonté m'arrachèrent des larmes presque tout le temps qu'il me parlait ; en vérité, je pus à peine discourir avec lui, sinon dans les intervalles de ma passion. Cependant enfin je commençai, et exprimant mon étonnement sur le bonheur que j'avais que le dépôt de ce que ma mère m'avait laissé eût été remis aux mains de mon propre enfant, je lui dis que, pour ce

qui était de l'héritage de ce domaine, je n'avais point d'enfant que lui au monde, et que j'avais passé le temps d'en avoir si je me mariais, et que par ainsi je le priais de faire un écrit, que j'étais prête à signer, par lequel, après moi, je le léguerais entièrement à lui et à ses héritiers.

Et cependant, souriant, je lui demandai ce qui faisait qu'il restait garçon si longtemps. Sa réponse, tendre et prompte, fut que la Virginie ne produisait point abondance de femmes et que puisque je parlais de retourner en Angleterre, il me priait de lui envoyer une femme de Londres.

Telle fut la substance de notre conversation la première journée, la plus charmante journée qui ait jamais passé sur ma tête pendant ma vie et qui me donna la plus profonde satisfaction. Il revint ensuite chaque jour et passa une grande partie de son temps avec moi, et m'emmena dans plusieurs maisons de ses amis où je fus entretenue avec grand respect. Aussi je dînai plusieurs fois dans sa propre maison, où il prit soin toujours de tenir son père à demi mort tellement à l'écart que je ne le vis jamais, ni lui moi, je lui fis un cadeau, et c'était tout ce que j'avais de valeur, et c'était une des montres en or desquelles, ai-je dit, j'avais deux dans mon coffre, et je me trouvais avoir celle-ci sur moi, et je la lui donnai à une troisième visite, je lui dis que je n'avais rien de valeur à donner que cette montre et que je le priais de la baiser quelquefois en souvenir de moi. Je ne lui dis pas, en vérité, que je l'avais volée au côté d'une dame dans une salle de réunion de Londres : soit dit en passant !

Il demeura un moment hésitant, comme s'il doutait s'il devait la prendre ou non, mais j'insistai et je l'obligeai à l'accepter, et elle ne valait pas beaucoup moins que sa poche en cuir pleine d'or d'Espagne, non, même si on l'estimait

ainsi qu'à Londres, tandis qu'elle valait le double ici. À la fin, il la prit, la baisa et me dit que cette montre serait une dette pour lui, mais qu'il la payerait tant que je vivrais.

Quelques jours après, il apporta les écrits de donation, et il amena un notaire avec lui, et je les signai de bien bon gré, et les lui remis avec cent baisers, car sûrement jamais rien ne se passa entre une mère et un enfant tendre et respectueux avec plus d'affection. Le lendemain, il m'apporte une obligation sous seing et sceau par où il s'engageait à gérer la plantation à mon compte et à remettre le revenu à mon ordre ou que je fusse ; et tout ensemble il s'obligeait à ce que ce revenu fût de 100 £ par an. Quand il eut fini, il me dit que, puisque j'étais entrée en possession avant la récolte, j'avais droit au revenu de l'année courante et me paya donc 100 £ en pièces de huit d'Espagne, et me pria de lui en donner un reçu pour solde de tout compte de cette année, expirant au Noël suivant ; nous étions alors à la fin d'août.

Je demeurai là plus de cinq semaines, et en vérité j'eus assez à faire pour m'en aller, même alors, il voulait m'accompagner jusque de l'autre côté de la baie, ce que je refusai expressément ; pourtant, il insista pour me faire faire la traversée dans une chaloupe qui lui appartenait, qui était construite comme un yacht, et qui lui servait autant à son plaisir qu'à ses affaires. J'acceptai ; si bien qu'après les plus tendres expressions d'amour filial et d'affection, il me laissa partir, et j'arrivai saine et sauve, au bout de deux jours, chez mon ami le quaker.

J'apportais avec moi, pour l'usage de notre plantation, trois chevaux avec harnais et selles, des cochons, deux vaches et mille autres choses, dons de l'enfant le plus tendre et le plus affectueux que femme ait jamais eu. Je racontai à

mon mari tous les détails de ce voyage, sinon que j'appelai mon fils mon cousin ; et d'abord je lui dis que j'avais perdu ma montre, chose qu'il parut regarder comme un malheur ; mais ensuite je lui dis la bonté que mon cousin m'avait témoignée, et que ma mère m'avait laissé telle plantation, et qu'il l'avait conservée pour moi dans l'espoir qu'un jour ou l'autre il aurait de mes nouvelles ; puis je lui dis que je l'avais remise à sa gérance, et qu'il me rendrait fidèlement compte du revenu ; puis je tirai les 100 £ en argent, qui étaient le revenu de la première année ; enfin, tirant la bourse en peau de daim avec les pistoles :

— Et voilà, mon ami, m'écriai-je, la montre en or ! Et mon mari de dire :

— Ainsi, la bonté divine opère sûrement les mêmes effets dans toutes les âmes sensibles, partout où le cœur est touché de la grâce !

Puis levant les deux mains, en une extase de joie :

— Quelle n'est pas la bonté de Dieu, s'écria-t-il, pour un chien ingrat tel que moi !

Puis je lui fis voir ce que j'avais apporté dans la chaloupe ; je veux dire les chevaux, cochons, et vaches et autres provisions pour notre plantation ; toutes choses qui ajoutèrent à sa surprise et emplirent son cœur de gratitude. Cependant nous continuâmes de travailler à notre établissement et nous nous gouvernâmes par l'aide et la direction de tels amis que nous nous fîmes là, et surtout de l'honnête quaker, qui se montra pour nous ami fidèle, solide et généreux ; et nous eûmes très bon succès ; car ayant un fonds florissant pour débuter, ainsi que j'ai dit, et qui maintenant s'était accru par l'addition de 130 £ d'argent, nous augmentâmes le nombre

de notre domestique, bâtîmes une fort belle maison, et défrichâmes chaque année une bonne étendue de terre. La seconde année j'écrivis à ma vieille gouvernante, pour lui faire part de la joie de notre succès, et je l'instruisis de la façon dont elle devait employer la somme que je lui avais laissée, qui était de 250 £, ainsi que j'ai dit, et qu'elle devait nous envoyer en marchandises : chose qu'elle exécuta avec sa fidélité habituelle, et le tout nous arriva à bon port.

Là nous eûmes supplément de toutes sortes d'habits, autant pour mon mari que pour moi-même ; si je pris un soin particulier de lui acheter toutes ces choses que je savais faire ses délices : telles que deux belles perruques longues, deux épées à poignée d'argent, trois ou quatre excellents fusils de chasse, une belle selle garnie de fourreaux à pistolets et de très bons pistolets, avec un manteau d'écarlate ; et, en somme, tout ce que je pus imaginer pour l'obliger et le faire paraître, ainsi qu'il était, brave gentilhomme ; je fis venir bonne quantité de telles affaires de ménage dont nous avions besoin, avec du linge pour nous deux ; quant à moi j'avais besoin de très peu d'habits ou de linge, étant fort bien fournie auparavant, le reste de ma cargaison se composait de quincaillerie de toute sorte, harnais pour les chevaux, outils, vêtements pour les serviteurs, et drap de laine, étoffes, serges, bas, souliers, chapeaux et autres choses telles qu'en porte le domestique, le tout sous la direction du quaker ; et toute cette cargaison vint à bon port et en bonne condition avec trois filles de service, belles et plantureuses, que ma vieille gouvernante avait trouvées pour moi, assez appropriées à l'endroit où nous étions et au travail que nous avions à leur donner ; l'une desquelles se trouva arriver double, s'étant fait engrosser par un des matelots du vaisseau, ainsi qu'elle l'avoua plus tard, avant même que le vais-

seau fût arrivé à Gravesend ; de sorte qu'elle mit au monde un gros garçon, environ sept mois après avoir touché terre.

Mon mari, ainsi que vous pouvez bien penser fut un peu surpris par l'arrivée de cette cargaison d'Angleterre et me parlant un jour, après qu'il en eut vu les détails :

— Ma chérie, dit-il, que veut dire tout cela ? Je crains que tu nous endettes trop avant : quand pourrons-nous payer toutes ces choses ?

Je souris et lui dis que tout était payé ; et puis je lui dis que ne sachant point ce qui pourrait nous arriver dans le voyage, et regardant à quoi notre condition pourrait nous exposer, je n'avais pas emporté tout mon fonds et que j'en avais laissé aux mains de mon amie cette partie que, maintenant que nous avions passé la mer et que nous avions heureusement établis, j'avais fait venir afin qu'il la vît.

Il fut stupéfait et demeura un instant à compter sur ses doigts, mais ne dit rien ; à la fin, il commença ainsi :

— Attends, voyons, dit-il, comptant encore sur ses doigts, et d'abord sur le pouce. – il y a d'abord 246 £ en argent, ensuite deux montres en or, des bagues à diamant et de la vaisselle plate, dit-il, – sur l'index ; puis sur le doigt suivant – nous avons une plantation sur la rivière d'York à 100 £ par an, ensuite 150 £ d'argent, ensuite une chaloupe chargée de chevaux, vaches, cochons et provisions – et ainsi de suite jusqu'à recommencer sur le pouce – et maintenant, dit-il, une cargaison qui a coûté 250 £ en Angleterre, et qui vaut le double ici.

— Eh bien, dis-je ; que fais-tu de tout cela ?

— Ce que j'en fais ? dit-il. Mais qui donc prétend que je me suis fait duper quand j'ai épousé ma femme dans le Lancashire ? Je crois que j'ai épousé une fortune, dit-il, et, ma foi, une très belle fortune.

En somme, nous étions maintenant dans une condition fort considérable, et qui s'augmentait chaque année ; car notre nouvelle plantation croissait admirablement entre nos mains, et dans les huit années que nous y vécûmes, nous l'amenâmes à un point tel que le revenu en était d'au moins 300 £ par an, je veux dire valait cette somme en Angleterre.

Après que j'eus passé une année chez moi, je fis de nouveau la traversée de la baie pour aller voir mon fils et toucher les nouveaux revenus de ma plantation ; et je fus surprise d'apprendre, justement comme je débarquais, que mon vieux mari était mort, et qu'on ne l'avait pas enterré depuis plus de quinze jours. Ce ne fut pas, je l'avoue, une nouvelle désagréable, à cause que je pouvais paraître maintenant, ainsi que je l'étais, dans la condition de mariage ; de sorte que je dis à mon fils avant de le quitter que je pensais épouser un gentilhomme dont la plantation joignait la mienne ; et que malgré que je fusse légalement libre de me marier, pour ce qui était d'aucune obligation antérieure, pourtant j'entretenais quelque crainte qu'on ne fit revivre une histoire qui pouvait donner de l'inquiétude à un mari. Mon fils, toujours tendre, respectueux et obligeant, me reçut cette fois chez lui, me paya mes cent livres et me renvoya chargée de présents.

Quelque temps après, je fis savoir à mon fils que j'étais mariée, et je l'invitai à nous venir voir, et mon mari lui écrivit de son côté une lettre fort obligeante où il l'invitait aussi ; et en effet il vint quelques mois après, et il se trouvait juste-

ment là au moment que ma cargaison arriva d'Angleterre, que je lui fis croire qui appartenait toute à l'état de mon mari, et non à moi.

Il faut observer que lorsque le vieux misérable, mon frère (mari) fut mort, je rendis franchement compte à mon mari de toute cette affaire et lui dis que ce cousin, comme je l'appelais, était mon propre fils par cette malheureuse alliance. Il s'accorda parfaitement à mon récit et me dit qu'il ne serait point troublé si le vieux, comme nous l'appelions, eût été vivant.

— En effet, dit-il, ce n'était point ta faute, ni la sienne ; c'était une erreur impossible à prévenir.

Il lui reprocha seulement de m'avoir priée de tout cacher et de continuer à vivre avec lui comme sa femme après que j'avais appris qu'il était mon frère ; ç'avait été, dit-il, une conduite vile.

Ainsi toutes ces petites difficultés se trouvèrent aplanies et nous vécûmes ensemble dans la plus grande tendresse et le plus profond confort que l'on puisse s'imaginer ; nous sommes maintenant devenus vieux ; je suis revenue en Angleterre, et j'ai près de soixante-dix ans d'âge, mon mari soixante-huit, ayant dépassé de beaucoup le terme assigné à ma déportation ; et maintenant, malgré toutes les fatigues et toutes les misères que nous avons traversées, nous avons conservé tous deux bonne santé et bon cœur. Mon mari demeura là-bas quelque temps après moi afin de régler nos affaires, et d'abord j'avais eu l'intention de retourner auprès de lui, mais sur son désir je changeai de résolution et il est revenu aussi en Angleterre où nous sommes résolus à passer les années qui nous restent dans une pénitence sincère pour la mauvaise vie que nous avons menée.

ÉCRIT EN L’ANNÉE 1683

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2006 Mise à jour Juillet 2016

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Isabelle, Coolmicro et Fred